This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

STANFORD UNIVERSITY
LIBRARIES

LE SIÈGE

DE

LA ROCHELLE,

OU

LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

LE SIÈGE

DE

LA ROCHELLE,

OU

LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

PAR Mme DE GENLIS.

PARIS,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE CHEZ H. NICOLLE,
rue des Petits-Augustins, n° 15.

DE L'IMPRIMERIE DES FRÈRES MAME,
rue du Pot-de-Fer, n° 14.

1807.

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A MADAME

PAULINE BRADY.

MON AMIE,

Cet ouvrage composé sous vos yeux vous a intéressée, et je trouve un grand plaisir à vous en faire hommage. Vous devez aimer mon héroïne; en la peignant j'ai plus d'une fois pensé à vous, et tous ceux qui vous

connoissent seroient bien étonnés que la vertu de Clara vous parût exagérée. Votre modestie m'interdit tout éloge, votre amitié n'a pas besoin des assurances de la mienne. Vous savez que, malgré votre jeunesse, je vous regarde comme l'amie la plus solide; ainsi je ne puis vous parler ici que de cet ouvrage. Il est bien médiocre peut-être; mais il est aussi pur, je l'espère, que le nom qui honore sa première page. Pendant quelques années, de grands excès commis ont fait penser trop généralement que la force, la violence et la férocité, étoient du talent, de l'énergie, et du génie : cette opinion eut une funeste influence sur la littérature, et donna naissance à des productions monstrueuses. Les passions avoient bouleversé la France, il fallut déifier les passions; en les exaltant, jusqu'au crime, on osa les offrir à l'admiration publique: le suicide fut

représenté comme *un acte sublime;* on ne trouva plus que de la fadeur dans la véritable sensibilité; l'amour, dans les ouvrages d'imagination, ne fut plus appelé une foiblesse; on lui fit commettre des cruautés atroces, on ne le représenta plus qu'enveloppé de crêpes noirs, un poignard à la main, planant sur des tombeaux, et méditant des crimes; et ce fut sous cette forme qu'on en fit *une vertu!* Le char de Vénus ne fut plus traîné par des colombes; Vénus elle-même, se dépouillant de la ceinture des Graces, se transforma en Bacchante, et souvent en Furie. Alors les héros de roman, d'après cette mythologie révolutionnaire, devinrent tous des frénétiques barbares, toujours menaçants, toujours furieux avec l'objet de leur idolâtrie; les uns, dans leurs rendez-vous, attendant leurs maîtresses avec l'impatience féroce qu'un brigand sangui-

naire pourroit avoir en attendant sa proie, *mordoient la pierre* dans cette attente; les autres, dans un dépit amoureux, faisoient *jaillir leur sang* sur leurs maîtresses, ou les menaçoient de les jeter dans la Seine, et presque tous finissoient par se tuer. Les héroïnes, de leur côté, plus passionnées encore, se prosternoient devant leurs amants, se rouloient *dans la poussière à leurs pieds*, ou s'empoisonnoient, ou se précipitoient dans des fleuves, en faisant périr avec elles le fruit de leur amour qu'elles portoient dans leur sein (1) .....

Les personnes *sensibles* qui ont trouvé

---

(1) Je ne blâme dans ces ouvrages que ce qu'ils ont d'immoral, et cet amour effroyable. D'ailleurs, j'ai loué sincèrement les talents des auteurs, et loin de me rétracter, j'ajoute avec plaisir que leurs dernières productions sont, à tous égards, beaucoup plus dignes de talents si distingués.

ces peintures fort nobles et fort touchantes diront peut-être qu'on n'auroit jamais dû présenter l'image du crime sur lequel toute la fiction de cet ouvrage est fondée. Ce crime est atroce, mais il est conté sans détail; cet affreux récit tient six lignes dans ce roman, et il n'offre rien de plus révoltant que les vers dans lesquels Racine représente *l'implacable Athalie un poignard à la main*, égorgeant tous ses petits-fils au berceau. Cléopâtre, s'empoisonnant pour empoisonner son fils, n'est pas non plus un crime commun; enfin, ce qui, dans ce genre, se supporte au théâtre, est encore plus supportable à la lecture. Peut-être, en cherchant ainsi à me faire un appui de l'autorité des grands maîtres, ne retirerai-je d'autre fruit de cette espèce d'apologie, que de lire dans quelque journal que je me suis comparée à Corneille et à Racine.

On a peint le fanatisme, c'est-à-dire un zèle extravagant et sanguinaire, beaucoup plus réprouvé par l'évangile que par la seule sagesse humaine; on a peint l'exaltation de toutes les passions dangereuses : pour moi j'ai voulu peindre, dans cet ouvrage, la seule exaltation qui ne puisse produire des excès nuisibles aux autres et à soi-même, la seule qui soit toujours accompagnée d'une invariable modération de principes, la seule qui laisse subsister ensemble ce qui, dans toutes les autres, se détruit mutuellement: la douceur et l'énergie, l'enthousiasme et la raison, l'ardeur passionnée et la constance. J'ai voulu peindre enfin l'exaltation de la véritable piété. J'ai réfléchi à l'utilité dont elle pouvoit être aux autres et à soi-même, dans toutes les situations de la vie et dans l'abîme le plus profond du malheur; et c'est uniquement d'après cette

recherche que j'ai composé le plan de ce roman. Ce plan exigeoit nécessairement une *héroïne parfaite*, et pour la peindre telle, avec vérité et vraisemblance, je l'ai supposée humble, docile, et suivant les conseils d'un guide vertueux. Car il est impossible qu'une jeune personne, quels que soient ses principes et la pureté de son cœur, puisse se conduire toujours d'une manière irréprochable, si elle compte trop sur ses propres forces, et si elle dédaigne les conseils de l'expérience.

Il m'a semblé que, indépendamment de toute idée religieuse, cette exaltation de l'imagination et ces mouvements passionnés de l'ame devoient intéresser, comme études et développements du cœur humain; mais cette pensée n'a eu aucune influence sur le choix d'un tel sujet; et personne n'imaginera qu'en écrivant cet ouvrage j'aie été

guidée par le désir de plaire à tout le monde (1).

---

(1) M. de Chateau-Briant a peint le premier dans un roman, d'une manière admirable, l'exaltation de la piété (dans Attala), mais elle est représentée ici sous des rapports tout-à-fait différents. M. de Chateau-Briant a décrit avec un talent incomparable les mœurs sauvages, il a montré la vertu sublime dans des déserts; ici, elle est voilée, méconnue, persécutée dans la société, et forcée par un devoir positif et sacré, non seulement de s'immoler elle-même, mais de se cacher, de s'anéantir aux yeux de tous les hommes.... Ainsi ces deux ouvrages, quoique inspirés par la même croyance et par les mêmes principes, n'ont entre eux, heureusement pour celui-ci, aucune espèce de ressemblance.

LE SIÈGE

DE

LA ROCHELLE,

OU

LE MALHEUR ET LA CONSCIENCE.

Au déclin du plus beau jour d'un été brûlant, le jeune et vertueux Valmore, et sa respectable sœur, fatigués d'une longue promenade dans les champs, s'arrêtèrent sur le bord d'une prairie; Valmore tenoit par la main le petit Jules son enfant; il lui permit d'aller cueillir des fleurs. Jules, avec la gaieté de son âge, s'éloigne en courant. Valmore s'assied à côté de sa sœur sur un tertre de gazon, et, croisant ses mains sur sa poitrine, il contemple avec ravissement les cieux et un paysage enchanteur. De temps en temps ses yeux se reportent et se reposent sur Jules, sur cet enfant charmant, l'objet de sa plus tendre affection et de ses plus chères espérances! Il se livre au charme d'une délicieuse rêverie. Il jouit de son

bonheur, de ses projets; il peut sans remords et sans repentir se rappeler le passé, il ose compter sur l'avenir !..... Après un long silence, il se retourne vers sa sœur, et prenant affectueusement une de ses mains qu'il presse dans les siennes : O ma chère Amélie, lui dit-il, sous quel astre heureux je suis né !.... Votre sage vigilance m'a préservé des écarts si communs dans la jeunesse; la différence de nos âges n'est pas assez grande pour détruire entre nous l'égalité fraternelle, et elle a suffi pour vous donner sur moi tous les droits et toute l'autorité d'une institutrice et d'une mère. Vous n'avez été exempte ni d'inquiétudes ni de peines; vous avez pleuré les auteurs de nos jours : j'étois trop enfant pour partager votre douleur, et depuis, guidé par vous, tout m'a réussi. J'ai perdu, il est vrai, la compagne que vous m'aviez choisie; une épouse vertueuse et la mère de Jules devoit sans doute m'être chère : mais son cœur peu sensible, vous le savez, ne demandoit au mien que de l'estime : je l'ai regretté sans perdre le bonheur. L'héritage immense du duc de *** assure à Jules un titre brillant, une grande fortune, et, sans nuire aux intérêts de cet enfant chéri, je puis enfin disposer à mon gré de mon cœur et de ma foi. Sans doute, reprit Amélie en soupirant, je ne dois pas être étonnée que vous ayez à vingt-

six ans le désir de vous remarier. Mais vous êtes heureux, et vous allez commencer une nouvelle carrière !.... Votre avenir ne pouvoit m'offrir qu'une perspective douce et brillante, maintenant il se couvre pour moi d'un nuage !..... Celle que vous allez épouser est si jeune !..... Clara n'a que dix-sept ans !.... — Mais elle est si naïve et si pure ! Elle unit à toute l'innocence de son âge tant de raison et un caractère si parfait !..... — Elle est charmante, j'en conviens, sa naissance est illustre, et je trouve bien simple que vous préfériez Clara sans fortune à la riche héritière que le cardinal de Richelieu vouloit vous faire épouser... — Pourquoi donc, ma sœur, ce mariage paroît-il vous affliger? — Ah ! je vous l'ai déjà dit, j'ai le plus invincible éloignement pour le père de Clara, ce taciturne Montalban, dont la physionomie repoussante forme un contraste si frappant avec la douceur affectée de ses discours.... — Je ne conçois pas comment, avec l'indulgence naturelle de votre caractère, vous avez pu prendre une telle prévention contre un homme dont vous n'avez rien vu de répréhensible.... — Que vous dirai-je? il me fait peur. Je trouve quelque chose de si effrayant dans son regard sombre, toujours errant dès qu'on le rencontre, toujours fixe quand il croit qu'on ne le voit pas ! Il n'observe point, il

épie, et c'est avec l'inquiétude d'une mauvaise conscience. D'ailleurs tout est mystérieux dans sa conduite et dans sa vie. Né Français, il a passé vingt ans en Allemagne, et quinze depuis son veuvage; cependant il envoya sa fille unique en France; elle étoit encore au berceau. Elle a été élevée au couvent avec une sorte de magnificence; on n'a rien épargné pour son éducation, et néanmoins son père est ruiné; on ne sait ni ce qu'il a fait ni quelle place il avoit à la cour de l'électeur de ***. Par une bizarrerie inexpliquable, il envoyoit à sa fille des bijoux précieux et des pierreries, sans avoir jamais fait un seul voyage pour la voir. Il laisse entendre qu'elle aura un jour une grande fortune, et il refuse de s'expliquer là-dessus. Enfin il ne la connoît que depuis un an; et froid et sévère avec elle, il n'a nullement l'air de l'aimer. — Que nous importe qu'il ait de la singularité dans le caractère, il n'a point élevé Clara... — Grace au ciel elle n'a pas avec lui le moindre trait de ressemblance. A ces mots, Valmore sourit et changea d'entretien. Peu d'instants après le ciel se couvrit de nuages, et le coup de tonnerre le plus éclatant fit retentir le vallon..... Jules! Jules! s'écrie Valmore éperdu, en s'élançant vers la prairie; à la lueur d'un éclair éblouissant il avoit cru voir à l'extrémité de la prairie Jules

terrassé par la foudre !... Mais bientôt Jules fut dans ses bras. Après une telle secousse, l'ame tout entière ébranlée ne peut se rouvrir à la joie qu'avec un attendrissement douloureux. Valmore étoit si bouleversé de ce spectacle effrayant, qu'il sembloit qu'il vînt de connoître pour la première fois la possibilité de perdre son fils. Ah ! quel cœur paternel eut jamais de lui-même cette désolante prévoyance ! L'amour fait si facilement une certitude de l'espérance que notre enfant doit nous survivre ! nous voyons sa tombe si loin de la nôtre !.. Hélas ! c'est un vœu de la nature plutôt qu'une loi ! c'est une promesse nécessaire, mais trop souvent trompeuse, et qui, sous nos yeux, peut être trahie mille fois, sans que nous perdions jamais entièrement la sécurité qu'elle donne. Valmore avec un mouvement passionné serroit Jules contre son sein. Un profond sentiment de tristesse imprimoit dans son ame abattue le plus funeste pressentiment ; ses pleurs inondoient son visage ; Amélie lui parloit en vain, il ne l'écoutoit pas. Cependant au bout de quelques minutes il parut se calmer. Alors Amélie le pressa de retourner au château, observant que le temps sombre et les éclairs annonçoient un nouvel orage. Oui, reprit Valmore en soupirant, la foudre paroît cachée sous ces nuages noirs !.... Et tout à l'heure l'ho-

rizon qui s'offroit à notre vue étoit si brillant et si pur!.... Hélas! trop fidèle image de la vie et de mon avenir peut-être!.... En disant ces paroles il se leva, il saisit Jules par la main; car dans ce moment de trouble il n'auroit pas souffert qu'il s'éloignât de lui, et il prit tristement le chemin du château.

Ces douloureuses impressions furent bientôt effacées par la présence de Clara, qui, sortie du couvent, vint le soir même avec son père. On devoit célébrer les noces aussitôt que Montalban seroit de retour d'un voyage de quelques jours qu'il alloit faire.

Clara, âgée de dix-sept ans, sensible, innocente, ingénue, aimoit Valmore sans trouble et sans chercher à cacher le sentiment si pur qu'elle éprouvoit. Elle révéroit tant Valmore, qu'en s'occupant des moyens de lui plaire elle ne songeoit qu'à gagner son estime. Le suffrage de Valmore étoit pour elle d'un prix inestimable; elle n'étoit sûre de la droiture même de ses intentions que lorsqu'elle se voyoit approuvée par lui. A cette ame remplie de candeur et de sensibilité, Clara joignoit tous les charmes extérieurs. Elle avoit un teint éblouissant, un visage délicat et régulier, et sa taille, à la fois élevée, élégante et majestueuse, donnoit à sa beauté le caractère le plus frappant.

Clara ne connoissoit son père que depuis un an : ne recevant jamais de lui la plus légère marque de tendresse, elle ne pouvoit que le respecter; elle le craignoit sur-tout. Montalban avoit d'abord désiré avec passion le mariage de Valmore et de Clara; mais il étoit alors dans l'erreur sur la fortune de Valmore. Lui voyant une des plus belles terres du royaume, il avoit cru qu'il en pourroit disposer en faveur des enfants d'un second lit, et Valmore n'en étoit pas le maître. Le duc de ***, père de la première femme de Valmore, et du même nom que lui, avoit survécu trois ans à sa fille : en mourant il avoit légué sa terre sous les conditions suivantes, que Valmore en auroit la jouissance toute sa vie, s'il ne se remarioit point; qu'après sa mort seulement elle retourneroit à Jules; mais que si Valmore se remarioit, Jules, à sa majorité, en auroit la propriété; qu'enfin si Jules mouroit avant son père et sans enfants légitimes, Valmore hériteroit de la terre.

Aussitôt que Montalban eut connoissance de ces dispositions, il forma le projet de rompre le mariage; non que les intérêts de Clara lui fussent chers, mais par des considérations personnelles qui pouvoient tout sur lui.... Une ardente passion pour le jeu, des débauches secrètes, avoient épuisé sa fortune. Parmi ses dettes il en étoit une sur-tout

qui mettoit en péril sa réputation et sa liberté. Si Clara faisoit un grand mariage, Montalban, sans avoir recours à celui qu'elle épouseroit, avoit un moyen certain d'acquitter cette dette; mais cette ressource manquoit, si Clara ne faisoit qu'un établissement médiocre. Valmore, avec la propriété de la terre du duc de ***, étoit l'un des plus grands partis de France; mais, sans cet héritage, il n'étoit qu'un parti ordinaire. Montalban fut donc tenté de rompre avec Valmore; cependant il dissimula soigneusement ce dessein, et bientôt, changeant de pensée, il se décida à consentir à cette union, sans qu'on eût pu soupçonner son irrésolution à cet égard.

Montalban étoit un de ces êtres monstrueux qu'il est impossible de dépeindre: la connoissance la plus approfondie des hommes, de leurs passions et de leurs vices, ne peut faire pénétrer dans les replis d'un cœur qui n'a plus rien d'humain : une corruption prématurée avoit avili son ame dès l'enfance; des passions fougueuses exaltoient tous ses vices; chacun de ses projets étoit un complot ténébreux; ses désirs, ses vœux, ses espérances même étoient des crimes.

Cependant tout se préparoit pour les noces de Valmore et de Clara. Valmore jouissoit délicieusement de son bonheur, de la gaieté répandue

dans toute la maison, et sur-tout de la joie naïve de Jules, et de la tendresse touchante de Clara pour cet enfant qu'il idolâtroit. Il vouloit et confondre ensemble ces deux objets si chers, et que Clara elle-même ne séparât jamais dans son cœur Jules et Valmore. Il fit peindre Clara de grandeur naturelle, tenant Jules dans ses bras; il plaça ce tableau dans son cabinet; il donna à Clara un bracelet qui renfermoit son portrait et celui de Jules. Clara le fit river à son bras, afin, dit-elle, de le garder jusqu'au tombeau. L'allégresse étoit tellement universelle dans le château, que Montalban même eut l'air de la partager. Clara en fit la remarque avec une douce satisfaction; mais lorsqu'elle vit son père sans témoins, elle ne put se défendre d'une sorte d'effroi en lui trouvant un ton plus sinistre et des manières plus rudes et plus farouches que jamais.

Un matin que Montalban étoit à la chasse, on apporta à Clara une boîte qui venoit d'Allemagne, que l'on supposoit être pour elle, car on n'avoit pu lire l'adresse écrite en allemand. Clara recevoit souvent directement d'Allemagne des envois de bijoux et de pierreries. Montalban lui avoit dit que ces présents venoient d'un parent qu'il avoit dans la principauté de ***, et qui ne joignoit point de lettres à ces dons parcequ'il ne savoit

point le français. Clara recevoit avec reconnoissance ces magnifiques présents, sans réfléchir à la singularité de ce profond silence du bienfaiteur. Elle ne douta donc point que cette boîte ne fût pour elle, et aussitôt, la mettant sur une table, elle l'ouvrit; mais elle fut très surprise en ne trouvant dans cette petite cassette qu'un mouchoir de soie bleue à bordure rouge, un grand couteau dont le manche d'ébène se terminoit en pied de biche, et une échelle de cordes. Alors elle regarda attentivement l'adresse, et elle connut que cet envoi s'adressoit à son père. Comme elle craignoit excessivement sa dure sévérité, elle fut très fâchée d'avoir ouvert la boîte. Cependant elle pensa qu'elle pourroit la refermer de manière qu'il ne s'en aperçût pas. Dans ce moment Valmore passa devant sa fenêtre ouverte, qui étoit au rez-de-chaussée et donnant sur le jardin. Il s'arrêta : Clara lui tournoit le dos; mais il vit dans ses mains le couteau, le mouchoir de soie bleue et l'échelle de cordes qu'elle tenoit encore, et qu'elle s'apprêtoit à remettre dans la boîte. Après avoir regardé un instant en silence et sans être vu, Valmore continua son chemin; il vint frapper à la porte de Clara, pour lui demander si elle vouloit aller à la promenade. Au même instant il ouvrit la porte : Clara crut d'abord que c'étoit son père. Elle rou-

git, et se hâta de refermer la boîte et de la cacher, en jetant dessus un grand voile de mousseline qui se trouvoit sur la table. Valmore vit son embarras et son émotion sans en deviner la cause et sans s'en inquiéter, certain qu'il n'étoit produit que par un enfantillage. Que faisiez-vous donc là, lui dit-il en souriant? A cette question, Clara, déjà troublée, répondit, sans savoir ce qu'elle disoit, *qu'elle brodoit.* Valmore fut un peu surpris de ce petit mensonge; mais ne voulant pas l'embarrasser davantage, il changea d'entretien et ne resta qu'un instant. Aussitôt qu'il fut parti, Clara referma bien la cassette et la porta dans la chambre de son père, qui ne sut point que cette boîte eût été ouverte, car Clara, en la recevant, avoit prié le domestique de ne point parler de cet envoi.

Montalban partit pour Pontoise, en assurant qu'il reviendroit sous deux ou trois jours. Valmore, le jour même, se rendit à Paris pour une affaire, en promettant de revenir le lendemain. Sa terre n'étoit qu'à douze lieues de Paris. Amélie et Clara, se trouvant seules dans ce vaste château, se rappelèrent avec quelque frayeur que la forêt qui bordoit une partie du parc étoit remplie de voleurs, et que même on y avoit commis récemment plusieurs meurtres. On savoit qu'un château voisin, trois mois auparavant, en l'absence de ses

maîtres, avoit été attaqué à force ouverte et pillé par ces brigands. Près de Valmore on auroit bravé tous les dangers, mais en son absence on craignoit tout. On fit faire aux domestiques la garde toute la nuit, et le lendemain, au point du jour, toutes les craintes s'évanouirent. Valmore devoit revenir dans la matinée.

Clara se leva de bonne heure. On étoit au mois d'août. Jules la veille avoit témoigné le désir d'avoir des pêches, et Clara se faisoit une fête de lui procurer dans cette matinée une agréable surprise. Après avoir rempli une corbeille de pêches, elle alloit descendre dans le pavillon de Jules, lorsqu'on lui annonça l'arrivée du père Arsène, un vénérable religieux qui possédoit toute sa confiance, et depuis sa plus tendre enfance. Elle vola au-devant de lui, et l'entraîna dans un cabinet : là, Clara ouvrant son cœur tout entier, peignit au bon religieux tout le bonheur dont elle jouissoit. O ma fille! dit le père Arsène, puisse le ciel réaliser vos espérances ! — Ah ! mon sort est assuré, j'épouse Valmore dans deux jours !.... Je m'unis à la raison, à la vertu, à la bonté la plus parfaite ! Mon père, désormais vous n'avez à craindre pour moi ni les dangers du monde et des mauvais exemples, ni l'inexpérience de la jeunesse. Valmore sera mon modèle et mon guide. Pour suivre

la route heureuse que vous m'avez tracée, je n'aurai qu'à l'imiter et à lui obéir. Pourrois-je faire une action douteuse, une démarche imprudente? Son estime et sa confiance me sont plus chères que ma vie! Ma fille, reprit le saint religieux, vous aurez un devoir à remplir dont je ne vous ai jamais parlé : un enfant d'un premier lit réclamera vos plus tendres soins !.... Ah! dit Clara, cet aimable Jules m'est si cher !.... N'a-t-il pas mon premier sentiment maternel! et quel autre enfant Valmore pourra-t-il jamais aimer autant? Il sera donc toujours mon fils bien-aimé!

Le vertueux père Arsène applaudit du fond de l'ame à de tels sentiments. Il lisoit avec délices dans ce cœur ingénu qu'il avoit formé. Ma fille, lui dit-il, jouissez de votre bonheur, mais songez toujours qu'il est fragile, comme le sont tous les biens de la terre. Soyez prête dans tous les instants de la vie à le sacrifier sans murmure à la volonté toute puissante de l'arbitre de nos destinées. En disant ces paroles le père Arsène se leva. Il étoit obligé de se rendre dans un château voisin; il promit de revenir la veille du jour fixé pour les noces de Clara. Aussitôt qu'il fut parti, Clara prit son panier de pêches pour le porter à Jules. Cet enfant logeoit dans un petit pavillon au bout duquel étoit un joli jardin entièrement

séparé par des murs du parc du château. A l'extrémité du jardin se trouvoit une porte donnant dans la forêt, mais qui depuis les inquiétudes causées par les voleurs étoit soigneusement fermée, et dont Valmore gardoit la clef. Jules étoit dans ce pavillon communiquant à l'appartement de son père, sous la garde d'une jeune gouvernante et d'un vieux domestique. Ce dernier, malade de la goutte depuis dix jours, quoiqu'il ne fût pas alité, étoit hors d'état de suivre Jules dans le jardin. La gouvernante, ayant une intrigue secrète, avoit imaginé de recevoir son amant avant que ses maîtres fussent éveillés; elle se hâtoit d'habiller Jules et de l'envoyer tout seul dans son petit jardin. Elle ne l'alloit retrouver ou ne le rappeloit qu'au bout d'une heure et demie. Clara arriva au pavillon un quart d'heure après l'amant de cette fille; elle trouva la première porte entr'ouverte; elle passa sans s'arrêter et sans entrer dans l'appartement de Jules, qu'elle n'alloit jamais voir de si bonne heure. D'ailleurs lui préparant une surprise, c'étoit dans le jardin qu'elle vouloit aller, ne croyant pas qu'il y fût encore. Elle traversa le jardin sans rencontrer Jules qui s'amusoit dans un bosquet. Elle entra dans un petit cabinet où elle savoit que Jules alloit déjeûner tous les matins. Elle posa sa corbeille de pêches sur une table; et,

comme la table étoit entièrement couverte d'un grand tapis qui retomboit tout autour jusqu'à terre, elle imagina de se cacher sous ce tapis et d'attendre là Jules, afin de jouir de son étonnement. L'innocente Clara venoit d'entrer dans ce cabinet, heureuse, chérie, florissante de jeunesse, de gaieté, de bonheur; et la foudre alloit tomber sur elle!.... Ce drap fatal, ce drap mortuaire dans lequel elle s'enveloppe en riant, voile déjà la plus infortunée de toutes les victimes; on ne l'en arrachera que pour la plonger dans le plus profond abîme des misères humaines! Gloire, félicité, réputation, biens fragiles de la terre, vous serez dans un instant anéantis pour elle. Hélas! que lui restera-t-il? le dédommagement de tous les maux, le prix de tous les sacrifices, une conscience pure.

Clara n'étoit que depuis dix ou douze minutes cachée sous la table, lorsqu'elle entendit marcher et s'approcher du cabinet, et bientôt sa surprise fut extrême en reconnoissant la voix de son père qu'elle croyoit à dix-huit lieues. Un sentiment vague de crainte la retint sous la table; cependant elle alloit en sortir, lorsqu'elle entendit entrer dans le cabinet son père et le jeune Jules. Interdite, étonnée, Clara reste immobile et silencieuse... Mon dieu, monsieur de Montalban, dit Jules,

que me voulez-vous donc?..... Vous me faites peur..... Je veux aller auprès de ma bonne..... Ici la douce voix de Jules s'arrêta subitement..... Aussitôt un cri étouffé s'échappe de sa bouche, il tombe..... On soulève le tapis, sans regarder sous la table, on jette précipitamment un poignard sanglant sur la robe de Clara; l'infortunée s'évanouit..... Le meurtrier, l'exécrable Montalban s'évade..... Ce monstre avoit su par son valet de chambre l'intrigue secrète de la gouvernante du malheureux Jules, et que cet enfant tous les matins passoit une heure et demie tout seul dans le jardin. Le scélérat étoit muni d'une clef de la porte qui donnoit dans la forêt. Il avoit calculé que si, contre son attente, il eût trouvé la gouvernante dans le jardin, il auroit donné à son apparition un tour de plaisanterie; car qui jamais eût pu concevoir l'idée d'un tel forfait! Lorsqu'en entrant dans le jardin il fut assuré que l'enfant y étoit seul, il prit la précaution de fermer à double tour du côté du jardin la porte du pavillon, afin de se donner dans tous les cas le temps de consommer un crime qui devoit s'exécuter en trois minutes..... Après le meurtre, il sortit par la porte de la forêt, qu'il referma soigneusement. Avant de monter à cheval pour retourner à toute bride à Pontoise par un chemin détourné, il jeta sur le

mur et y laissa l'échelle de cordes qu'il avoit reçue d'Allemagne, et que la malheureuse Clara avoit tenue dans ses mains, ainsi que le couteau, le mouchoir, et qu'elle avoit remis ensuite dans la chambre de son père à l'insçu de ce dernier. Montalban, certain d'échapper au soupçon de ce forfait inoui, imagina qu'on attribueroit ce meurtre aux brigands de la forêt : l'échelle laissée sur le mur devoit, selon lui, donner cette idée; on savoit qu'ils avoient ainsi escaladé quelques murs de jardins. Enfin ce crime assuroit à Valmore la propriété pleine et entière du duché de***. Alors Clara épousoit le plus riche seigneur de la cour, et l'on a déjà dit que, par une cause mystérieuse qui s'éclaircira dans la suite, ce n'étoit qu'ainsi que Montalban pouvoit recevoir une somme considérable qui devoit payer une dette, sans l'acquit de laquelle il étoit, sous trois mois, ruiné et privé pour jamais de sa liberté, ou forcé de fuir et de s'expatrier sans retour.

Cependant, au bout d'une heure, la gouvernante de Jules voulant aller le rejoindre fut très étonnée de trouver la porte fermée du côté du jardin; elle fait d'inutiles efforts pour l'ouvrir, elle appelle vainement cet enfant infortuné qui n'existoit plus!.... Alors elle va chercher des domestiques, on force la serrure, on ouvre la

porte, on parcourt le jardin, on n'y trouve point l'enfant. La gouvernante et les domestiques entrent dans le cabinet. Quel spectacle d'horreur s'offrit à leur vue! Jules, un mouchoir attaché sur la bouche, privé de la vie, percé de deux coups de poignard, baigné dans son sang, et couché sur le plancher!.... Les domestiques poussent des cris lamentables! on court au château : l'affreuse nouvelle se répand. Amélie éperdue sort de son appartement. Dans ce moment Valmore arrivoit de Paris, il descendoit de voiture. Frappé de la rumeur qu'il remarque dans la maison, il interroge, on ne répond que par des pleurs : il se précipite dans le château; il entend prononcer le nom de Jules, il vole au pavillon, il s'élance dans le cabinet, il y voit Amélie pâle, échevelée; elle venoit d'y arriver, elle prenoit dans ses bras le corps sanglant de Jules pour lui prodiguer d'inutiles secours..... Valmore se jette sur le corps de son fils; il l'arrache des mains de sa sœur, il croit qu'il va expirer en le pressant contre son sein; il l'appelle d'une voix étouffée, il répète avec un accent terrible : *Le meurtrier!.. le meurtrier! où est-il?* Dans le mouvement convulsif qui l'agite, il tire un pan du tapis de la table; le tapis glisse et tombe, et Valmore découvre Clara qui se soulève en ouvrant des yeux égarés; il voit

sur sa robe blanche le couteau teint de sang qu'il a vu dans ses mains deux jours auparavant, il reconnoît aussi le mouchoir de soie bleue passé encore autour du cou de Jules..... Le désespoir, l'étonnement, l'horreur le pétrifient..... Dans ce moment un domestique apporte l'échelle de cordes prise sur le mur, en disant que sans doute les assassins ont oublié de l'emporter. Dieu! dieu! dit Valmore, l'échelle de cordes, le mouchoir, le couteau!.... Et cachée sous cette table, et teinte du sang de mon malheureux fils!... Parlez! poursuivit-il d'une voix tonnante, en s'adressant à Clara, parlez!.... A ces mots, Clara, réduite au choix affreux ou de dénoncer son père et de l'envoyer à l'échafaud, ou de se charger d'un crime exécrable, l'infortunée Clara désespérée, anéantie, répond avec égarement : Je n'ai rien à dire pour ma défense. Qu'on la charge de chaînes, s'écrie impétueusement Valmore, ranimé par la fureur et par la vengeance! qu'elle soit garrottée avec ces cordes que sa ruse infernale a jetées sur le mur pour donner le change..... Qu'on l'enferme étroitement, jusqu'à ce qu'elle soit remise entre les mains vengeresses de la justice. Monstre! tu périras dans les tourments, et je veux vivre pour voir ton supplice..... En prononçant ces paroles, le malheureux Valmore, perdant l'usage de ses

sens, tombe évanoui dans les bras de sa sœur. On le porte dans son appartement, on le met au lit, on le rappelle à la vie; mais il resta dans un état de stupeur qui fit craindre également pour sa raison et pour ses jours. Il ne versoit pas une larme, ne proféroit pas une plainte; de temps en temps seulement ses mains repoussoient avec horreur un objet qui sembloit l'obséder, et deux ou trois fois le nom de Clara s'échappa de sa bouche!....

Cependant les domestiques de Valmore arrachent avec ignominie la malheureuse Clara de dessous la table; on attache fortement ses innocentes mains avec de grosses cordes, et dans cet état on la traîne dans la tour du château; on l'y enferme, et on la laisse seule.

Clara, insensible à tous les outrages, ne conservoit que deux idées distinctes, si étroitement unies qu'elles n'en formoient qu'une seule dans son imagination : le meurtre de Jules et la funeste erreur de Valmore. Elle voyoit toujours Valmore lui lançant des regards terribles et menaçants; elle entendoit encore ces paroles foudroyantes : Monstre!... *je veux vivre pour voir ton supplice!*.... Tu veux voir mon supplice, dit-elle, sois content, tu l'as vu; nul autre n'égalera l'horreur de ce que j'ai senti, de ce que j'éprouve!....

J'ai vu ta fureur et ta haine, j'ai entendu ta bouche me maudire!... Dans cet instant toutes les douleurs humaines ont déchiré, flétri mon cœur, et j'ai supporté tout l'opprobre réservé aux plus grands forfaits!... Quand je monterai sur l'échafaud, du moins j'y verrai la mort!.. La mort, mon unique refuge!... A ces tristes plaintes succédoient, non des pleurs, mais une effrayante immobilité. Elle restoit quelques minutes pâle, glacée, les yeux fixés avec égarement devant elle, regardant sans voir, souffrant sans penser, heureusement privée de toutes les facultés de la mémoire et de l'imagination, et soustraite par un accablement apathique à la moitié de ses douleurs. Mais ses tourments ne sembloient être suspendus que pour lui donner la force d'en supporter ensuite sans mourir toute l'énergie. Tout à coup baissant les yeux, ses regards tombèrent sur sa robe teinte de sang..... Dieu, s'écria-t-elle en se levant avec impétuosité, le crime et le meurtre m'environnent!... De quel sang, juste ciel, suis-je souillée!.. Du sang innocent que je voudrois racheter au prix de tout le mien!... Et qui l'a versé!... A ces mots elle retombe sur sa chaise. O se peut-il, dit-elle, que l'auteur de ce forfait inconcevable m'ait donné le jour!... Et je dois m'immoler pour lui!... Que dis-je! sacrifier cette vie déplorable

que je tiens de lui ne seroit rien; mais mourir déshonorée! laisser un nom exécrable que l'atrocité du crime immortalisera! emporter dans la tombe les malédictions de Valmore! et ne pouvoir prouver mon innocence qu'en commettant un crime affreux; car je ne puis me justifier que par un parricide en devenant l'accusatrice de mon père!... Quand j'aurois la lâcheté de dénoncer le vrai coupable, que ferois-je d'une existence justement flétrie? Valmore seroit toujours perdu pour moi. Il auroit horreur d'une fille dénaturée; et j'éprouverois le seul supplice qui me manque, je serois forcée d'approuver son mépris. Du moins ma conscience ne me reproche rien.... Mourons! le ciel le veut, soumettons-nous. En prononçant ces dernières paroles ses pleurs enfin coulèrent, et bientôt ce fut avec une abondance qui sans doute l'empêcha d'expirer dans cette tour de saisissement et de douleur.

On avoit envoyé chercher les gens de justice pour leur livrer la malheureuse Clara. Le prévôt de la maréchaussée arriva avec sa brigade à cinq heures après midi. La cour et l'avenue du château étoient remplies de paysans bouillants de fureur contre celle qu'ils croyoient coupable du plus horrible crime. Ils adoroient leur seigneur, et s'étoient promis de le venger; car ils pensoient que

Clara séduiroit ses juges par sa jeunesse et sa beauté : ainsi ils avoient résolu de l'immoler eux-mêmes et sans délai. Fort supérieurs en nombre aux archers de la maréchaussée, ils étoient presque tous armés. Cependant ils laissèrent passer sans résistance la brigade qui se rangea au pied de la tour. Le prévôt entra dans la tour, et fut chercher Clara; mais aussitôt que parut cette infortunée, la multitude furieuse se précipita vers elle pour l'arracher des mains de la maréchaussée. Néanmoins la seule vue de Clara auroit dû désarmer la colère et la haine : ses mains délicates, attachées derrière le dos, laissoient voir toute la perfection de sa taille; ses longs cheveux blonds abattus couvroient ses épaules, et la douleur et l'effroi qui se peignoient sur son visage donnoient à sa physionomie céleste une expression pathétique et sublime. Quoiqu'elle eût fait le sacrifice de sa vie, le genre de mort qui s'offrit à elle lui fit horreur. Le glaive de la loi frappe sans passion et sans emportement; c'est la Parque rendue visible qui coupe avec une morne tranquillité la trame de la vie : il est possible de mourir avec calme sur un échafaud, mais il est affreux de périr victime de la rage inhumaine d'une multitude irritée, et d'exhaler son dernier soupir au milieu des cris féroces de la vengeance et de la

haine. La maréchaussée fit son devoir, elle défendit Clara. Le prévôt la tenoit dans ses bras, et menaçoit de tirer sur le peuple. Cette menace porta la fureur au comble : deux séditieux tirent chacun un coup de fusil, un archer est blessé, un combat terrible s'engage. Clara, pénétrée de terreur, invoque le ciel; elle désire avec ardeur qu'une mort soudaine puisse la délivrer à l'instant des angoisses inexprimables de cette affreuse agonie.

Le peuple étoit au moment de triompher, de forcer la brigade, dont plusieurs archers étoient déjà culbutés; il alloit saisir sa proie, lorsque tout à coup une voix révérée, une voix puissante et libératrice se fit entendre, en criant avec force : *Arrêtez, arrêtez*..... On obéit..... Cette voix retentit jusqu'au fond du cœur de Clara, c'étoit celle de Valmore..... La frénésie du peuple fut calmée comme par enchantement: on vit dans cette troupe forcenée la confusion, la crainte et le repentir succéder subitement à la fureur. Valmore, commençant à sortir d'un long accablement, avoit entendu ce tumulte effrayant, et se jetant hors de son lit, en passant une robe de chambre dans ses bras, il étoit sorti précipitamment pour voler dans la cour; là, perçant la foule du peuple intimidé, et s'élançant au milieu de la brigade qui

gardoit la tremblante captive, il se trouva en face de Clara, et à deux pas d'elle!... A l'aspect de cette figure angélique et touchante dont tous les traits exprimoient la plus cruelle souffrance, Valmore oppressé, glacé, reste immobile..... Une irrésistible pitié, le souvenir désespérant de son amour, celui de l'horrible catastrophe qui excitoit en lui tous les transports violents d'une haine implacable, tous ces mouvements contraires déchiroient, bouleversoient son ame..... Il mit ses deux mains sur son visage en disant : Qu'on détache ses liens, et qu'on la conduise à Paris avec les égards dus à son sexe et à sa naissance. Il seroit lâche d'insulter celle que la loi va juger. A ces mots il s'éloigna rapidement. Le peuple avoit déjà fui. On porta Clara dans la voiture, car elle ne pouvoit se soutenir; et le prévôt se mettant à sa portière à la tête de sa brigade fit aussitôt prendre le chemin de Paris. Valmore ordonna à tous ses domestiques d'escorter la voiture jusqu'au bout de l'avenue : ce soin étoit inutile, aucun paysan n'osa la suivre, ni même se montrer.

Valmore rentra au château. Il s'habilla. Son intention étoit de se rendre lui-même sur-le-champ à Paris chez le cardinal de Richelieu, ami de sa famille et son protecteur depuis son enfance. Lorsqu'il fut habillé, voulant prendre quelques papiers

dont il avoit besoin, il entra dans son cabinet. Quel objet y frappa ses regards! Il y vit le tableau qui représentoit Clara tenant le malheureux Jules dans ses bras!... Des pleurs de rage et de douleur inondèrent son visage. O furie sous les traits d'un ange, s'écria-t-il; monstre d'hypocrisie et de cruauté, tu n'embrassois cette innocente victime que pour l'égorger!... La candeur est sur ton front, et l'homicide trahison est dans ton cœur!... O Dieu! délivrez-moi du tourment de me rappeler cette figure trompeuse qui trouble ma haine et qui confond ma raison!... En achevant de prononcer ces paroles il décrocha le tableau; il appela ses gens, et leur ordonna de couper en deux la toile, de conserver l'image de son fils, et de brûler celle de Clara. Ensuite, quoiqu'il eût une fièvre violente, il partit aussitôt pour Paris.

La malheureuse Clara fut conduite à Paris dans les prisons destinées aux grands criminels : un lit de sangle, une chaise de paille, une petite table de bois composoient tout l'ameublement de cette triste chambre. Clara s'assit, en jetant autour d'elle de sinistres regards. Voilà donc, dit-elle, ma dernière habitation sur la terre! la dernière demeure du crime!... Que de gémissements ont fait retentir ces murs! que de larmes ont été versées dans ce lieu!... Du moins j'y pleure sans

remords!..... Pourquoi le sommeil n'y suspendroit-il pas mes maux? Mes jours, il est vrai, sont comptés, dans quelques heures je n'existerai plus!.. Mais, pour l'opprimé dont la conscience est tranquille, dont la vie est irréprochable, le sommeil n'est-il pas ici l'heureux avant-coureur d'un éternel repos!... Cependant mourir abhorrée de Valmore!..... Ah! comment supporter ce poids accablant de douleur et d'ignominie!..... Un torrent de pleurs interrompit ce triste discours. Il étoit onze heures du soir: Clara se jeta tout habillée sur son lit; l'accablement lui procura quelques heures d'assoupissement. Que son réveil fut affreux!.... Toutes ses douleurs vinrent à la fois l'assaillir! Elle les sentit avec une énergie nouvelle; elle vit Valmore désespéré demandant sa mort; elle vit dans toute leur horreur l'échafaud et l'opprobre, et tout son courage l'abandonna.....

A neuf heures du matin, elle entendit ouvrir les verroux de sa porte; elle frémit croyant qu'on alloit la conduire devant ses juges, mais elle vit paroître le vénérable père Arsène!..... Son saisissement fut extrême; elle ne concevoit pas qu'elle pût éprouver encore un mouvement de joie. Dieu! s'écria-t-elle, voilà donc un être sur la terre auquel je puis ouvrir mon cœur, et qui va connoître mon innocence!.... O mon père, poursuivit-elle,

c'est devant Dieu que je veux vous parler, écoutez-moi..... A ces mots elle se précipite à genoux. Le saint religieux se dispose à recevoir sa confidence sous le sceau sacré de la confession. Clara, loin d'avoir des aveux à faire, n'avoit qu'à se justifier; elle ne nomme point son père, elle évite même de le désigner; mais elle conte tous les détails de cette horrible matinée, elle dit comment *l'assassin* immola l'infortuné Jules..... Malgré sa réserve, le père Arsène, d'après ce récit et les réponses faites à ses questions, ne peut douter que Montalban ne soit le meurtrier..... Et pour la première fois, en exerçant son saint ministère, non seulement il n'a pas besoin d'indulgence, mais son cœur est pénétré du plus profond sentiment de compassion et de tendresse. Cependant il voulut en affoiblir l'expression, en répondant à celle qui devoit, au milieu de cet héroïsme, conserver toute l'humilité chrétienne. Ma fille, lui dit-il, si le monde connoissoit votre conduite, il diroit que vous avez fait une action sublime; mais ces louanges profanes inventées par l'orgueil ne sont pas celles qu'il m'est permis de vous donner. La piété n'admire aucune action humaine, elle ne peut que les approuver comme les simples résultats de l'obéissance aux décrets divins; car il n'y a rien de grand que la religion n'enseigne et ne

prescrive. L'idée du beau moral portée au plus haut point de perfection, c'est elle seule qui la donne; source éternelle de la vertu, elle en est encore le motif, le but et la récompense. Aussi n'accorde-t-elle aux saints mêmes que le nom de justes. De quoi serions-nous enorgueillis? Sans la révélation connoîtrions-nous la véritable vertu? Sans la soumission pourrions-nous la pratiquer? Quand nous faisons le bien, nous suivons l'esprit du précepte ou le précepte même qui le commande; nous n'avons que le mérite de nous soumettre. Eh quoi de plus juste que d'obéir scrupuleusement au Créateur? Alors même que nous paroissons parfaits, nous n'avons donc pu faire que des actes de justice. Ainsi, ma fille, glorifiez Dieu qui vous éclaire et qui vous inspire, et gardez-vous de vous élever à vos propres yeux. Mais, victime innocente de cet évènement affreux, vous ne devez cependant pas vous accuser faussement; il faut tâcher de vous justifier, si vous pouvez le faire sans dénoncer l'assassin. Vous pouvez dire qu'un meurtrier venu de la forêt fit le crime..... Hélas ! reprit Clara, à quoi serviroit ce récit opposé à tant d'apparences contre moi, qui forment un ensemble de preuves dont la vérité tout entière pourroit seule démontrer la fausseté?..... Je me suis rendue furtivement dans ce pavillon et

à une heure indue pour moi!..... Dans ce premier moment d'effroi, de trouble et d'horreur, ma bouche, en proférant la vérité, a paru faire l'aveu formel du crime : ces mots, *Je n'ai rien à dire pour ma défense*, peignoient ma situation, et cependant me dénonçoient comme l'auteur du meurtre..... Enfin Valmore a reconnu le poignard, le mouchoir et l'échelle de cordes qu'il avait vus la veille entre mes mains, et que j'avois cru dérober à ses regards; il a dû se rappeler que son aspect dans ce moment m'avoit causé un extrême embarras..... et que j'ai même fait un mensonge pour lui cacher ce que renfermoit cette fatale boîte. Comment pourroit-il n'être pas convaincu que c'est moi qui ai commis ce forfait atroce?..... A ces mots, le père Arsène pendant quelques instants garda tristement le silence, ensuite reprenant la parole : Il est vrai, dit-il, que votre justification est presque impossible.... Et savez-vous, ma fille, que votre père est arrêté, et qu'aujourd'hui il vous sera confronté?..... Grand Dieu! s'écria Clara, je le reverrai!..... — Oui, ma fille..... Je ne crois pas que l'auteur d'un tel crime se dénonce pour vous sauver, mais il peut se trahir.... — Non, non, mon sort est décidé!... Ah! mon père, concevez-vous l'horreur de ma situation? Pour arracher à l'échafaud celui que les lois même humaines et

divines ne peuvent maintenant me prescrire d'aimer, je me dévoue à la mort la plus ignominieuse, à l'exécration publique, à celle du seul objet que j'aie aimé!.... Car enfin il est inutile de vous rien taire, vous avez facilement tout deviné.... Ce n'est point la piété filiale qui m'ordonne de m'immoler, c'est seulement le respect d'un nom sacré!..... Je meurs dans l'infamie pour celui que la plus abominable ambition rendit le meurtrier le plus barbare; je sacrifie l'estime, la tendresse, ou du moins la pitié de Valmore, l'honneur, la réputation, la vie à celui qui jamais ne s'occupa de mon éducation, et dont je n'ai jamais reçu une caresse, un conseil paternel!..... à celui que je ne pourrois revoir sans frémir jusqu'au fond des entrailles!.... — Ma fille, votre sacrifice est fait. Nul motif humain, nulle vanité mondaine n'en souille la pureté. Vous n'êtes plus connue que de Dieu seul. Détachez entièrement vos regards de ce séjour mortel; vous venez d'en disparoître, puisqu'on ne vous y voit plus telle que vous êtes: haïe des hommes en vous immolant à la vertu, qui peut mieux que vous mépriser la gloire humaine et la renommée? Vous êtes tout à Dieu: tandis qu'on vous accable ici de malédictions, il vous bénit; tandis qu'on vous condamne, il vous approuve; tandis que des juges abusés se disposent

à vous flétrir et à vous priver de la vie, le juge souverain vous prépare une couronne glorieuse et vous destine une heureuse immortalité!.... — Cependant, mon père, une terreur secrète s'est emparée de moi..... — Est-ce à vous de redouter la mort? — Je ne la crains pas: pourrois je désirer de prolonger ma déplorable existence?.... Mais les tourments.... Je ne m'accuserai point du crime, on voudra peut-être un aveu!.... — Eh bien, Dieu soutiendra votre courage; il vous donnera cette force surnaturelle qui fit triompher tant de martyrs de tout sexe et de tout âge..... Vous l'invoquerez, ma fille; il répond à la voix de l'innocent opprimé..... Vous avez mieux que l'innocence, vous pourriez échapper aux supplices, à l'échafaud. Si vous périssez, combien votre mort sera précieuse devant Dieu!..... Que peut produire tout l'effort de la puissance humaine lorsque Dieu fortifie contre elle? Pourrez-vous sentir vos douleurs quand vous verrez Dieu vous tendre les bras, quand vous l'entendrez vous appeler, et quand votre ame tout entière s'élancera dans son sein?..... N'en doutez point, ma fille, la foi s'augmente par les sacrifices: la vôtre à vos derniers instants sera celle des saints, vous jouirez du ciel avant de le posséder. Dieu ne permettra pas que des douleurs matérielles l'emportent sur ces joies

sublimes de l'ame : ses promesses sont des réalités, ses consolations effacent tous les maux ; elles sont des bienfaits qui surpassent toutes les félicités de la terre. Dieu voudra qu'au milieu de l'ignominie et des tourments terrestres vous connoissiez la gloire immortelle et le bonheur des élus, dont la foiblesse de nos organes ne nous permet de concevoir ni l'excès ni l'étendue; enfin votre mort sera plus belle et mille fois plus heureuse que celle du juste qui, dans les bras des siens, meurt tranquillement dans son lit. O mon père ! s'écria Clara, c'est Dieu qui vous inspire et qui daigne me parler par votre bouche! vous me fortifiez, que dis-je! vous m'élevez au-dessus de moi-même! je ne songeois qu'à ma foiblesse; je ne penserai plus qu'à la puissance qui me soutiendra!.... Mais, mon père, promettez-moi de dire à Valmore, quand je ne serai plus, ces seuls mots : *Elle étoit innocente.* — Je vous le promets. — Il suffit, je mourrai satisfaite. Comme elle disoit ces paroles, on entendit marcher sous les voûtes du vestibule qui conduisoit à la prison. Clara joignit les mains et s'inclina profondément en silence devant le vénérable Arsène, qui se hâta de lui donner sa bénédiction. Dans ce moment le geolier vint annoncer que Clara étoit demandée et qu'on alloit la conduire devant ses juges. Allez, ma fille, lui dit le saint

religieux, allez avec sérénité; le courage et la résignation ne vous manqueront pas. Clara resta un instant recueillie toujours à genoux, les mains jointes et la tête penchée sur son sein, ensuite elle se releva d'un air ferme et suivit le geolier. Après avoir traversé les cours de la prison elle arriva aux portes extérieures; là, on la fit monter dans une voiture qui la conduisit au palais de justice où ses juges étoient rassemblés.

Lorsqu'elle entra dans la salle où l'on interroge les criminels, son aspect causa une sorte de saisissement à ces vieux magistrats, qui, sur les seules dépositions des domestiques de Valmore, l'avoient déjà jugée dans le fond de leurs consciences. Sa beauté, sa jeunesse, la majesté de sa taille, l'air d'innocence et de candeur répandu sur toute sa figure firent succéder dans tous les cœurs l'étonnement et la pitié à la plus profonde indignation. On la fit asseoir sur la sellette..... Dans ce moment elle aperçut Montalban qui devoit lui être confronté, et que l'on invitoit à s'approcher d'elle. Clara frémit; et, détournant les yeux, ses regards se portèrent sur un grand crucifix placé vis-à-vis d'elle : cette vue la ranima; son visage, qui venoit de pâlir, reprit sa couleur naturelle et la plus douce expression de sérénité. Montalban, par les accusations portées contre

Clara, venoit d'apprendre avec autant de surprise que d'effroi qu'il avoit eu cette infortunée pour témoin de son crime. Étonné qu'elle ne l'eût point encore dénoncé, il s'attendoit à l'entendre tout révéler dans cet interrogatoire, et il se préparoit à tout nier. Il s'avança vers elle d'un air farouche et avec des yeux enflammés de colère : Malheureuse! lui dit-il, montre du moins du repentir ; songe qu'il seroit inutile de rétracter l'aveu formel que tu fis hier!..... A ces paroles de la scélératesse la plus audacieuse, Clara tressaille, lève les yeux au ciel et garde le silence. Alors l'un des juges commence l'interrogatoire. Il demande à Clara quel motif a pu la porter au crime qu'elle a commis. Je n'ai point commis de crime, répondit-elle. Comme elle disoit ces mots, on lui présente et le fatal couteau teint encore du sang de l'innocente victime, et le mouchoir de soie, et les cordes. Clara, prête à s'évanouir, met ses deux mains sur ses yeux, et ses pleurs inondent son visage. Reconnoissez-vous ces instruments du crime? lui dit-on. Ses sanglots l'empêchèrent de répondre. Voici, reprit-on, le domestique qui vous remit la boîte qui les contenoit; il dit qu'en recevant cette boîte vous lui recommandâtes le secret sur cet envoi?... — Il est vrai. — Valmore, avant le meurtre, a vu dans vos mains ce poi-

gnard; quand il entra dans votre chambre il remarqua que vous étiez troublée; lorsqu'il vous questionna sur cette boîte, vous fîtes un mensonge, dans l'intention de lui cacher ce qu'elle renfermoit : niez-vous ces faits? — Non. Ils sont conformes à la vérité. — Cette boîte vient d'Allemagne; qui vous l'envoya? — Je l'ignore. Le hasard la fit tomber entre mes mains. — Pourquoi la reçûtes-vous mystérieusement? pourquoi l'ouvrîtes-vous? — Il m'est impossible de répondre à ces questions, et cependant je suis innocente. — Qui donc a commis le crime? — Je ne puis rien dire de plus. — C'est vous avouer coupable. — Je suis innocente. — Vous a-t-on conseillé ce forfait? — Non. — Votre père vous a-t-il fait entendre que des vues d'intérêt devoient vous faire désirer la mort de cet enfant? — Jamais. — Votre passion pour Valmore a-t-elle rendu cet enfant qu'il chérissoit l'objet de votre jalousie secrète? — J'avois pour ce malheureux enfant une affection maternelle. — Pourquoi donc l'avez vous immolé et avec tant de préméditation? — Ma conscience et mes mains sont également pures. — Avez-vous des complices? — Je n'en puis avoir, puisque je n'ai rien fait de criminel. — A quoi peut vous servir la simple et vague dénégation du crime avec l'aveu formel de tous

les faits qui vous condamnent? Défendez-vous donc. Expliquez-nous comment les instruments du crime se sont trouvés entre vos mains. Expliquez-nous votre mortel embarras dans cette occasion; pourquoi vous vous introduisîtes furtivement à une heure indue dans le pavillon, pourquoi vous étiez cachée sous cette table, pourquoi vous y étiez évanouie après l'assassinat commis, pourquoi en reprenant vos sens vous avez de premier mouvement proféré ces paroles : *Je n'ai rien à dire pour ma défense*..... Répondez donc. — J'entrai furtivement dans le pavillon parceque je voulois causer une surprise agréable au malheureux enfant. Je lui portois un panier de fruits que je posai sur la table, et je me cachai pour jouir de son étonnement..... Cette explication naïve parut si puérile et si peu vraisemblable; elle offroit par son enfantillage un contraste si révoltant avec l'atrocité des depositions précédentes, qu'elle fit horreur à tous les juges; ces magistrats indignés ne purent s'empêcher de manifester le sentiment qu'ils éprouvoient par un murmure sourd, mais universel, qui mit le comble au découragement de l'infortunée Clara, déjà attérée par la force des fausses preuves rassemblées contre elle.

Après un moment de silence, l'un des juges;

reprenant la parole : Vous éprouvâtes, lui dit-il, de pressants remords à l'instant même du meurtre, puisque vous perdîtes connoissance et qu'ensuite vous avez tout avoué : que la religion ranime en vous ces sentiments salutaires. Une entière sincérité pourroit peut-être faire commuer en une prison perpétuelle la peine de mort que vous méritez. — Que votre conscience prononce mon jugement, la mienne a dicté mes réponses. — Vous n'ignorez pas à quels tourments cette obstination vous expose? — Je ne brave point cette effrayante rigueur; je l'ai prévue, je m'y attends, mais j'ose espérer que Dieu soutiendra mon courage. — Le Dieu de vérité ne protège point le mensonge. — Ah! le Dieu de vérité sera ma force et mon appui..... — L'appareil de la torture vous fera peut-être quitter ce langage hypocrite qui ne peut exciter qu'une profonde indignation. — Je parlerai ainsi jusqu'à la mort. — Allez. Ce mot fut prononcé d'un ton qui pétrifia Clara de terreur : son imagination lui présenta tout à coup l'appareil affreux des supplices, et son sang se glaça dans ses veines. L'idée qu'elle alloit périr dans les tourments lui fit désirer l'assistance du père Arsène; elle voulut le demander, mais la parole expira sur ses lèvres tremblantes; ses yeux se couvrirent d'un nuage, ses idées se brouillèrent,

sa raison égarée ne lui montra plus que confusément l'horreur de son sort; elle ne conserva qu'un effroi machinal..... Agitée de mouvements convulsifs, et ne pouvant se soutenir sur ses jambes, il lui fut impossible d'obéir à l'ordre de se retirer dans la salle prochaine ; on l'entraîna en la soutenant sous les bras. Lorsqu'elle fut dans la pièce voisine on la posa sur une chaise, on lui fit respirer des sels; elle resta plus de trois quarts d'heure dans un état de stupeur et d'immobilité dont elle ne fut tirée que lorsqu'on vint lui annoncer qu'elle étoit jugée et qu'elle devoit aller entendre sa sentence. Elle reprit toute sa tête; et regardant autour d'elle avec étonnement: Je ne vois point, dit-elle, d'appareil de supplices; ne dois-je les subir qu'après mon jugement? — Non, lui répondit-on, vous ne serez point appliquée à la question. O Dieu de bonté! s'écria Clara, je n'ai donc plus rien à craindre! Allons. En disant ces mots elle se leva; et, délivrée d'une affreuse terreur, elle suivit d'un pas ferme ses conducteurs. Cependant à l'aspect de ses juges elle se troubla; mais une réflexion rapide sur sa situation et sa piété triomphèrent bientôt de cet instinct de la nature. Avant de lui lire sa sentence on lui déclara qu'elle étoit condamnée à la mort. Elle resta un instant immobile; ensuite croisant ses mains

sur sa poitrine elle se mit à genoux en levant la tête et les yeux vers le ciel..... Rayée du nombre des vivants, elle quittoit déjà la terre; elle se réfugioit dans l'asile éternel!... La ferveur passionnée de son attitude, l'expression sublime et céleste de sa figure, frappèrent d'étonnement tous ses juges : l'auguste caractère de l'innocence et de la piété, plus fort, plus convainquant que les preuves matérielles et que l'intime conviction de la foible raison humaine, fit passer rapidement le doute dans tous les esprits, imprima les remords dans tous les cœurs; chacun se dit en secret : *Se peut-il qu'elle soit coupable*!..... Et tandis que, soutenue par une puissance divine, elle étoit inaccessible à la crainte et soustraite à la douleur, aux regrets, ses juges interdits la contemploient en silence et n'osoient lire son arrêt. Enfin on lui ordonna de se lever et d'écouter sa sentence. On l'arrachoit à son extase; on la forçoit de redescendre sur la terre; elle ne s'y retrouva qu'avec une douloureuse émotion. Elle éprouva un sentiment indéfinissable; lorsqu'elle entendit acquitter entièrement Montalban, elle eut besoin de réprimer ce violent mouvement d'indignation; et en même temps elle s'applaudit devant Dieu de sauver les jours de son père aux dépens des siens, et de ne plus rien devoir au plus scélérat de tous

les hommes..... Elle frissonna lorsqu'on lui annonça le genre de mort auquel elle étoit condamnée; ce détail présentoit une image terrible qui ébranla son courage! Elle étoit debout, et on la vit chanceler et pâlir quand on proféra ces paroles : *Anne-Clara de Montalban, âgée de dix-sept ans, convaincue du meurtre prémédité du jeune Jules de Valmore, est condamnée à avoir la tête tranchée, demain à midi, sur la place de Grève, etc.* A ces mots, *convaincue du meurtre*, elle s'écria avec véhémence : Non, non!..... Les juges lui imposant silence, elle se tut, et, baissant la tête sur son sein, elle fondit en larmes.... Lorsqu'on eut achevé de lire sa sentence, elle demanda la parole, et l'ayant obtenue : Je proteste, dit-elle, contre cet arrêt, non par aucun espoir d'échapper à la mort, mais par respect pour la vérité; je n'ai point demandé de défenseur, parceque forcée de me taire sur les points les plus importants, je n'aurois pu fournir de raisons en ma faveur. Je suis condamnée injustement; cependant j'ai dû l'être, et mes juges n'en sont à mes propres yeux ni moins intègres ni moins respectables. Je me résigne, mais sans me soumettre; car je déclare hautement et je soutiendrai jusqu'à mon dernier soupir que ma sentence n'est fondée que sur des erreurs, et que je suis parfaite-

ment innocente. Clara prononça ces paroles avec tant de calme, de douceur et de dignité, que tout l'auditoire en fut attendri. Dans ce moment les gardes qui devoient la reconduire dans sa prison s'avancèrent. Clara, rassemblant toutes ses forces, fut au-devant d'eux; elle les suivit avec une contenance modeste, mais d'un pas assuré. Il étoit six heures après midi; on la ramena dans sa prison. Elle trouva dans sa chambre un crucifix, un livre d'heures et un sablier. Elle reconnut le soin paternel du père Arsène. Le geolier lui dit que le saint religieux viendroit auprès d'elle à la pointe du jour, et qu'il ne la quitteroit plus..... A ce dernier mot elle soupira : cette promesse ne l'engage, dit-elle, qu'à me consacrer quelques heures!.. Le geolier ajouta que le père Arsène devoit, durant une partie de la nuit, assister dans ses derniers moments un homme de la cour qui l'avoit fait appeler. C'est le comte de***, poursuivit le geolier; il n'est plus jeune, mais il a d'énormes richesses : c'est le plus grand seigneur de la cour; il doit bien regretter la vie. En disant ces paroles le geolier sortit, et Clara resta seule. Elle éprouvoit un besoin de prier Dieu qui suspendoit en elle toute autre idée. Ce fut avec une consolation d'une douceur inexprimable qu'elle se disposa à parler à ce juge suprême que rien n'abuse, et qui pour

connoître l'innocence n'a besoin ni de témoins, ni de preuves, ni de discours éloquents. Dans le cours ordinaire de la vie, la foi même a trop souvent besoin d'efforts pour se préserver de distractions dans la prière; mais à l'approche d'une mort inévitable, la piété devient le sentiment dominant du cœur; la prière prend naturellement alors un caractère véhément et passionné, et elle est délicieuse, si l'ame est exempte de remords. Que doit-elle être, lorsqu'on meurt généreusement pour la vertu? lorsque, dans tout l'éclat de la jeunesse, on offre à Dieu le sacrifice volontaire d'une vie pure?.....

Clara se mit à genoux devant le crucifix. Avec quel profond sentiment d'attendrissement, de reconnoissance et d'amour, elle contempla cette image révérée qui lui retraçoit toutes les idées qui dans sa situation pouvoient le mieux fortifier, élever et toucher son ame! Elle trouvoit à la fois dans cette contemplation l'exemple du dévouement le plus sublime, le modèle divin du courage héroïque et de la résignation parfaite. Qui pouvoit mieux lui enseigner à supporter sans fiel et sans aigreur l'injustice des hommes, à souffrir avec douceur, avec patience les outrages, l'ignominie et la mort? Chaque pensée accroissoit sa force, exaltoit son imagination, épuroit, ennoblissoit ses sentiments.

Chaque élan de son cœur sembloit doubler en elle la faculté d'admirer et d'aimer; et parvenue au dernier degré d'enthousiasme religieux, perfectionnée par l'amour divin, elle n'étoit plus capable de regretter des biens périssables. Elle n'avoit plus besoin de résignation; le ciel s'entr'ouvroit pour elle; son ame, dégagée de toutes les affections humaines, brûloit de s'y élancer et de jouir de sa glorieuse immortalité. O rédempteur de la race humaine, s'écria-t-elle, vous voyez à vos pieds la plus foible et la plus imparfaite de toutes vos créatures! Jusqu'ici je n'envisageai jamais sans frémir le malheur ou la mort, et surtout la perte de la réputation; et dans cette nuit terrible, la dernière de mes nuits, après être devenue pour celui que j'aimois un objet de haine et d'horreur, après avoir entendu la sentence qui me dévoue à l'exécration publique et à celle de la postérité, je ne trouve au fond de mon ame que du calme et la plus sublime espérance..... O prodige d'une divine miséricorde! Oui, sans doute, ce courage est un don du ciel: plus je sens qu'il m'est étranger, plus il affermit ma foi, plus il accroît mon amour et ma gratitude.... Tout est miracle maintenant dans mon existence! C'est en vain que la mort s'offre à moi sous une forme menaçante, ignominieuse, et dépouillée même du

repos de la tombe ; c'est en vain que la voix redoutable de la justice humaine me dit avec opprobre : Tu seras privée des honneurs de la sépulture ; une puissance surnaturelle anéantit pour moi ces horribles images ; une voix céleste qui parle à mon cœur m'empêche d'écouter ces vains murmures ! C'est Dieu qui m'anime et qui chasse loin de moi la crainte et la terreur. Sa bonté sans mesure ne se contente pas de protéger, de soutenir l'être fragile qui s'abandonne à lui ; il fait plus, il le transforme ; mes pensées mêmes ne m'appartiennent plus, elles ne viennent pas de moi ; une heureuse et bienfaisante inspiration les produit !.....

A ces mots, Clara jeta les yeux sur son sablier, et elle vit que le sable étoit entièrement écoulé ; alors elle le retourna pour la troisième fois : elle connut ainsi qu'il étoit une heure après minuit, et que le dernier jour de sa vie venoit de commencer... Elle regarda un instant couler le sable : Cette image, dit-elle, n'a rien d'effrayant pour moi, puisqu'il ne me reste plus sur la terre une minute de bonheur ! Ce sable, en se précipitant, n'emportera désormais ni mes plaisirs ni ma joie : sa rapidité ne peut qu'abréger mes peines..... Ici la sensibilité déchira mon cœur, ici l'erreur et l'aveuglement causèrent ma perte ; et bientôt je contemplerai avec ravissement l'auguste vérité

sans voiles, sans nuages, toujours éclatante, toujours inaltérable; bientôt j'admirerai, j'aimerai avec enthousiasme et sans inquiétudes!..... Dans peu d'instants ma captivité va finir; ceux mêmes qui m'ont condamnée vont me délivrer. Lorsqu'on viendra me chercher pour me conduire à l'échafaud, lorsque ces deux battants, cerclés de fer, s'ébranleront, et qu'on entrera dans cette prison, je verrai s'ouvrir pour moi la porte de l'éternité!..... Avec quelle ardeur je franchirai le seuil de cette triste enceinte!..... Ces dernières réflexions plongèrent Clara dans une profonde rêverie; sa situation et sa piété élevoient tellement son ame, que son intelligence n'étant plus en proportion avec cette hauteur de pensées, elle n'avoit plus la faculté de suivre ses idées. Elle se perdit dans un vague sublime et délicieux. Sans doute l'ame religieuse épurée, animée par la foi, peut pressentir les biens éternels; mais dans ces moments d'une extrême exaltation, l'imagination se trouble, l'esprit s'anéantit, la pensée n'est plus distincte, nul langage humain ne pourroit l'exprimer : la méditation a des bornes, la sensibilité n'en a pas. Ainsi donc il est des limites pour tous ces dons éclatants, ces facultés brillantes qui flattent notre orgueil; il n'en est point pour l'ame : elle peut s'élancer dans l'infini, s'unir aux habitants du

ciel et se reposer dans le sein même de la divinité.

Clara ne fut arrachée à cet état de contemplation que par l'éclat du grand jour; elle aperçut tout à coup une lueur éblouissante qui sembloit éteindre la lumière de sa lampe. O rayon d'immortalité! s'écria-t-elle; oui, ce jour si brillant et si pur est pour moi l'aurore du jour éternel. O que m'importe la sentence qui me couvre d'ignominie aux yeux des hommes! à peine aura-t-on exécuté l'arrêt, qu'il sera révoqué par le juge souverain de toutes les puissances de la terre. Déjà l'on annonce au peuple mon supplice, déjà l'on en fait les apprêts; dans peu d'heures je monterai sur l'échafaud, mais avec quel sentiment d'amour, d'espérance et de joie! Chaque degré de l'échafaud m'éloignera, sans retour, de cette terre de douleur, et me rapprochera du ciel!..... Dans ce moment les cris insultants de l'indignation publique proclament par-tout ma mort; mais Dieu me dit : Tu vivras à jamais dans la gloire!..... En prononçant ces paroles elle serra fortement ses mains jointes contre sa poitrine, et elle resta quelques instants dans cette attitude, absorbée dans le plus profond sentiment de reconnoissance et d'amour que la foi puisse produire. Tous les dons de la grace divine, toutes les

joies mystérieuses de la piété, se trouvèrent rassemblés dans ce cœur innocent, si digne de les recevoir et de les ressentir : nul retour inquiétant sur le passé, nul trouble de la conscience n'en corrompit la douceur. Elle recevoit la plus précieuse récompense d'une vie religieuse et pure; Dieu lui révéloit, dans cet instant, toute la félicité des anges.

A quatre heures du matin elle prit son livre de prières et elle pria jusqu'à six heures. Alors elle se revêtit d'une longue robe blanche, ensuite elle reprit son livre et se remit à genoux. Dans ce moment le père Arsène entra dans sa chambre. Ce saint religieux s'attendoit à trouver Clara pâle, tremblante, abattue, et il fut frappé d'étonnement et d'admiration en jetant les yeux sur elle : il la voyoit à la fois calme, animée, rayonnante! Où suis-je! s'écria-t-il; de quel éclat brille ici la majesté divine! Grand Dieu! votre toute-puissance me paroît moins admirable quand elle change tout à coup la face des empires ou qu'elle suspend les lois de la nature, que lorsqu'elle sait revêtir ainsi de force et d'héroïsme une jeune fille si foible et si timide. O Clara! poursuivit-il, je viens d'assister dans ses derniers moments un homme, un vieux guerrier fameux entre les braves par sa vaillance et ses hauts faits, et je n'ai

pu dissiper ses terreurs; on l'a vu tourmenté jusqu'au dernier moment par les regrets de l'ambition et par l'effroi de l'éternité!..... Et vous, ma fille, vous qui n'avez connu que la sainteté du cloître, vous qui n'avez cherché dans le mariage qu'un protecteur vertueux et qu'un ami fidèle, vous, enfin, dont les passions humaines n'ont jamais altéré l'innocence, vous ne voyez dans la mort qu'un but heureux et que la récompense des peines de la vie. Venez, ma fille, venez fortifier encore votre courage, venez achever de vous unir au Dieu, plein de miséricorde et de bonté, qui vous appelle et qui va vous recevoir dans son sein. J'ai obtenu les permissions nécessaires pour vous administrer ici le plus auguste des sacrements. À ces mots, Clara se prosterne, le père Arsène s'assit à côté d'elle, il écouta Clara pendant quelques minutes, ensuite ouvrant une boîte d'argent qui renfermoit une hostie consacrée, il la communia. Ce fut alors qu'elle se crut véritablement transportée dans le ciel, elle possédoit Dieu! La pureté de ses idées, le calme délicieux de son ame, l'ardeur de sa joie, sa reconnoissance passionnée, tout lui attestoit cette union surnaturelle et divine; l'univers acheva de s'anéantir pour elle. Il ne fut plus au pouvoir des maîtres de la terre, armés de toute l'autorité sou-

veraine, de troubler ou d'intimider ce cœur élevé au-dessus de la nature humaine par une croyance toute puissante, par les plus hautes espérances et par un sentiment indéfinissable et sublime... Elle ne parloit plus; à côté du père Arsène, elle étoit seule avec Dieu, lorsque le geolier entra. Il avoit un air mystérieux qui frappa le père Arsène: après un moment de silence il prit la parole pour demander un secret inviolable sur ce qu'il alloit dire. On le promit. Alors présentant à Clara une lettre cachetée: voici, lui dit-il, un billet que l'un de vos juges, et le plus âgé, est venu m'apporter pour vous, en me recommandant de vous le donner en secret et de vous cacher son nom; souvenez-vous de la parole que vous m'avez donnée. Clara reçut le billet, et le geolier sortit aussitôt. Clara remit la lettre au père Arsène, qui, rompant le cachet, lut tout haut ce qui suit:

« Vous êtes innocente. Je n'en ai d'autre « certitude que celle que m'ont donnée votre « physionomie, votre maintien, l'assurance et le « calme de vos réponses; mais, après les preuves « foudroyantes accumulées contre vous, il falloit « avoir l'expérience d'un demi-siècle pour vous « absoudre. La jeunesse ne peut ni ne doit juger « ainsi; elle n'a pas eu le temps de comparer assez « le langage du crime hypocrite avec celui de l'in-

« nocence. La vérité obscurcie par de fausses « apparences peut l'émouvoir et non la convain- « cre. D'ailleurs, une grande partie de vos juges « a dû craindre, en vous écoutant, de céder à la « séduction de la beauté, ou d'en être accusé. « J'ai soixante et dix ans; je vous ai donné ma « voix, et je voudrois encore vous sauver; il en « est un moyen : feignez un mal subit et violent, « le médecin de votre prison, déjà gagné par moi, « secondera ce stratagème; prolongez cette feinte: « pendant ce temps j'agirai, je verrai le ministre, « je me constituerai votre avocat et votre défen- « seur, j'obtiendrai la révision de la procédure, « et je vous réponds du succès. Vivez, c'est le « souhait sincère du plus vieux de vos juges. »

Eh bien, ma fille? demanda le père Arsène. Mon père, répondit Clara, hier je désirois la mort, mais sur-tout pour être délivrée d'une existence odieuse; aujourd'hui j'ai oublié le songe pénible de la vie : durant la nuit entière, qui vient de s'écouler, le souvenir de mes affections terrestres, et de ma tragique aventure, ne s'est pas une seule fois offert à mon imagination; je n'ai vu que Dieu, je n'ai écouté que lui; la terre a disparu pour moi; mon ame a pris son essor vers le ciel, elle ne retomberoit désormais sur la terre qu'avec une extrême douleur. Cependant je sais

qu'il ne m'est pas permis d'abréger moi-même mon exil, et que si j'avois un moyen légitime de prolonger ma vie, il faudroit l'employer; mais on me propose un mensonge et des artifices qu'il me seroit impossible de soutenir : je puis et je dois rejeter une telle proposition. A ces mots, le père Arsène éprouva une si vive émotion, qu'il lui fut impossible de répondre. Il ne se lassoit point d'admirer tant de courage uni à tant de simplicité, ou, pour mieux dire, il admiroit la religion qui peut seule donner de semblables vertus. Après un moment de silence, ma fille, lui dit-il, remplissez donc votre noble destinée. Vous n'avez vécu que pour la vertu, allez mourir pour elle. Votre vie fut heureuse et paisible, un orage terrible en termine le cours; mais Dieu a permis cette tempête d'un moment, afin de doubler dans l'éternité le prix qui vous est réservé ! Employons utilement tous les moments précieux qui vous restent, donnons-les tous à la prière. En disant ces paroles il se mit à genoux à côté de Clara, et il lut tout haut les prières solennelles que l'église a consacrées pour les mourants. Plus d'une fois le vénérable religieux sentit ses yeux se remplir de larmes, en voyant la touchante ferveur et la fermeté de la jeune victime, dont la figure, loin d'annoncer l'approche de la mort, brilloit d'un éclat surnaturel.

Le père Arsène venoit de finir la lecture des prières, lorsque l'horloge de la prison sonna onze heures trois quarts..... Clara écoute, et dit d'un ton calme : bientôt ma dernière heure va sonner !.... O mon Dieu, s'écria-t-elle, c'est avec toute l'effusion d'un cœur pénétré de reconnoissance que je vous remercie de vos bienfaits sans nombre ! je vous remercie de m'avoir préservée de la contagion du vice, et d'avoir placé ma jeunesse dans un saint asile, sous la direction de ce respectable religieux ; je vous remercie de m'appeler à vous avant que j'aie pu connoître le trouble des passions et les séductions du monde ; je vous remercie enfin de m'avoir choisi un genre de mort sans souffrances, et qui m'a donné le temps de me préparer, avec toutes mes facultés, à paroître devant vous !..... A ces mots, se tournant vers le vénérable vieillard qui l'écoutoit avec ravissement : et vous, poursuivit-elle, vous, mon véritable père, daignez me donner une bénédiction paternelle. Oui, ma fille, répondit le vieillard ; mais n'oubliez pas devant Dieu l'infortuné qui vous donna la vie. Ah ! c'est lui qu'il faut plaindre, et non son innocente victime !..... O mon père, reprit Clara, je serai bientôt au pied du suprême tribunal, et j'implorerai pour lui la miséricorde divine.....

Ici Clara s'arrêta croyant entendre du bruit dans le vestibule de la prison. Mon père, dit-elle, bénissez votre enfant; que je reçoive, avant de mourir, un adieu paternel !.... O mon Dieu, s'écria le saint vieillard en étendant sur la tête de Clara ses deux mains tremblantes, souverain protecteur de l'innocence, recevez cette enfant dans votre sein, et pardonnez-moi les larmes que je répands sur son sort!.... Je sens que je ne devrois que vous bénir d'une mort si glorieuse, quand, dans ce moment, toutes les puissances célestes s'en réjouissent..... Et vous, ma fille, allez recevoir la couronne immortelle suspendue déjà sur votre tête; allez, vierge pure, Dieu vous appelle et les anges vous attendent..... Allez en paix : que nulle inquiétude ne trouble la joie d'un si beau triomphe; Dieu ne permettra point que votre mémoire, sur la terre, reste indignement calomniée; reposez-vous sur lui du soin de la justifier d'une manière éclatante. Quant à moi, fidèle à ma parole, j'irai demain trouver Valmore, et je lui dirai avec tout l'accent de la vérité : *Clara fut innocente*..... Au nom de Valmore, Clara tressaille, ce nom fit sur elle l'impression d'un ancien souvenir tout à coup retracé. Depuis quinze heures son ame étoit si intimement unie à Dieu, que nulle pensée terrestre n'avoit pu s'offrir

à son esprit. *Valmore!*... reprit-elle, non, mon père, ne le voyez point..... c'est à Dieu seul que j'adresse mes derniers vœux. Non, ne parlez point à Valmore, ne serons-nous pas réunis et ne suis-je pas sure de me justifier en présence de Dieu?..

Dans ce moment l'horloge sonna midi!.... Le père Arsène frémit. Clara, toujours à genoux, lève ses mains innocentes vers le ciel, en s'écriant avec transport, la voilà donc cette heure suprême!.. En prononçant ces mots avec l'expression la plus véhémente, elle croisa ses bras sur son sein, et elle resta quelques instants plongée dans le plus profond recueillement. Ensuite se levant, elle prit le sablier, et le rendant au père Arsène, reprenez ceci, lui dit-elle, le temps est fini pour moi..... Voici le livre de prières, il a fait ma consolation et ma force, conservez-le toujours;... mais je garderai ce crucifix jusqu'à mon dernier soupir!..Comme elle disoit ces paroles, la porte de la prison s'ouvrit brusquement; on venoit chercher Clara pour la conduire à l'échafaud..... Clara tira de son doigt une superbe bague, et la donnant au père Arsène, elle le chargea de vendre ce diamant et d'en distribuer l'argent aux pauvres. Alors se ressouvenant qu'elle portoit un bracelet qui renfermoit les portraits de Valmore et de Jules, elle rompit la chaîne qui l'attachoit à son bras, et le remettant

au père Arsène, elle le pria d'envoyer ce bracelet à la sœur de Valmore. Ensuite elle prit son crucifix, se couvrit d'un grand voile blanc, et se remit entre les mains de ses conducteurs. Le père Arsène la suivit; on la fit monter avec lui dans une voiture de deuil qui traversa lentement tout Paris. Clara, cachée par son voile, trompa l'avide curiosité de la foule qui se précipitoit sur son passage; et, pour elle, exaltée par les plus sublimes sentiments de piété, elle ne vit rien de ce qui se passoit autour d'elle, et elle n'entendit que les douces exhortations du père Arsène. Arrivée à la place où se trouvoit l'échafaud, la voiture eut beaucoup de peine à percer la foule immense rassemblée sur la place. Les gardes firent ranger le peuple; la voiture s'arrêta au pied de l'échafaud, on ouvrit la portière. Clara descendit : deux gardes voulurent la soutenir, elle les repoussa doucement. Elle s'avança d'un pas rapide autant qu'assuré vers l'échafaud; et là, se retournant pour voir si son vénérable confesseur la suivoit, elle s'arrêta un instant pour l'attendre, ensuite elle monta les degrés de l'échafaud. Parvenue au sommet, elle ôta son voile : dans ce moment sa beauté parut si éclatante et si majestueuse qu'elle frappa d'étonnement et d'admiration tous les spectateurs. Clara debout tenoit son crucifix for-

tement appuyé contre sa poitrine, ses yeux étoient élevés vers le ciel, et dans cette attitude sa physionomie charmante exprimoit toute la candeur d'une innocence angélique et toute la ferveur d'une piété sublime. On la regardoit avec une immobilité silencieuse, la surprise sembloit avoir pétrifié toute cette multitude. Après un moment de silence, Clara se mit à genoux en disant à haute voix : je meurs innocente! Mon Dieu, pardonnez à l'auteur inconnu du crime, ouvrez son cœur au repentir!..... Pardonnez-moi mes fautes, et daignez accepter avec votre bonté paternelle le sacrifice volontaire de ma vie.... A ces mots, on entendit mille voix s'écrier et répéter avec une extrême véhémence, *elle est innocente! elle est innocente!*..... Clara, ne voyant que Dieu, ne désirant que la mort, se retourna vers le père Arsène pour recevoir sa dernière bénédiction, ensuite elle dit, en penchant sa tête sur le billot fatal : ô mon Créateur! ô mon père! me voilà donc toute à vous!..... On frémit alors en voyant briller dans les mains du bourreau le fer meurtrier qu'il élevoit en l'air..... Dans ce moment un homme à cheval fendit la presse en s'écriant : *Grace! grace! Sa Majesté fait grace à la coupable.* A cette nouvelle inattendue les acclamations de joie les plus bruyantes firent retentir la place, et la

plus grande partie du quai..... Le père Arsène remercie Dieu; mais Clara, retombée du ciel sur la terre, ne put supporter cette révolution sans une vive douleur. Hélas! dit-elle, il faut attendre et souffrir encore!.... En prononçant ces paroles, elle voulut se lever; ses forces l'abandonnèrent; elle tomba évanouie dans les bras du père Arsène. Elle descendit sans connoissance de cet échafaud sur lequel elle venoit de monter avec tant de courage. On la porta dans la voiture, et les gardes eurent ordre de la conduire dans un couvent cloîtré, uniquement destiné à recevoir, par lettres de cachet, les personnes de son sexe souillées de quelque crime ou déshonorées par une vie scandaleuse.

La grace de Clara avoit été obtenue par Valmore avant même que la sentence eût été prononcée. Lorsque Clara emmenée par une brigade de la maréchaussée eut quitté le château, Valmore, comme on l'a dit, partit lui-même pour Paris deux ou trois heures après Clara. Il arriva trop tard à Paris pour voir le cardinal de Richelieu; mais il en obtint une audience le lendemain à sept heures du matin. Le cardinal étoit instruit déjà de sa funeste aventure. Ce ministre, que plusieurs actions rigoureuses représentent à la postérité comme un homme cruel et vindicatif,

eut cependant un cœur généreux et sensible (1). En jugeant la conduite de ce grand homme, on auroit dû songer qu'il fut dépositaire et non possesseur véritable de la suprême puissance. La clémence en politique est une vertu d'une telle hauteur, une vertu si divine, qu'elle n'est l'attribut que de la souveraineté qui seule a le droit de l'exercer. Ainsi le prince peut quelquefois n'écouter dans les affaires d'État que les mouvements de son cœur; le ministre auquel il a donné toute sa confiance ne doit agir que pour l'intérêt du souverain, et pour soutenir l'autorité royale. L'un peut souvent fléchir avec grandeur, l'autre doit être inflexible comme la loi : il seroit infidèle, et il usurperoit le plus beau droit de la royauté, s'il osoit être clément avec quelque risque seulement apparent. Tel est le malheur d'être gouverné par un premier ministre. Plus ce ministre aura de génie et de principes, et plus le gouvernement sera sévère. Le pouvoir suprême ne sauroit être paternel que lorsqu'il est exercé par le maître même. Richelieu, parvenu au comble de la faveur, se promit de soutenir les droits du trône, d'accroître la gloire et la prospérité de sa patrie, et d'abaisser l'orgueil des ennemis de la France. En formant

(1) Voyez tous les mémoires particuliers de ce temps.

ces nobles projets, il fallut aussi prendre la résolution de se maintenir dans sa place, et de renverser tout ce qui s'opposeroit à son plan. Il extermina ses ennemis; mais ces ennemis eussent anéanti ses grand desseins, et ils ne furent tous que des conspirateurs. Ces actions violentes ne doivent être regardées que comme des coups d'État, qui, commandées par la politique, ne violèrent point les lois sévères d'une stricte justice; et la France leur dut son salut et son élévation. Cette rigueur, attribuée au caractère le plus implacable, ne fut qu'un calcul de prévoyance. Richelieu eut des mœurs douces et faciles; il inspira la terreur aux factieux, mais il se fit adorer de tous ceux qui l'entourèrent. Dédaignant les routes vulgaires, ce fut par le seul charme de son esprit et non par l'intrigue qu'il parvint à la faveur. Armé d'une autorité souveraine, il ne chercha point à se faire un parti pour la conserver; il déjoua les cabales et n'en forma jamais. Il ne maintint sa puissance que par une surveillance infatigable, il ne la fortifia que par de grandes actions. Enfin il fut le seul favori qui sut obtenir l'admiration de ses contemporains et celle des cours étrangères et rivales.

Valmore, en entrant dans le cabinet du premier ministre, courut se jeter à ses pieds, en disant d'une voix étouffée : Monseigneur!..... point de

torture et point de mort..... j'ai dû recevoir sa main!..... Qu'elle soit enfermée pour jamais dans un cloître..... Sa mort affoibliroit ma haine, et je veux conserver toute l'horreur qu'elle m'inspire. Mon cher Valmore, dit le cardinal attendri, en relevant affectueusement Valmore et en le faisant asseoir, combien je vous plains! Ce crime est inouï!..... Il faudroit un exemple.....—Ah, monseigneur! qui pourra jamais commettre un semblable forfait?..... — Il est vrai qu'un tel excès de férocité ne doit pas se renouveler!..... Si jeune, avoir un cœur si barbare! Et sa beauté, dit-on, est incomparable? — A ces mots, Valmore tressaille, se soulève et retombe sur sa chaise en pâlissant. Dans ce moment son imagination lui représentoit si vivement la figure de Clara, qu'il crut la voir elle-même, et qu'il auroit voulu fuir de cette chambre pour l'éviter..... Ah! s'écria-t-il, périsse sa funeste beauté, ou que du moins j'en perde à jamais l'insupportable souvenir! Mais, monseigneur, je conjure votre Eminence de m'accorder sa grace ..... — Pour qu'il me fût possible de vous refuser quelque chose dans l'état où vous êtes, il faudroit que l'intérêt de l'État s'opposât à vos désirs. Elle aura sa grace, je me charge de l'obtenir; mais le roi voudra sûrement qu'elle soit jugée solennellement et conduite à

l'échafaud : il faut qu'au moins elle éprouve toute la terreur d'une si juste condamnation. Pour vous, mon cher Valmore, vous pouvez attendre de mon amitié toutes les consolations qu'il me sera possible de vous donner. Tâchez de vous calmer, soignez votre santé qui me paroît être si altérée, et quand vous serez en état de réfléchir sur les choses que vous pouvez désirer qui dépendent de moi, venez me retrouver, me parler à cœur ouvert, et soyez sûr d'avance que je ferai tout pour votre avancement et pour élever votre fortune. Monseigneur, répondit Valmore, je n'ai plus qu'une seule ambition, celle de me distinguer dans les armées ; j'aurai l'espoir d'y trouver une mort honorable. Non, dit le cardinal, il faut vivre pour servir le roi et la patrie. A ces mots le cardinal se leva, Valmore prit congé de lui et sortit. Il retourna sur-le-champ dans son château. Une fièvre brûlante ne l'avoit point quitté depuis le jour de l'affreuse catastrophe. Cependant, arrivé dans son château, il ne voulut se mettre au lit, malgré les instances de sa sœur, qu'après avoir présidé aux funérailles de son fils, dont il fit déposer le cercueil dans la chapelle du château. On avoit embaumé son corps, qui devoit être mis dans un magnifique tombeau, que son malheureux père se proposoit de lui faire élever.

Valmore, accablé de fatigue et de douleur, consentit enfin à se coucher à huit heures du soir: la triste Amélie s'assit au chevet de son lit, décidée à le veiller une partie de la nuit. Quoique le médecin eût prescrit le silence, Valmore, qui avoit sa parfaite connoissance, s'entretint toute la nuit avec sa sœur. Ah! laissez-moi parler, lui disoit-il, le silence me dévore! Que m'ordonnez-vous de renfermer dans ce cœur déchiré! Des tourments inexprimables. Hélas! je ne les soulagerai pas en gémissant; mais comment interdire la plainte à de telles souffrances!.... O délire de l'ambition!... Le cardinal a cru m'offrir quelques consolations en me parlant d'avancement et de fortune!..... Ah! que je méprise la puissance humaine!.... Ce fameux ministre, ce grand homme tient entre ses mains les destinées de l'Europe; et quand il lui seroit possible de changer la face entière du globe, et de conquérir toute la terre, que pourroit-il sur un cœur qui vient de perdre ce qu'il aime!... Sans doute, reprit Amélie, les consolations d'un tel malheur ne peuvent être données que par la puissance divine; c'est donc à elle qu'il faut recourir. Ah! dit Valmore en soupirant, ose-t-on lui demander un miracle?..... — Oui, tous ceux qui peuvent guérir un cœur profondément blessé. Dans de tels maux, la force d'ame nécessaire

pour les supporter, la patience, la résignation, sont des prodiges; la religion seule peut les faire: en doutez-vous? — Je consens à vivre, n'est-ce pas un acte de foi? Sans la religion, qui pourroit m'empêcher de me délivrer de cette existence abhorrée?..... — Cette religion si sainte, qui vous empêche de commettre le seul crime irrémissible, ne vous offre-t-elle pas déjà la plus puissante de toutes les consolations? Comme vous le disiez, tous les monarques de la terre voudroient en vain adoucir votre douleur, mais la religion vous dit: Votre fils est heureux; il jouit d'un bonheur suprême, il en jouira toujours!.... Qu'elle est bienfaisante, qu'elle est adorable la voix céleste qui nous fait entendre ces paroles ravissantes!..... Écoutons-la, n'écoutons qu'elle!.....

C'étoit ainsi que la sage Amélie cherchoit à calmer le désespoir de son malheureux frère, qui, détaché de tout, dépouillé de toutes les espérances humaines, désabusé des illusions qui font aimer la vie, ne pouvoit en effet que par des idées religieuses reprendre de la force et du courage.

Il n'y a que les saints, ou les cœurs profondément tendres, qui puissent sentir le néant de toutes les vanités! Que sont pour eux les succès, les louanges, le faste, la fortune, au prix des jouissances de l'ame! O comme ils sacrifieroient sans

effort, tous les biens frivoles de convention pour se délivrer d'une vive inquiétude sur l'objet de leur affection, ou seulement pour abréger une absence!..... Et dans la douleur, quel triomphe d'amour-propre, ou quel succès d'ambition pourroit les consoler ou les distraire! Ah! que la sensibilité dans sa joie ou dans ses peines rend raisonnable sur tout ce qui ne l'intéresse pas! Jamais la philosophie n'a fait comme elle mépriser les faux biens, et connoître la petitesse et la puérilité de l'orgueil.

Sur les dix heures du soir, Valmore cessa de parler, mais non de s'agiter et de gémir; tout à coup à minuit il s'écria : Non, je ne veux point que son sang soit versé!..... cet ange du haut du ciel m'ordonne d'empêcher sa mort..... Cependant si le cardinal oublioit sa promesse, dans quelques heures elle périroit!..... A ces mots il demanda une écritoire, et il écrivit à la hâte au cardinal pour le conjurer, dans les termes les plus pressants, de ne point oublier qu'il lui avoit promis formellement la grace de Clara, et il envoya sur-le-champ à Paris un homme à cheval chargé de cette dépêche. Jusqu'au retour du courrier, Valmore fut dans un état d'agitation qui augmenta sa fièvre de la manière la plus effrayante. Il eut même des moments de délire : tantôt il

voyoit Jules, sous la figure d'un ange, lui demander de défendre les jours de Clara, tantôt il croyoit être témoin du supplice de Clara; alors il frémissoit, il vouloit s'élancer hors de son lit, il remplissoit d'épouvante tous ceux qui l'entouroient. Dans d'autres instants, reprenant sa connoissance, il demandoit si son courrier étoit revenu; on ne pouvoit le tromper à cet égard, car on savoit qu'il ne croiroit que le rapport du courrier même. Enfin le courrier revint chargé d'un billet écrit de la propre main du cardinal, qui mandoit en peu de lignes que Clara, conduite sur l'échafaud, avoit montré un courage extraordinaire, qu'elle avoit eu sa grace, et qu'elle étoit renfermée pour sa vie dans un couvent. Valmore respira, et reprit un peu de calme. Il avoit défendu que sous aucun prétexte on lui dît un seul mot relatif à Clara, et même, avoit-il dit à sa sœur, s'il m'arrive de vous parler d'elle, ne me répondez point; écoutez-moi en silence, et que sur-tout ce nom exécrable ne frappe jamais mon oreille : il n'y a pas de puissance humaine qui pût me le faire prononcer.

Quelques heures après l'arrivée du courrier, il fit plusieurs questions sur le couvent de Clara, et sur la manière dont on y traitoit les recluses enfermées par lettres de cachet. Amélie répondit brièvement, que lorsque leurs familles payoient

des pensions elles étoient dans des appartements particuliers, tandis que les autres couchoient dans des dortoirs, et mangeoient ensemble dans des réfectoires. Au bout d'une heure de silence Valmore reprenant la parole : Ma sœur, dit-il, vous me croirez..... j'ai bien ma tête..... Il s'arrêta. Il étoit vivement ému, et il avoit, pour la première fois depuis son malheur, un ton doux et affectueux. Amélie saisit sa main qu'elle serra dans les siennes, et la plus tendre sympathie fit couler ses larmes..... Ma chère Amélie, reprit Valmore, *cet ange* m'est apparu, ce n'étoit point une illusion, je l'ai vu..... Ses pleurs lui coupèrent la parole..... Oui, reprit-il, je l'ai vu!..... et j'ai besoin que vous n'en doutiez pas... Eh pourquoi, dit Amélie, douterois-je de ce doux prodige? ne s'accorde-t-il pas avec notre croyance? — Je l'ai vu!..... il étoit beau comme l'innocence heureuse, tout rayonnant d'une joie divine!..... Mais écoutez..... Il a prononcé avec une douceur céleste le nom détesté.... et il m'a dit : *Tu dois la protéger, la défendre et l'aimer.....* — Eh bien, n'est-ce pas là le langage de l'évangile? ce doit être celui des anges. — La protéger et la défendre, je l'ai fait; mais l'aimer, grand Dieu!..... — Dans l'immortel séjour de la paix, de l'amour et du bonheur, les ames innocentes qui sur la terre furent vic-

times de l'injustice et de la cruauté, bénissent leurs persécuteurs qui ont abrégé leur exil; elles invoquent pour eux cette puissance miséricordieuse qui daigna plus d'une fois faire un saint d'un scélérat, en ouvrant les yeux du vice toujours aveugle, en lui montrant dans toute sa splendeur la vertu, fille du ciel, soutenue et perfectionnée par la religion.

Amélie ne dit rien de plus, ne voulant point parler de Clara. Ma sœur, reprit Valmore, *cette malheureuse* est sûrement abandonnée de l'univers entier..... Elle n'a point de pension peut-être..... il faudroit s'en informer..... Je le saurai, repartit Amélie, et je me conformerai à cet égard à vos intentions. N'y pensez plus. Pour toute réponse Valmore serra la main de sa sœur. Depuis ce moment il parut être moins agité; mais il tomba dans un affaissement qui bientôt fit tout craindre pour sa vie.

Tandis que la douleur conduisoit rapidement Valmore aux portes du tombeau, et que les médecins, en lui prodiguant tous les secours de l'art, le forçoient de lutter péniblement contre la mort, l'infortunée Clara éprouvoit de nouveaux tourments qui exercèrent également sa patience et son courage.

On se rappelle que Clara fut portée évanouie de l'échafaud dans la voiture qui la conduisit au

monastère des *Filles du Repentir:* le mouvement de la voiture lui fit reprendre l'usage de ses sens; elle se retrouva avec son confesseur, qui lui apprit dans quel lieu on la conduisoit. Clara fit un profond soupir : je passerai là toute ma vie, dit-elle, et j'ai dix-sept ans!..... Ma fille, reprit le père Arsène, nul être vivant n'a vu ainsi que vous, avec toute sa force physique et toutes ses facultés intellectuelles, la mort d'aussi près. Rappelez-vous toujours l'instant où, prête à recevoir le coup mortel, vous adressâtes à Dieu une si fervente prière; la mort ne sembloit pas seulement inévitable, elle étoit présente, elle vous saisissoit..... Vous avez touché la dernière limite de la vie! Vos yeux alors, en s'élevant vers le firmament, durent en percer l'épaisseur; ils ont découvert sans nuages et le ciel et l'éternité!..... Que doivent donc vous paroître maintenant ces moments rapides qui s'écoulent sur la terre? et murmurerez-vous pour un si court délai? — Murmurer! ah! jamais, je me soumets: cependant, quand Dieu m'a rejetée de son sein pour tant d'années peut-être, m'est-il défendu de gémir? — Vous avez montré tout le courage de la piété, Dieu veut que vous ayez encore le mérite de la patience. — Guidez-moi toujours, mon père, et je l'aurai. — Je ne vous abandonnerai jamais; vous êtes ma fille bien-aimée.

Je veillerai sur vous jusqu'à mon dernier soupir. — O mon père! mon unique appui sur la terre, vous seul connoissez la malheureuse Clara!..... En disant ces paroles, ses pleurs inondèrent son visage. Toujours aussi pieuse, toujours aussi soumise, elle n'étoit plus cependant cette femme héroïque, inaccessible à la crainte et à toute émotion étrangère à la religion. Dépouillée de l'espérance d'une mort prochaine, elle ne revenoit à la vie qu'avec les foiblesses humaines: peu d'instants auparavant elle avoit cru qu'elle alloit posséder un bonheur suprême, une gloire immortelle, et elle reprenoit un lugubre avenir dans lequel elle ne voyoit plus que douleurs et qu'ignominie. Plus la piété avoit exalté son ame et son imagination, et plus en effet elle devoit éprouver de découragement. Abattue, anéantie, n'envisageant sa récompense que dans un grand éloignement, son imagination fatiguée n'avoit plus assez de force pour la lui représenter sous de vives couleurs; environnée maintenant de honte et d'opprobre, cet affreux tableau, fixé pour long-temps sous ses yeux, sembloit voiler à ses regards la perspective heureuse qu'elle avoit contemplée de si près.

Elle arrive au monastère à deux heures après midi. Elle sentit son cœur se déchirer en se sépa-

rant du père Arsène, qui cependant lui promit de la venir voir tous les jours.

Cette maison étoit gouvernée par une prieure et une sous-prieure, et quatre autres religieuses appelées dans les couvents *dignitaires*. Ces six personnes étoient irréprochables par la pureté de leur vie. Lorsqu'une d'elles mouroit, on la remplaçoit par une religieuse choisie dans un couvent de province; mais d'ailleurs toutes les autres religieuses de cette maison étoient des personnes converties qui, après une jeunesse licencieuse, se consacroient à la pénitence. Ainsi, les victimes flétries des passions et du vice, rejetées du sein de la société, étoient admises dans cet asile : plus indulgente que le monde, la religion les recevoit dans son sanctuaire; elle les accueilloit avec une tendre compassion; elle daignoit mettre elle-même sur la tête profane de ces pécheresses scandaleuses le saint voile de la pudeur et de la virginité. Là, le regret expioit tout; le vice repentant pouvoit reprendre toute la dignité de la vertu, et jouir de tous les droits de l'innocence. Ces institutions religieuses ne permettoient pas de discerner les coupables, l'exercice austère de la pénitence étoit commun à tous; et, dans ce refuge du vice détrompé, la charité chrétienne interdisoit tout reproche; la douce humilité s'y confondoit avec

le repentir, et les actes les plus apparents du remords n'y paroissoient être que les fruits de la piété. Telle étoit la communauté religieuse; mais il y avoit en outre dans cette maison un grand nombre de pensionnaires, enfermées là, pour mauvaise conduite, par lettres de cachet, et sous la garde et le gouvernement de la prieure et des cinq religieuses *dignitaires*. Les femmes dont les familles payoient des pensions étoient logées dans des appartements solitaires tous séparés les uns des autres, et ne voyoient que les religieuses. Les autres formoient des classes, couchoient dans de grands dortoirs, vivoient en commun, mangeoient ensemble, et travailloient, sous l'inspection des religieuses, à différents ouvrages. Les unes étoient renfermées pour leur vie, et les autres seulement pour un temps limité. Ce fut dans ces classes, et non dans un logement particulier, que la malheureuse Clara fut conduite!..... Elle étoit si tremblante et si foible, que les deux religieuses qui la reçurent furent obligées de la porter dans la salle d'assemblée, où les pensionnaires venoient de rentrer après le dîner. Clara éprouva un sentiment inexprimable de douleur, de honte et d'effroi en jetant les yeux sur toutes ces femmes souillées de crimes, et en pensant qu'elle seroit désormais leur compagne..... On savoit déjà sa

déplorable histoire; et au murmure qui se fit entendre dans toute l'étendue de la salle, et à l'expression insultante de tous les visages, elle connut facilement qu'elle inspiroit, s'il étoit possible, encore plus d'horreur qu'elle n'en éprouvoit elle-même. On la posa sur une chaise. Une religieuse s'assit à côté d'elle, et lui fit respirer du vinaigre. Saisie, suffoquée, elle ne pouvoit ni soutenir sa tête, ni proférer une seule parole. Au bout de quelques minutes on lui apporta un bouillon; elle le prit. On lui demanda si elle vouloit manger, elle fit signe qu'elle désiroit se coucher. Aussitôt on la conduisit dans le dortoir; la prieure, qui lui donnoit le bras, la voyant tressaillir à l'aspect de cette multitude de lits qui remplissoient le dortoir, lui dit du ton le plus doux: Vous n'aurez jamais rien à craindre ici, on sait trop que l'insulte y seroit grièvement punie; l'état où vous êtes demande tous mes soins, et il n'en est point que je ne sois disposée à vous donner. Clara ne répondit que par un regard douloureux et touchant, qui acheva d'attendrir la bonne religieuse, que sa seule présence avoit déjà vivement émue.

Lorsque Clara fut couchée, la prieure s'assit au chevet de son lit, en disant : Tâchez de vous calmer, je resterai là jusqu'à ce que vous soyez assoupie, ensuite je placerai près de vous une

sœur converse pour vous garder, pour vous servir; et quand vous voudrez me parler, faites moi demander, je reviendrai sur-le-champ.

Clara, entièrement privée de sommeil depuis deux jours, céda bientôt à l'excès de son accablement, elle s'endormit; elle retrouva pendant quelques heures le doux et profond sommeil de la jeunesse et de l'innocence. Elle ne se réveilla qu'à huit heures et demie du soir, au bruit que firent toutes les pensionnaires en entrant pour se coucher. Clara ferma avec soin ses rideaux entr'ouverts, afin de ne voir personne. Elle fut extrêmement troublée de l'idée qu'elle alloit passer la nuit au milieu de toutes ces femmes. Elle reconnut la voix de la prieure qui lut tout haut les prières. Clara se mit à genoux sur son lit pour l'écouter : cette lecture, qui fut assez longue, et le son de voix d'une personne respectable, adoucirent un peu l'amertume des réflexions de Clara; elle pensa que dans ce grand nombre de femmes bannies de la société, il y en avoit sûrement plusieurs que la religion avoit touchées, et que peut-être il en étoit quelques unes d'innocentes que l'on avoit condamnées sur de fausses apparences. Cette idée l'attendrit, et lui rendit moins insupportable cette affreuse association. Après les prières on se coucha dans le

plus profond silence, on alluma les lampes, et Clara se rendormit. A minuit elle fut réveillée en sursaut par un bruit étrange; elle écoute, et elle entend près de son lit une voix basse lui adresser, avec l'accent de la fureur, les injures les plus atroces; au même instant son rideau s'entr'ouvre, une figure menaçante se montre en levant le bras sur elle, et Clara reconnoît dans cette furie la gouvernante du malheureux Jules, renfermée pour sa vie dans cette maison, en punition de l'intrigue criminelle qui lui avoit fait négliger la garde de cet enfant. Clara, épouvantée non seulement par cette action, mais par le seul aspect de cette malheureuse, se jette éperdue sur le plancher de l'autre côté du lit, en poussant un cri perçant. Les sœurs converses de veille se levèrent à la hâte; elles ne trouvèrent plus que Clara hors de son lit, qui, ne voulant point dénoncer la créature qui venoit de l'insulter, se contenta de dire qu'elle avoit cru entendre un bruit effrayant. Elle supplia l'une des sœurs de rapprocher son lit de sangle du sien; la sœur y consentit, et Clara se recoucha. Mais l'image de cette fille, qui lui retraçoit si vivement celle de l'infortuné Jules, la priva de tout repos pendant le reste de la nuit. Jusque-là l'idée de son jugement, de sa mort, et la ferveur de sa piété,

avoient écarté tout autre objet de son imagination; mais condamnée à vivre dans cette maison ignominieuse, elle reprit tous ces souvenirs désolants. Valmore s'offrit à sa pensée sous des traits à la fois terribles et touchants; elle le vit également à plaindre par l'horreur de son ressentiment, et par celle qui se mêloit à ses plus tendres regrets. L'infortuné! se disoit-elle, il est forcé de me haïr jusqu'au tombeau, et moi du moins je puis l'admirer toujours et l'aimer encore!..... Il est donc un tourment que je n'ai pas souffert, celui de passer rapidement de la tendresse à la haine! mon cœur n'a point été bouleversé par cette affreuse, cette inconcevable révolution!..... Il est une douleur que le ciel a daigné m'épargner! Mais Valmore l'éprouve. Ah! n'est-ce pas la ressentir! Non, malgré l'évidence et l'illusion des plus fortes apparences, je n'aurois jamais pu le croire capable d'un crime!..... Et il n'a point hésité à me condamner!..... Hélas! l'effroi, l'égarement peints sur mon visage, mes propres paroles, la vue de son fils égorgé, son désespoir, tout, dans ces premiers moments, a dû l'abuser!.. Ah! s'il eût entendu mon interrogatoire, s'il m'eût vue alors, n'auroit-il pas reconnu mon innocence, comme cet inconnu, ce juge, que les dépositions et les prétendues preuves n'ont pu

tromper?.... Eh quoi! par la suite, si la réflexion ne l'éclaire point, ne pourra-t-elle pas du moins jeter quelques doutes dans son esprit? Quand il se représentera l'infortunée Clara, qu'il se rappellera son éducation, sa vie, ses entretiens, sa tendresse, lui sera-t-il possible de persister dans son horrible erreur?.... Non, non, il m'abhorrera toujours!..... Il est vrai que c'est lui qui vint me soustraire à la cruauté de cette multitude furieuse prête à m'immoler; c'est encore lui, je n'en doute pas, qui m'a fait arracher de l'échafaud, et j'ose croire encore qu'il n'a point désigné ma place ici, dans ces classes composées de femmes vicieuses les plus abjectes : il auroit demandé pour moi une prison décente et par conséquent solitaire. Sa générosité ne se démentira jamais, je le sais, mais sa haine aura la même constance!.... Ces pensées accablantes occupèrent Clara durant la nuit entière. A six heures on donna le signal du réveil; elle se leva ainsi que toutes les autres femmes. Elle subit alors une nouvelle humiliation; on lui fit prendre l'habillement uniforme de la classe; du linge d'une toile grossière, et une robe de bure grise; et quand elle se vit ainsi revêtue de la livrée de l'infamie, elle se crut souillée comme les courtisanes qui la portoient justement, et dont on la rendoit extérieurement l'égale.

Après un déjeûner de pénitente (du pain et de l'eau), que le besoin d'aliments lui fit prendre, elle suivit la prieure et la sous-prieure qui la firent asseoir devant la table de travail : on lui donna sa tâche en l'exhortant avec douceur à la remplir. La prieure sortit, la sous - prieure resta pour présider au travail. Clara, affaissée sous le poids accablant de la honte, n'osoit ni faire un mouvement ni lever les yeux; elle étoit dans cet état de stupeur et de confusion qui rend inutile le témoignage de la conscience. Assise entre deux courtisanes, elle craignoit également de rencontrer leurs regards effrontés ou seulement de toucher leurs vêtements: la tête et les yeux baissés, elle étoit immobile à sa place; ses mains étendues sous la table tenoient fortement rapprochés contre son corps les plis de sa robe, sa seule pensée étoit de tâcher de mettre un peu d'espace entre elle et ses viles compagnes. Tout à coup l'une de ces femmes saisit violemment sous la table une des mains de Clara : un fer brûlant appliqué sur cette main si pure n'auroit pu produire une impression plus douloureuse et plus terrible. Elle se leva précipitamment avec une expression si pathétique et si touchante, que la religieuse en fut émue jusqu'au fond du cœur. Elle avoit vu le mouvement et deviné la cause de cet effroi machinal

produit par l'antipathie qui se trouvera toujours entre l'effronterie et la pudeur. La religieuse debout, et tenant Clara par le bras, jeta sur la courtisane un regard sévère. Vous savez, lui dit-elle, que toute familiarité est défendue dans ce lieu, et que toute plaisanterie y seroit déplacée. Nous sommes ici, comme on devroit être par-tout sur cette terre d'exil, qui n'est qu'un triste passage; nous y sommes pour gémir de nos fautes passées, et pour sanctifier le présent, en le rendant constamment utile par la prière et par le travail.

Celle qui parloit avec tant de douceur, en s'assimilant à des femmes deshonorées, étoit une vierge sainte et pure; mais ce langage si délicat et si sublime de la charité chrétienne étoit dans sa bouche également humble et sincère. C'étoit ainsi que tous les jours dans le secret de sa cellule elle parloit à Dieu d'elle-même.

Après avoir fait cette réprimande, la mère Sainte-Anne (c'étoit le nom de la sous-prieure) se tourna vers Clara en lui demandant si elle savoit broder, et sur sa réponse elle fit apporter un métier. Clara sur-le-champ se mit à l'ouvrage, en établissant son métier de manière à tourner le dos à toutes les autres femmes. On travailla près d'une heure dans le plus profond silence, ensuite on vint chercher la mère Sainte-Anne, qui sortit en disant qu'elle reviendroit bientôt. Deux sœurs

converses restèrent dans la salle. Au bout de quelques minutes Clara tressaille : elle entendoit des éclats de rire ; ce bruit si discordant à son oreille lui parut à la fois une insulte, une cruauté, et le comble de l'indécence. Elle voyoit réuni sous ses yeux, ce qu'il y a de plus hideux sur la terre ; le vice dans l'opprobre sans honte et sans repentir. Elle eut un moment de saisissement, ensuite ses larmes coulèrent ; les sœurs imposèrent silence, la mère Sainte-Anne reparut, et tout rentra dans l'ordre.

A midi on se leva pour aller au réfectoire. Clara, pouvant à peine se soutenir, la tête toujours baissée, laissoit passer tout le monde avant elle, voulant se trouver la dernière, afin d'être libre dans sa marche et de n'avoir personne derrière elle. Mais la religieuse lui faisant signe d'avancer, elle obéit, et fut obligée de se placer dans la file. Au moment où l'on entroit dans le réfectoire on se pressa les unes contre les autres, et dans cette espèce de désordre, une femme, s'approchant de l'oreille de Clara, lui dit rapidement tout bas : Nous n'avons à nous reprocher que des foiblesses, tu as fait un crime épouvantable ; nous sommes toutes conjurées contre toi, tu périras par le fer ou par le poison !.... Clara frissonnoit, elle reconnoissoit la voix de la gouvernante de Jules ; elle voulut fuir, mais une main robuste et furieuse la retint fortement par sa robe jusqu'à ce qu'elle eût

tout entendu. Alors on lui permit de s'échapper, et Clara s'élança dans la salle où, s'appuyant sur le dos d'une chaise, elle resta glacée de terreur. Bientôt les pensionnaires s'approchèrent et l'entourèrent; en la voyant au milieu de ces femmes qui toutes avoient un maintien si dégagé, on eût cru, à la pâleur de son front, à sa contenance abattue, consternée, qu'elle étoit la seule coupable, si la modestie virginale répandue sur toute sa personne n'eût donné à sa figure angélique l'air de la pudeur souffrante et non celui de la confusion.

La mère Sainte-Anne vola au secours de Clara, qui lui dit qu'elle avoit craint de se trouver mal, mais qu'elle se sentoit mieux. On se mit à table. Clara se trouva placée vis-à-vis son ennemie; elle rencontra une fois son affreux regard, et depuis ce moment ses yeux se fixèrent sur son assiette jusqu'à la fin du dîner. Clara, qui avoit envisagé la mort avec tant d'héroïsme, s'anéantissoit sous la crainte du vice et de l'audace; elle avoit un courage incomparable dans toutes les situations qui demandoient de la grandeur d'ame, elle étoit femme dans toutes les autres. Tout ce qui pouvoit exciter de grandes pensées l'élevoit au-dessus d'elle-même, mais quand rien ne touchoit son cœur et n'enflammoit son imagination, elle étoit la plus foible et la plus timide de toutes les créatures.

Pendant le dîner elle eut la consolation d'entendre la douce voix de la mère Sainte-Anne qui fit tout haut une lecture pieuse. Cette voix respectable, qui n'articuloit que des paroles saintes, offroit à l'oreille et à l'esprit la douceur et l'idée de la plus touchante harmonie; elle suspendit les maux et les terreurs de Clara.

Après le dîner on eut la permission de se promener une heure dans les cours, mais Clara n'en profita pas; elle retourna dans la salle, et elle y respira; elle s'y trouva seule avec une sœur qui resta avec elle. Clara se remit à l'ouvrage. Au moment où les pensionnaires rentroient on lui annonça la visite du père Arsène; ce digne religieux étoit l'un des meilleurs prédicateurs de ce temps, les religieuses le révéroient, et l'on permit à Clara d'aller seule au parloir recevoir sa visite. Quand le père Arsène vit paroître Clara avec l'habit uniforme des femmes renfermées en commun dans cette maison, il se troubla; il la regarda un instant sans parler, ses yeux étoient remplis de larmes; mais une réflexion rapide lui rendit bientôt toute sa sérénité. La sagesse humaine et profane à cette vue n'auroit pu que s'indigner et s'affliger, la religion a des consolations pour toutes les situations de la vie. Eh! qui pourroit douter que la véritable sagesse ne soit celle qui

relève le courage, celle qui fortifie et qui console?.....

Ma fille, dit le religieux, vous voilà avec la livrée de la honte et de la misère, et tandis que vous la portez il existe un nombre prodigieux de femmes dépravées qui sont dans la pompe et dans les grandeurs!..... Dieu nous apprend ainsi à mépriser des biens périssables qu'il donne si rarement à ses amis, et qu'il ne leur accorde jamais comme récompense, car ils ne sont pour eux que des charges ou des épreuves. O ma fille, aimez cet habit, il vous rend si touchante aux yeux de Dieu!..... Qu'il est beau de le porter avec une ame pure et résignée!.... Hélas! mon père, reprit Clara, vous prenez mon accablement pour de la résignation! je ne murmure point, mais je suis attérée!..... A ces mots, Clara, racontant tout ce qui lui étoit arrivé, répandit toutes ses douleurs dans le sein de son vénérable ami. Vous n'avez point de parents, lui dit le père Arsène, votre inhumain père vous abandonne; et d'ailleurs ses affaires sont dans un si mauvais état, tant de créanciers se présentent, qu'on mettroit une opposition sur une pension faite par lui, et qu'ainsi quand il l'auroit voulu donner, les créanciers l'auroient saisie, et vous seriez toujours réduite à vous réfugier dans la classe commune payée par

le gouvernement. Mais il est un moyen facile de vous tirer de cette société ignominieuse et menaçante, et de vous mettre en sûreté dans ce même couvent dans l'intérieur intime des religieuses. Le diamant que vous m'avez confié vous reste : je l'ai fait estimer, il vaut douze mille francs; il est à vous, puisqu'il vous a été envoyé directement d'Allemagne il y a six semaines, et même à l'insçu de votre père. Je vais le vendre aujourd'hui ; vous paierez une pension, et vous coucherez ce soir dans un appartement particulier. A cette proposition, Clara réfléchit un moment; ensuite prenant la parole : Non, mon père, dit-elle, non, ce diamant n'est plus à moi. En allant à l'échafaud j'en ai disposé : j'ai promis à Dieu de le donner aux pauvres; ce fut mon testament, il n'est plus en mon pouvoir de le révoquer. Ne suis-je pas morte civilement? ma voix en justice n'est plus comptée, ma signature est nulle. Clara n'existe plus. Que du moins le peu de bien qu'elle a pu faire lui survive! Gardez ce diamant, nous le vendrons pour accomplir la première bonne œuvre que vous m'indiquerez. — Ma chère fille, vous n'aviez donné ce diamant que dans la croyance que vous alliez cesser d'exister. Vous vivez, il est aujourd'hui votre seule ressource, vous pouvez sans scrupule en faire usage. Non, mon père, j'aime mieux rester

à jamais dans l'état où je suis, le souvenir de cette action m'y soutiendra. Hélas! c'est la seule de ce genre que je pourrai faire; dois-je la laisser échapper? — Je ne devois pas vous la conseiller, mais elle me touche et m'édifie. Quant au bracelet qui vous fut donné par Valmore, il doit toujours être rendu, il ne vous est pas permis de garder le portrait d'un homme qui n'est plus destiné à devenir votre époux. — Cependant, mon père, j'avois fait le serment de porter ce bracelet toute ma vie. — Oui, parceque vous ne doutiez pas que Valmore ne dût recevoir votre foi sous peu de jours..... Oui, je n'en doutois pas, s'écria douloureusement Clara; il n'y a pas encore six jours qu'il ne m'étoit possible de voir dans l'avenir que bonheur, tranquillité!..... Valmore m'estimoit, me chérissoit, et maintenant, grand Dieu!.. Ses pleurs lui coupèrent la parole. Le père Arsène ne montra point une sévérité déplacée; il ne faisoit jamais de sermons inutiles; il suivit ce précepte divin, donné par le suprême consolateur: *Pleurez avec ceux qui pleurent,* et bientôt les larmes de Clara coulèrent avec moins d'amertume. Mon père, dit-elle, vous avez raison en ceci comme en toutes choses..... Renvoyez ce bracelet..... Et vous, ma fille, reprit le père Arsène, autant que la foiblesse humaine vous le permettra,

écartez de votre imagination des pensées qui vous accablent. Descendez au fond de votre conscience, vous y trouverez de nobles consolations. Au milieu de votre abaissement apparent, considérez, ma fille, quelle est la hauteur merveilleuse de votre destinée: vous n'êtes point le jouet des évènements, vous ne supportez rien en esclave; vous avez été déclarée coupable, il ne tenoit qu'à vous de vous justifier; on vous a conduite à l'échafaud, vous pouviez en disant un mot n'y pas aller. Vous voilà dans la société la plus vile, dans le séjour le plus humiliant, mais sans être forcée de trahir votre secret; vous êtes la maîtresse de le quitter ce soir, c'est une volonté généreuse qui vous y retient. Ainsi, chacun de vos malheurs développe en vous un sentiment vertueux. Vous n'êtes point entraînée dans cet abîme des misères humaines par une invincible nécessité, c'est votre ame qui dispose toujours de tout, c'est elle qui, vous plaçant en présence de Dieu, vous fait tout sacrifier au désir de lui plaire; c'est elle qui vous montre une gloire qui ne se flétrit point; c'est elle enfin à qui vous devez cette douce résignation, et qui vous donnera la sainte persévérance....

Enfant chérie, que je porte dans mon cœur! ranimez-vous! Je m'attendris quand vous souffrez, et néanmoins je ne puis vous voir que

triomphante. Souvenez-vous que la noble victime de la vertu qui s'immole elle-même ne doit ni s'affliger, ni gémir. Eh bien! mon père, s'écria Clara, je me rendrai digne de votre indulgente bonté; je surmonterai toutes mes foiblesses. Elle parloit encore, lorsqu'on entra dans le parloir pour lui dire que la prieure la demandoit. Clara, fortifiée par les discours paternels du pieux Arsène, le quitta pour aller sur-le-champ trouver la prieure. Elle s'étonna en voyant qu'on ne la faisoit pas rentrer dans la classe, et qu'on la conduisoit dans le corps de logis même des religieuses. Arrivée à l'appartement de la prieure, elle eut un bien plus grand sujet de surprise. La prieure l'ayant fait asseoir : Je suis charmée de vous annoncer, lui dit-elle, que vous ne rentrerez pas dans l'hospice; vous allez quitter cet habit, et reprendre vos vêtements ordinaires qu'on vient d'envoyer ici. A ces mots, Clara ne put retenir ses larmes, en pensant que ces habits venoient du château de Valmore, où elle les avoit laissés. Et voilà encore, continua la prieure, la cassette qui contient vos bijoux et vos pierreries..... Toutes ces choses ne sont que des restitutions..... Une autre main, qui veut être ignorée, paiera pour vous une pension; un notaire vient de m'en apporter l'acte. Ah! n'en

doutez pas, interrompit Clara en fondant en larmes, c'est toujours la même main.... Quoi qu'il en soit, reprit la prieure, il ne vous est pas possible de refuser cette pension anonyme; j'ai le droit de l'accepter pour vous, et j'en ai usé: j'ai signé l'acte. On prépare votre appartement, vous y serez installée dans une heure. Une sœur converse y logera avec vous pour vous servir; on vous y portera votre nourriture, qui doit être préparée à part; on vous fournira, pour vos broderies, l'étoffe, les laines et les soies que vous désirerez avoir. Vous ne travaillerez plus au profit de la maison, vos ouvrages vous appartiendront; enfin, rien ne vous manquera de ce que vous pourrez raisonnablement désirer dans cette retraite. Les six religieuses (en me comptant) qui sont chargées du gouvernement de cette maison iront vous voir tour à tour chez vous, quand vous serez disposée à les recevoir. Les autres ne font point de visites; elles sont entièrement dévouées au service intérieur de la communauté. A l'égard du petit nombre de pensionnaires qui sont logées dans notre intérieur, vous serez maîtresse de les voir. Non, madame, répondit Clara, je me consacre à la solitude la plus absolue, et je désire ne connoître ici que vous, madame, et la mère sous-prieure. D'ailleurs, ajouta-t-elle,

la charité chrétienne peut seule engager à supporter la vue d'une infortunée qui fut condamnée à la mort pour un crime inoui..... Elle s'arrêta, elle vit frémir la religieuse. Cependant, madame, reprit-elle d'une voix basse et tremblante, j'ai protesté de mon innocence jusque sur l'échafaud....., et j'aurai toujours ce langage, avec découragement sans doute (parceque je sais trop qu'on ne me croira pas.....); mais c'est celui de la vérité. Écoutez, lui dit la prieure, nous ne permettons jamais aux personnes renfermées ici de nous parler de leurs malheurs; ces récits, ou seulement des plaintes, pourroient produire des déguisements coupables. Ne me parlez donc jamais de votre funeste aventure; je ne veux pas la connoître. Mais, en refusant de vous entendre, je ne vous juge point; je n'ai ni le droit de vous condamner, ni le pouvoir de vous absoudre. Il me suffit, pour vous plaindre, pour vous soigner et pour vous aimer, d'avoir vu couler vos larmes et de savoir que vous souffrez. Ah! s'écria Clara, votre compassion est si douce et si généreuse, qu'elle peut tenir lieu d'amitié; elle en a du moins tout le charme. Mais, poursuivit-elle, mon intention n'étoit pas de vous conter ma déplorable histoire; le mot que j'ai hasardé étoit le seul que je pusse dire; vous

l'avez entendu, il m'a soulagée. Je garderai désormais le silence que vous prescrivez. Comme elle disoit ces paroles, la prieure se leva et la conduisit dans son appartement, composé de trois jolies petites pièces meublées simplement, mais avec une extrême recherche de propreté. Les fenêtres de ce logement donnoient sur un grand jardin, dont on offrit à Clara la libre disposition. La prieure la quitta, et Clara jouit du plaisir de se trouver seule. Dieu étoit là; elle pouvoit lui parler et l'entendre sans distractions... C'étoit la Providence qui, par les mains de Valmore, venoit de l'arracher de cet hôpital à l'instant même où elle s'étoit courageusement décidée à y rester. Pourquoi n'envisageroit-elle dans cette solitude, devenue si paisible, que des jours remplis d'amertume? Est-il un sort que Dieu ne puisse embellir? N'avoit-elle pas connu déjà qu'il est possible d'attendre la mort avec un calme délicieux, et d'éprouver dans cette situation, et jusque sur l'échafaud même, tous les transports, tous les ravissements de la joie la plus vive et la plus pure? Après de tels miracles, quels bienfaits de la souveraine puissance pourroient l'étonner désormais? Pourquoi rejetteroit-elle l'espérance d'un changement inopiné dans son sort? Dieu peut-être a préparé pour elle des moyens légi-

times de justification; peut-être cette épreuve terrible n'a-t-elle été faite que pour amener un jour, dès cette vie, le triomphe éclatant de l'innocence ! Mais, s'il faut qu'elle soit jusqu'au tombeau méconnue des hommes, Dieu n'a-t-il pas de quoi suffire au cœur fidèle qui se donne à lui sans réserve ?

Telles étoient les pensées de Clara; et c'est ainsi que la religion répond à tout; c'est ainsi qu'elle sait donner, pour cette vie même, des espérances sans bornes, et qu'en même temps elle apprend à s'en passer, ou à les perdre sans désespoir et sans murmure. Quel système inventé par les hommes auroit cette puissante influence sur nos sentiments, notre conduite et notre destinée ? A la place de Clara, que l'on suppose l'héroïne de la sagesse humaine, privée de la foi religieuse, son histoire seroit déjà finie; un suicide eût prévenu sa condamnation. Si l'on veut peindre la vertu luttant avec une patience et un courage inébranlables contre le plus affreux malheur, il faut donc choisir une héroïne chrétienne. Et quel plus utile, quel plus noble tableau pourroit-on offrir à l'admiration des grandes ames !..... La plus imparfaite esquisse d'un tel sujet ne sera même pas sans intérêt pour elles.

Clara désira être au lendemain, afin de revoir

le père Arsène. Elle étoit sûre qu'il jouiroit de son changement de situation, et qu'il en béniroit la Providence.

Les jours suivants Clara resta peu dans sa chambre. Elle étoit encore incapable de la moindre application, elle ne pouvoit que prier Dieu et se promener. Dès qu'elle vouloit se mettre au travail, les plus déchirantes pensées s'offroient à son esprit. Le souvenir affreux de son père la remplissoit d'épouvante, sa scélératesse lui paroissoit un opprobre qui justifioit à ses yeux toutes les humiliations qu'on lui faisoit souffrir; quand elle se représentoit sa farouche figure, elle le voyoit toujours saisissant l'infortuné Jules et lui plongeant un poignard dans le sein; elle voyoit cette innocente créature baignée dans son sang, et Valmore désespéré..... Cet horrible tableau troubloit souvent son imagination; alors, éperdue, elle se levoit en appelant à son secours; elle s'écrioit : Verrai-je toujours ce sang innocent, ce sang qui retombe sur moi!.... Cet égarement, ces terreurs ressembloient tellement aux remords, et à l'aveu le moins équivoque du crime, que les religieuses, témoins de ces scènes, se confirmoient dans une erreur que, sans ce trouble involontaire, Clara leur eût facilement ôtée par le charme de sa figure, par sa douceur et sur-tout par sa piété.

Clara passoit presque toutes ses journées dans l'église et dans le jardin; elle aimoit à se promener seule, au déclin du jour, dans ce jardin rempli des monuments d'une tendre piété. Nul ornement profane n'embellissoit cette solitude; nul autre bruit que le chant des oiseaux et le murmure d'une fontaine n'en troubloient la tranquillité. Clara contemploit avec attendrissement ce lieu solitaire, renfermé dans l'enceinte d'une grande ville, au milieu de la dépravation et des joies insensées du monde; temple mystérieux de la miséricorde ouvert au repentir, inaccessible à la vaine curiosité. Clara voyoit les recluses dispersées, couvertes de longs voiles noirs, s'avancer lentement sous des cloîtres de verdure, semblables à des ombres silencieuses et mélancoliques; car, dans ce monastère, les religieuses dévouées à la pénitence n'avoient point entre elles cette communication franche qui, dans les autres couvents, présente un tableau dont la simplicité, l'innocence et la gaieté rappellent sans cesse les beaux jours de l'enfance. Ici, disoit Clara, tous les souvenirs sont des regrets, on y pleure, on y gémit; mais la conscience agitée s'y apaise, les remords dévorants s'y changent en amour!.... La religion, toujours si belle, est sur-tout admirable ici... Elle y purifie des cœurs égarés; elle ranime, dans des ames avilies,

tous les sentiments délicats; elle y éteint le feu destructeur des passions; elle y rallume la flamme généreuse de la vertu! Ces humbles pénitentes, dégagées des liens honteux du vice, sont heureuses sans doute; elles doivent tant aimer le Dieu qui pardonne! C'est sur-tout dans cette enceinte que l'on trouve tout ce qui peut le mieux exciter l'admiration et toucher le cœur; la suprême puissance et la miséricorde, la foiblesse et la reconnoissance (*a*).

Un matin Clara fit acheter des fleurs pour en parer une chapelle. Le jardin en manquoit; une servante fut en chercher dans la ville. En rentrant elle passa dans la classe, y déposa son panier de fleurs qu'elle oublia pendant une heure. Les pensionnaires surent que ces fleurs appartenoient à Clara : la gouvernante de Jules trouva le moyen de glisser furtivement un petit papier dans la corbeille. La servante revint, reprit le panier et le porta à Clara. Cette dernière, après avoir mis les fleurs dans des vases, aperçut au fond de la corbeille un billet; elle l'ouvrit et y lut ces mots : *Valmore est à l'agonie!..... Meurtrière de son fils, c'est toi qui l'assassines!...* Le papier tomba des mains de Clara; ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. En reprenant sa connoissance, son premier mouvement fut de se jeter à genoux, en versant un torrent de larmes!.....

Elle demandoit à Dieu de conserver les jours de Valmore!..... Après avoir prié plus d'une heure, elle se releva en s'écriant : Il vivra!.... Cette confiance prophétique de la ferveur et de la foi ne fut point déçue.

Valmore en effet étoit à l'extrémité; mais une crise heureuse lui sauva la vie. Sa convalescence fut longue et languissante. Au bout de trois semaines il se leva malade encore, pour aller voir les ouvriers qui travailloient par ses ordres au tombeau de Jules.

Valmore, dès les premiers moments, n'avoit pu supporter l'idée d'hériter de son fils, de cet enfant adoré qu'il avoit perdu d'une manière si tragique. Renonçant à se remarier, il avoit déclaré à sa sœur qu'il vouloit consacrer à un établissement de charité le fonds et les revenus de cette superbe terre. Amélie, qui connoissoit la fermeté de ses résolutions, ne songea point à l'en faire changer; elle voulut même s'associer à cette pieuse action. Il fut convenu que l'on établiroit deux cents pauvres enfants dans ce château, transformé en hôpital. Amélie promit de se dévouer au soin de les conduire, et de passer le reste de sa vie dans ce lieu. Les enfants devoient être divisés en classes, et admis depuis l'âge d'un an jusqu'à cinq. On s'engageoit à les garder jus-

qu'à dix, et à les mettre ensuite en apprentissage ou à les placer d'une autre manière. Le produit de la vente des meubles magnifiques du château devoit fournir aux premiers frais de cet établissement. La religion consacra la grande cour du château, dans laquelle on déposa le corps de Jules. Son tombeau étoit de marbre blanc, construit pour contenir encore les cendres de Valmore et d'Amélie. On entoura ce monument d'une grille dorée et d'un double rang de cyprès, et sur une des façades de la tombe on lisoit cette inscription, qui s'adressoit aux enfants qui devoient habiter le château :

Il eut les vertus de son âge.
Il fut pieux, docile, reconnoissant.
Enfants, imitez son exemple;
Vous jouissez de ce qu'il devoit posséder sur la terre.
Honorez sa mémoire;
Du haut du ciel il veillera sur vous.

Le soir du jour où le corps de Jules fut solennellement déposé dans sa tombe, Valmore voulut veiller plus long-temps que de coutume, il ordonna même à tous ses domestiques de se coucher. Resté seul dans son cabinet avec sa sœur, il s'assit à côté d'elle, et la regardant en silence pendant quelques instants, il fut aussi

frappé qu'attendri de sa pâleur et du changement de sa figure. Combien vous avez souffert!.... lui dit-il. Oui, répondit Amélie, je souffre toujours doublement!.... O ma sœur, reprit Valmore, mon unique amie!.... je ne suis point ingrat!.... Venez, je vais m'acquitter. En disant ces paroles il se lève, la prend par la main, et sortant du cabinet avec elle, il la conduit dans la grande cour, où reposoient les cendres de son fils. Amélie, vivement émue, le questionnoit en vain ; il étoit agité : mais, pour la première fois depuis sa maladie, il marchoit d'un pas ferme et rapide ; le sublime élan d'une ame ardente et sensible redonnoit la force et la vie à son corps abattu. Parvenu au tombeau de Jules, il ouvrit la grille, et se jetant à genoux sur les marches du monument : O mon fils, s'écria-t-il, je jure sur ta tombe de consacrer ma vie entière à la vertu! ce sera vivre aussi pour la reconnoissance et pour la sainte amitié!... Ici je dépose ma haine et le ressentiment qui déchire mon cœur!.... ici je renonce à la vaine et frivole espérance d'une félicité trompeuse ou fugitive ; tous mes rêves de bonheur sont évanouis sans retour!.... Mais, privé des illusions qui m'ont charmé, j'achèverai courageusement le songe pénible de la vie ; et lorsqu'un souve-

nir affreux viendra malgré moi me poursuivre, je fais le vœu solennel de m'en distraire par une action généreuse: du moins une douleur si légitime ne produira que d'heureux fruits, et j'immortaliserai mes regrets et ta mémoire.

A ces mots, Amélie se précipita dans les bras de son frère, leurs pleurs se confondirent: Valmore serra sa sœur avec transport contre son sein, il connut dans cet instant que la source des émotions les plus douces et les plus pures n'étoit pas épuisée pour lui.

Depuis ce jour, quoique sa mélancolie fût si profonde qu'elle parut être l'effet d'une disposition naturelle née avec lui, il ne montra plus d'abattement, il s'occupa de ses affaires, et traça lui-même le plan de l'établissement qu'il vouloit fonder: le château fut rempli d'ouvriers, et les actes de donation, revêtus des formes qui pouvoient le mieux les rendre irrévocables, furent signés.

Tous ces soins ne consoloient pas Valmore, mais ils le rattachoient à la vie: on peut bien, en spéculation, ne projeter de faire le bien que par principes ou par calcul; mais on le fait toujours avec goût; et l'homme constamment bienfaisant n'est jamais complètement malheureux.

Cependant Valmore ne pouvoit bannir de son

imagination le souvenir de Clara ; malgré toutes ses résolutions il parloit souvent d'elle à sa sœur, qui jamais ne lui répondoit. Après mille réflexions sur l'affreux évènement, il s'étoit arrêté à l'idée que la passion et une jalousie effrénée avoient porté Clara à commettre ce crime incompréhensible : elle est barbare, elle est atroce, disoit-il, mais elle est incapable de cupidité ; tout en elle annonçoit le désintéressement et l'élévation d'ame..... Hélas ! n'y voyois-je pas aussi la candeur et la bonté !... Grand Dieu ! j'ai désiré passionnément d'être aimé d'elle ! et mes soins pour y parvenir préparoient la mort de mon fils !.... Une tendresse si pure inspiroit une passion si féroce !.... Si je pouvois me rappeler d'elle, avant cette horrible époque, un trait, un mot condamnable !.... mais non, jusque-là un ange, et tout à coup une furie, un monstre !... Ma raison s'anéantit devant cette pensée comme devant celle de l'enfer. Je crois, je frémis et je ne puis comprendre !.... En parlant ainsi, Valmore souvent répandoit des larmes amères, ensuite se reprochant vivement ces moments de foiblesse, il renouveloit le serment de ne plus parler de Clara, et il quittoit impétueusement sa sœur ; car il n'étoit jamais tenté de s'entretenir de ses peines avec toute autre personne.

Cependant Clara apprit dans sa retraite que Valmore étoit hors de tout danger ; et s'informant chaque jour de ses nouvelles, elle fut instruite successivement, par le père Arsène, de tous les progrès de sa convalescence, et de la transformation bienfaisante de son château. Ce détail toucha profondément Clara sans l'étonner. Père infortuné, dit-elle, si digne d'un meilleur sort!... Privé de son fils, la première pensée de sa douleur fut de recueillir de malheureux orphelins!... Ah! que j'aimerois à partager les nobles soins de la vertueuse Amélie!.... Et tandis que l'imagination me transporte sans cesse aux lieux qu'elle habite, tandis que je pleure avec elle, et que je partage et toutes ses peines et tous ses sentiments, je suis pour elle un objet d'exécration!... Dans ce séjour, où la vertu malheureuse trouve en elle-même toutes ses consolations, on me maudit, on m'abhorre!.... Mais le sort voulut en vain briser les liens qui nous unissoient, ces nœuds chéris d'une si douce sympathie sont entiers pour moi: on peut les méconnoître et non les rompre. Ah! si l'on me voyoit, si je pouvois me faire entendre!.... oui, sans dévoiler mon horrible secret, je convaincrois leurs cœurs!.... ce n'est qu'en tâchant de m'oublier qu'ils peuvent persister dans leur funeste erreur. Sans doute

dans ce château consacré à la vertu on aura détruit tout ce qui pouvoit rappeler mon souvenir! mon portrait est brisé, ma chambre est démolie, les fleurs que j'ai plantées sont arrachées, les arbres qui portoient mon chiffre sont abattus! il ne reste plus rien de moi autour d'eux!....

Ces pensées déchiroient le cœur de Clara; elle s'étoit promis d'écarter de son imagination le souvenir de Valmore, elle croyoit beaucoup faire en ne prononçant plus son nom, et en tâchant de porter toutes ses pensées sur Amélie; et lorsqu'elle questionnoit le père Arsène, elle ne lui parloit jamais que d'Amélie et du nouvel établissement auquel elle devoit présider. Ainsi, sa tendresse secrète devenant plus réservée, plus délicate encore, se fortifioit par le soin même de la concentrer au fond de son ame.

Un jour le père Arsène lui dit qu'à la place du petit pavillon où le malheureux Jules avoit perdu la vie, on avoit bâti une chapelle sous l'invocation des anges. Clara depuis un mois travailloit à broder un superbe devant d'autel qui étoit presque fini, et elle désira passionnément que son plus bel ouvrage pût servir à décorer cette chapelle. Elle avoit fait vendre le diamant confié au père Arsène, et sur cet argent elle donnoit de petites pensions à

quelques infortunés; dans ce nombre étoit une pauvre veuve qu'une sœur converse lui avoit fait connoître. Elle chargea cette femme, en lui recommandant le plus profond secret, de porter cette broderie au château de Valmore, et de l'offrir à Amélie pour un prix infiniment au-dessous de sa valeur. La commission fut faite avec intelligence et fidélité. Amélie acheta la broderie, qui sur-le-champ fut posée devant l'autel de la *chapelle des anges*. La pauvre femme, pour sa récompense, reçut en don l'argent qu'elle rapporta.

Cet hommage rendu à la mémoire de Jules procura à Clara quelques instants de consolation : il lui fut doux de penser que cette chapelle devoit à son travail son plus grand ornement, et que Valmore chaque jour jetteroit les yeux sur son ouvrage.

Clara, depuis plus de deux mois dans ce couvent, y vivoit dans une solitude absolue, ne recevant chez elle que la prieure et la mère Sainte-Anne qu'elle édifioit par sa conduite. Elle travailloit sans relâche pour l'église et pour les pauvres. Elle n'avoit aucune communication avec les femmes renfermées dans ce couvent, et pensionnées par leurs familles. Ces dernières montroient pour Clara, dont l'histoire étoit si publique et si connue, un éloignement et une horreur qu'il

étoit naturel d'éprouver, mais dont les souffrances de cette infortunée devoient au moins contraindre l'expression. Toutes ces femmes, au contraire, affichèrent leur mépris de la manière la plus indécente et la plus cruelle. Il sembloit qu'elles fussent charmées de pouvoir s'indigner : c'est une jouissance pour le vice; il croit se relever de son abaissement en exerçant avec barbarie le triste droit de mépriser. Ces femmes, non contentes de fuir avec affectation Clara, quand elles la rencontroient dans les cloîtres ou dans le jardin, lui refusèrent formellement à l'église l'entrée de la tribune destinée à les contenir toutes. La prieure ayant vu cette scène, quitta le chœur, où elle étoit déjà placée, et fut chercher la tremblante Clara, qu'elle conduisit dans l'église, et qu'elle fit placer entre elle et la sous-prieure; distinction qu'aucune pensionnaire n'avoit encore obtenue. Et elle dit à Clara : Vous resterez toujours là désormais : lorsqu'il s'agit de vous défendre d'une injuste oppression, je ne crois pas pouvoir vous placer trop près de moi ; car je dois être votre appui : que ne dépend-il de moi de devenir aussi votre consolation!..... Après le service divin, la prieure, suivie des cinq religieuses dignitaires, se rendit dans une salle par laquelle toutes les pensionnaires devoient passer en sortant de leur tribune; et là, les arrêtant : Mesdames,

leur dit-elle, permettez-moi de vous représenter que vous n'avez pas le droit d'exclure une pensionnaire de la tribune de notre église, tant qu'il y reste des places. Nous pourrions donc faire rentrer dans cette tribune celle que vous en avez injustement bannie, mais nous aimons mieux la garder avec nous; et nous voulons seulement vous prévenir que nous nous chargerons toujours ainsi de réparer vos torts envers elle, et que chaque humiliation que vous lui ferez éprouver nous imposera le devoir d'une préférence en sa faveur.

Ce discours inspira des dispositions plus pacifiques, et Clara ne fut plus insultée.

Clara étoit si touchée des bontés de la prieure et de la mère Sainte-Anne, qu'elle eut la pensée de se faire religieuse dans ce couvent. Elle en parla au père Arsène, qui l'en détourna. Ce seroit, lui dit-il, avouer que vous êtes criminelle, et vous ne devez jamais vous accuser faussement: songez qu'on ne reçoit aux *Filles du Repentir* que des personnes coupables; cette institution n'est pas faite pour vous. Hélas! reprit Clara, on ne me recevroit dans nul autre couvent! — Hé bien, ma fille, c'est que Dieu ne vous destine pas à cet état.

Clara renonça à ce projet, mais elle le regretta vivement.

Un soir, à six heures, la prieure entra dans la chambre de Clara, qui fut très étonnée de la revoir, ne recevant jamais sa visite aussi tard. Je viens, lui dit la prieure, vous apporter une bonne nouvelle. Ces paroles, qui annonçoient à Clara un changement de situation, ne lui causèrent que de l'inquiétude; car elle n'attendoit plus de bonheur sur la terre. Elle resta interdite : un violent battement de cœur l'empêcha de répondre..... Vous allez être libre, reprit la prieure, j'ai reçu l'ordre signé du ministre..... — O ciel!..... Et qui donc a demandé cet ordre? — Monsieur votre père. A ces mots, Clara fut prête à s'évanouir... Oui, continua la prieure, il a obtenu la permission de vous transférer dans un château qu'il possède à cent lieues d'ici sur les bords du Rhône : il a promis que vous n'en sortiriez point; mais vous serez dans un beau pays, et sous la garde d'un père..... Ici Clara cessa d'entendre; une pâleur mortelle couvrit ses traits, ses yeux se fermèrent, et elle perdit l'usage de ses sens. La prieure crut que la joie lui causoit cette révolution. La malheureuse Clara, en reprenant sa connoissance, dit à la prieure d'un air égaré : Eh quoi, madame, ne puis-je pas demander à rester ici? peut-on m'en arracher malgré moi?..... Que vous m'étonnez! répondit la prieure. Comment ne sentez-vous pas

que la maison paternelle est un asile honorable, et qu'après ce que vous avez souffert, vous n'avez rien à craindre de la sévérité d'un père..... D'ailleurs on ne vous laisse point le choix, c'est un ordre que nous recevons; il faut obéir..... O mon Dieu! s'écria douloureusement Clara en joignant les mains..... Et quand viendra-t-on me chercher..... — Ce soir même, tout à l'heure. — Juste ciel!..... Et je ne pourrai parler au père Arsène!..... Il est absent et ne reviendra que demain.....Daignerez-vous, madame, vous charger d'un billet pour lui? — Oui, je vous le promets.

Clara aussitôt écrivit ce qui suit :

« O mon père, mon seul protecteur, on m'en-
« lève, on me traîne loin de vous au château de
« Rosmal sur les bords du Rhône. Oh! n'aban-
« donnez pas la malheureuse Clara..... »

Elle cacheta ce billet et le remit à la prieure. Une demi-heure après on vint lui dire qu'une voiture avec des chevaux de poste l'attendoit à la porte du couvent. Tremblante, éperdue, elle n'avoit pas le courage de demander si son père étoit dans la voiture, elle ne pouvoit proférer son nom, ou lui donner un titre que tout son cœur désavouoit. On lui dit heureusement que des affaires retenoient son père à Paris, mais qu'il iroit la rejoindre incessamment. Elle reprit un peu

de force; elle se jeta dans les bras de la prieure. O ma mère! lui dit-elle, que n'ai-je pu passer mes tristes jours sous votre obéissance!..... Dans ce moment où je ne puis avoir le moindre intérêt à vous tromper, souffrez que je vous répète que je suis innocente!..... Ah! reprit la prieure attendrie, qui pourroit en vous regardant vous croire coupable! votre souvenir ne me rappellera jamais que l'idée la plus touchante du malheur.... Adieu, ma mère, dit Clara en fondant en larmes, priez Dieu pour moi!..... A ces mots, elle s'arracha de ses bras et sortit précipitamment de sa chambre. On étoit au milieu du mois d'octobre: huit heures sonnoient, le son de l'horloge fit tressaillir Clara. Qu'elles seront lugubres pour moi, s'écria-t-elle, les heures qui vont suivre celle-ci!..... En traversant le cloître éclairé par une lampe, elle s'arrêta en jetant les yeux sur le cimetière. J'espérois, dit-elle, que mes cendres reposeroient là? Et qui sait!..... Elle frémit et n'acheva pas, elle pensoit que peut-être les ondes du Rhône lui serviroient de sépulture..... Elle s'appuya sur un pilier de pierre; et regardant à travers les arcades un ciel pur et sans nuages, cette vue adoucit l'horreur de ses pensées. O mon Dieu, dit-elle, dans quelques mains que l'on puisse être, n'est-on pas toujours dans les vôtres! disposez de moi, les terreurs

sont une espèce de rébellion contre vos volontés, je veux surmonter les miennes..... En disant ces mots elle poursuivit rapidement son chemin. Arrivée à la porte du couvent, son cœur se déchira en quittant cette maison de douleurs consacrée aux regrets, ses pleurs recommencèrent à couler: on la porta dans la chaise de poste, elle ne pouvoit plus se soutenir.

Montalban, décidé à s'expatrier pour échapper aux poursuites de ses créanciers, avoit voulu se ressaisir auparavant de la malheureuse Clara, craignant toujours qu'elle ne finît par dévoiler la vérité, sur-tout lorsqu'elle apprendroit qu'il avoit quitté la France. Il n'obtint que difficilement l'ordre du ministre, qu'il sollicita secrètement; mais à l'époque où Clara lui fut remise, il pouvoit encore rester un mois en France sans risquer d'être arrêté. Il avoit dès-lors plusieurs dettes exigibles, pour lesquelles on pouvoit saisir ses biens; mais les lettres de change qui donnoient contre lui droit de prise de corps ne devoient échoir que sur la fin de novembre de cette même année. Ce monstre ne s'étoit fait livrer sa fille que pour l'immoler!.... Il n'avoit que des domestiques nouveaux, à l'exception d'un seul, le concierge de son château de Rosmal. Cet homme l'avoit servi jadis en Allemagne; il ne

savoit pas un mot de français ; il était placé depuis un an dans ce château avec une servante alsacienne qui lui servoit d'interprète. Montalban le croyant incapable de faire un crime, et ne voulant, d'ailleurs, se fier à personne, ne le mit nullement dans sa confidence. Il l'avoit fait venir à Paris ; et l'ayant instruit du jugement porté contre Clara, il le chargea de la conduire à Rosmal et de l'y garder. Il dit à cet homme, qu'il connoissoit très intéressé, qu'il l'autorisoit à confisquer à son profit tout ce que Clara pourroit avoir d'argent et de pierreries, dont il lui ordonnoit de la dépouiller. Par cette précaution il ôtoit à Clara toute possibilité de gagner son geolier. Mais Clara n'emporta avec elle que ses habits et quelques pièces d'or; elle avoit déposé dans les mains de son confesseur et son argent, et tout ce qu'elle possédoit de précieux. Montalban, arrêté par quelques affaires à Paris, se saisissoit toujours de sa proie, et se hâtoit de l'envoyer dans sa terre, en attendant qu'il pût l'aller rejoindre, pour se délivrer d'elle par le poison.

Clara, enfermée dans une chaise de poste, ayant à sa portière un homme à cheval, poursuivoit rapidement sa route. La beauté de la nuit et du clair de lune lui causoit une vive sensation, qui mêloit un attendrissement douloureux

à son invincible terreur. Les craintes les plus sinistres glaçoient son imagination, et le vague de ses idées portoit au comble son effroi. Le courage ne peut s'exercer qu'avec une connoissance positive du danger ; on n'a point d'armes contre un péril dont on ignore tous les détails, et peut-être que la lâcheté n'est autre chose que la foiblesse, qui fait détourner la vue de l'objet qu'on redoute. Souvent on s'est follement précipité dans un abîme pour éviter de le voir ; et quiconque se décide à le regarder fixement, ou trouve des ressources, ou se résigne.

Au point du jour, on s'arrêta pour changer de chevaux ; on se trouvoit en face d'une immense et sombre forêt, vers laquelle on se dirigeoit. Clara considéra avec effroi cette prodigieuse étendue de bois ; elle imagina que peut-être elle alloit être immolée sous ces épais ombrages, presque impénétrables au jour..... Dans cet instant, tandis que son conducteur aidoit à atteler les chevaux, une pauvre femme, tenant deux petits enfants dans ses bras, vint lui demander l'aumône. A cette voix suppliante, Clara tressaille. O mon Dieu ! dit-elle, vous daignez donc m'offrir encore une bonne action à faire !..... celle-ci peut-être sera la dernière !.... Ah ! jouissons encore de la vie !.... En disant ces paroles, elle tira sa bourse,

qui contenoit dix louis, et elle la donna à la pauvre femme. Au moment même la voiture partit ; et Clara, certaine d'emporter avec elle les plus tendres bénédictions d'une infortunée, sentit son courage se ranimer et ses craintes sinistres s'affoiblir.

On fit voyager Clara nuit et jour, sans s'arrêter. Elle vouloit questionner son conducteur ; mais elle connut qu'il n'entendoit pas le français. Frikmann (ainsi se nommoit cet Allemand) étoit un homme de cinquante-cinq ans, d'une figure sévère, d'un sang-froid imperturbable. Il avoit de la probité et de bonnes mœurs ; mais il n'imaginoit pas qu'il y eût dans la vie un autre but que celui d'amasser de l'argent, et tout son attachement pour ses maîtres se bornoit à ne les pas voler, à ne point juger leurs actions, à s'acquitter avec une scrupuleuse exactitude des ordres qu'ils lui donnoient, et à ne les point quitter tant qu'il étoit bien payé. Frikmann n'étoit pas un homme délicat et sensible ; mais il n'existoit point de domestique plus parfait.

On arrive au château de Rosmal, après deux jours et demi de route, à huit heures du matin. Clara éprouva un affreux serrement de cœur en entrant dans ce vieux château, vaste, désert et délabré, qui ressembloit à une forteresse. Le

silencieux Frikmann la conduisit sur-le-champ dans un appartement situé au second étage; il l'y laissa seule. Il sortit aussitôt. En s'en allant, il ferma toutes les portes à double tour, et il emporta les clefs.

Frikmann, croyant que Clara avoit assassiné un enfant, trouvoit fort simple qu'elle fût prisonnière le reste de ses jours. D'ailleurs, ne réfléchissant jamais que sur ses intérêts, il n'arrêtoit point sa pensée sur cet évènement; il ne considéroit les voleurs et les meurtriers que comme des espèces particulières d'individus jetées sur la terre comme les animaux carnassiers. Aucune de leurs actions ne le surprenoit; et, classant ainsi tous les hommes, il étoit également incapable d'étonnement, d'indulgence et d'indignation. Il remonta dans la chambre de Clara pour lui porter ses malles; car il avoit reçu l'ordre de ne pas souffrir que la servante s'approchât d'elle. Après avoir posé les malles dans la chambre, il fit entendre à Clara qu'il vouloit examiner ce qu'elles contenoient; car il espéroit y trouver un écrin que, d'après les ordres de son maître, il n'auroit pas manqué de saisir. Il parut fort mécontent de ne trouver que du linge et des habits. Clara fut obligée de détacher ses poches et de les confier à Frikmann, qui ne fut pas plus satisfait de cet

examen, car il ne vit ni argent, ni pierreries, ni bijoux. Clara avoit dérobé à l'avidité de ses recherches un cœur d'or émaillé, qu'un instinct secret lui rendoit cher, et qu'elle portoit dans son sein depuis l'âge de dix ans. C'étoit le premier présent qu'elle eût reçu d'Allemagne. Sur ce cœur étoit gravé d'un côté ce nom : *Éliza;* et de l'autre celui-ci : *Gustave.* Il s'ouvroit, et dans l'intérieur ces mots étoient tracés autour d'une gerbe de cheveux blonds : *Gardez toujours ce premier gage.*

Cependant Clara examina, avec un soin mêlé de frayeur, les quatre pièces de son appartement; elle ouvrit ses fenêtres, et elle vit qu'elles donnoient sur une terrasse dont le Rhône baignoit les murs. La vue de ce fleuve impétueux qui rouloit ses ondes avec bruit au-dessous de ses fenêtres renouvela dans son esprit les idées les plus funestes. Elle ne put s'en distraire qu'en prenant son livre d'heures. La nuit augmenta encore ses anxiétés. Malgré la fatigue d'un voyage pénible elle ne s'endormit qu'au grand jour. Elle pensa alors qu'elle n'avoit rien à craindre de Frikmann, et elle devina que l'exécution du crime ne seroit confiée à personne, et que celui qui en avoit conçu l'idée s'en chargeroit seul. Alors tout son effroi se porta sur le retour de Montalban; le moindre

bruit qu'elle croyoit entendre dans ce château solitaire la pénétroit de terreur. Le troisième jour au soir de son arrivée, elle entendit aboyer des chiens, elle ne douta pas que ce ne fût l'annonce d'un évènement si redoutable pour elle. Au pouvoir du barbare qui l'avoit accusée de son propre crime, et qui l'avoit vue d'un œil sec aller à l'échafaud sans lui donner la moindre marque de pitié, quand elle se laissoit immoler pour lui, il étoit impossible qu'elle s'aveuglât sur son pressant danger. Tout son courage succomboit à l'idée d'un sort si déplorable! Ce n'étoit pas assez de perdre la vie, il falloit périr par un forfait exécrable, et de la main d'un père!..... Elle voulut se préparer à ce moment terrible; mais elle ignoroit le genre de mort qu'on lui destinoit, et son esprit préoccupé, cherchant à le deviner, ou, pour mieux dire, se représentant avec horreur mille supplices divers et les agonies les plus douloureuses, ne pouvoit ni se livrer à la méditation, ni s'appliquer à la prière. Cet état de tiédeur, que sa piété se reprochoit avec amertume, n'étoit pas le moindre de ses tourments. Lorsque Frikmann vint lui apporter son souper, elle crut qu'elle alloit voir paroître son père, et machinalement elle s'élança à l'autre extrémité de la chambre et fut se cacher derrière les rideaux de son lit. Frik-

mann ne la voyant pas, l'appella d'un ton grave et tranquille, et le son de cette voix rauque fut plus agréable à son oreille que la plus délicieuse mélodie. Voulant savoir si Montalban étoit arrivé, elle essaya de questionner Frikmann; ce dernier ne comprenant point, et ne pouvant répondre, n'avoit même pas l'air d'entendre: sans suspendre un instant son service, sans la regarder, il continuoit, avec son flegme accoutumé, de mettre le couvert; il l'écoutoit comme s'il eût été parfaitement sourd, et il la quitta sans avoir donné à ses discours le plus léger signe d'attention. Une nouvelle pensée vint effrayer Clara, elle se persuada que les aliments qu'on lui présentoit étoient empoisonnés par Montalban..... Et elle ne mangea que du pain. Elle ne se coucha point. Le lendemain matin elle dormit à diverses reprises, couchée sur un canapé, se réveillant continuellement en sursaut, croyant toujours entendre ouvrir ses portes, et même distinguer dans le lointain la voix terrible de son père. Dans cette journée entière elle ne prit que du pain pour toute nourriture. A deux heures après midi elle ouvrit sa fenêtre; il faisoit du vent, le ciel étoit orageux et le Rhône agité; la terreur fait de tout des présages: la superstition naquit du malheur et de la crainte. Quel jour sombre!.... dit Clara, il paroît fait pour

éclairer le crime!..... Elle jeta un triste regard sur les rives enchantées du Rhône; et s'attendrissant à mesure qu'elle contemploit ce spectacle enchanteur, elle dit un adieu solennel à toute la nature..... Ensuite, fermant brusquement la fenêtre, elle tomba dans un fauteuil et donna un libre cours à ses pleurs.

Sur les dix heures du soir, elle entendit distinctement une voiture entrer dans l'une des cours du château..... Il se fit aussitôt un mouvement extraordinaire dans toute la maison; on montoit des escaliers, on ouvroit des portes avec bruit, on marchoit dans tous les corridors. Ah! s'écria Clara, pour cette fois ce n'est point une illusion; il arrive..... c'est lui..... Une demi-heure après, Frikmann parut; il avoit l'air agité, et rien ne pouvoit être plus frappant qu'une trace d'émotion sur ce visage naturellement si froid. Frikmann s'approche de Clara, la prend par la main et l'entraîne. Clara, épouvantée, oppose de la résistance. Frikmann s'apprête à l'enlever de force. Clara, ne voulant pas qu'un homme la saisisse dans ses bras, se décide à le suivre. Ce mouvement de pudeur et de dignité lui redonna de la force (car tous les ressorts de notre ame ont entre eux un merveilleux enchaînement.) Clara se laissa conduire, persuadée qu'on la menoit à la

mort. On la fit descendre un étage, on la mena dans le grand appartement du château, celui du maître, et on l'y enferma. Son sang se glaça dans ses veines en se voyant dans cet appartement, où elle auroit dû trouver toute protection, et où elle s'attendoit à chaque instant à voir paroître son assassin.... Combien alors elle s'affligeoit qu'on l'eût arrachée de l'échafaud! combien elle regrettoit le vénérable père Arsène! Ah! si du moins, disoit-elle, je pouvois, dans ce moment affreux, entendre sa voix chérie et recevoir sa bénédiction!..... Elle se mit à genoux; et, levant les yeux, ses regards se portèrent sur un tableau qui représentoit une belle femme allaitant son enfant..... Elle ne douta point que ce ne fût le portrait de sa mère; ses larmes inondèrent son visage. O ma mère! s'écria-t-elle, ce sont vos traits que je contemple! et cet enfant infortuné que vous tenez dans vos bras, c'étoit moi sans doute!..... Vous souriez en le regardant!.... Vous souriez, juste ciel!.... O! si vous aviez pu lire dans l'avenir, avec quelle horreur vous seriez descendue dans la tombe!..... Et moi, que n'ai-je trouvé la mort sur votre sein maternel!.... Non, l'on ne tranchera point ma vie devant cette image révérée; ce portrait sera ma sauvegarde..... Comme elle disoit ces mots, Frikmann reparut

et lui fit signe de le suivre..... C'en est donc fait!... dit Clara d'une voix éteinte. O mon Dieu! prenez pitié du meurtrier et de la victime!..... Elle n'en put dire davantage, la parole expira sur ses lèvres décolorées; et, sans perdre connoissance, elle tomba dans un état d'anéantissement et de défaillance qui ne lui permit ni de marcher, ni même de se soutenir sur ses jambes. Frikmann lui donna le bras, ou, pour mieux dire, la porta, en se hâtant de sortir de l'appartement. Après avoir passé trois grandes pièces, il lui fit traverser un long corridor étroit et obscur; ensuite ils descendirent un petit escalier dérobé, et se trouvèrent sur une terrasse. Clara entendit là distinctement le mugissement des flots du Rhône, très agité dans ce moment. Je connois donc enfin, se dit-elle intérieurement (car elle ne pouvoit articuler une parole), je connois donc le genre de mort qui m'est destiné! On va me précipiter dans le fleuve!.... La lune, cachée par des nuages, ne donnoit aucune clarté.... Les sifflements du vent, le bruit tumultueux des flots, un tonnerre menaçant, roulant au loin sans intervalle, l'obscurité profonde, rendue plus frappante par les traits rapides de lumière qui de temps en temps sembloient embraser le rivage, tout, aux yeux de Clara, paroissoit en harmonie

avec l'horreur de ses pensées. Il lui sembloit que la nature entière se révoltoit contre un crime qui violoit toutes ses lois. Tout à coup Frikmann s'arrêta, et, d'une voix forte et ténébreuse, il dit en allemand cinq ou six mots qui furent répétés par les échos des deux rives. Une minute après, on entendit trois coups de sifflet; et Frikmann, ouvrant une porte, se trouva sur le rivage. Il fit encore une trentaine de pas, en côtoyant le Rhône; alors, un éclair éblouissant découvrit à Clara un bateau tout près d'elle, dans lequel étoit un seul homme, enveloppé dans un manteau qui cachoit entièrement sa figure..... *C'est lui !* se dit Clara en frémissant..... Elle l'a vu ! elle l'a reconnu ! elle a déjà senti l'atteinte du coup mortel; car elle pense qu'elle sera poignardée avant d'être plongée dans le fleuve..... Ses cheveux se dressent sur sa tête..... Frikmann la remet mourante dans les mains de cet homme, et s'éloigne aussitôt avec rapidité..... Clara, immobile et glacée, ferme volontairement les yeux, afin de ne pas même entrevoir encore une fois l'assassin. Son cœur flétri n'a plus la force de palpiter; elle ne respire plus, mais elle a conservé le sentiment et la connoissance..... Elle reste ainsi suspendue un instant entre la vie et la mort..... Tout à coup, ô surprise ! ô saisissement inexprimable !... elle sent les bras

qui la soutiennent la presser doucement, et elle entend soupirer et gémir !..... Ce n'est point une erreur....., on répand des larmes !..... Dieu ! le meurtrier de Jules, le père dénaturé qui sacrifia sa fille, seroit-il capable d'un mouvement de pitié !..... La nature outragée reprend-elle ses droits, et va-t-elle triompher de tant de barbarie !..... Ces étranges idées, loin de ranimer Clara, lui causèrent une nouvelle sorte d'effroi.... Si la cruauté l'emporte, ce combat aura seulement prolongé son supplice ; si la compassion est la plus forte, quelle scène va suivre ces moments pleins d'horreur ! Comment recevoir les embrassements de ce père inhumain ? que feroit-on de son inconcevable et tardive tendresse ?.... Comment baiser cette main homicide ?..... Comment reprendre l'ombre même du respect filial ?..... Toutes ces pensées s'offrirent rapidement à l'imagination de Clara, et l'appareil d'une mort effroyable ne lui parut pas plus terrible..... Cependant les nuages qui déroboient la clarté de la lune se dissipent, on voit renaître le jour le plus doux..... le vent s'apaise, le violent balancement du bateau attaché sur la rive se modère ; dans cet instant, les bras qui soutiennent Clara la soulèvent et la posent assise sur un banc, et elle se trouve vis-à-vis l'objet d'une si doulou-

reuse terreur ; la lune éclairoit son visage baigné de larmes..... Clara lève sur lui avec épouvante un œil sombre et timide ; mais à peine l'a-t-elle aperçu, qu'elle reprend toutes ses facultés, toute sa sensibilité, et se prosternant, elle s'écrie, avec un transport impossible à décrire, ô mon libérateur !.... Elle reconnoît enfin son vénérable ami, elle embrasse les genoux du père Arsène !... Ma fille, lui dit-il, c'est Dieu qu'il faut remercier ! c'est lui qui vous sauve, c'est lui qui daigne calmer cette effrayante tempête, afin que vous ne soyez point engloutie dans les flots, car vous n'aurez pour vous conduire, pendant plus de cinq heures sur ce dangereux fleuve, que le foible bras d'un vieillard.... mais Dieu, protecteur de l'innocence, va guider cette frêle nacelle, ne craignons rien !.... Une enfant et un vieillard qui se livrent à la Providence ne seront point abandonnés sur les ondes.... c'est à l'impie de trembler sur le vaisseau le plus solide et le mieux construit, un abîme est sous ses pieds !.... Mais nous qui n'attendons rien de notre force et de notre industrie, nous voguerons avec sécurité sous la garde du Très-Haut !.... Voyez, ma fille, voyez ces nuages s'abaisser, se dissiper vers l'horizon, et découvrir ce ciel d'azur !... On n'entend plus le tonnerre, on ne sent plus qu'une douce

fraîcheur.... jouissons avec reconnoissance de ce calme subit.... adorons celui qui commande aux éléments.... Ainsi qu'il dissipe les tempêtes des ondes et des airs, il peut, ma fille, faire succéder aux orages de la vie des jours purs et sereins.... Clara écoutoit le père Arsène avec ravissement, elle ne pouvoit se rassasier du plaisir de le revoir; elle venoit de passer subitement d'une horrible agitation et du comble de la terreur à la douce sécurité et au repos le plus parfait; elle savouroit aveo délices le bonheur de cette révolution, aussi miraculeuse qu'inopinée.... Mon père, dit-elle, en pressant dans ses mains les mains tremblantes du pieux vieillard; c'est votre sainteté qui fait mon salut, le ciel veille sur l'infortunée que vous protégez!... Ah! malgré mon sort déplorable, vous me rattachez à cette vie si souvent menacée que je vous dois!.... Vous venez de me faire connoître que mon cœur peut encore éprouver toutes les émotions et tous les transports de la joie la plus vive et la plus pure!.... Oui, je pourrai du moins désormais me rappeler un souvenir ravissant, celui où, jetant le yeux sur vous dans cette nuit mémorable, j'ai reconnu vos traits vénérables et chéris!.... Allons, mon père, laissons-nous aller au cours de ce fleuve, les ondes nous por-

teront vers une rive heureuse, où nous trouverons un asile paisible... Oui, ma fille, reprit le père Arsène, je l'ai déjà choisi pour vous dans ma pensée, cet asile, et vous y jouirez d'une parfaite tranquillité; vous saurez tout demain, maintenant ne songeons qu'à notre navigation. A ces mots, le père Arsène fit asseoir Clara sur de la paille fraîche étendue dans le bateau, elle appuya sa tête sur la planche qui servoit de banc; car elle étoit si foible qu'elle ne pouvoit se soutenir. Quand elle fut ainsi couchée, le père Arsène détacha la barque et se mit à voguer; mais au bout d'une heure, les forces épuisées du vieillard ne lui permirent plus de ramer; il fut obligé de suivre le conseil de Clara; il laissa flotter le bateau, que le vent et le courant dirigeoient naturellement vers le lieu où il vouloit aller. Il éleva au ciel ces mains défaillantes qui ne pouvoient plus qu'implorer l'Éternel! Grand Dieu! dit-il, je remets cette enfant dans vos bras paternels.... Après avoir dit ces paroles, plein de confiance, il se leva, et s'appuyant sur les deux rames, il se tint debout, afin de surveiller mieux la marche du bateau; il contemploit alternativement, et les cieux parsemés d'étoiles, et Clara dont toute l'attitude exprimoit le plus doux repos. En effet, après tout ce qu'elle avoit souffert, après avoir

été, durant six mortels jours, prisonnière et dans l'attente d'un crime affreux qui devoit lui coûter la vie, elle jouissoit d'un calme délicieux : en songeant qu'elle étoit sous la garde du plus vertueux de tous les hommes, elle aimoit à se voir à la merci des flots, et privée de tout secours humain ; avec une conscience aussi pure que la sienne, c'étoit se trouver plus spécialement sous la protection toute puissante de Dieu. Bientôt, cédant moins à la fatigue qu'à la douceur de ses pensées, elle s'abandonna sans prévoyance et sans inquiétude à la Providence, elle se laissa aller à l'assoupissement plein de charme, qui répandoit un baume rafraîchissant dans ses veines. O mon Dieu ! dit-elle, nous flottons parmi des écueils, dans une barque fragile, sur un fleuve redouté ; mais vous êtes avec nous !... qui pourroit nous alarmer ?... ce doux sommeil qui s'empare de mes sens est un hommage de ma foi... A ces mots, ses paupières appesanties se fermèrent, et elle s'endormit profondément. Le saint vieillard attendri veilla sur elle ; il la regardoit avec complaisance en souriant, et cependant ses yeux étoient remplis de larmes !... Cette nacelle alors offrit un tableau digne d'attirer les regards du Créateur. On y voyoit, sous les traits les plus respectables et les plus touchants, l'heureuse sécurité de l'in-

nocence et de la vertu !... Des songes ravissants enchantèrent le sommeil de Clara; elle vit la troupe fortunée des anges entourer son bateau; les uns planoient sur sa tête, les autres imprimoient à la barque un mouvement rapide et doux; elle se sentoit mollement bercée sur les ondes, et elle découvroit dans le lointain des rivages charmants et la perspective la plus brillante.... Son imagination lui retraçoit mille passages consolants et sublimes des saintes Écritures.. il lui sembloit que des voix célestes et prophétiques lui répétoient ces paroles divines :

Il s'est levé pendant les ténèbres une lumière pour les bons....

Celui qui vit sous la protection du Très-Haut demeurera fermé sous l'appui du Dieu du ciel....

Il vous couvrira de ses ailes.... sa vérité vous servira de bouclier....

Dieu a commandé à ses anges de vous garder dans toutes vos voies....

Le Seigneur a fait éclater sa puissance en notre faveur....

Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie (1).

(1) Psaumes 90, 111 et 115.

Tandis que le sommeil bienfaisant du juste réparoit les forces de Clara, et lui rendoit la fraîcheur et la santé, le père Arsène trouvoit aussi les plus douces consolations dans ses méditations et dans ses souvenirs. Dans cette vie, consacrée tout entière à la religion et à l'humanité, il ne pouvoit pas se rappeler un seul malheur personnel. Orphelin dès son enfance, né d'une mère allemande qu'une mésalliance avoit placée en France dans une famille d'agriculteurs, il n'avoit connu de ses parents qu'un oncle établi en Allemagne, et une sœur et des neveux qu'il chérissoit, et qui vivoient dans une ferme auprès de la Rochelle. Engagé dans les ordres sacrés depuis sa première jeunesse, il avoit toujours été le religieux le plus exemplaire et le plus parfait. Dénué de toute ambition, il s'étoit constamment refusé aux honneurs de l'épiscopat. Louable modestie, dont ce siècle religieux a présenté plus d'un exemple (*b*).

On ne fera point le portrait du père Arsène, parcequ'un saint n'a point de caractère particulier; il n'a ni penchant ni système qui lui soit propre; il n'agit que d'après des préceptes connus, ce qu'il fait de plus héroïque n'est jamais qu'une suite de son obéissance; il a perdu le droit frivole d'étonner; on ne se récrie point sur ses actions les

plus sublimes, on dit seulement : il est fidèle; il est conséquent; ce n'est pas lui qu'on admire, c'est la loi divine qui le guide.

La religion peut seule nous détacher de nous-mêmes, en nous donnant par ses magnifiques promesses le plus puissant intérêt à nous attacher à tous les êtres souffrants. Le père Arsène ne connoissoit que les nobles douleurs causées par la pitié; chacune de ses peines avoit laissé dans sa conscience un sentiment consolateur, et préparé pour son heure dernière un souvenir précieux. Nul homme n'étoit aussi facile à pénétrer que lui. Quand on le voyoit rêveur ou vivement occupé, on étoit sûr qu'il méditoit une bonne œuvre, ou qu'il travailloit à l'accomplir. Versoit-il des larmes; on pouvoit dire : il pleure sur les maux d'autrui. La gaieté brilloit-elle sur sa vénérable physionomie, on s'honoroit de partager sa joie, certain que le principe en étoit touchant et vertueux. Le père Arsène étoit-il né sensible? on l'ignore. Comment la pratique constante de la perfection évangélique ne donneroit-elle pas la sensibilité la plus délicate et la plus exaltée? Peut-on voir sans cesse des infortunés sans s'attendrir? Peut-on se dévouer sans aimer? Peut-on s'imposer la loi de cacher avec soin tout ce qu'on fait de bien, sans en jouir intérieurement avec

plus de charme!..... Hélas! qui de nous n'a pas connu que le récit, ou même la confidence d'une action vertueuse, altère toujours la douceur et la pureté du souvenir qu'elle laisse!.....

Le père Arsène avoit pour Clara un attachement paternel, qui, fortifié par les malheurs et la conduite de cette infortunée, étoit devenu le sentiment dominant de son cœur, et le plus tendre qu'il eût jamais éprouvé. Sa piété le préservoit des inquiétudes déchirantes qu'il auroit dû naturellement avoir. Ce n'est que dans les ames religieuses que l'espérance, appliquée même à cette vie, peut avoir une force que rien n'altère; elle est sans bornes, parcequ'elle se fonde sur la puissance de Dieu; et comme elle ne peut naître que par le désir de voir triompher la justice et l'innocence, elle est inébranlable. Le père Arsène étoit persuadé que Clara seroit un jour justifiée d'une manière éclatante. Il le demandoit à Dieu avec tant d'ardeur, qu'il étoit parvenu à n'en pas douter; car l'une des récompenses des prières ferventes est de soulager l'ame du poids de l'inquiétude et de la remplir de la plus ferme confiance.

Durant le reste de la nuit, le père Arsène reprit plus d'une fois les rames, et se remit au travail. Clara dormoit toujours; mais un quart d'heure

après le lever du soleil, le vieillard enchanté découvrant le bois où l'on devoit s'arrêter : Réveillez-vous, ma fille, s'écria-t-il, réveillez-vous, nous voilà près du rivage solitaire où nous allons débarquer!... A ces mots, Clara se soulève, joint les mains et remercie le ciel!..... Maintenant, dit le vieillard, vous voilà hors de tout danger!..... Enfant de la Providence!..... Non, ce n'est point en vain que Dieu vous a préservée deux fois d'une mort affreuse qui paroissoit inévitable; puisque sa bonté vous fit descendre de l'échafaud, et qu'elle vient de vous tirer du sinistre château de Rosmal, elle vous réserve de hautes destinées..... Ma fille, tout est possible à Dieu, vous serez heureuse!..... Ah! répondit Clara, depuis que je vous dois la vie j'ai le pressentiment que j'obtiendrai, sinon le bonheur, du moins la tranquillité!..... C'est à vous, mon généreux protecteur, à me rendre digne d'un meilleur sort, en perfectionnant cette raison dont vous avez développé les premières lueurs..... L'école du malheur me sera moins utile que vos sages conseils!..... Mon enfant, reprit le père Arsène, je ne vous demande qu'une seule chose, c'est d'écarter de votre souvenir un homme intéressant et vertueux, mais qui ne peut jamais devenir votre époux. — Oui, je vous promets de ne jamais penser à lui

volontairement. Mais cet effort me sera moins pénible quand je pourrai croire que cet infortuné supporte la vie sans désespoir. Si le temps amène pour lui quelques consolations, ne me le laissez point ignorer; alors j'aurai moins de peine à ne pas m'occuper de lui!.... O puisse-t-il trouver une épouse tendre et vertueuse! puisse le ciel lui redonner un fils digne de le consoler! Mes vœux les plus ardents seroient exaucés!..... — Ma fille, vous apprendrez par moi tous les changements qui pourront arriver dans sa situation. Comme il disoit ces mots, la barque touchoit le rivage. Le bon religieux chargea sur ses épaules une petite valise qui contenoit une partie des vêtements de Clara, et que Frikmann avoit portée dans le bateau, tandis que Clara, arrachée de son appartement, étoit dans celui de Montalban. On descendit à terre, et le père Arsène donnant le bras à Clara : Maintenant, lui dit-il, vous devez quitter pour toujours le nom malheureux que vous portez. Désormais vous vous appellerez Olympe. D'ailleurs vous ne serez point obligée de faire des mensonges ou de conter une fausse histoire; il suffira de dire, dans les lieux où je vous mène, que vous avez éprouvé de grands malheurs sans les mériter, et que vous avez besoin d'asile. Clara fut charmée de changer de nom; il lui

sembla que c'étoit changer de destin, qu'elle alloit renaître et recommencer une nouvelle carrière : elle ne pouvoit envisager de bonheur avec des souvenirs affreux, ineffaçables ; mais elle jouissoit de la douceur de se trouver délivrée du poids accablant de l'ignominie et de ne plus dépendre que du père Arsène.

Après avoir fait cinq ou six cents pas, en tournant le dos au fleuve, on se trouva sur la lisière d'un bois charmant, et Clara se retournant admira la vue délicieuse formée par le Rhône, la rive opposée, et la beauté du soleil levant. Le père Arsène lui proposa de s'arrêter, et de déjeûner là, car il avoit apporté du fruit dans un petit panier que Clara tenoit à son bras. Ils s'assirent sur l'herbe; et après un repas frugal, Clara, questionnant le père Arsène sur les moyens qu'il avoit employés pour la délivrer, il satisfit sa curiosité dans ces termes :

« En recevant votre billet, je fus d'autant « plus affligé que j'imaginai facilement le sort « qu'on vous préparoit !.... Cependant, sachant « que le maître du château de Rosmal étoit re- « tenu pour une quinzaine de jours à Paris, j'eus « l'espoir, avec l'aide du ciel, de vous sauver. « Je désirois, suivant vos intentions, ne pas « toucher à la somme qui me restoit de votre

« diamant vendu ; et tandis qu'un ami préparoit « tout pour mon voyage, je vendis toutes vos « pierreries ; j'en eus quatre mille francs. Ne « trouvant pas cette somme suffisante, je m'a- « visai, pour l'augmenter, d'un moyen qui me « réussit. Je suis connu de l'association charitable « composée des dames de tout rang et de tout « âge, formée par les soins du vertueux Vincent « de Paule. Je savois que ces dames n'hésitent « jamais à faire une bonne œuvre, que leur ma- « gnifique libéralité fournit à la fois les fonds « nécessaires pour des établissements publics, et « des sommes immenses pour des aumônes par- « ticulières et secrètes (c). Je fus trouver la jeune « dame qui les préside (1) : sans nommer ni « désigner personne, et sans employer de dé- « guisements, j'intéressai vivement cette dame. « Je lui dis qu'une jeune personne parfaitement « innocente, dont j'étois le directeur, venoit « d'être enlevée par les ordres d'un homme per- « vers; mais que si je pouvois aller promptement « à son secours j'avois une espérance très fondée « de la sauver. Ce récit me valut cent louis. Je « partis aussitôt en poste dans une petite carriole « qui me fut prêtée. Je connoissois ce pays, où je

(1) La présidente Goussault.

« suis venu plusieurs fois en mission. Je me ren-
« dis d'abord dans le lieu où je vais vous mener,
« certain de trouver là un ami fidèle qui pourroit
« m'être utile. J'avois laissé ma voiture à trois
« lieues de cette solitude, et je vins ici à cheval.
« Je dis seulement à mon ami que je reviendrois
« chez lui passer un jour avec une jeune personne
« nommée *Olympe*, et je convins avec lui de ce
« qu'il pouvoit faire pour moi. Il y a huit lieues
« d'ici à Rosmal; mais voulant m'y rendre seul,
« il m'eût été impossible d'aller ainsi par eau
« contre le cours du fleuve. Le chemin par terre
« est excessivement difficile; on ne peut le faire
« qu'à pied; il faut sans cesse gravir des mon-
« tagnes et des roches escarpées, ou suivre des
« sentiers étroits et tortueux entourés de préci-
« pices. Cependant il fallut prendre cette route.
« Mercredi dernier je partis une heure avant le
« jour, un peu avant cinq heures du matin;
« j'avois mis quelques provisions dans un havre-
« sac, car je devois être treize ou quatorze heures
« en route; et je ne voulois m'arrêter dans au-
« cune chaumière. Comme je vous l'ai dit, j'avois
« déjà fait deux fois ce voyage pour aller donner
« des instructions religieuses aux pâtres disper-
« sés sur ces montagnes, qui n'avoient alors ni
« pasteurs ni églises. J'ai contribué depuis à leur

« procurer ces secours spirituels, et j'ai eu la satis-
« faction de poser la première pierre de la pre-
« mière église rustique bâtie parmi ces rochers.
« Aussitôt que parut le jour, je me retrouvai
« avec plaisir dans ces lieux sauvages que j'avois
« parcourus pour la première fois dans ma jeu-
« nesse. J'aimois à me rappeler combien la reli-
« gion avoit adouci les mœurs rudes et grossières
« de ces paysans, et les preuves de reconnois-
« sance et d'attachement qu'ils m'avoient prodi-
« guées; en même temps ce souvenir me faisoit
« craindre de les rencontrer, certain qu'ils vou-
« droient m'arrêter plusieurs jours. J'évitai avec
« soin de passer devant les chaumières et devant
« le seul petit village qui soit situé dans cette
« étendue de pays. Dix ans s'étoient écoulés de-
« puis mon dernier voyage, et je reconnoissois
« parfaitement ma route. Les pays très peuplés
« changent sans cesse d'aspect ; l'homme, qui
« doit rester si peu de temps sur la terre, n'est
« jamais content de son séjour : son inconstance
« même prouve que rien là ne doit le satisfaire
« et le fixer; dès qu'il est en force et qu'il en a
« les moyens, il bouleverse ce qu'il ne peut em-
« bellir. Dans les déserts, tout est immuable
« comme la nature. Je reconnoissois tout ce que
« j'avois vu jadis ; je n'admirois rien de per-

« fectionné, mais je ne trouvois rien de dé-
« truit.

« A midi je fus obligé de me reposer : la
« chaleur étoit excessive, et ma fatigue extrême.
« Je m'assis à l'ombre, auprès d'une source dont
« le murmure et la fraîcheur sembloient inviter
« au repos, et, au bout de quelques minutes, je
« m'endormis. Je me réveillai après une heure
« de sommeil ; mais je me trouvai si appesanti,
« que j'eus beaucoup de peine à me relever pour
« continuer ma marche. J'aurois vivement re-
« gretté la vigueur que les années m'avoient ôtée,
« si je n'eusse pensé que Dieu donne toujours
« la force nécessaire pour accomplir une bonne
« œuvre. En effet, sans un secours divin, je n'au-
« rois jamais pu me rendre le jour même à Rosmal.
« Encore assoupi, je marchois lentement ; et
« j'avois à peine fait cent pas, que j'entendis un
« grand nombre de voix parler bas tout près de
« moi. J'avançai, et mon étonnement fut ex-
« trême en voyant une table dressée sous l'om-
« brage formé par six beaux mûriers : la table,
« posée devant une roche tapissée de verdure
« qui pouvoit servir de siège, étoit couverte de
« fruits et de laitage ; à la droite du siège rus-
« tique s'élevoit un autre rocher, d'où s'élançoit
« en cascade une fontaine de l'eau la plus pure.

« Ces bons pâtres m'avoient aperçu dans l'instant « où je venois de m'endormir ; ils s'étoient ras- « semblés à la hâte au nombre de vingt-cinq ou « trente, et m'avoient préparé cette douce sur- « prise. Il fallut encore s'arrêter là, et se mettre « à table. Les pâtres se pressoient autour de moi, « en parlant tous à la fois. L'un se vantoit de « m'avoir le premier reconnu, l'autre d'avoir été « chercher ses voisins ; plusieurs femmes me re- « mercioient de les avoir mariées jadis. On m'a- « menoit des enfants de neuf à dix ans que j'avois « baptisés dans mon dernier voyage ; on me sup- « plioit de séjourner dans ces montagnes, et l'on « m'accabloit de questions sans écouter les ré- « ponses. Pendant mon repas champêtre, d'autres « montagnards accoururent de tous côtés, et « bientôt la multitude qui m'environnoit se « trouva triplée ; enfin je parvins à me faire « écouter. A cette scène bruyante succéda tout « à coup le plus profond silence. Je déclarai que « j'étois obligé de me rendre le soir au lieu où « l'on passe le bac, pour aller à Rosmal ; mais « que je promettois de revenir l'été prochain, « uniquement pour eux, si mes supérieurs me « le permettoient, et si Dieu ne disposoit pas de « moi d'ici là. Alors on ne me retint plus ; mais « on s'écria qu'il falloit m'accompagner durant

« les deux premières lieues, parceque c'étoit le
« chemin le moins praticable de toute cette côte,
« et qu'ils me porteroient dans les endroits les
« plus dangereux. Il fut décidé qu'on tireroit au
« sort pour me donner quatre guides, et le sort
« tomba sur quatre jeunes montagnards qui me
« suivirent en effet. Comme je me disposois à
« partir, toute la multitude me demanda ma
« bénédiction, que je leur donnai avec un pro-
« fond attendrissement, debout sur la roche qui
« m'avoit servi de siège pendant le dîner. Ce fut
« ainsi que je me séparai de ces bonnes gens; et
« jamais un guerrier, un potentat, en revoyant
« les pays conquis par sa valeur, n'éprouva une
« satisfaction comparable à celle que je ressentis
« en me retrouvant, dans ces contrées sauvages,
« au milieu de ce troupeau fidèle dont je fus le
« premier pasteur. Mes guides me furent très
« nécessaires; ils m'épargnèrent toutes les fatigues
« de la route la plus pénible; car, malgré ma
« résistance, ils me portèrent durant une partie
« du chemin, et même ils me l'abrégèrent beau-
« coup, en me prenant sur leurs épaules pour
« passer un torrent dans lequel ils se plongèrent,
« s'enfonçant dans l'eau jusqu'à la ceinture. Ar-
« rivés à un lieu nommé la Roche des Églantiers,
« nous nous quittâmes; je tirai de mon bréviaire

« quatre images que je leur distribuai, et qu'ils « reçurent avec la foi et la simplicité de recon- « noissance la plus touchante.

« J'arrivai au bac à sept heures du soir. En « moins de vingt minutes je me trouvai sur « l'autre rive, et à deux cents pas du château « de Rosmal. Il faisoit nuit ; mais le temps étoit « clair et serein, et je bénis le ciel en apercevant « les tours de ce vieux château. Je vis une lu- « mière au second étage, et je m'attendris en « pensant que c'étoit peut-être là votre chambre ; « je vous vis, ma fille, remplie de craintes si- « nistres, de terreur, de résignation et de piété. « J'aimois à penser que, tandis que vous invo- « quiez Dieu, votre prière s'exauçoit, et que « Dieu me conduisoit vers vous pour vous dé- « livrer !..... Je m'avançai seul vers la grille du « château, dont la morne tranquillité me surprit. « Je sonnai ; au même instant une vieille ser- « vante, avec un accent allemand, vint me parler. « Je me fis connoître pour un religieux ; je de- « mandai l'hospitalité : elle m'ouvrit la grille sur- « le-champ. Elle me conduisit dans une petite « chambre au rez-de-chaussée, m'y laissa seul, « et revint un moment après en apportant de la « lumière et des draps pour faire mon lit. Je lui « demandai si le maître du château étoit chez lui.

« Non, répondit-elle; mais il arrivera sous peu « de jours. Je lui fis encore quelques questions; « je m'aperçus que cette femme n'osoit parler, et « qu'elle en avoit néanmoins grande envie, ce qui « donnoit un singulier tour à sa conversation. « Elle me répondoit d'abord avec une sécheresse « qui m'imposoit silence; et ensuite, sans être « interrogée, elle me contoit d'elle-même plu- « sieurs choses avec le ton mystérieux de la con- « fiance. C'est ainsi qu'elle m'apprit que Frikmann, « concierge du château, étoit Allemand, ne savoit « pas un mot de français, aimoit beaucoup l'ar- « gent, et disposoit de tout en l'absence de son « maître, qu'il servoit par intérêt et par habitude « beaucoup plus que par attachement. Je profitai « de toutes ces lumières, et je connus que le « ciel m'avoit véritablement choisi pour vous dé- « livrer, puisque, par un bonheur qui ne peut « être l'effet du hasard, je savois parfaitement « l'allemand, ayant passé ma première jeunesse « chez des parents de ma mère; et si je n'avois « pu m'exprimer dans cette langue, mon voyage « eût été entièrement inutile.

« Je me couchai plein d'espérance. Je me levai « avec le jour, et je fis dire à Frikmann, par la « servante, que je désirois l'entretenir un moment, « que je l'attendrois sur le bord du Rhône près

« de la maison du batelier; et je sortis aussitôt
« du château, ne voulant pas, après ma confi-
« dence, m'y trouver renfermé au pouvoir du
« concierge. Frikmann vint me joindre sur les
« sept heures du matin. Je lui dis brièvement
« qu'une personne charitable, touchée de vous
« savoir entre les mains d'un père sévère et rigou-
« reux, vouloit vous placer, pour le reste de vos
« jours, dans une solitude où vous ne seriez
« jamais connue; que vous changeriez de nom;
« que l'on feroit courir le bruit de votre mort,
« et que j'avois imaginé une manière de vous
« emmener qui rendoit ce plan très possible; et
« je lui en rendis compte. Enfin j'ajoutai que
« s'il acquiesçoit à ma proposition, je lui donne-
« rois cinquante louis. Frikmann réfléchit comme
« un homme très tenté; puis il me répondit que
« son maître lui mandoit qu'il le récompenseroit
« magnifiquement, s'il vous gardoit avec une par-
« faite vigilance. Je lui dis que son maître étoit
« ruiné. Frikmann n'eut pas l'air de me croire;
« il me demanda quelques heures pour faire ses
« réflexions, et me quitta sans rien conclure. Un
« évènement inattendu le détermina tout à coup.
« Ce jour même des gens de justice, conduits par
« deux créanciers, vinrent visiter le château, et
« mettre les scellés par-tout. Alors Frikmann, con-

« noissant, à n'en pouvoir douter, l'état des af-
« faires de son maître, n'hésita plus; il vint me re-
« trouver: nous convînmes qu'il vous amèneroit à
« minuit pour vous remettre entre mes mains. Je
« lui donnai dix louis d'arrhes, et je promis de
« lui donner le reste quand vous entreriez dans le
« bateau; ce que je fis effectivement. Vous étiez
« si troublée que vous ne remarquâtes pas que
« je lui donnois une bourse, qu'il reçut en tenant
« la corde attachée à la barque, et qu'il ne lâcha
« cette corde qu'après avoir examiné et compté la
« somme. Je revis encore Frikmann, qui m'apporta
« la valise qui contenoit vos vêtements. Voici la
« fable que Frikmann doit conter à son maître : il
« lui écrira que vous ayant logée dans l'apparte-
« ment désigné par lui, vous aviez conçu la folle
« idée de vous échapper par l'une des fenêtres qui
« donne directement sur le Rhône, parceque vous
« aviez pu voir un bateau vide attaché à un anneau
« de la muraille; que durant la nuit vous aviez lié
« vos draps coupés en lanières à votre fenêtre; que
« le lendemain on avoit trouvé cette lanière rom-
« pue, votre fenêtre ouverte, l'un des rebords du
« bateau ensanglanté, et un pan de robe de mous-
« seline accroché au bateau. En effet, toutes ces
« choses seront ainsi préparées par Frikmann et
« vues par des témoins; ainsi il passera pour cer-

« tain que vous avez péri dans le Rhône. D'ailleurs
« Frikmann ne peut être soupçonné de séduction,
« puisque vous n'aviez ni or ni pierreries à lui
« donner. Il ne craint plus le retour de son maître,
« qui, prévenu par un courrier de la saisie faite au
« château, n'osera plus y revenir. Il va chercher
« à se placer d'une autre manière, et je lui ai dit
« que s'il vous gardoit fidèlement le secret sur
« votre existence, même après avoir quitté son
« maître, il pouvoit avec confiance recourir à
« moi pour le protéger et le servir avec zèle, et
« je lui ai donné une adresse pour m'écrire en
« cas de besoin. J'aurois désiré vous instruire
« d'une partie de ces détails, et vous épargner
« une partie des terreurs que vous avez dû
« éprouver lorsqu'on vous entraîna au milieu de
« la nuit sur les rives du fleuve; mais Frikmann,
« par une défiance ridicule, n'a jamais voulu se
« charger de vous remettre un billet écrit en fran-
« çais qu'il n'auroit pu lire. Il a même refusé de
« vous porter ma simple signature, répétant tou-
« jours que cela étoit inutile au succès de la chose.
« Il est vrai qu'ignorant le crime de son maître,
« il ne pouvoit savoir tout ce que vous aviez à
« craindre de lui. Je ne puis vous exprimer ce
« que je ressentis en vous attendant dans le ba-
« teau, depuis neuf heures du soir jusqu'à minuit!

« Non que je doutasse du succès; la tempête af-
« freuse qui s'éleva n'ébranla pas un seul instant
« ma foi; mais je songeois à vos craintes, et je
« souffrois avec vous!....

« Grand Dieu! disois-je, c'est pour faire éclater
« mieux votre puissance aux yeux de cette enfant,
« que vous avez choisi pour son libérateur un
« foible vieillard! Vous voulez que ces débiles
« mains la conduisent au port, malgré la nuit
« profonde, malgré les flots irrités, les vents con-
« traires et l'orage! Elle ne s'est point *appuyée*
« *sur un bras de chair*, elle a mis en vous toute
« son espérance, et vous voulez qu'elle recon-
« noisse que c'est à vous seul qu'elle doit son sa-
« lut!... Non, ces nuées épaisses qui voilent les
« cieux, ces éclats de la foudre ne sauroient m'ef-
« frayer! Ne pouvez-vous pas, Seigneur, par un
« mot de miséricorde dissiper les ténèbres, *éclai-*
« *rer ceux qui sont assis dans l'ombre de la*
« *mort, et conduire nos pieds dans le chemin*
« *de la paix* (1)?... Tout à coup j'entendis se
« rompre, avec un fracas épouvantable, les mâts
« d'un grand bateau amarré près du bac, et dont
« j'avois admiré, durant le jour, la grandeur et
« la solidité; et notre frêle barque, si violemment

(1) Cantique de Zacharie.

« ballottée, résiste à tout l'effort de la tempête!...
« Ah! m'écriai-je, qu'est-ce que la force appa-
« rente, si Dieu ne la soutient pas?... Comme je
« disois ces paroles, j'entendis la voix de Frikmann
« qui me parloit en allemand pour me donner le
« signal convenu. Quand vous entrâtes dans le
« bateau, je remerciai Dieu qui, en me confiant
« un dépôt si cher, me commandoit de consacrer
« tous mes soins à sa conservation, puisqu'il me
« donnoit pour vous une affection si paternelle....
« Vous étiez presqu'évanouie; je craignis de vous
« causer une révolution funeste en me faisant con-
« noître brusquement.... et j'hésitai quelques mi-
« nutes à vous parler... » Vous savez le reste, ma fille.... Clara, pénétrée d'attendrissement et de reconnoissance, essuya ses yeux pleins de larmes. Oui, dit-elle, je suis votre enfant, je ne veux vivre désormais que pour vous obéir, certaine que je ferai toujours ainsi la volonté de Dieu.

Dans ce moment on entendit sonner une cloche, ce qui, dans ce lieu désert, surprit Clara. Il est sept heures, dit le père Arsène; venez, ma fille, entendre la messe : j'aurois voulu vous informer de mes projets sur vous.... Mon père, interrompit Clara, dans cette nuit où le ciel nous a guidés si miraculeusement, m'avez-vous vouée à Dieu? Mon ame tout entière ratifieroit cet en-

gagement!.... — Non, ma fille, vous êtes libre. Qui sait les desseins de Dieu sur vous!.... — J'avoue qu'un cloître seroit l'asile que je préférerois à tout autre. Si vous me permettiez d'y fixer à jamais ma destinée par des vœux irrévocables? — Dans votre situation, c'est une chose impossible: si l'on déclaroit qui vous êtes, on ne vous recevroit pas, ou votre père pourroit s'y opposer; vous retomberiez sous son autorité, et d'ailleurs vous me feriez manquer à la parole que j'ai donnée à Frikmann. Il faudroit donc vous faire admettre sous un nom supposé, et même produire un faux acte baptistaire. Ainsi, vous voyez qu'il n'y faut pas penser; et puisque vous me donnez sur vous les droits d'un père, je vous défends, ma fille, de vous lier sur ce point par aucun vœu secret et conditionnel. — Je vous obéirai, et croyez, mon père, que jamais je n'aurois fait un vœu sans vous consulter.

En parlant ainsi, le père Arsène et Clara traversoient le bois: après avoir marché un demi-quart d'heure Clara aperçut un ermitage bâti sur colline, entouré d'une jolie vigne. Presqu'au même moment on vit descendre de la colline un vénérable ermite, quoique moins âgé de dix ou douze ans que le père Arsène. Voilà, dit ce dernier, mon ami le plus cher!... En effet, la joie

brilloit sur le visage de l'ermite en s'avançant vers le père Arsène, qu'il aborda avec l'expression de la tendresse la plus respectueuse. Clara, qui n'avoit jamais vu d'ermite, regardoit celui-ci avec une curiosité mêlée d'étonnement ; car la beauté de sa figure, la noblesse et la politesse de ses manières, donnoient à toute sa personne quelque chose de très frappant. Il étoit suivi d'un jeune homme de treize ou quatorze ans, son élève, seul compagnon de sa solitude, qui, par son ordre, débarrassa le père Arsène de la valise de Clara, et la porta à l'ermitage. On monta la colline, et laissant à gauche l'ermitage, on entra dans une grotte assez spacieuse, creusée dans le rocher par la seule nature ; une simple haie de bois d'épine en fermoit l'entrée. L'intérieur étoit parfaitement éclairé par une ouverture faite au milieu du plafond ; des festons et des guirlandes de pampre, de lierre, de roses sauvages et de liserons, s'échappoient autour de cette ouverture, et, suspendus en l'air, retomboient dans la caverne, en formant à cet endroit de la voûte une élégante couronne de verdure et de fleurs. Au fond de la grotte s'élevoit un simple autel de pierre grise polie, entouré de superbes orangers, et placé à côté d'une fontaine naturelle dont l'eau limpide et pure s'étoit creusé un ruisseau dans le

milieu de ce temple champêtre. L'ermite, en consacrant cette grotte où sa sépulture étoit marquée, avoit fait une fondation par laquelle l'un des religieux du couvent de la petite ville voisine étoit obligé d'y venir dire la messe tous les jours.

On n'entra jamais dans cette église rustique par hypocrisie, ou par bienséance, ou par curiosité pour admirer les chefs-d'œuvres des arts. La prière y fut toujours l'expression fidèle d'un sentiment profond; la foi plus parfaite, la piété plus tendre y trouvoient aussi plus de consolation. Ce fut là que Clara, remerciant Dieu avec toute l'effusion d'un cœur sensible et reconnoissant, reprit non seulement de nouvelles forces, mais une vie nouvelle. Clara pria avec espérance pour Valmore!... Elle pouvoit là s'occuper encore de lui; la religion lui permettoit de déposer dans le sein de Dieu des vœux si purs, que la seule charité chrétienne auroit pu les former. Dieu daigna lui répondre.... Tout à coup elle tressaille, ses joues se colorent du plus vif incarnat, ses yeux, baignés de larmes, restent fixés à la voûte, ses mains jointes se serrent avec transport.... Dieu lui parle!.... elle ne respire plus, elle écoute; une voix secrète, mais distincte, lui dit: *Tu seras heureuse, même sur la terre. Plus d'un demi-*

siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances. Cet oracle consolateur, qui pouvoit être produit par l'imagination, fut recueilli par la foi la plus vive, et il changea subitement le destin de Clara. Au lieu de la force donnée par le courage et la résignation qu'elle avoit eue jusqu'alors, elle fut revêtue, non pour un moment d'exaltation, mais à jamais, de la force triomphante. Inspirée par la confiance et par la certitude d'un éclatant succès, une joie céleste entra dans son cœur, en guérit toutes les blessures, le remplit tout entier, et s'y fixa. Débarrassée de toute prévoyance comme de toute inquiétude, elle ne vit plus dans son existence qu'un seul soin nécessaire, celui de ne jamais s'écarter un instant de la route glorieuse de la vertu. Elle sortit de la grotte sainte, fortifiée contre le passé, satisfaite du présent, et calme sur l'avenir.

Cette révolution dans l'existence de Clara fut préparée par tant de pensées habituelles, par une vie si remplie d'innocence, et par un si grand nombre de sacrifices généreux, que, même en la considérant seulement comme le simple effet produit par une imagination exaltée, elle n'aura rien de surprenant pour ceux qui connoissent le cœur humain. Mais cette puissance merveilleuse et souveraine de l'imagination n'est donnée qu'à

la vertu, le vice ne peut l'avoir. Toujours matériel, le vice agit sur les sens et non sur les plus nobles parties de nous-mêmes; il enflamme le sang, la vertu élève l'ame : une extrême exaltation ne sauroit exister sans un grand motif d'admiration et d'amour; et l'une des malédictions de la sagesse suprême contre le vice et la fausse vertu fut cet anathème: *Tu n'éprouveras jamais de véritable enthousiasme.*

On quitta la grotte pour aller à l'ermitage, où l'on trouva un repas champêtre d'une élégante simplicité. Le père Arsène dit à Clara qu'il comptoit la mener chez sa nièce, dans une riche ferme auprès de la Rochelle : et pour éviter d'être remarqués dans ces environs, poursuivit-il, nous resterons ici jusqu'à la nuit; alors, avec des chevaux qu'on nous procure, nous nous rendrons à la petite ville voisine, nous y trouverons, à neuf heures du soir, une voiture publique qui nous conduira à la Rochelle. Clara trouva cet arrangement parfait, et, après le dîner, montrant un extrême désir de connoître les causes de l'amitié réciproque de l'ermite et du père Arsène : J'aurai, lui dit l'ermite, un grand plaisir à satisfaire votre curiosité, car le père Arsène est le seul héros de mon histoire; et le récit de mes malheurs sera toujours aussi celui de ses bienfaits et de ses ac-

tions généreuses. Ici le père Arsène interrompit son ami avec une sorte de sévérité pour refuser ces éloges et pour les défendre; l'ermite promit de ne plus le louer que par les faits; et après un moment de recueillement, il reprit la parole et conta l'histoire suivante :

« Je n'entrerai point dans les détails des erreurs « de ma jeunesse. Je ne dois me les rappeler « que pour les déplorer devant Dieu!..... Je ne « vous entretiendrai que des résultats de mes « fautes, et de l'évènement qui m'a conduit ici.

« Je suis le dernier rejeton d'un sang illustre.... « Mon nom, que j'ai fait vœu de taire, ne sera « jamais connu que du père Arsène..... Des « passions violentes égarèrent ma jeunesse; elles « m'entraînèrent dans des imprudences et dans « des profusions qui causèrent ma disgrace à la « cour, et la perte presque entière de ma fortune. « Ce fut à cette époque (j'avois vingt-cinq ans) « qu'un incident malheureux me procura le bon- « heur de connoître le père Arsène. Etant à « Paris, au mois de septembre, je fut réveillé « tout à coup, sur la fin de la nuit, par un grand « tumulte; je me levai précipitamment, et j'appris « que le feu venoit de prendre avec violence à la « maison qui touchoit la mienne. Les premiers « secours furent mal donnés, et en moins de vingt

« minutes l'incendie fit des progrès effrayants.
« J'étois descendu dans ma cour, le jour com-
« mençoit à paroître, et je vis que le feu alloit
« gagner ma maison, si la communication n'étoit
« pas promptement coupée; et je n'eus à cet
« égard aucune espérance, parceque ce côté étoit
« trop embrasé pour qu'on osât en approcher;
« les maçons placés sur les toits s'en éloignoient
« tous, lorsque je vis paroître une troupe de reli-
« gieux marchant courageusement sur ces toits
« brûlants qui s'écrouloient de toutes parts : sol-
« dats intrépides, héros de la charité chrétienne,
« bravant le danger et la mort, non pour la
« gloire humaine, ou pour la fortune, mais pour
« sauver la vie ou seulement les propriétés de
« leurs frères, eux qui renoncent pour jamais à
« tous les biens terrestres!..... Ils s'emparèrent
« des haches que tenoient les maçons fuyards;
« mais ils étoient devancés par l'un d'entre eux
« qui s'avançoit à leur tête, et qui, par sa taille
« haute et majestueuse, et l'assurance de son
« maintien, paroissoit fait pour commander aux
« autres. En effet, il se précipita dans l'endroit
« le plus dangereux, et donna le premier coup
« de hache, en même temps il avoit l'œil sur ses
« compagnons et leur indiquoit ce qu'ils devoient
« faire; ils coupèrent la communication, et leur

« retraite fut très périlleuse, sur-tout pour celui « dont j'avois particulièrement admiré le courage « et la présence d'esprit; car s'étant beaucoup « plus avancé que les autres, il se retira le dernier, « et son agilité ne put le préserver de plusieurs « brûlures aux jambes et aux bras; il reçut une « blessure plus grave encore, une solive enflam- « mée tombant sur son épaule la lui démit..... « La violence du coup le terrassa; tous les specta- « teurs rassemblés dans ma cour et dans la rue « le crurent tué; il avoit fixé sur lui l'atten- « tion générale, et l'intérêt qu'il inspiroit se « manifesta par un seul cri de toutes les voix « réunies de cette multitude; aussi la joie fut-elle « universelle, lorsqu'on le vit se relever et mar- « cher..... Je volai dans cette maison voisine, et « j'y arrivai au moment où ce brave religieux « couvert de blessures, et dans l'état le plus déplo- « rable, étoit enfin descendu dans un petit jardin; « plusieurs personnes le soutenoient dans leurs « bras, car ses forces l'avoient tout-à-fait aban- « donné. Je m'emparai de lui, en disant que j'en « avois le droit, puisqu'il venoit de préserver ma « maison de l'incendie; j'aidai à le transporter « dans la mienne; j'envoyai chercher un chirur- « gien, je le vis panser, et je le gardai jusqu'à ce « qu'il fût en état d'être transporté sans danger

« dans son couvent, où, malgré mes instances, il « vouloit absolument retourner. Vous devinez « facilement que ce religieux étoit le père Arsène, « âgé alors de trente-huit ans!..... Trente années « se sont écoulées depuis..... Le temps a produit « de l'altération dans ses traits, mais son cœur n'a « point changé!.....

« Depuis cette époque, ma vie ne fut qu'un « enchaînement affreux d'infortunes. Enfin la « trahison la plus noire, et l'abandon total d'une « personne que j'avois le malheur d'aimer passion- « nément, mit le comble à tant de maux. Cepen- « dant un lien me retenoit encore à la vie, il « me restoit un ami fidèle!..... La guerre s'étant « rallumée, je partis avec mon ami pour l'armée « des royalistes, et nous nous trouvâmes au « combat de Villemur, où le duc de Joyeuse, qui « commandoit les rebelles, fut défait et se noya « dans le Tarn (1). La victoire commençoit à se « déclarer pour nous, lorsque je vis tuer à mes « côtés le seul ami qui me restât sur la terre.....

« Je lui avois promis de supporter la vie; dans « l'égarement de ma douleur, je pensai que sa

(1) Antoine-Scipion de Joyeuse, frère du guerrier capucin, le père Ange de Joyeuse.

« mort me donnoit le droit de disposer de moi-
« même..... Il m'est donc permis de mourir!
« m'écriai-je, et je m'élançai dans les rangs enne-
« mis, non pour y chercher la gloire, dont j'étois
« même détaché, mais pour y trouver la fin d'une
« existence abhorrée. Je combattis long-temps
« en désespéré sans recevoir une seule blessure;
« enfin, à la nuit tombante, et dans le moment
« même de la déroute de l'ennemi, je fus percé
« de deux coups de baïonnettes: renversé, foulé
« aux pieds des chevaux, je perdis connoissance,
« et l'on me laissa pour mort sur le champ de
« bataille. Le combat qui avoit été long ne finit
« qu'à la nuit; et les vainqueurs, fatigués, déci-
« dèrent qu'on n'enlèveroit les morts qu'à la
« pointe du jour. Le champ de bataille étoit
« éloigné de toute habitation. La maison la plus
« voisine de cette plaine étoit le presbytère d'un
« petit village, dont le curé venoit de mourir.
« Depuis huit jours un religieux desservoit cette
« cure, en attendant la nomination d'un nouveau
« pasteur. Ce religieux, apprenant par quelques
« soldats fourvoyés ou fuyards que le combat
« étoit fini, imagina d'aller seul visiter le champ
« de bataille, dans l'espoir d'arracher à la mort
« quelques victimes de la guerre. Après avoir fait
« un quart de lieue, il se trouva dans cette plaine,

« qui, peu d'heures auparavant, présentoit le ta-
« bleau le plus tumultueux de la haine et de la fu-
« reur, et qui maintenant silencieuse, solitaire,
« n'offroit plus à ses regards que les funestes ré-
« sultats de la discorde, des champs ravagés et la
« mort. Le religieux, guidé par le plus tendre sen-
« timent d'humanité, traversa ces tristes lieux en
« versant de pieuses larmes à la vue de ces guer-
« riers étendus dans la poussière; osant interro-
« ger la mort, il examina tous ces cadavres. Là,
« sa voix plaintive les appelle; l'écho, que des
« cris belliqueux ont fait retentir durant le jour,
« ne répète plus dans cette nuit lugubre que les
« accents de la pitié..... Ici cet envoyé du ciel
« met un genou en terre, se penche pour écouter
« s'il pourra recueillir un soupir et donner une
« dernière bénédiction!.... Tandis que sa charité
« brûlante prodigue tant de soins superflus, tout
« est glacé, tout est immobile autour de lui; en
« pressant dans ses bras des corps inanimés, il
« a vainement souillé de sang ses vêtements et
« ses mains!..... Mais Dieu qui l'inspire est avec
« lui. Un zèle si saint ne sera point infructueux,
« il va recevoir sa récompense, un infortuné sera
« sauvé!..... Il s'approcha de moi, posa sa main
« sur mon cœur, sentit un foible battement, et,
« transporté de joie, me soulève, bande mes

« plaies, me charge sur ses épaules, et se décide à « m'emporter chez lui (*d*).

« En reprenant l'usage de mes sens, je me « trouvai dans une chambre, sur un lit, et dans « les bras d'un homme dont je ne voyois pas le « visage..... Je fus quelques instants sans pou- « voir renouer le fil rompu de mes idées; enfin « recouvrant toute ma connoissance, je ne revins « à la vie qu'avec horreur, et je me livrai à tous « les transports insensés du désespoir..... Qui « m'a réveillé d'entre les morts? m'écriai-je, « quelle main ennemie veut prolonger mon sup- « plice?..... Qui que tu sois, n'attends point de « reconnoissance d'un infortuné qui a tout perdu « et qui veut mourir..... laisse-moi..... A ces « mots je fis un pénible effort pour me soulever; « en me retournant, je regardai celui qui me « tenoit dans ses bras, et je fus pétrifié d'éton- « nement en reconnoissant le père Arsène!.... Je « ne l'avois pas revu depuis l'époque où il sauva « ma maison d'un incendie, c'est-à-dire depuis « deux ans; sa vue, sans rien changer à mes ré- « solutions, m'interdit et me frappa, je gardai « le silence. Non, dit-il, vous ne mourrez point, « non, j'ose en répondre. Ces paroles me ren- « dirent toute ma fureur. Écoutez, lui dis-je, « épargnez-vous des sermons superflus, je sais

« tout ce qu'on peut dire contre le dessein de « s'ôter la vie, mais je suis abandonné du ciel « ainsi que des hommes, je goûterai du moins « un dernier plaisir, celui de satisfaire toute ma « rage. En disant ces mots je voulus arracher « l'appareil qu'il avoit mis sur mes blessures. Il « se saisit de mes mains qu'il retint fortement « dans les siennes; dans l'état d'épuisement où « j'étois je ne pouvois lui opposer qu'une foible « résistance, la colère me suffoquoit.... Écoutez- « moi à votre tour, me dit-il, je vois que vous « avez abjuré tout sentiment de religion. Mais « vous êtes militaire; peut-être l'honneur vous « est-il cher encore : dans un Français il peut sur- « vivre à la raison..... Ici je cessai de me dé- « battre, j'écoutai. N'est-ce pas une action « indigne, poursuivit-il, après la fatigue que j'ai « supportée pour vous transporter ici au milieu « de la nuit, de me donner dans ma maison, « dans mon lit que je vous ai cédé, l'affreux « spectacle du crime que vous méditez? Hors « de cette enceinte, je n'ai nuls droits sur vous; « mais ici, l'hospitalité me les assure tous..... Ce « discours me fit une profonde impression; le « père Arsène en profita pour me faire donner « ma parole d'honneur, que, tant que je serois « chez lui, je n'attenterois point à mes jours,

« que je me laisserois panser, et que je prendrois « les boissons et les aliments qu'il me présen- « teroit. Je promis solennellement toutes ces « choses, mais à condition qu'il ne feroit point « venir de chirurgien, qu'il ne m'appelleroit que « par mon nom de baptême, et qu'il laisseroit « croire que je n'étois qu'un simple soldat; car « je ne voulois pas qu'on vînt me chercher dans « cette maison, dont les troupes n'étoient pas « encore fort éloignées. Le petit village, voisin « du presbytère, étoit dans ce moment absolu- « ment désert; la guerre en avoit chassé tous « les habitants, à l'exception de cinq ou six vieil- « lards et de quelques infirmes, dont le père « Arsène prenoit soin.

« Le père Arsène, qui désiroit avec une égale « ardeur le rétablissement de ma santé et ma « conversion, se conduisoit avec autant de pru- « dence que de zèle. J'aurois repoussé des exhor- « tations; il ne m'en fit point; mais sa présence « et ses actions me parloient de Dieu dans tous « les instants. La doctrine évangélique brilloit « dans toute sa conduite. Il me soignoit avec une « affection et une simplicité qui, malgré moi, « subjuguoient ma reconnoissance. Je me faisois « la loi de ne lui parler qu'avec sécheresse et « brièveté, et souvent avec rudesse; car je sentois

« qu'en me livrant à ce que j'éprouvois, il auroit « pris sur moi un empire que je ne voulois pas « lui donner. Je lui dis plusieurs fois qu'il m'im- « portunoit en me veillant; il me répondoit seu- « lement : Si je me couchois, je ne dormirois pas; « et il passoit toutes les nuits. Il me servoit tou- « jours en silence. Dès qu'il étoit assis, il lisoit « dans un livre d'Heures. Il prioit une grande « partie de la nuit; mais tout bas, à genoux « derrière mon lit, et placé de manière que je ne « pouvois le voir qu'en me soulevant et me re- « tournant de son côté. Tant qu'il étoit ainsi « prosterné, je me sentois vivement ému..... Je « ne doutois pas que je ne fusse le principal objet « des vœux qu'il adressoit au ciel. Il me sembloit « que ses prières agissoient sur moi; mon trouble « croissoit graduellement pendant leur durée..... « Mais je combattois encore ces mouvements salu- « taires, et souvent un seul retour sur ma situa- « tion me replongeoit dans tout mon désespoir.

« Mes blessures étoient dangereuses; le père « Arsène, ayant étudié dès sa première jeunesse « l'art de la chirurgie, connut aisément mon état, « et le huitième jour il désespéra de ma vie. Le « soir, après m'avoir pansé, il s'assit au chevet « de mon lit; et, me regardant avec un profond « attendrissement : Jeune infortuné, me dit-il,

« tu vas mourir !..... et je pleurerai sur toi toute « ma vie !..... Le ton dont il prononça ces paroles « me pénétra jusqu'au fond du cœur. Ne t'afflige « pas, lui dis-je, il ne me reste nulle consolation « sur la terre, et le malheur a flétri mon ame : « je suis indigne de tes regrets..... Je m'arrêtai ; « une oppression affreuse me coupa la parole. Le « père Arsène crut que j'allois expirer ; il me tâte « le pouls, et, plein d'effroi, il se jette à genoux : « O Dieu de miséricorde ! s'écria-t-il, conservez « ses jours, ou daignez vous montrer à lui par « une lumière soudaine !..... L'effet que produi- « sirent ces paroles sur mon cœur et sur mon « imagination est impossible à décrire !..... Je « n'avois jamais entendu le père Arsène prier tout « haut ; je ne l'avois même vu se mettre à ge- « noux que mystérieusement et à la dérobée : « son action passionnée, sa voix éclatante, son « accent pathétique, me causèrent un saisissement « inexprimable..... Mes vains regrets, le souvenir « de mes malheurs, tout s'effaça de ma mémoire, « tout fit place à une seule pensée, nouvelle et « terrible, la crainte des jugements de Dieu, pro- « noncés irrévocablement dans quelques minutes « peut-être..... Je me trouvois sur le bord glissant « d'un abîme, sans autre appui que l'ange tuté- « laire dont les prières ferventes m'y retenoient

« suspendu !..... Il avoit cessé de parler ; mais,
« encore à genoux, il prioit toujours intérieu-
« rement pour moi. La vue distincte de mes
« fautes m'empêchoit même d'invoquer Dieu ; je
« m'anéantissois devant la suprême puissance, je
« n'osois l'implorer !..... J'attendois en frémissant
« mon arrêt..... Tout à coup le père Arsène se
« lève avec transport, vient m'embrasser, en di-
« sant avec tout l'enthousiasme de l'inspiration :
« Oui, tes yeux vont être dessillés ! ils seront
« frappés d'une clarté céleste ; Dieu lui-même
« daignera parler à ton cœur : purifie-toi pour
« l'écouter. Ces paroles, dans la bouche d'un pro-
« phète, ne m'eussent pas inspiré plus de respect
« et de soumission. J'obéis, sans hésiter, avec
« toute la candeur de la foi la plus vive ; car la
« foi religieuse peut s'acquérir en un moment, et
« alors elle ne se perd jamais. Pour durer, elle n'a
« pas besoin, comme toutes les opinions hu-
« maines, d'habitude, de sentiments et d'idées
« préparatoires. Elle vient quelquefois par gra-
« dations insensibles ; mais elle peut de même
« être accordée comme je l'ai reçue ; et ce mi-
« racle si connu devroit du moins montrer à
« l'incrédule toute l'utilité de la religion. A-t-on
« vu jamais la sagesse humaine calmer ainsi su-
« bitement tous les transports du désespoir,

« donner à la parole de l'homme ce degré de « puissance, verser tout à coup un baume bien- « faisant sur les blessures d'un cœur déchiré, et, « par ses exhortations obtenant les sacrifices les « plus pénibles, rendre en un instant à la vertu « le jouet infortuné des passions?..... Je confessai « sans déguisement tous mes égarements, et j'ai- « mois à penser que mon ami, mon bienfaiteur, « avoit reçu de Dieu même le pouvoir de m'ab- « soudre!..... Pour toute exhortation, il me dit « ces paroles : Mon fils, si déjà vos jours sont « comptés, mourez en paix; si Dieu vous rap- « pelle à la vie, souvenez-vous qu'il n'est point « de piété sans reconnoissance, point de vrai re- « pentir sans expiation.

« Je passai une nuit paisible. Le lendemain « matin, le père Arsène me trouva moins mal; « et, trois jours après, je fus tout-à-fait hors de « danger. Il ne me resta de mon désespoir qu'une « profonde misantropie, et la décision inébran- « lable de laisser croire que j'avois perdu la vie « au combat de Villemur. Je pouvois réaliser ce « projet; j'avois payé toutes mes dettes, et je me « trouvois une somme d'argent assez considérable « que j'avois mise sur moi dans une ceinture le « jour du combat. Je n'eus point l'idée de me « retirer dans un cloître; j'avois besoin non seu-

« lement d'une retraite, mais d'une solitude ab-
« solue. Je restai huit mois avec l'inestimable
« ami que la Providence m'avoit donné. Au bout
« de ce temps, il quitta sa cure; il fut envoyé
« en mission sur cette côte sauvage : je l'y suivis.
« Ces rives solitaires me charmèrent; j'y bâtis
« un ermitage, et je m'y fixai sans retour. C'est
« ici qu'après avoir éprouvé tout ce que les pas-
« sions ont de plus violent et de plus amer, je
« jouis, depuis vingt-huit ans, d'une tranquillité
« dont l'expérience a dû me faire sentir tout le
« charme. Délivré de toute inquiétude, et des
« tourments affreux d'une sensibilité mal dirigée,
« mes jours, dévoués à la contemplation, ne sont
« pas néanmoins sans utilité pour les autres : cette
« humble maison, comme tous les ermitages,
« sert d'hospice aux voyageurs; et, à l'exemple
« des anciens solitaires, je me rends à la ville
« voisine dans tous les temps de maladies épidé-
« miques et contagieuses, pour y soigner les ma-
« lades; ce qui, malheureusement n'arrive que
« trop souvent (6). Enfin je fais tous les ans un
« petit voyage sur la côte agreste défrichée et
« civilisée par les soins du père Arsène; ces bonnes
« gens revoient toujours avec plaisir un disciple
« de leur *premier père* : c'est ainsi qu'ils appellent
« celui qui fut à la fois leur instituteur, leur

« législateur, leur premier pasteur, et leur plus « tendre ami (*f*). »

Ici l'ermite termina son récit, qui intéressa vivement Clara, parceque le père Arsène y jouoit le plus beau rôle. Le soir même, le père Arsène et Clara prirent congé de l'ermite ; une voiture et des chevaux, que ce dernier leur procura, les conduisit à la ville, où ils se mirent à minuit dans une voiture publique qui partoit pour la Rochelle.

Le voyage fut heureux et n'offrit aucun événement remarquable. Dans les derniers jours d'octobre, on arriva dans la ferme où Clara fut déposée, et confiée aux soins d'une famille respectable qui vivoit là dans une grande aisance et dans l'union la plus parfaite. Le maître de la ferme, nommé Jerson, homme qui avoit à peine quarante ans, étoit cité dans le village comme le modèle de la piété filiale, et comme le meilleur des époux et des pères ; aussi passoit-il pour le plus honnête homme du canton : car aux champs encore les vertus domestiques sont le gage des bonnes mœurs, et forment toujours la base d'une excellente réputation.

Jerson avoit une femme digne de lui, deux jeunes filles de treize et quatorze ans, trois enfants charmants, et une mère âgée de cinquante-

sept ans, nièce du père Arsène, et l'objet de la vive affection et des plus tendres soins du vertueux Jerson. Beaucoup de valets employés dans cette ferme, et réunis à la famille toujours active, toujours occupée, donnoient un grand mouvement à cette habitation isolée, qui étoit assez loin du village et située sur le bord de la mer. Le père Arsène, également révéré et chéri dans cette famille, fut reçu avec ravissement: on le revoyoit après dix ans d'absence. On n'ignoroit pas qu'il avoit prêché avec éclat à la cour et à la ville, et, malgré la simplicité villageoise, on étoit fier de lui appartenir; on s'enorgueillissoit presque autant de ses talents que de sa sainteté : mais ses talents, en effet, n'avoient servi qu'à défendre ou qu'à soutenir la vérité; ses succès, fondés sur la vertu, pouvoient se confondre avec ses bonnes actions, sa gloire n'étoit que le résultat des sentiments les plus purs et des plus hautes pensées. On lui présenta les deux jeunes filles qu'il n'avoit vues qu'au berceau, et l'on mit dans ses bras les trois petits enfants nés pendant son absence. Toutes les ames véritablement religieuses ont mieux connu que les autres, du moins en général, les affections de famille. Le père Arsène étoit semblable en tout à ce saint évêque de Genève, qu'on a surnommé, depuis sa mort, le *Fénélon de son siècle* (*g*). Il

avoit comme lui, pour ses proches, la tendresse la plus touchante. Heureux de se retrouver dans cette ferme si chérie, sa joie néanmoins fut troublée par l'idée que son devoir l'appeloit ailleurs et qu'il seroit forcé de partir le lendemain à la pointe du jour. Clara, reçue avec la plus aimable cordialité sous le nom d'Olympe, fut enchantée de ses hôtes qui n'avoient rien de la rusticité villageoise (dont la seule richesse dans cet état préserve toujours un peu), et qui d'ailleurs, par une tradition très fraîche encore, tenoient, d'une grand'mère issue d'un sang noble, une certaine délicatesse et même des manières que n'ont point ordinairement ce qu'on appeloit alors des cultivateurs, c'est-à-dire des paysans. Ils s'étoient enrichis par un travail et une industrie honorables, et étoient devenus possesseurs de terres considérables, quoiqu'ils fussent toujours vassaux d'un seigneur. Le prompt départ du père Arsène affligeoit d'autant plus Clara, que cette absence étoit presque indéfinie ; le saint religieux ne devoit revenir que dans la supposition que Clara auroit un besoin indispensable de lui. La beauté de Clara causa beaucoup d'étonnement dans la ferme. On fut sur-tout surpris de la voir ainsi seule à son âge : le caractère de celui qui la présentoit suffisoit pour prévenir toute in-

quiétude; elle fut accueillie comme elle méritoit de l'être. On l'auroit reçue avec joie sans aucun intérêt, mais le père Arsène voulut payer une pension, afin de mettre Clara à l'abri de toute contrainte. On passa la soirée rassemblé autour du père Arsène, on lui demanda des conseils, on l'écouta avec un respect filial; les jeunes filles surtout, qui l'entendoient pour la première fois, montroient une attention naïve dont rien ne pouvoit les distraire. De temps en temps la grand'mère les regardoit pour jouir de leur admiration, et ce regard doucement interrogatif disoit: Quand je vous parlois du père Arsène, vous ai-je trompées?

Les adieux du père Arsène et de Clara furent touchants et douloureux. Ma fille, lui dit le vieillard, je répands des larmes en vous quittant, et néanmoins je trouve de la douceur à vous remettre dans les seules mains de la Providence!... A mon âge, une telle séparation est triste et solennelle!... Comptez sur mon dévouement tant que j'existerai; mais, mon enfant, ne comptez pas sur ma vie!..... O mon respectable père! répondit Clara, je n'ai pas besoin de savoir que votre existence m'est utile, je sens si profondément qu'elle est nécessaire à mon bonheur! Oui, ce mot de bonheur, ce mot étrange dans ma bouche ne m'échappe point: ah! je serois heureuse dans cette solitude

si vous y pouviez vivre avec moi!..... En parlant ainsi, un ruisseau de pleurs inondoit son visage. Le vieillard, trop touché pour lui répondre, la bénit en silence. Clara, à ce dernier adieu, se jette à genoux. Le vieillard lève les mains au ciel; il s'éloigne en gémissant, il disparoît, et Clara se trouva seule dans l'univers. Elle n'avoit plus d'ami! elle resta anéantie; elle ne fut tirée de son accablement que lorsqu'elle entendit dans la maison un mouvement qui lui fit craindre qu'on ne vînt chez elle. Aussitôt elle sortit de sa chambre et de la ferme, et, après avoir fait une centaine de pas, elle se trouva sur le bord de la mer qu'elle n'avoit jamais vue, et qui, de ce côté, étoit cachée par de grandes plantations. Le bruit rapproché des vagues lui fit connoître qu'elle étoit près de la mer; elle s'arrêta, comme pour rassembler ses idées, afin de ne pas jeter un premier coup d'œil distrait sur ce magnifique spectacle. Le site qui s'offroit à ses regards joignoit à l'aspect mélancolique des derniers jours de l'automne, la tristesse locale des bords de l'Océan. Les vieux ormes plantés avec profusion sur ce rivage n'étoient plus les emblèmes de la force et de la fierté; loin de s'élever jusqu'aux cieux, ils penchoient humblement vers la mer leurs troncs déformés et leurs rameaux à moitié dépouillés de

feuillages; ils avoient pu résister aux tempêtes, mais on voyoit combien ils en avoient souffert! C'est ainsi que les orages de la vie, même après la lutte la plus courageuse, laissent toujours des marques funestes de leur violence. Les traces du malheur causé par les passions sont profondes, ineffaçables!.....

Clara s'avançant sur le bord de la falaise, se retourna, et ses regards avides se portèrent sur l'immense étendue de la pleine mer! Le premier mouvement de sa surprise fut un hommage au Créateur de ces merveilles; elle met un genou en terre en élevant les bras vers les cieux; et les yeux fixés sur l'Océan, c'est Dieu qu'elle admire et qu'elle adore. Tant de sentiments élevés, tant de nobles pensées saisirent à la fois son cœur et son imagination, qu'elle se crut initiée dans tous les secrets de la grandeur divine! A cette image de l'infini, s'unissoit, dans son esprit, les idées de puissance et de bonté sans bornes; contemplation délicieuse pour l'innocence et la vertu, puisqu'elle porte alors au fond de l'ame le charme consolateur d'une espérance vague, mais sublime!.... Clara s'oublia long-temps dans une douce rêverie. On vint la chercher pour la ramener à la ferme; on la fit passer par le village, où elle s'arrêta assez long-temps. Ce village maritime ne ressembloit

en rien à ceux que Clara avoit vus jusqu'alors. Dans les familles, l'aîné des garçons devant posséder la maison et l'enclos, étoit toujours destiné par ses parents à cultiver le champ paternel, et ses frères, ne recueillant pour héritage qu'une modique somme une fois payée, alloient chercher sur les mers, ou la fortune, ou du moins l'espérance. Après de longs voyages, ils revenoient au hameau qui les avoit vus naître. Rappelés par l'amour du pays, par la tendresse filiale, ou par de doux engagements, ces enfants, maltraités par la loi, négligés dans leurs premiers ans, n'avoient joui pour la première fois de l'affection maternelle qu'à l'instant de leur départ; alors, conduits à leurs vaisseaux par des mères baignées de larmes, ou par de jeunes épouses désolées, ils jouissoient sur le rivage de tous les regrets de la nature et de l'amour. L'idée de leurs dangers, la vue de cette orageuse et profonde mer qui les entraînoit si loin de leurs foyers, tout sembloit concourir à les préserver de l'oubli. Que de craintes, que d'émotions pénibles, que de pleurs versés durant leur absence! mais la piété fidèle soutenoit l'espérance de les revoir, ou détruisoit l'illusion effrayante des sinistres présages. Combien de fois, parmi ces villageois, un cierge allumé sur l'autel d'une madone, une neuvaine, un pèleri-

nage, eurent le pouvoir de calmer les plus mortelles inquiétudes, et de rétablir la paix dans le cœur déchiré d'une mère ou dans celui d'une épouse!... Mais au retour des voyageurs, quel triomphe pour eux, quelle joie pour leurs parents, quelle allégresse dans le village! souvent on n'avoit vu partir qu'un enfant, on voyoit revenir un homme fortifié par la fatigue, ennobli par de longs travaux et par de grands périls; tous les yeux s'attachent sur lui, on le regarde avec un étonnement mêlé d'admiration. Il revient des Indes! il a fait le tour du monde! il a vu la Chine, et le voilà!... Avec quel intérêt il va faire désormais tous les frais des veillées! avec quelle attention on l'écoute!... Les jeunes filles frémissent au récit de ses aventures. Cependant son frère aîné, paisible laboureur qui n'a jamais quitté son village et ses champs, jaloux peut-être en secret de tant de gloire, montre seul quelquefois un peu d'incrédulité. Mais bientôt l'indignation de l'assemblée le réduit au silence. Le rustique navigateur conte de bonne foi des choses incroyables et des faits impossibles; il a cru les voir; et, d'ailleurs, la réalité paroîtroit à ses auditeurs tout aussi merveilleuse que ses fables.

Le mélange des mœurs champêtres et des travaux maritimes donnoit à ce village un aspect sin-

gulier et piquant. On y trouvoit dans les familles une étonnante érudition d'expérience et de tradition, unie à tous les préjugés de l'ignorance, à toute la simplicité villageoise. L'intérieur de presque toutes les chaumières étoit paré des productions des Indes et des mers ; c'étoient à la fois des ornements et des trophées qui attestoient de longs voyages et de périlleuses navigations. Là, souvent les mêmes bras étoient employés alternativement à construire des vaisseaux et à fabriquer des charrues ; et les hommes, partagés en deux classes, offroient d'un côté, dans leur existence, le tableau de la témérité, de l'audace et de toutes les agitations produites par l'ambition et la curiosité, et de l'autre, l'image touchante de l'innocence et de la paix, fruits heureux de la modération et d'une vie sédentaire.

Clara ayant paru charmée de ce village, on lui dit dans la ferme qu'on la mèneroit le lendemain sur la *colline de l'Espérance*. En effet, la bonne Hélène, mère de Jerson, le maître de la ferme, sortit avec Clara à la pointe du jour, et elle conduisit Clara sur une montagne au bord de la mer. Parvenue au sommet du cap, Clara vit avec surprise une espèce de monument qui lui parut être symbolique, et qu'elle ne s'attendoit pas à trouver dans un village ; c'étoit une ancre de vaisseau

appuyée contre une croix. Voilà, dit-elle, l'espérance soutenue par la religion; ingénieux emblème, bien placé dans un lieu d'où l'on découvre tous les vaisseaux qui peuvent aborder dans ce petit port, et même ceux qui vont à la Rochelle! Clara, dans cette occasion, jugeoit comme jugent presque tous les voyageurs, d'après ses connoissances et ses propres idées, et non d'après les mœurs, l'éducation et le genre de vie des gens du pays. La mère Hélène ne comprit rien à ce que venoit de dire Clara, car elle n'avoit jamais entendu parler d'emblèmes. On appelle ce cap, dit-elle, la *colline de l'Espérance*, parceque, lorsque nous attendons le retour de quelque bâtiment, toutes les mères et toutes les filles viennent ici pour voir arriver le vaisseau (*h*). Mais que signifient cette croix et cette ancre? reprit Clara. Ah! répondit Hélène, c'est une histoire, et c'est la mienne; mais, si vous voulez, je vous la conterai: il fait beau, je ne serai nécessaire à la ferme aujourd'hui que dans deux heures, ainsi nous pouvons nous arrêter ici. En disant ces mots, Hélène s'assit sur un banc de gazon posé au pied de la croix, et Clara, la pressant de commencer son récit, Hélène conta son histoire à peu près en ces termes:

« Le ciel ne m'a donné qu'un enfant (mon

« fût pas écouté, admirés comme ces deux jeunes « gens. Je savois mauvais gré à Cécile d'être si « attentive aux récits de ses frères, que mon fils « même pouvoit à peine la distraire un moment « dans le cours d'une veillée : ces pensées me cau- « soient une tristesse mortelle. Souvent je me « plaisois à contredire les deux jeunes matelots, « et à rabaïsser le mérite des actions dont on les « louoit; et puis, craignant qu'on ne devinât « ma jalousie, je m'embarrassois, je balbutiois, « je finissois par me fâcher, presque toujours à « dessein, afin d'interrompre du moins ces his- « toires de tempêtes et de naufrages que j'écou- « tois avec tant de déplaïsir. Une nouvelle in- « quiétude vint bientôt mettre le comble à ma « peine. Je m'aperçus que les histoires contées « par les frères de Cécile causoient à mon fils « les agitations les plus extraordinaires. Pendant « ces récits, il respiroit à peine, il rougissoit, « s'extasioit, ses yeux enflammés se remplissoient « souvent de larmes; enfin il étoit dans un état « qui frappoit tout le monde, et qui me fit de- « viner le secret qu'il me cachoit depuis long- « temps. Je vis qu'il brûloit du désir de faire sur « mer des voyages de long cours. Je l'interro- « geai, et il m'avoua que telle étoit, en effet, la « cause de sa tristesse habituelle, qu'il n'auroit

« jamais osé me déclarer, ajouta-t-il, si je ne « l'avois pas pénétré..... Je ne me repens point, « lui dis-je, de vous avoir questionné, car puis- « que vous aviez pu concevoir et nourrir un des- « sein qui me perce le cœur, vous auriez fini par « m'en instruire de vous-même, et du moins mes « questions vous ont épargné cette cruauté! En « parlant ainsi je pleurois amèrement. Mon fils « se mit à mes genoux, ses larmes coulèrent avec « les miennes : O ma mère! me dit-il, c'est sur- « tout parceque je vous chéris que j'ai pris cette « résolution.... — Que dis-tu? grand Dieu!.... — « Oui, ma mère; n'ai-je pas vu combien, depuis « le retour des frères de Cécile, vous souffrez aux « veillées! et puis-je supporter qu'il y ait dans le « village une mère plus glorieuse de ses enfants « que vous ne l'êtes de moi! une mère qui vous « fasse envie!... Il est vrai, j'avois le désir de faire « une campagne sur mer; mais jamais je ne « m'y serois déterminé, si je n'avois pas vu que « vous seriez plus heureuse si votre fils avoit fait « ces grands voyages... A ces mots mes pleurs re- « doublèrent. Jugez de ma douleur, et combien « je me reprochois une foiblesse qu'il étoit inutile « de nier, car mon fils avoit trop d'esprit, et me « connoissoit trop bien, pour qu'il me fût possible « de le dissuader : les sanglots me suffoquoient.

« Calmez-vous donc, me dit mon fils; songez,
« ma mère, songez à mon retour, et comme vous
« me verrez fêté, bien reçu.... Hélas! répondis-je,
« mon enfant, je ne puis songer qu'à ton ab-
« sence.... — Et moi je vous vois me recevoir après
« une campagne périlleuse! A mon tour je serai
« écouté par Cécile! et ma mère s'en enorgueil-
« lira, elle ne souffrira plus à nos veillées!.....
« Voyez, ma mère, comme tous les marins sont
« accueillis dans leur jeunesse! presque toujours
« les jeunes filles les préfèrent aux paisibles la-
« boureurs; et dans leur vieillesse comme on les
« entoure, comme on aime leur conversation!....
« Ils ont couru tant de dangers, ils ont vu tant
« de choses extraordinaires et merveilleuses! Ah!
« Mon fils, repris-je, s'il s'agissoit de défendre
« le pays, je ne manquerois pas de courage; mais
« te voir quitter ton état, m'abandonner, me
« laisser seule et désolée, exposer ta vie, sacrifier
« la mienne, pour aller courir les mers et pour
« voir des sauvages et des îles désertes!..... car je
« sais bien que tu ne t'embarqueras pas sur ces
« bâtiments marchands, comme les jeunes mate-
« lots, dans l'espérance de faire fortune: la tienne
« est toute faite. Tu possèdes le plus bel héritage
« du canton..... — Eh bien! ma mère, les autres
« s'expatrient pour gagner de l'argent; et moi

« je supporterai les mêmes fatigues, je braverai « les mêmes dangers, par amour pour la gloire. « — Dis plutôt par curiosité et par vanité. — Ma « mère, c'est votre vanité pour moi qui m'en « donne.

« Cet entretien fut très long; mon fils, malgré « son ardente passion pour les voyages, ne vou- « loit point partir sans mon consentement; je le « refusai, il céda à ma volonté, mais non sans « un mortel chagrin : il tomba dans une si pro- « fonde mélancolie, que sa santé s'altéra bientôt « visiblement. Alors je cédai; et quoique ce fût « avec la mort dans le cœur, de ce moment je « cessai de me plaindre, et je ne fus occupée que du « soin de cacher mes douleurs. Mon fils me donna « sa parole de ne faire, en toute sa vie, que cette « seule campagne. Mais quel voyage! Le bâtiment « sur lequel il vouloit s'embarquer devoit aller « aux grandes Indes et mettre à la voile le pre- « mier de mai : nous étions sur la fin du mois de « mars!..... O combien depuis cette époque les « jours s'écoulèrent tristement pour moi! Je « n'avois plus de plaisir à voir mon fils, et même « au contraire sa vue me causoit un affreux ser- « rement de cœur, en même temps je sentois « que je ne l'avois jamais autant aimé. Cepen- « dant je comptois tous les jours avec frayeur,

« et chaque soir je versois des larmes en me
« disant : Voilà donc encore son départ rappro-
« ché de vingt-quatre heures!.... Avec quel sen-
« timent douloureux je vis renaître le printemps!
« Tout ce qui, dans cette saison, m'avoit char-
« mée jusqu'alors produisoit sur moi une impres-
« sion désagréable. Quelle peine me firent les
« premières fleurs que je vis éclore, et les pre-
« miers boutons de l'aubépine qui annonçoient
« le mois de mai! Il me sembloit que mes forces
« m'abandonnoient, et que je me sentois défaillir
« à mesure que tout se ranimoit dans la na-
« ture et que nos champs s'embellissoient! C'étoit
« en vain que nos cultures nous promettoient
« l'abondance et le prix de nos travaux, quand
« les vents et les ondes alloient emporter loin de
« moi et mon bonheur et mes plus chères espé-
« rances!..... Cependant je montrois un courage
« dont tout le monde s'étonnoit: ma vive douleur
« eût donné un tort à mon fils, il ne m'en coûtoit
« rien de la cacher; d'ailleurs je voulois qu'il
« partît sans inquiétude et sans remords. Ce jour
« si terrible pour moi vint enfin! J'embrassai
« mon fils, allant aux grandes Indes, sans verser
« une larme! Pouvois-je m'occuper de ma dou-
« leur en voyant mon fils saisi d'un trouble qu'il
« n'avoit pas prévu, ne pouvant s'arracher d'au-

« près de moi, se repentant trop tard et prêt à « me sacrifier ce voyage désiré depuis si long- « temps! Si j'eusse dit un mot il restoit; mais « son honneur m'étoit mille fois plus cher que « mon repos et même que sa vie. Il n'étoit plus « temps de se dédire. Je montrai une fermeté « qui le trompa, il crut que je pourrois vivre « tranquille séparée de lui par tant de mers!..... « Pâle et baigné de pleurs il se mit à genoux : O « ma mère, dit-il d'une voix étouffée, pardonnez « votre enfant!..... Ah! si j'avois pu savoir!..... « Je l'interrompis pour lui donner toutes les bé- « nédictions maternelles..... Il me quitta!..... « Mais deux fois il revint du rivage pour m'em- « brasser encore!..... Enfin il s'embarqua.....

« O! si le cœur d'une mère pouvoit se montrer « à découvert, combien le vôtre seroit touché du « récit de mes souffrances!... Mais il est possible « de peindre les peines de l'amour, et il ne l'est « pas de donner une idée des tourments d'une « mère malheureuse!.....

« Je passai les quinze premiers jours de l'ab- « sence de mon fils dans une solitude absolue, « sans vouloir recevoir aucun de mes proches. Je « ne pouvois pas supporter la pensée que ceux « qui viendroient me voir auroient l'espérance « de me donner des consolations; que les uns me

« trouveroient déraisonnable, et que les autres « blâmeroient mon fils de m'avoir ainsi quittée. « On me déplaisoit également en désapprouvant « ou en louant sa conduite : une seule chose me « faisoit plaisir, c'étoit les éloges que l'on donnoit « généralement à son courage.

« Je fus bien attendrie en revoyant la jeune « Cécile; je la trouvai abattue et changée : de cet « instant je la regardai véritablement comme ma « fille. Je demandai à sa mère de me la donner; « je la pris chez moi, et j'eus la douceur de pou- « voir parler à toute heure de mon fils. Cécile « pleuroit souvent avec moi; elle étoit affligée, « elle concevoit mon chagrin; mais qu'elle étoit « loin de le partager! chaque jour adoucissoit le « sien, et son sommeil étoit tranquille!..... Pour « moi, tout ranimoit, tout aigrissoit mes regrets : « je m'étois réservé le soin du logement de mon « fils, j'allois tous les matins ouvrir les fenêtres de « sa chambre; l'aspect de cette chambre inhabitée « me causoit toujours une espèce de saisissement; « et quelle peine me faisoit la vue de ce bon lit « abandonné, en pensant qu'on n'avoit dans les « vaisseaux que de mauvais hamacs!... Pouvois-je « moi-même jouir de toutes les commodités de la « vie, quand je songeois que mon fils en étoit entiè- « rement privé?... Un jour, à dîner, Cécile loua

« la pureté de l'eau que nous buvions: hélas! lui
« dis-je, on n'en a jamais de semblable sur mer!
« et mes larmes se mêlèrent à mon breuvage!.....
« Je retrouvois les mêmes sujets de tristesse dans
« mon jardin, dans mon verger; là, mon fils avoit
« formé ce berceau ou planté cet arbre; ici, il
« avoit cultivé ces légumes; il avoit aimé, embelli
« ces lieux délaissés par lui!... Et que préféroit-il
« à ces doux travaux, à cette vie paisible? des
« terres inconnues peuplées de sauvages, et des
« périls affreux!..... O quelle folie de ne pouvoir
« se fixer où l'on est tranquille, où l'on est
« aimé!..... Ces idées douloureuses me poursui-
« voient par-tout. Combien je souffrois en allant
« visiter nos champs; mon fils ne présidoit plus
« à leur culture, il n'y travailloit plus, j'y voyois
« sa charrue passée en d'autres mains!... Mais, de
« tous les souvenirs, les plus douloureux pour moi
« étoient ceux qui me retraçoient son enfance,
« ces jours si fortunés pour une mère, où nos en-
« fants nous aiment uniquement, et ne s'éloignent
« jamais volontairement de nous!..... Alors nous
« les chérissons dans le présent, nous les adorons
« dans l'avenir; car on croit que dans leur jeu-
« nesse la raison et la mémoire joindront à leur
« affection naturelle tous les liens sacrés de la re-
« connoissance!.... Que de peines se renouveloient

« pour moi tous les jours!... J'étois obligée, pour
« aller à notre petite ferme, dépendante de celle
« que nous habitions, de côtoyer tous les matins
« les bords de la mer, et de passer dans le lieu
« où l'on construit des vaisseaux!... Quelquefois
« je m'arrêtois sur le rivage quand la mer étoit
« calme, je voulois m'accoutumer à la regarder
« sans horreur; mais, malgré sa tranquillité, son
« inconcevable étendue m'effrayoit tellement,
« qu'au bout de quelques minutes je restois im-
« mobile, pétrifiée : mon imagination mesuroit
« l'espace immense qui me séparoit de mon fils!...
« Cécile, qui ne me quittoit jamais, me prenoit
« dans ses bras; je n'avois plus la force de me
« soutenir. Jugez de ce que je devois éprouver
« quand les flots étoient violemment agités!.....
« O! durant cette cruelle absence quel mal m'ont
« fait les tempêtes! Lorsqu'au milieu de la nuit
« j'étois tout à coup réveillée par un de ces orages
« si communs au printemps et dans l'automne, je
« croyois voir aussitôt un vaisseau s'abîmant dans
« les ondes!.... Le mugissement de la mer ou les
« sifflements d'un vent impétueux produisoient à
« l'instant sous mes yeux cette affreuse image!
« Ainsi je souffrois sans cesse, et je n'avois ni
« plaisirs ni dédommagements; j'étois même plus
« à plaindre encore aux époques qui ramènent la

« joie dans les campagnes; dans le temps des « vendanges et des moissons, la gaieté générale « rendoit ma tristesse plus amère.

« J'aurois succombé à mes maux sans les soins « de notre bon pasteur. Il venoit souvent me « voir, il me parloit de la Providence, il m'as- « suroit que Dieu protège les bonnes mères; et « ses discours me ranimoient. Il y avoit de tout « temps sur la colline de l'Espérance cette grande « croix de pierre que vous y voyez. Je fis poser « là ce siège de gazon, et je promis à Dieu de « venir ici faire une prière au pied de la croix « tous les matins et tous les soirs, jusqu'au retour « de mon fils. En outre, je fis un pèlerinage à « Notre-Dame-de-Pitié, dans un village à trois « lieues d'ici, où l'on trouve une image de la « sainte Vierge qui a fait beaucoup de miracles. « Elle en fit un pour moi; car, après mon pèle- « rinage, je me trouvai toute fortifiée et toute « remplie d'espérance.... Il est certain qu'une voix « intérieure m'assuroit que je reverrois mon fils, « et qu'il ne me quitteroit plus. Dieu me donna « la patience et le courage; je n'eus presque « plus d'idées noires; et quand, de loin en loin, « il m'en survenoit, une prière au pied de cette « croix les dissipoit entièrement. Cependant j'é- « tois souvent témoin sur cette colline d'un spec-

« tacle qui me faisoit verser bien des larmes !.....
« J'y rencontrois sans cesse des mères, des femmes
« et des sœurs de matelots, qui venoient là pour
« y découvrir au loin sur la mer les vaisseaux
« dont elles attendoient le retour. Je voyois leurs
« transports en apercevant ces bâtiments. Elles
« élevoient les bras vers le ciel, elles le remer-
« cioient; et moi, je ne pouvois que l'implorer !...
« Toutes ces femmes, au comble de la joie, des-
« cendoient précipitamment la montagne, pour
« aller sur le rivage recevoir leurs maris, leurs
« frères, leurs enfants !..... Triste et consternée,
« je restois seule sur la colline, et je me disois :
« Je suis donc bien malheureuse, puisque le
« bonheur des autres n'est plus pour moi qu'un
« surcroît de peines !.....

« Ce fut ainsi que s'écoula le temps de l'absence
« de mon fils, c'est-à-dire près de deux mortelles
« années !..... Enfin plusieurs lettres m'annon-
« cèrent son prochain retour, et j'eus aussi la
« joie (que j'avois tant enviée) de me trouver
« sur la colline de l'Espérance avec la plus heu-
« reuse attente !..... Un matin (le 3 d'août), des
« nouvelles certaines m'apprirent que l'on avoit
« vu de nos côtes le vaisseau qui ramenoit mon
« fils, et que sûrement ce bâtiment mouilleroit
« le jour même dans la petite baie, et que, par

« conséquent, je reverrois mon fils avant le cou-
« cher du soleil. En apprenant ces bonnes nou-
« velles, Cécile me sauta au cou en s'écriant :
« Ah ! ma mère, c'est justement aujourd'hui que
« finit ma dernière neuvaine !..... Nous fûmes au
« moment même nous établir sur la colline de
« l'Espérance. Le croiriez-vous, que, sachant mon
« fils si près de nous, je n'éprouvois qu'une joie
« mêlée de trouble et des plus pénibles agita-
« tions ! Il avoit encore un petit trajet à faire ;
« et, quand je me le représentois mettant le pied
« sur ce rivage qu'il ne devoit plus quitter, je
« ne pouvois croire qu'un tel bonheur me fût
« destiné..... Il est vrai que le ciel étoit sombre,
« que tout annonçoit un orage, et que je n'igno-
« rois pas que l'approche de ces côtes est difficile
« par un gros temps..... Je regardois avec frayeur
« tous ces nuages qui s'amonceloient sur nos têtes ;
« je frissonnois en jetant les yeux sur la mer
« agitée..... Les battements de mon cœur se pré-
« cipitoient à mesure que je voyois s'augmenter
« le mouvement tumultueux des vagues !.....
« Bientôt un vent terrible s'éleva, le tonnerre se
« fit entendre, le jour disparut presque entière-
« ment..... Hélas ! j'étois venue là pour voir
« arriver mon fils, et je craignois mortellement
« de découvrir son vaisseau sur cette onde en

« furie!..... Je ne savois plus où porter mes « regards; la vue de la mer me glaçoit d'horreur; « et la foudre partoit des cieux!..... O mon fils! « mon fils! m'écriois-je, échappé à tant de périls; « ne reviens-tu sur ces bords que pour périr sous « mes yeux!... Non, non, Dieu aura pitié du dé- « sespoir d'une mère!.. En disant ces paroles je me « traînai vers la croix que j'embrassai étroitement, « et l'ardeur de mes prières soutint ma vie; sans « ma confiance en Dieu, cette horrible tempête « m'eût fait mourir, ou du moins m'auroit ôté « toutes mes forces. Je priois tout haut avec une « voix éclatante; il me sembloit que mes cris, qui « m'empêchoient d'entendre les vents, devoient « les apaiser..... Cependant, au bout d'une « demi-heure, je me soulevai pour regarder la « mer, et je fus épouvantée du bruit et de l'élé- « vation des vagues! j'étois aussi saisie, aussi « étonnée que si je n'eusse jamais vu de tempêtes; « tout me paroissoit prodigieux dans celle-là, « je craignois pour mon fils, et l'orage qui mena- « çoit ses jours étoit pour moi un bouleverse- « ment inoui de la nature entière. Pénétrée de « terreur, j'étois immobile et glacée, les regards « attachés sur la mer, lorsque tout à coup, à la « lueur éblouissante d'un éclair, je découvre le « vaisseau de mon fils, dont la proue poussée en « l'air par les flots sembloit toucher les nuages!.....

« Je crus que le feu du ciel qui l'éclairoit venoit « de me foudroyer, je tombai la face contre terre « en disant : O mon Dieu ! sauvez mon fils !... A « l'instant même j'entendis un bruit épouvantable; « mille voix s'écrièrent à la fois du rivage (car « tout le village étoit rassemblé là) : *Au secours,* « *au secours, ils périssent!*.... Je m'évanouis.... « En reprenant l'usage de mes sens, je me trou- « vai dans ma chambre où l'on m'avoit portée.... « J'étois sur mon lit; je n'avois que très imparfai- « tement ma tête, mais l'égarement où j'étois ne « m'ôtoit rien du poids de ma douleur; je la sen- « tois tout entière, car je me disois : Mon fils a « péri !... Ne voulant plus ni regarder, ni écou- « ter, ni vivre, je ne me plaignois point, je restai « sans mouvement, et je fermai les yeux.... Alors « une main glacée prend la mienne et la serre « fortement; je tressaille, je rouvre les yeux, et « je vois près de moi une figure pâle et trem- « blante : Dieu, m'écriai-je, l'ombre de mon fils !.. « A ces mots je retombai dans le plus profond « évanouissement.... On me secourut; je revins à « la vie, mais avec un délire affreux qui dura dix « ou douze jours : je ne me rappelois que la mort « prétendue de mon fils, et d'avoir vu son spectre. « Le curé me parloit inutilement, je ne l'écoutois « pas, j'implorois ses prières pour mon fils; je « répétois : Il souffre, j'en suis sûre, priez pour

« lui, priez pour lui !... Ah ! sans doute il souf-
« froit ! il étoit là, inondé de larmes, mon état
« lui perçoit le cœur !... Quoi ! disoit-il, je per-
« drai ma mère, et je serai cause de sa mort !....
« Dieu ne veut pas qu'elle reprenne sa connois-
« sance, car elle me béniroit, et je ne mérite que
« ses malédictions !...

« Tandis que mon fils se désoloit, de mon côté
« je n'avois de connoissance que pour m'affliger
« sans mesure : mon fils n'osoit plus se montrer ;
« certain que dans l'état où j'étois il me paroî-
« troit toujours un fantôme, car je croyois l'avoir
« vu périr ; rien ne pouvoit m'ôter cette idée ; et
« l'on étoit d'autant plus effrayé de mon égarement,
« que je n'avois pas de fièvre, et que sur tout
« autre sujet je ne déraisonnois point.

« Ce fut dans ces entrefaites que le père Arsène
« arriva chez nous ; je le connoissois et le révérois.
« Il avoit instruit ma première jeunesse, et j'en
« conservois un tendre souvenir. Aussitôt que je
« le vis, je le suppliai, en versant un torrent de
« larmes, de prier pour mon fils. On veut, ajou-
« tai-je, me faire croire qu'il n'a point péri, mais
« je l'ai vu mort, j'ai vu deux fois son ombre gé-
« missante !... Le père Arsène connut que j'avois
« l'imagination trop frappée pour me ramener
« à la raison par des moyens ordinaires, et après
« m'avoir long-temps écoutée en silence : Hélène,

« me dit-il, croyez-vous que tout soit possible à « Dieu?... Oui, mon père. — Vous rappelez-vous « l'histoire de la veuve de Sarepta, et sur-tout celle « de la Sunamite que nous avons lue ensemble, et « que vous aimiez tant?... — La Sunamite!... « Oui... Dieu ressuscita son enfant!.. O mon père,... « Ici le plus violent battement de cœur me coupa « la parole. Calmez-vous, ma fille, reprit le père « Arsène, car j'ai de grandes choses à vous dire.... « Oui, oui, m'écriai-je avec un transport inexpri- « mable, Dieu peut tout.... Mais suis-je digne « d'obtenir un miracle!... Nulle créature n'en est « digne, répondit le père Arsène; néanmoins la « miséricorde suprême est telle qu'elle en a fait « souvent pour des coupables souillés de crimes. « Ainsi, sans manquer d'humilité, vous pouvez « tout espérer.... A peine avoit-il achevé ces pa- « roles, que, malgré mon extrême foiblesse, je me « levai précipitamment de mon fauteuil, et je « me jetai à genoux en disant: O mon père, ache- « vez de vous expliquer.... Eh bien! ma fille, ré- « pondit le père Arsène, Dieu vous a rendu votre « fils.... — Mon fils est ressuscité!... — Oui, ma « fille, il vit!... Paroissez, Jerson, poursuivit-il « d'une voix forte, paroissez, venez embrasser votre « mère, et vous unir à elle pour bénir et remer- « cier Dieu. Comme il disoit ces mots, mon fils se « trouva dans mes bras!...

« Je ne sais ce que je devins, ce que je pensai « dans ce moment le plus beau de ma vie!... Je « me rappelle seulement que mon amour pour Dieu, « se confondant avec mon affection pour mon fils, « remplissoit mon cœur d'un sentiment céleste, « dont le seul souvenir me transporte encore et « m'élève au-dessus de moi-même. Mon fils et moi « nous nous tenions étroitement embrassés, et nous « restâmes long-temps à genoux en offrant à Dieu « notre bonheur!... Ah! ne devois-je pas, en effet, « remercier la bonté divine d'un miracle; n'en étoit- « ce pas un d'avoir sauvé mon fils (et de l'avoir « sauvé seul) du plus horrible naufrage?... Avec « le bonheur et la santé je recouvrai en peu de « temps ma raison tout entière. Mon fils me ren- « dit souvent les impressions de mes anciennes dou- « leurs en me contant ses aventures et les dangers « qu'il avoit courus, et en me faisant les détails « de son naufrage.... Je le menai prier avec moi sur « la colline de l'Espérance; il y placa, au pied de la « croix, l'ancre de son vaisseau dont il avoit re- « cueilli quelques débris; il versa des larmes amères « sur le sort de ses malheureux compagnons, et « nous prîmes soin de trois enfants devenus orphe- « lins par cette affreuse catastrophe. »

Ici la mère Hélène termine son récit. Clara l'embrasse tendrement, comme pour la remercier

du vif intérêt qu'elle venoit de lui inspirer pour ses chagrins passés et pour sa personne. Les malheurs de ce qu'on aime déchirent, arrachent le cœur; mais il y a toujours quelque douceur dans la pitié la plus douloureuse que font éprouver les indifférents. On se sait gré de pouvoir s'émouvoir ainsi sans aucun sentiment particulier d'amitié; et ce témoignage secret de la conscience est plus satisfaisant encore, quand c'est une douleur vertueuse qui excite en nous cette compassion si généreuse et si désintéressée. Celui qui nous a fait verser de telles larmes n'a pas de grands frais à faire pour devenir notre ami.

Clara retourna dans la ferme. Pendant toute cette journée elle ne quitta point la bonne Hélène; elle resta le soir à la veillée, et elle eut un grand plaisir à questionner Jerson sur ses voyages, et à les lui entendre raconter à côté d'Hélène, qui plus d'une fois, durant ce récit, laissa tomber son fuseau pour regarder Clara, dont l'étonnement naïf et l'émotion la charmoient. Sur la fin de la veillée, on demanda à l'une des jeunes filles de chanter la *complainte d'Aline*. La jeune fille rougit; et, les yeux toujours baissés et sans quitter sa quenouille, elle chanta en filant la romance suivante :

Sur la rive et sur la colline,
Nous voyons errer tous les jours

La sensible et plaintive Aline,
Déplorant ainsi ses amours!.....
Nouvelle épouse et jeune mère,
Je supporte un double tourment;
Mon enfant, je pleure ton père,
Et je regrette mon amant.

Hélas! à peine l'hyménée
Par des nœuds si saints et si doux
Enchaîna notre destinée,
Que je vis partir mon époux.
Après avoir à son amante
Promis de si durables feux,
Il porta sur l'onde inconstante
D'autres désirs et d'autres vœux.

Eh quoi! dans la même journée
Recevoir sa foi, ses adieux,
Et, des fleurs d'hymen couronnée,
Le voir s'éloigner de ces lieux!
Entendre à la fois du rivage
Le bruit des danses et des jeux,
Et son vaisseau, malgré l'orage,
Fendre les flots tumultueux!

Ah! sur ces plages étrangères
Que vas-tu chercher loin de nous!
Des périls, de vaines chimères!...
Il est ici des biens si doux!...
Quelle espérance mensongère
Sut t'arracher de ton pays!....
Tu ne peux voir Aline mère,
Tu n'as pas vu naître ton fils.

Cet enfant chéri renouvelle
Et semble éprouver ma douleur.
Oui, c'est toi que sa voix appelle
Quand ses cris me percent le cœur!
Des Indes l'or et la richesse
Ne sauroient payer mes tourments.
Reviens dissiper ma tristesse,
Les vrais trésors sont dans nos champs. (1)

Cette romance fut chantée avec une prononciation nette et distincte, une voix jeune, juste, sonore, et sans accent, sans inflexion; mais il y avoit tant d'innocence dans cette douce monotonie, qu'on y trouvoit un charme plus touchant que celui d'un chant expressif et parfait : car il faut avoir vécu long-temps dans les grandes villes pour ne pas éprouver un étonnement pénible lorsqu'on entend les jeunes personnes exprimer les passions avec toute l'énergie et toute la sensibilité que peuvent donner les souvenirs et l'expérience.

Clara sentit dès ce jour même qu'elle se plaisoit dans cette agréable solitude. Elle admiroit et elle aimoit également la simplicité de mœurs et l'union parfaite qui régnoient dans cette famille; et elle

(1) Cette romance, mise en musique par M. Lambert, se trouve chez M. Duhan, boulevard Montmartre, aux Deux Lyres.

bénissoit, sur ce point comme sur tous les autres, le père Arsène, qui lui avoit procuré un asile si doux et si sûr.

Clara prit l'habitude d'aller seule tous les matins, quand le temps le permettoit, sur la colline de l'Espérance. Là, repoussant le souvenir funeste de ses malheurs, elle se rappeloit avec délices le songe heureux qu'elle avoit fait sur le Rhône dans cette nuit mémorable où, par les soins du père Arsène soustraite au plus affreux danger, la nacelle qui les portoit voguoit au gré des vents et du courant du fleuve; elle se retraçoit encore avec le même charme l'espèce d'inspiration qui la saisit dans la chapelle de l'ermitage. Elle entendoit toujours la voix intérieure qui prononça cet oracle : *Tu seras heureuse, même sur la terre; plus d'un demi-siècle de bonheur te dédommagera de quelques mois de souffrances*..... Non, non, disoit-elle, ce n'étoit point une illusion. Dieu, dans sa miséricorde incompréhensible, a daigné parler à sa foible créature!..... Il ne s'est point communiqué à moi par des organes périssables; mon oreille n'a rien entendu, mais chacune de ces paroles divines se gravoit dans mon ame!..... Il m'a semblé, dans ce moment d'extase, que tout ce que j'avois de mortel venoit de se dissoudre..... Ce souvenir immortel, je le porterai dans le ciel,

puisqu'il n'a rien de terrestre ! j'en puis jouir sur la terre, et il efface à jamais toute l'horreur du passé !..... Que m'importe de ne pouvoir comprendre comment je pourrai devenir *heureuse?* Dieu l'a dit ; que me faut-il de plus !..... Au moment d'épouser Valmore, aurois-je pu concevoir que j'allois devenir l'objet de son exécration, et qu'au lieu d'être conduite à l'autel, je serois couverte d'ignominie et traînée à l'échafaud !..... L'impénétrable avenir ne peut être dévoilé que par la main puissante qui régit l'univers. O sagesse éternelle ! ô bonté suprême ! vous m'avez caché des maux dont je n'aurois pu supporter la pensée; car je ne connoissois que ma foiblesse, et je n'avois pas d'idée de la force que vous pouvez donner ! Et, dans l'abîme où je suis plongée, vous daignez m'annoncer le bonheur ! Ah ! le promettre, c'est le rendre !..... Plus d'inquiétudes, plus de pleurs : je serai *heureuse !*..... Ainsi donc je conserverai toujours cette foi qui m'a soutenue, fortifiée, et qui m'a fait goûter des délices inexprimables dans les horreurs de la prison et au milieu des apprêts de la mort !..... Je serai *heureuse !* je ne cesserai donc point de marcher dans les sentiers du juste ; et Valmore sera consolé, il le sera par moi ! Je l'entendrai gémir de son

affreuse erreur; je verrai ses regards s'attacher sur moi avec l'expression du repentir et de la tendresse ! O mon Dieu ! vous me donnerez la force nécessaire pour ne pas mourir de joie, et pour supporter cette nouvelle révolution !.... En parlant ainsi, seule, au pied de la croix de la colline, Clara répandoit de douces larmes; elle ne vivoit plus que dans l'avenir, et son imagination étoit tellement frappée de l'idée qu'un grand changement dans sa fortune devoit avoir lieu tôt ou tard, qu'elle étoit continuellement dans l'attente d'un évènement extraordinaire. Cette pensée l'agitoit, mais donnoit un vif intérêt à toutes ses journées, malgré la monotonie de sa vie. Tous les matins, à son réveil, elle demandoit avec empressement si l'on n'avoit point apporté de lettres pour elle. Le seul père Arsène lui écrivoit; et lorsqu'elle recevoit une lettre de lui, elle éprouvoit avant de l'ouvrir une extrême émotion, comme si elle eût dû y trouver une nouvelle importante. Si elle entendoit de la ferme le bruit d'un cheval au galop, elle imaginoit dans l'instant que c'étoit un courrier pour elle. Cette perpétuelle agitation l'animoit sans la fatiguer; car elle n'éprouvoit que les plus douces émotions, puisqu'elle n'avoit que d'heureux pressentiments. Plus d'une année s'écoula de la sorte :

ce fut alors, à cette époque, que les paisibles lieux habités par Clara prirent tout à coup un aspect différent.

Les calvinistes de la Rochelle, toujours remuants et séditieux (et depuis près de deux cents ans), venoient enfin de lever l'étendard de la révolte. Le duc de Rohan étoit à leur tête. Ce prince réunissoit toutes les qualités et tous les défauts qui font d'un chef de parti l'idole du peuple. Jeune encore, éloquent, généreux, brillant de courage et d'audace, il avoit tout ce qu'il faut, sinon pour bien conduire les hommes, du moins pour les séduire un moment et pour les entraîner (*i*).

Les Anglais, appelés par les Rochelois, arrivèrent pour soutenir les rebelles, et firent une descente dans l'île de Ré. Le brave Toiras les battit, et Schomberg leur fit lever le siège du fort Saint-Martin, où ils avoient donné un assaut sans succès. Les Anglais se rembarquèrent après avoir perdu huit mille hommes (1). Les Rochelois persistant dans leur rébellion, le duc d'Angoulême, général de l'armée royale, vint mettre le siège devant la Rochelle (2). Alors tout changea dans les

(1) Historique.

(2) Historique.

campagnes! plus de danses, plus de jeux, plus de veillées paisibles! L'inquiétude et la crainte remplacèrent dans tous les cœurs la douce sécurité. Les cornemuses devinrent muettes; on n'entendit plus que le bruit des armes et des trompettes belliqueuses. Les jeunes filles redoutoient de rencontrer ces militaires épars dans des champs trop souvent dévastés par eux! mais, émues et curieuses, elles se cachoient pour les voir, et elles admiroient en secret leur bonne mine, l'assurance et la fierté de leur maintien. Elles les comparoient aux villageois, et plus d'un pâtre eut à se plaindre de celle qu'il aimoit!..... Les tranquilles laboureurs ne recevoient les soldats dans leurs chaumières qu'avec défiance et jalousie; car les défenseurs et les nourriciers de l'État ne sont pas faits pour habiter ensemble: les uns ne doivent jamais soupirer après le repos; les autres seroient malheureux s'ils envioient l'éclat de la gloire.

Au milieu de ce tumulte, le trouble de Clara étoit inexprimable; elle savoit que Valmore commandoit une division de l'armée du duc d'Angoulême!..... Elle n'osoit plus aller sur la colline de l'Espérance, ni même sortir de la ferme ou se montrer; mais elle prioit Dieu nuit et jour pour le succès des armes du roi et pour la conservation de la vie de Valmore!... Ce dernier, toujours accablé

de douleur, trouvoit une consolation digne de son noble caractère dans les dangers d'une guerre entreprise contre des sujets rebelles, devenus alliés des ennemis de la France.

Valmore, d'après la fable débitée par Frikmann, et dont le bruit s'étoit généralement répandu, croyoit que Clara, en voulant s'évader du château de Rosmal, s'étoit noyée dans le Rhône. Il ne pouvoit regretter celle qu'il pensoit devoir abhorrer; mais l'image de cette figure angélique et si jeune, périssant par un genre de mort si tragique, le poursuivoit par-tout, et renouveloit toute l'horreur de ses premiers regrets.

Valmore, jugeant que pour les opérations du siège il étoit nécessaire d'établir un poste dans la ferme de Jerson, ordonna à un détachement de sa division de s'y rendre, et il se mit à leur tête pour les y conduire. Ce fut à dix heures du matin, le 20 de novembre, que cette troupe entra dans la ferme. Quoiqu'on fût au commencement de l'hiver, le temps étoit si serein, que Clara ce jour-là ne put résister au désir d'aller respirer un air si pur; elle étoit dans le jardin, lorsqu'elle entendit le bruit que faisoient les chevaux sur le pavé de la grande cour. Son saisissement la rendit immobile... Au bout de quelques minutes elle vit paroître des soldats qui, en l'apercevant, s'élancèrent vers elle. Clara épou-

vantée se mit à fuir en poussant des cris aigus; l'effroi lui donnoit des ailes, néanmoins les soldats alloient l'atteindre, lorsqu'elle entendit, à vingt pas derrière elle, Valmore attiré par ses cris, et dont elle ne put méconnoître la voix !..... Les soldats se sauvent. Clara, hors d'elle-même, eut cependant la présence d'esprit de se cacher le visage avec son tablier qu'elle jeta sur sa tête, et aussitôt, ne pouvant plus se soutenir, elle tomba sur l'herbe..... Valmore, frappé de l'élégance, de la beauté de sa taille, et touché de sa frayeur, sentit quelque émotion..... Le costume indécis de Clara laissoit douter si elle étoit ou non une paysanne; mais elle avoit des gants, et la forme délicate de ses mains ne permettoit pas de la prendre pour une villageoise. Valmore, après un examen rapide, qu'il ne fit pas sans trouble, s'approcha d'elle, et lui tendant la main : Rassurez-vous, mademoiselle, lui dit-il, je vais vous conduire dans la ferme, et je vous promets tranquillité et sûreté parfaite.... A ces mots, il l'aide à se relever. Clara éperdue chancelle; mais de la main droite elle tient toujours avec force sur sa tête le tablier qui voile son visage. Valmore ne doute pas qu'elle ne soit belle; il lui sait gré de la pudeur craintive qui lui fait craindre de montrer à un militaire une figure jeune et charmante, sans doute, qui vient de l'exposer à perdre

l'honneur..... L'attentat des deux soldats, les insolents discours qui avoient exprimé leur brutale admiration de sa beauté, rendoient en effet assez simple le soin de la dérober en ce moment à tous les yeux. Que devint Clara, et quelle fut la palpitation de son cœur, en posant sa main tremblante qu'elle avoit libre dans la main de Valmore!..... Le trouble affreux que déceloient tous ses mouvements, et ses sanglots redoublés, attendrirent vivement Valmore; pour la calmer, il lui parla d'un ton doux et même affectueux; mais plus il lui montroit de sensibilité, et plus la violence de son agitation paroissoit s'accroître. Afin de faire cesser un état si pénible, Valmore se hâta de la ramener à la ferme; il doubla le pas; il étoit forcé d'entraîner Clara, qui, ne pouvant plus supporter une telle émotion, s'affaissa tout à coup: elle tomba. Valmore s'aperçut qu'elle perdoit l'usage de ses sens, il s'arrêta; et, par une délicatesse dont peu d'hommes seroient capables, il crut devoir respecter la timide pudeur de cette intéressante inconnue: le tablier de Clara étoit encore sur son visage, mais la main défaillante qui l'avoit retenu jusqu'alors venoit de s'en détacher; Valmore y posa la sienne et l'y tint fidèlement, malgré une curiosité qu'il s'étonnoit de pouvoir éprouver. Il prit Clara dans ses bras, et, la portant à la ferme, il rencontra la mère Hélène qui la cherchoit. Il lui

conta, en deux mots, ce qui venoit d'arriver : il parloit encore, lorsque Clara reprit sa connoissance. Son premier mouvement fut de porter sa main à son visage, et, rencontrant celle de Valmore, elle la serra avec une expression passionnée..... Son ame étoit faite pour apprécier la délicatesse qui conservoit son secret le plus important..... Mais avec quel saisissement elle se trouva dans les bras de son libérateur..... Un gémissement sourd qui s'échappa du fond de son cœur fit tressaillir Valmore..... Cependant elle parut vouloir marcher. Valmore la posa doucement à terre. Clara s'inclina profondément comme pour le remercier ; elle prit le bras d'Hélène, et Valmore, aussi troublé qu'attendri, s'éloigna rapidement.

On conduisit Clara dans sa chambre qui n'étoit séparée de celle d'Hélène que par une cloison. Valmore punit et chassa de la ferme les deux soldats qui avoient poursuivi Clara ; il établit dans sa troupe des consignes rigoureuses ; il donna des ordres sévères faits pour maintenir dans la ferme le bon ordre, la décence et la tranquillité. Tout ce qui fut consommé fut payé sur-le-champ. Jerson, charmé de cette conduite, montra de son côté toute la bienveillance et tout le zèle d'un bon citoyen. Il logea Valmore dans la plus belle chambre de la maison, celle d'Hélène ; il voulut que sa mère et ses

deux jeunes filles se réfugiassent dans la chambre de Clara, qui, comme on l'a dit, étoit voisine de celle de Valmore. Jerson aimoit à mettre ainsi sa mère et ses filles sous la garde et sous la protection de cet homme vertueux qui réunissoit à un si haut degré les qualités qui, dans tous les temps, ont caractérisé les militaires français; la plus brillante valeur et la générosité.

Ce ne fut pas sans une peine secrète que Clara reçut à demeure dans sa chambre Hélène et ses deux petites filles: en tout temps elle eût regretté le silence de sa solitude, mais dans sa situation actuelle, cette société étoit pour elle d'une extrême importunité. Elle venoit de revoir Valmore! elle avoit besoin de se retracer tous les détails de cette rencontre inopinée..... Combien l'entretien des jeunes personnes et de leur grand'mère la contrarioit! Leur seule présence l'empêchoit de se livrer tout entière à ses pensées!.... D'ailleurs Valmore étoit logé à côté d'elle; tout le bruit qui se faisoit dans cette chambre, même celui d'une chaise ou d'une table que l'on changeoit de place, avoit de l'intérêt pour elle; et, n'en voulant rien perdre, elle s'étoit assise contre la cloison..... Elle parvint à persuader à ses compagnes qu'il n'étoit pas convenable que Valmore les entendît rire et causer, et du moins on parla tout bas; ce que Clara avoit

toujours fait jusqu'à ce moment, car la crainte d'être reconnue de Valmore ne la quittoit jamais un seul instant, et cette crainte terrible empoisonnoit toute la joie qu'elle éprouvoit de se retrouver si près de lui !... Cependant elle étoit bien certaine qu'il croyoit qu'elle n'existoit plus; cette pensée la rassuroit sur les soupçons qu'il auroit pu prendre dans la suite en voyant sa persévérance à se cacher à ses yeux. Sur le soir, Hélène quitta Clara pour aller elle-même présider au souper préparé pour Valmore. Une heure après, Clara entendit Hélène entrer dans la chambre de Valmore et ce dernier lui adresser la parole... Clara, attendrie et tremblante, prête une oreille attentive... Valmore parle d'elle ! . . . il demande son nom. . . . Elle s'appelle Olympe, répondit Hélène, et elle a la figure et le caractère d'un ange !... A ces mots, Valmore fit un profond soupir. Il garda le silence, et au bout de quelques minutes il remercia Hélène de ses soins, et il la congédia. Clara écoutoit toujours; mais ses jeunes compagnes vinrent la distraire, et pour la première fois on remarqua en elle une nuance d'humeur qui fut attribuée à l'impression pénible que lui avoit laissée la scène effrayante du matin.

Enfin, à huit heures et demie du soir, Hélène et ses petites filles se mirent au lit, et furent bientôt

profondément endormies. Clara, sous prétexte d'achever une lecture intéressante, ne se coucha point. Un calme parfait régnoit dans la maison, mais Valmore et Clara étoient bien loin de pouvoir se livrer aux douceurs du repos!... Ces deux cœurs, divisés par le sort, étoient réunis en ce moment par une agitation sympathique!... La taille et la grace de cette inconnue venoient de rappeler à Valmore celle qu'il vouloit vainement oublier. Lorsqu'il dut croire que tout dormoit dans la ferme, il s'abandonna sans contrainte à sa vive émotion.... il se promenoit dans sa chambre avec égarement.... chacun de ses pas retentissoit jusqu'au fond du cœur de Clara! sa démarche inégale et précipitée sembloit peindre tout le désordre d'une ame violemment agitée..... Il s'arrêta brusquement contre la cloison, Clara tressaille:... elle n'est séparée de lui que par la mince épaisseur d'une planche! elle retient sa respiration, car elle entend celle de Valmore!... Oui, dit-il d'une voix étouffée, cette funeste rencontre m'a bouleversé! elle a produit sur moi l'effet terrible d'une apparition!... Infortunée!... poursuivit-il, Dieu dans sa miséricorde infinie a-t-il pardonné ton crime? es-tu dans le séjour d'espoir et de souffrance où l'ame se purifie? implores-tu la pitié des fidèles.... ton inconcevable barbarie m'a condamné à d'éternelles douleurs, mais je veux prier pour

toi!... En disant ces paroles il se jette à genoux. Clara, baignée de larmes, joint les mains et laisse échapper un soupir plaintif.... Valmore hors de lui se relève en frémissant.... Est-ce une illusion! s'écria-t-il, ou cette ame repentante et purifiée correspond-elle avec la mienne?... La mort a-t-elle rétabli l'harmonie entre nous!.... A ces mots il tombe sur une chaise, il écoute avec saisissement, il n'entend plus rien; et, rappelant sa raison, il se persuade facilement que son imagination frappée a seule produit ce soupir si touchant qu'il a cru entendre. Clara, dans la crainte de prolonger et d'augmenter son égarement, avoit eu le courage de se contenir. Elle resta immobile jusqu'au moment où elle entendit Valmore appeler un domestique; alors elle s'approcha doucement de son lit, et elle se coucha. Mais l'idée de Valmore ne lui permit pas de fermer l'œil un seul instant. Valmore ne passa pas une nuit plus tranquille; néanmoins une heure avant le jour, cédant à son profond accablement, il s'endormit. Alors un songe consolateur lui représenta Clara éblouissante de fraîcheur et de beauté, avec une physionomie céleste qui exprimoit le bonheur le plus pur!.... Il se réveille en s'écriant: Ma prière est exaucée!... elle ne souffre plus! elle vient d'entrer dans l'immortel séjour où la clémence éternelle réunit si sou-

vent l'oppresseur repentant et la victime innocente!... Me voilà donc délivré du tourment affreux de ne pouvoir penser à elle qu'avec horreur!..... En s'abandonnant à cette illusion, il versoit un torrent de larmes, et la réflexion ne lui ôta point une idée qu'il aimoit et qu'il vouloit conserver.

A la pointe du jour, on entra dans sa chambre, pour lui dire, de la part du duc d'Angoulême, de se trouver à neuf heures au quartier-général. Il se hâta de se lever, et, lorsqu'il fut habillé, l'idée de cette inconnue, de cette jeune Olympe, lui revint à l'esprit..... Nous combattrons sans doute aujourd'hui, se dit-il; avant de quitter cette ferme, peut-être pour toujours, avant d'aller verser du sang, je voudrois laisser ici une trace de bonté..... Les maîtres de cette maison sont dans l'opulence, tout ce qu'on peut faire pour eux, c'est de les préserver de toute vexation..... Mais cette jeune personne qui n'est point de leur famille!..... Offrons-lui les secours et la protection dont elle a peut-être besoin... Aussitôt Valmore prend son écritoire, et il écrit avec rapidité le billet suivant :

« Je ne me suis pas permis une seule question « sur votre situation; car peut-être voulez-vous la « cacher : je respecte votre solitude, et je ne veux « point vous voir..... Je sais seulement que vous

« êtes étrangère dans cette famille, et je suppose « qu'habitante de la Rochelle, vous êtes venue vous « réfugier ici, afin de vous soustraire aux horreurs « d'une ville assiégée..... Puis-je vous rendre quel- « que service? Parlez avec une entière confiance à « celui qui, sur-tout après cette offre, est décidé à « ne vous voir jamais.

« Réponse franche et prompte.

« VALMORE. »

Clara, en recevant ce billet, et en reconnoissant l'écriture de Valmore, fut prête à s'évanouir..... Elle ouvre en tremblant cet écrit, et la plus douce, la plus délicieuse admiration succédant à la crainte, elle inonde le papier de ses larmes..... Cependant il falloit répondre sur-le-champ, et Valmore connoissoit son écriture... A l'extrémité de sa chambre étoit un petit cabinet; elle y va en faisant signe à la jeune Honorine (la fille aînée de Jerson) de la suivre. Elle s'enferme avec elle dans le cabinet; là, après lui avoir montré le billet de Valmore : L'aventure d'hier, lui dit-elle, et tous ces gens armés qui remplissent la maison, m'ont causé un si grand trouble, que je suis toujours saisie d'un tremblement universel qui ne me permettroit pas de pouvoir tracer une seule ligne. Vous avez une jolie

écriture, ma chère Honorine, rendez-moi le service d'écrire sous ma dictée. Volontiers, répondit Honorine en prenant la plume que lui présentoit Clara. Elle s'assit; et Clara, en rectifiant à mesure son orthographe, lui dicta cette réponse:

« Olympe vous regardera toute sa vie comme « son bienfaiteur! Si elle avoit besoin de protec- « tion elle ne voudroit implorer que la vôtre!..... « En ne profitant point de vos offres généreuses, « elle vous remercie de lui avoir procuré un nou- « veau sujet de reconnoissance. »

Ce billet augmenta le vif intérêt que Valmore prenoit à cette jeune personne. Il le lut et le relut avec émotion..... Ne voulant pas, en allant au combat, le garder sur lui, il le serra précieusement dans une cassette. Ensuite il sortit de sa chambre, fut rassembler sa troupe, se mit à sa tête, et partit avec elle.

Clara apprit bientôt le départ de Valmore. Il avoit laissé quelques bagages dans la ferme, en disant qu'il espéroit revenir avant la nuit: mais on croyoit qu'il alloit combattre!... La triste Clara se renferma dans son cabinet pour y pleurer en liberté. Elle se rappeloit tout ce que Valmore avoit fait pour elle, en la croyant un monstre! Elle lui

devoit deux fois la vie : la première, en la préservant de la cruauté d'une populace furieuse, et ensuite en l'arrachant de l'échafaud... Sa générosité l'avoit retirée d'un asile ignominieux ; enfin, il venoit de lui sauver l'honneur !... O que la reconnoissance est ardente quand le bienfaiteur est aimé !... Comme on se plaît à compter les bienfaits ! comme il est doux de pouvoir se dire qu'ils sont inappréciables, et qu'on n'aura jamais la possibilité de s'acquitter !.....

En récapitulant ainsi les obligations qu'elle avoit à Valmore, Clara tenoit son billet, et le relisoit de temps en temps, quoiqu'elle le sût déjà par cœur. Hélas ! disoit-elle, cet écrit si cher que sa main a tracé, et qui peint si bien son noble caractère, cet écrit si touchant, que je conserverai jusqu'au tombeau, ne s'adresse point à la malheureuse Clara !... S'il savoit que cette infortunée existe, il seroit toujours généreux pour elle ; mais il la maudiroit encore !..... O que je bénis sa pieuse erreur !..... Du moins mon souvenir ne l'épouvante plus !..... En disant ces paroles, elle tenoit toujours le billet de Valmore, qu'elle pressoit contre son cœur... Tout à coup elle entend un bruit terrible, celui du canon !... Elle frissonne. Ciel ! s'écria-t-elle, un combat !..... O Valmore ! ô mon Dieu !... Elle fait un mouvement pour se prosterner et pour implorer le Dieu des armées ; mais une pensée accablante la glace et

la pétrifie!..... Est-elle digne encore de prier avec confiance?..... Elle se rappelle qu'elle a promis au père Arsène de combattre un sentiment trop tendre pour un objet dont tout la sépare..... Elle n'a pu éviter cette heureuse rencontre; mais, depuis vingt-quatre heures, ne s'est-elle pas volontairement occupée de lui sans réserve? Plus elle examine sa conscience, plus elle devient tremblante, plus sa crainte s'accroît... Elle trouve au fond de son cœur tant de trouble, un penchant si vif et si tendre!.... Elle ne l'avoit jamais connu, ce penchant jusqu'alors contenu, réprimé par la religion; elle venoit de s'y livrer tout entière, et son effroi fut extrême en découvrant qu'elle aimoit avec passion!..... Quoi! dit-elle, depuis que je l'ai revu, je n'ai pu m'occuper que de lui!..... J'ai veillé, j'ai repoussé le sommeil pour y penser toujours!... Durant cette nuit où son image a toujours été présente à mes yeux, quelle affreuse tentation s'est offerte à mon esprit!... Lorsque je l'entendis prier pour moi, je fus au moment de me faire connoître, et de tout révéler!... Ici le bruit du canon se fit entendre avec un éclat plus vif et plus redoublé..... Clara jeta sur une table le billet de Valmore. Pardonnez-moi, grand Dieu! s'écrie-t-elle, une foiblesse irréfléchie; je vous promets de ne plus relire cet écrit, de le déposer pour jamais entre les mains du père.

Arsène, et d'éloigner de ma pensée un trop dangereux souvenir..... Cette promesse soulagea un peu son cœur oppressé; il lui fut possible alors de prier avec espérance!..... La prière la plus fervente occupant toutes ses facultés intellectuelles, l'empêchoit d'arrêter son imagination sur les dangers auxquels Valmore étoit exposé dans ce moment: mais le bruit redoutable du canon agissoit physiquement sur elle; il la faisoit frissonner et pâlir. Une sueur froide inondoit son visage, et bientôt, ses forces l'abandonnant, elle tomba anéantie sur le plancher. Hélène, en entrant dans son cabinet, la trouva dans cet état. On la secourut, et l'on trouva assez simple que la frayeur d'un combat donné à peu de distance du village pût causer un tel saisissement à une personne si jeune et si sensible. On la porta sur son lit; toutes les femmes de la ferme se rassemblèrent dans sa chambre, où l'on dîna. Tout ce qu'on lui dit acheva de lui déchirer l'ame. On lui apprit que les assiégés avoient fait une sortie, attaqué les royalistes, et que Valmore commandoit les troupes opposées aux rebelles. On ajoutoit que les rebelles combattoient en désespérés, et que le combat, également opiniâtre des deux côtés, seroit sûrement très sanglant..... A trois heures, la canonnade durant toujours, on entendit le bruit des cloches, et l'on vint dire

que c'étoit un appel à l'église, où tout le village alloit se rendre afin d'y prier pour le succès des armes du roi. Clara retrouva des forces pour remplir ce devoir : elle se traîna à l'église avec tous les habitants de la ferme.

En sanctifiant tous les sentiments légitimes, la piété les entretient par l'occupation constante et réglée de la prière, et elle leur imprime le plus utile caractère de stabilité. Le sujet fidèle s'attache davantage à son souverain, lorsqu'il peut croire que ses vœux pour lui ne seront pas stériles, et quand les pompes les plus solennelles de la religion lui rappellent sans cesse que son affection pour lui est un devoir sacré. C'est ainsi que la religion unit à son culte éternel celui de la reconnoissance ; c'est ainsi qu'elle ennoblit la dépendance par l'amour, et qu'elle console l'impuissance de s'acquitter soi-même sur la terre, par l'espoir d'obtenir du ciel la récompense due au bienfaiteur. Croyance admirable qui donne à la gratitude toute la générosité du plus parfait désintéressement, puisqu'elle n'agit et ne s'épanche que dans le secret le plus intime, et qu'elle n'a pour confident que la divinité ; croyance enfin qui rétablit une sublime égalité entre le riche et le pauvre, entre les infortunés et les maîtres du monde, par l'échange touchant des bienfaits et des bénédictions.

On resta près de trois heures à l'église. Du moins le chant des hymnes et des psaumes empêchoit Clara d'entendre le bruit du canon! mais dans l'état où elle étoit, combien cet appareil religieux lui parut lugubre et funèbre! la tristesse peinte sur tous les visages, ces prières publiques chantées avec un accent lamentable, ces cierges, qui brûloient sans éclairer, l'obscurité de cette église gothique, tout portoit au fond de son ame l'impression la plus douloureuse! elle fondoit en larmes, et néanmoins elle mêloit ses chants entrecoupés à ceux de la multitude; elle savoit que la voix la plus gémissante est celle qui s'élève le mieux jusqu'au pied du trône de l'Éternel!.....

Une demi-heure après son retour à la ferme, la canonnade cessa entièrement. On n'entendit plus rien. Le combat étoit fini, mais on en ignoroit les résultats, et la cessation de ce bruit affreux ne parut à Clara que le silence profond de la mort!..... Elle se représenta le champ de bataille, ce champ qu'elle connoissoit et dans lequel elle avoit cueilli les dernières fleurs de l'automne, maintenant souillé de sang et jonché de morts et de mourants!..... Et Valmore! qu'est-il devenu? n'est-il pas blessé? a-t-il remporté la victoire? existe-t-il encore?..... Ah! comment se peut-il que de telles pensées, de telles angoisses n'anéantissent pas notre frêle existence,

que souvent si peu de chose détruit? Mais nés pour souffrir, nous sommes puissamment armés par la nature contre les peines les plus déchirantes du cœur!.....

Bientôt on apprend de toutes parts que les troupes royales sont victorieuses, et que leur chef, que Valmore, couvert de gloire, n'a point reçu de blessures!..... A ces premières nouvelles, Clara éperdue n'ose pourtant se livrer à la joie; elle doute encore, et ce doute, qui lui laisse envisager un bonheur suprême, ajoute encore, s'il est possible, à l'amertume de la mortelle inquiétude qui lui reste.

Cependant, quoiqu'il fût nuit depuis long-temps, tout est en mouvement dans la ferme et dans le village... Tout à coup les cloches recommencent à sonner... des cris de joie se font entendre; la troupe revient victorieuse, le vainqueur est à leur tête.... Hommes, femmes, vieillards, enfants, tous s'élancent hors des chaumières pour courir au-devant de lui; le plus grand nombre porte des torches de paille allumée à la hâte, d'autres des lanternes; plusieurs vieilles femmes tiennent la lampe unique qui éclairoit leur cabane!... Le vénérable curé, suivi de son clergé, sort de son église qu'il n'avoit point quittée depuis le commencement du combat: à la lueur des cierges on voit s'élever la croix de

bois autour de laquelle les villageois se rallient; des chants religieux redoublent l'ardeur des acclamations publiques; car chacun de ces bons paysans, en criant *vive le roi*, pensoit honorer Dieu et croyoit le prier.

Durant ce tumulte, que devient l'heureuse Clara?.. Elle est restée seule dans la ferme, gardienne de deux enfants au berceau, qui dorment paisiblement au fond d'une alcove. Une vierge de plâtre, posée dans une niche, s'élève au-dessus des petits lits que la tendresse maternelle a placés sous sa protection; et c'est dans cet oratoire que, baignée de larmes délicieuses, et prosternée entre les deux berceaux, Clara remercie Dieu avec tous les transports de la plus profonde reconnoissance: elle n'interrompt sa prière que pour bercer doucement et pour caresser les enfants lorsqu'ils se réveillent.... Tableau charmant, où l'on voyoit l'innocence à genoux et souriant à des anges.

Mais bientôt Clara se relève précipitamment: Honorine et sa sœur accourent et viennent lui annoncer que la troupe et le jeune héros qui la commande entrent dans le village..... Clara voudroit illuminer la façade de la maison; Honorine la seconde dans ce dessein. On cherche, on rassemble toutes les chandelles de la maison, on les place à la hâte sur les fenêtres; ensuite Clara s'enfuit, et

court se renfermer dans sa chambre. Valmore arrive, il entre dans la grande salle, il se voit entouré de toute la famille ; l'un lui présente le grand fauteuil de la mère Hélène, l'autre lui apporte un verre du vin le plus vieux de la cave, tandis que Jerson et sa femme commandent à grands cris le souper pour Valmore, pour quelques officiers et les soldats. La mère Hélène conduit ces derniers dans une grange immense, qu'ils ont habitée déjà, et dans laquelle les servantes et les domestiques s'empressent de leur porter des vivres et du vin. Cinq ou six guerriers sont légèrement blessés ; les jeunes filles frémissent en voyant du sang sur leurs habits ; elles déchirent vingt fois plus de linge qu'il n'en faut pour panser leurs blessures. .... Toute la maison est dans l'agitation ; Jerson donne à la fois cent ordres différents et souvent contradictoires ; les femmes volent à la cuisine, ou redescendent à la cave ; on va, on vient, on crie, on se heurte, plus d'une fois on se culbute : tout peint le zèle de la bienveillance, tout exprime la vénération pour ces braves guerriers.

Cependant Valmore jette un regard inquiet et curieux dans tous les recoins de la salle ; mais il cherche en vain, *elle* n'y est pas ! . . . Il approuve cette réserve. Elle est étrangère dans cette famille ; et si jeune et si belle, elle doit se cacher dans une

maison qui ressemble à un camp. Valmore a fait des prodiges de valeur ; tout le succès important de cette journée n'est dû qu'à lui, néanmoins sa tristesse est plus profonde que jamais ; il ne peut même supporter la gaieté dans les autres ; il blâme avec sévérité celle que montrent en sa présence deux jeunes officiers. Nous sommes heureux sans doute, dit-il, d'avoir fait triompher la bonne cause, mais ne devons-nous pas des regrets aux braves compagnons que nous avons perdus? Ah ! le jour de la victoire est celui des larmes, même pour le vainqueur, s'il est humain !.. Et quels sont les ennemis que nous venons de combattre et d'exterminer? des hommes égarés, mais des compatriotes !... Qui de nous ne doit pas désirer que les rebelles rentrent dans le devoir, et que la clémence royale leur pardonne ?.. En disant ces paroles Valmore se lève, il donne des ordres pour que tout le monde soit prêt le lendemain matin à sept heures, car on devoit combattre encore, et tenter un assaut. Clara n'apprit cette nouvelle qu'avec un extrême saisissement ; elle frémissoit en pensant qu'elle alloit éprouver encore le lendemain tous les tourments qu'elle avoit soufferts dans cette journée, si longue et si terrible. Elle entendit parler Valmore et le son de cette voix chérie la fit fondre en larmes. Elle se retira dans son cabinet, décidée à y passer la nuit ; elle prit le livre d'heures

qu'elle tenoit du père Arsène, et qu'elle avoit lu dans sa prison la veille du jour où elle fut conduite à l'échafaud.... Ce livre, dit-elle, fit ma consolation et me donna toute la force dont j'avois besoin dans un moment où les plus braves ont quelquefois manqué de courage ou de résignation ; mais il ne s'agissoit que de ma vie.... Un être inutile et malheureux peut aisément faire ce sacrifice... Aujourd'hui, quelle différence !...

Clara ne voulant point s'arrêter à cette idée, ouvrit son livre et se mit à lire avec toute l'attention dont elle étoit capable ; mais de temps en temps une larme brûlante tomboit sur le papier!... Tout le monde dormoit ; un calme profond régnoit dans la ferme, lorsqu'à minuit Clara entendit du bruit : elle écoute..... C'étoit un homme à cheval qui s'arrêtoit devant la ferme, et qui frappa doucement à la porte : on ouvre, et quelques minutes après une servante accourt pour dire à Clara que le père Arsène vient d'arriver. Aussitôt Clara se précipite hors du cabinet pour aller recevoir son seul ami et le protecteur le plus chéri. Le père Arsène, en apprenant le siège de la Rochelle, avoit tout arrangé pour voler au secours de sa famille et de Clara. Il avoit eu de l'argent des Dames de Charité, et il venoit offrir à Jerson de lui procurer un asile à Paris, et à Clara de

la conduire en Allemagne, où l'on a déjà dit qu'il avoit des parents du côté de sa mère. Jerson voulut rester dans sa ferme; mais Clara ne laissa point échapper une occasion de faire à Dieu un sacrifice qu'elle regardoit comme une expiation. Je suis prête à vous suivre, dit-elle au père Arsène. Eh bien! ma fille, dit-il, dans ce cas il faut partir sans délai; on combattra au point du jour : profitons du calme de cette nuit, partons.... A ces mots, Clara pâlit..... Elle pensoit que Valmore iroit à l'assaut, et qu'elle alloit être un temps énorme sans savoir de ses nouvelles..... Cependant elle n'hésita point; elle fit en pleurant ses adieux à Jerson et à sa femme, qui s'opposoient avec force à son départ. Mais on voyoit que le père Arsène désiroit vivement qu'elle prît ce courageux parti. Elle demanda seulement une demi-heure pour aller faire sa valise; elle vouloit sur-tout dire un mot à Honorine. Lorsqu'elle fut dans sa chambre, ses pleurs redoublèrent; elle étoit si près de Valmore!..... Elle réveilla doucement Honorine; elle l'embrassa en versant un déluge de larmes : elle étoit heureuse d'avoir un prétexte de pleurer!... Elle conjura Honorine de lui écrire souvent et avec *le plus grand détail*. Elle répéta plusieurs fois cette phrase; et, ne croyant pas encore que cela fût suffisant, elle osa enfin ajouter ces mots :

Et n'oubliez pas de me donner des nouvelles de mon libérateur ! Honorine, désespérée du départ de Clara, promit de lui écrire sans cesse. Il fut convenu qu'elle remettroit ses lettres à Jerson, auquel le père Arsène laissoit l'itinéraire de sa route.

Clara, prête à redescendre, se retourna vers la cloison qui la séparoit de Valmore; et, levant au ciel des yeux noyés de larmes, elle implora tous les secours célestes pour celui qu'elle alloit quitter, et qu'elle ne reverroit peut-être jamais !..... Son cœur se déchira en sortant de cette chambre; et quand elle reparut dans celle de Jerson, on fut effrayé de sa pâleur. Jerson et sa femme lui donnèrent toutes les bénédictions de l'affection la plus tendre; car elle étoit adorée dans cette maison, dont elle avoit fait l'admiration et les délices par ses vertus, sa douceur et le charme de son caractère et de ses manières. Le père Arsène mit sur les épaules de Clara un grand manteau de bure noire avec un capuchon; ensuite il l'arracha de la ferme, la fit monter à cheval en croupe derrière lui, et partit ainsi avec elle. Le bon religieux, avant même d'arriver à la ferme, avoit su que Valmore l'habitoit, et il éprouvoit une joie sensible d'enlever Clara à tous les dangers actuels de cet asile. A peine Clara fut-elle hors de la ferme,

qu'elle sentit un calme délicieux renaître dans son ame. Pouvoir suprême d'une conscience satisfaite !..... Le cœur se brise en formant le projet d'un sacrifice vertueux qui nous arrache à ce qui nous est cher ; mais, quand le sacrifice est fait, une voix intérieure et divine, en nous approuvant, nous fortifie, nous console, et nous élève au-dessus de nous-mêmes.....

Clara n'éprouve plus que de l'attendrissement ; elle regarde avec ravissement ce ciel étoilé : cette contemplation ramène en foule dans son imagination toutes les douces pensées de l'espérance. En s'éloignant volontairement de ce qu'elle aime, elle ose compter sur la protection divine, elle croit assurer la vie de Valmore ! Elle gardoit un profond silence. Ma fille, lui dit le saint religieux, n'avez-vous pas peur, au milieu de la nuit, dans un pays plein de soldats ? Non, mon père, répondit Clara, je ne crains rien avec vous ! je me rappelle notre voyage sur le Rhône !..... D'ailleurs, dans ce moment, je suis satisfaite de moi-même..... — C'est sans doute un motif de confiance ; mais vous ne pensez pas, ma fille, que l'innocence doive toujours trouver sa récompense sur la terre ? — Oh ! non, mon père ; car, si cela étoit ainsi, on n'auroit aucun mérite à faire son devoir. — Oui, il falloit, pour donner du prix à la vertu, qu'elle

n'eût quelquefois en ce monde que la religion pour refuge, que Dieu pour consolateur ; il falloit que le vice y fût aussi quelquefois impuni. Mais en même temps la sagesse éternelle a voulu que ces exceptions, nécessaires au mérite de nos actions, fussent néanmoins assez rares pour qu'il fût impossible de méconnoître que la route du devoir est toujours la plus sûre et la meilleure, et que les voies de l'iniquité conduisent presque infailliblement dans un profond abîme. Enfin rappelez-vous cet oracle de l'Esprit Saint : *Point de paix pour l'impie.* En effet, vous verrez toujours que, si la Providence tolère quelquefois la prospérité du méchant, elle ne permet jamais son bonheur. Comme le vénérable religieux prononçoit ces paroles, on se trouva près d'un poste militaire. Clara montra quelque frayeur. Le père Arsène la rassura en lui disant qu'il avoit pris toutes les précautions nécessaires à la sûreté de leur voyage. Il n'étoit parti de Paris que muni des plus puissantes recommandations pour le duc d'Angoulême. Avant de se rendre à la ferme, il avoit fait parvenir à ce prince une lettre de la reine-mère ; et, d'après cette lettre, le prince avoit fait expédier les ordres les plus formels de laisser passer ce religieux, et de lui accorder toute protection.

Clara et son vertueux guide ne s'arrêtèrent qu'au

point du jour pour prendre du repos dans une chaumière; au bout de quelques heures ils se remirent en route; le soir ils traversèrent une petite ville, où ils trouvèrent une diligence prête à partir qui les conduisit à la frontière qu'ils vouloient passer pour se rendre en Allemagne. Le reste du voyage fut aussi heureux. Ils arrivèrent au mois de décembre dans la belle capitale des états de l'électeur de ***, l'un des plus puissants princes de l'Allemagne. Clara avoit plus d'une fois entendu parler de cette ville, car c'étoit à cette cour que Montalban avoit passé une partie de sa jeunesse. Ce souvenir attrista Clara; elle étoit rassurée cependant sur la crainte de rencontrer son père, car elle savoit que des dettes et de mauvaises affaires lui ôtoient toute possibilité de reparoître dans ce pays. Ce scélérat, pour les mêmes raisons, s'étoit sauvé de France; il avoit passé en Angleterre peu de temps après l'évasion de Clara du château de Rosmal, emportant avec lui une inquiétude de moins, par la certitude qu'il croyoit avoir de la mort de sa malheureuse victime.

Le père Arsène remit Clara, toujours sous le nom d'Olympe, entre les mains d'une vieille veuve, cousine germaine de feue sa mère. La bonne veuve, bien dévote, bien charitable, un peu grondeuse, très économe, et d'une extrême rigidité, reçut Clara

comme une orpheline chassée de la Rochelle par la guerre, et sur-tout par les persécutions exercées contre les catholiques. Marcelle (c'étoit le nom de cette veuve) étoit riche, mais elle vouloit à la fois faire de bonnes actions et amasser beaucoup d'argent, deux choses fort difficiles à concilier, et que Marcelle trouvoit le moyen d'accorder assez bien. Elle ne se refusoit à aucune charité, mais elle donnoit très peu, en disant : Je dois me réserver des fonds pour des charités à venir ; elle poussoit si loin cette prévoyance, que le trésor grossissoit prodigieusement tous les ans : cet argent des pauvres futurs étoit si sacré, que Marcelle en détachoit bien difficilement une petite partie pour les pauvres présents. Elle n'en détacha rien pour Clara, car il fut décidé qu'elle se borneroit à la loger et à la nourrir, et que Clara emploieroit à son entretien le produit de son travail.

Le père Arsène, après un repos de deux jours, retourna en France, laissant Clara fort attristée de sa nouvelle situation, et regrettant vivement la ferme où elle avoit passé de si paisibles jours. La maison de Marcelle étoit composée d'une cuisinière, d'un domestique, d'une servante et d'une vieille ménagère, qui offroit en toutes choses la caricature la plus outrée de sa maîtresse ; car elle étoit mille fois plus avare, plus chagrine et plus acariâtre que Mar-

celle, et sa bigoterie étoit excessive. Marcelle, qui ne voyoit dans cette vieille fille que ses propres qualités portées au dernier point de perfection, avoit pour elle une profonde vénération et l'affection la plus tendre. La ménagère entretenoit sa confiance aveugle, en désespérant les domestiques contre lesquels elle crioit sans relâche durant toutes les matinées, et sur-tout en les accusant de déprédations et de friponneries. Elle joignoit à ce zèle ardent une extrême flatterie pour sa maîtresse, une impertinente causticité avec toute autre personne, à l'exception du directeur de Marcelle, qui étoit aussi le sien, et pour lequel elle avoit les attentions les plus recherchées.

La société de Marcelle n'étoit pas plus aimable que son intérieur ; elle se réduisoit à deux ou trois demoiselles de cinquante et de soixante ans, à quelques hommes de cet âge, et au chanoine directeur. Quand ces personnes étoient rassemblées, on causoit en allemand, et l'on jouoit. Clara, toujours dans le salon, restoit à son métier. On la regarda les premiers jours avec plus d'étonnement que de bienveillance, ensuite on parut à peine s'apercevoir qu'elle fût dans la chambre. Marcelle n'avoit jamais été jolie, elle éprouvoit naturellement une sorte d'aversion pour toutes les belles personnes. Elle n'aimoit pas Clara, qui d'ailleurs déplaisoit à la

ménagère qui ne voyoit en elle qu'un surcroît de dépense. Cependant Marcelle, ayant dans son quartier la réputation de parler parfaitement le français, n'étoit pas fâchée de cultiver ce talent un peu rouillé, en causant avec Clara lorsqu'elle n'avoit pas de monde. Marcelle avoit un accent si rude, une prononciation si étrange, elle employoit des expressions si peu usitées ou si triviales, que son langage étoit également inintelligible et comique; et pour achever d'en compléter le ridicule, elle ne parloit jamais à Clara que d'un ton emphatique et solennel pour débiter les lieux communs les plus usés sur la fragilité de la beauté, et sur les devoirs d'une jeune personne. Au milieu de ces sermons, Clara, malgré sa mélancolie habituelle, eut le malheur de sourire plus d'une fois; ce qui produisit de fâcheuses scènes: un jour sur-tout, Marcelle éprouva une si vive indignation, que, ne trouvant point en français de termes pour l'exprimer, elle gronda Clara en allemand, mais avec un ton et un accent si terribles, que la pauvre Clara fut plus effrayée que si elle eût compris ce qu'on lui disoit.

Sans le travail le plus assidu, Clara eût succombé à l'ennui qui régnoit dans cette maison. Elle ne sortoit que pour aller avec Marcelle à l'église; alors elle rabattoit une grande coiffe noire sur son visage:

ainsi, malgré l'éclat de sa beauté, elle resta entièrement ignorée dans la ville et même dans son quartier. Cependant la perfection de ses broderies, déposées dans quelques boutiques pour les vendre, lui donna au bout de deux mois de la célébrité. Cet art n'étoit point cultivé dans cette partie de l'Allemagne. Ces broderies parurent des chefs-d'œuvre, qui excitèrent l'admiration de toutes les dames de la cour et de la ville: on prit des informations, et l'on sut que cette excellente brodeuse étoit une jeune Française nommée *Olympe* qui demeuroit chez la veuve Marcelle.

Un matin, la brillante voiture de la jeune comtesse de Kleben s'arrêta à la porte de Marcelle: toute la maison fut en rumeur au nom de la comtesse. C'étoit une dame de la cour, belle-fille de la grande maîtresse, ancienne gouvernante de la princesse Euphémie, fille chérie de l'électeur. La comtesse ne descend point; elle étoit dans sa voiture avec un vieux seigneur de la cour chambellan de l'électeur. Elle fait prier Clara de descendre et de venir lui parler dans sa voiture. La légèreté de ce message déplut à Clara, et elle refusa nettement de descendre; mais Marcelle, toujours prête à la contrarier, lui commanda impérieusement de se rendre aux ordres de madame la comtesse de Kleben, quoiqu'au fond elle trouvât fort mauvais que la comtesse ne vînt pas dans son salon s'adresser à elle

pour les lui donner. Clara soupira, mais elle obéit. Elle descend lentement, elle arrive auprès de la voiture; on ouvre la portière, elle monte sur le marche-pied, elle entre dans la voiture et s'assied sur le devant d'une immense berline. D'un air glacial elle attend qu'on lui parle, en prévenant seulement qu'elle n'entend pas l'allemand. Au lieu de lui parler, on la regarde, on l'examine avec l'expression de la plus vive surprise. Le vieux seigneur surtout paroissoit confondu. Après beaucoup d'exclamations, il adressa la parole en allemand à la comtesse; celle-ci répondit avec un air et un ton dédaigneux; enfin elle rompit cet entretien en questionnant Clara sur le prix de ses broderies et en lui commandant un habit de cour. Ensuite on rouvrit la portière, et Clara quitta la comtesse en se promettant en secret de trouver un prétexte de ne point travailler pour une personne dont les manières avoient si peu de douceur et de politesse. Marcelle, qui regrettoit de n'avoir pas reçu la visite de la comtesse, sut gré à Clara du mécontentement qu'elle lui montra, et elle passa le reste de la matinée à faire des réflexions critiques sur les gens de la cour. Le lendemain matin le vieux chambellan, qui la veille avoit accompagné la comtesse, fit demander à Marcelle un moment d'entretien particulier qui lui fut accordé sur-le-champ. Ce cham-

bellan, qui s'appeloit le baron de***, et dont le nom et la faveur auprès de l'électeur étoient fort connus, fit beaucoup de questions sur la naissance, le caractère, les mœurs et la conduite de Clara. Marcelle, incapable de mentir et de nuire, rendit les meilleurs témoignages de Clara, non sans faire valoir de son mieux la bonté qu'elle avoit eue de recueillir une jeune orpheline bien née, remplie d'innocence et de vertus, et chassée de son pays par les guerres civiles. Le baron alors pria Marcelle de lui confier Clara pour la mener au palais, parceque l'électeur vouloit la voir et devenir son protecteur. A ces mots, Marcelle émerveillée va chercher Clara, et, avec un ton caressant qu'elle n'avoit jamais eu, elle lui annonce cette grande nouvelle. Clara ne sait si c'est un bonheur ou un nouveau piège de la fortune, elle n'éprouve que de l'étonnement et de l'inquiétude, mais elle se laisse entraîner; on la remet aux mains du chambellan qui la fait monter dans sa voiture, et l'on part pour se rendre au palais. On y arrive: le chambellan prend la main de la timide Clara; il la conduit avec rapidité par de petits corridors et des escaliers dérobés, et bientôt Clara se trouve dans les petits appartements de l'électeur. Ce prince étoit seul assis devant un bureau; son seul aspect rassura Clara, car la bonté se peignoit sur tous ses traits, et son âge avancé, ses cheveux

blancs, et la noblesse de sa figure, en rendoient l'expression aussi touchante que respectable. Clara s'inclina profondément, et resta debout; sa timidité, son émotion, sa rougeur, ajoutoient à sa beauté un charme particulier et un éclat éblouissant. L'électeur la regarda fixement, et ses yeux se remplirent de larmes..... Clara, plus émue que jamais, ne savoit que penser, lorsqu'elle s'aperçut que le prince et le chambellan comparoient sa figure à celle d'une jeune et charmante personne représentée dans un tableau placé vis-à-vis de l'électeur. Elle comprit alors qu'on lui trouvoit une ressemblance frappante avec un objet qui intéressoit vivement l'électeur; un instant de réflexion lui fit deviner que cet objet étoit la princesse Euphémie, fille de l'électeur. Clara, sachant que la princesse étoit âgée de quarante ans, imagina facilement que le portrait avoit été fait dans sa première jeunesse. Le chambellan, qui venoit de recevoir de l'électeur l'ordre d'aller chercher la princesse, sortit, et Clara se trouva tête à tête avec l'électeur. Ce prince, du ton le plus affectueux, ordonna à Clara de s'asseoir. Vous devez être surprise, lui dit-il en souriant, de l'effet que produit sur moi votre vue, mais vous ressemblez si parfaitement à ce qu'étoit ma fille à votre âge, qu'il ne m'est pas possible de vous contempler sans attendrissement; je rajeunis en vous regardant, je

revois ma fille dans la première fleur de sa jeunesse, et c'est retrouver mes beaux jours!..... Cette ressemblance, vos malheurs, le témoignage que rend de vous une personne de la vertu la plus austère, tout vous assure ma protection et mon amitié; je vais moi-même vous présenter à ma fille, et je désire que vous restiez auprès d'elle. Clara montra son étonnement et sa reconnoissance par la douce expression de sa physionomie et de son maintien. L'électeur, les yeux attachés sur elle, ne se lassoit point du plaisir de la regarder, lorsque la porte s'ouvrit, et l'on vit paroître la princesse s'appuyant sur le bras du chambellan. Clara se lève : la princesse, prévenue par le chambellan, s'arrête un moment; elle regarde alternativement son portrait et Clara, puis elle dit : En effet, c'est son portrait beaucoup moins beau qu'elle!..... A ces mots elle s'avance, prend Clara par la main, et, avec toute la grace de la bonté la plus aimable, elle l'embrasse. Clara éprouva pour cette princesse quelque chose de si tendre qu'elle ne put retenir ses pleurs. Elle fut honteuse de ce mouvement, et voulut vainement le dissimuler ou le contenir. Euphémie partagea son attendrissement et la serra dans ses bras, toutes deux fondirent en larmes..... Cette scène inattendue toucha vivement l'électeur. Ma fille, dit-il, je voulois vous demander vos bontés pour cette jeune

orpheline; mais il me semble qu'elle n'a nul besoin, auprès de vous, de ma protection. Chargez-vous de son sort; et pour que la ressemblance entre vous soit plus intéressante encore, puisse son ame ressembler à la vôtre! Euphémie soupira. Elle remercia son père par un regard plein de tendresse et de mélancolie. Après un court entretien, la princesse prit congé de son père, et, tenant toujours Clara sous le bras, elle sortit et l'emmena.

Euphémie avoit encore de beaux traits, une physionomie pleine d'expression, et le charme inexprimable de son maintien et de ses manières auroit suffi seul pour fixer sur elle tous les regards et pour lui gagner tous les cœurs; mais une grande maigreur, une pâleur extrême, en rendant sa figure plus intéressante, en effaçoit entièrement l'éclat qu'une belle personne peut avoir encore à cet âge. Une tristesse habituelle et profonde déceloit en elle un chagrin secret, que les uns attribuoient à la délicatesse de sa santé, et les autres au regret d'avoir refusé le trône, pour consacrer sa vie à son père et pour ne le jamais quitter.

Euphémie, malgré la droiture parfaite de son caractère, n'étoit pas à l'abri d'un malheur inévitable pour les princes, celui de prendre quelquefois des préventions injustes; car, à moins

d'un intérêt de cœur, il est impossible de s'appliquer constamment à discerner la vérité de la calomnie, et à tâcher d'approfondir si l'accusateur est exempt de haine ou d'envie. Il est même à remarquer que ce sont précisément les meilleurs princes qu'il est le plus facile de prévenir défavorablement. Avec eux on n'est pas obligé d'employer des calomnies atroces, et par conséquent suspectes. De légers traits suffisent; tout ce qui blesse, non seulement la probité, mais la délicatesse, leur inspire un mépris que des ames moins élevées ne sauroient éprouver. A leur cour, la calomnie, moins odieuse en apparence, y est plus commune, plus insinuante et plus dangereuse; elle y parvient mieux à son but, en cachant sa noirceur sous des formes si nonchalantes et si adoucies, qu'elle ressemble à peine à la médisance. Mais Euphémie savoit aimer, et lorsqu'il s'agissoit de ses amis, tout l'art profond de nuire, si perfectionné dans les cours, étoit inutile avec elle. Alors elle voyoit toutes les ruses de la malignité, elle en devinoit tous les motifs. Son amitié sembloit s'accroître par les efforts que l'on faisoit pour la détruire, et elle se plaisoit à en multiplier publiquement les preuves.

Elle emmena Clara dans son cabinet, et elle y resta seule avec elle près de trois heures. Clara,

pour abréger les questions et pour éviter de faire des mensonges détaillés, se contenta de dire qu'ayant toujours été, dès son enfance, dans un couvent, elle n'avoit point connu ses parents; que, dès les premiers troubles de la Rochelle, le vénérable père Arsène l'avoit conduite dans une ferme aux environs de la ville, et qu'ensuite il l'avoit menée en Allemagne. La manière dont elle parla du père Arsène et de la famille de Jerson charma la princesse, qui, dès ce premier entretien, prit une si vive affection pour Clara, qu'elle résolut au fond de son cœur de lui tenir à jamais lieu de mère. Cette nouvelle intimité fit une grande sensation à la cour, et n'eut l'approbation d'aucune des dames attachées à la princesse; elle déplut sur-tout à la grande maîtresse, la baronne de Kleben, qui, en particulier, gronda très sèchement sa belle-fille, qui, sans le vouloir, avoit été (par sa visite faite avec le chambellan) la première cause de cette singulière faveur. La jeune comtesse n'avoit pourtant rien à se reprocher à cet égard; elle s'étoit bien gardée de vanter la grace et la beauté de Clara, elle nioit même sa ressemblance avec la princesse; mais le témoignage du chambellan avoit suffi pour intéresser l'électeur et pour exciter sa curiosité.

La baronne de Kleben, âgée de cinquante-cinq

ans, étoit la femme de son âge qui pouvoit le plus justement se vanter d'avoir le moins changé depuis vingt-cinq ans. Elle avoit conservé toute l'ardeur, toute l'activité pour nuire à ceux qu'elle craignoit, toute l'ambition, toute la frivolité, toutes les prétentions des jours les plus brillants de sa jeunesse. Sa maison étoit la plus fastueuse et la plus élégante de la cour. On lui répétoit régulièrement trois fois la semaine, à ses grands soupers, qu'elle avoit l'air d'être la sœur de sa belle-fille; comment douter d'une chose aussi généralement reconnue? Aussi la baronne se coiffoit-elle toujours avec des roses; quatre heures de toilette, et douze heures consacrées à la représentation et à l'intrigue, tel étoit, depuis près de quarante ans, l'emploi constant de ses journées. Naturellement caustique, médisante, envieuse, elle cachoit sa malignité sous un faux air de gaieté; elle calomnioit en riant, et son sourire amer étoit toujours un sarcasme. Toute célébrité dans les autres lui déplaisoit, celle de l'esprit sur-tout; mais elle étoit de bonne foi sur ce point seulement; car, indépendamment de tout sentiment d'envie, elle pensoit qu'une personne d'un esprit supérieur étoit la plus dangereuse de toutes les créatures, comme devant être la plus ambitieuse, la plus féconde en ruses, en artifices, et la plus profonde en duplicité. Le génie n'étoit à

ses yeux qu'un moyen de parvenir, et que la puissance redoutable d'exterminer ses concurrents. Ennemie de toutes les réputations éclatantes, elle ne louoit jamais que la médiocrité, et même elle la protégeoit vivement lorsqu'elle se trouvoit en rivalité avec un grand talent. Quant à ses manières habituelles, elles étoient glaciales, impertinentes avec toutes les personnes qui ne jouissoient pas d'une grande faveur ou d'une grande fortune; sa politesse n'étoit jamais fondée que sur l'intérêt ou sur la vanité. Une personne de ce caractère ne pouvoit être aimée d'Euphémie; mais cette dernière avoit néanmoins pour la baronne tous les égards dus à son ancienne gouvernante, qui, depuis la mort de l'électrice et celle de l'épouse du prince héréditaire, occupoit la première place de la cour.

Clara s'attacha si tendrement à la princesse, qu'elle cessa de regretter la ferme de Jerson. Honorine lui écrivoit quelquefois : avec quelle avidité Clara parcouroit ces lettres pour y trouver un nom chéri!.... On lui mandoit que Valmore ajoutoit chaque jour à sa gloire par de nouveaux exploits; et que la famille de Jerson, toujours aussi généreusement protégée par lui, jouissoit d'une paix profonde.... Clara avoit déposé entre les mains du père Arsène le billet de Valmore, mais elle pouvoit

garder et relire les lettres d'Honorine, et c'étoit une consolation ! . . .

Euphémie ne donna à Clara aucun rang à la cour, et même aucun titre, puisqu'elle n'auroit pu en avoir qu'un subalterne dans une cour qui n'admettoit que des femmes de la plus haute naissance. Mais Clara fut logée dans l'appartement même de la princesse ; elle ne parut ni aux fêtes, ni aux cercles, elle resta dans l'intérieur intime de la princesse, enfermée tête à tête avec elle une partie des journées, admise dans les petits appartements de l'électeur, où la princesse allant toujours sans dames, ne menoit que Clara ; et le reste du temps, quand la princesse étoit en représentation ou aux spectacles, Clara restoit seule dans son cabinet, occupée à lire ou à broder pour Euphémie.

Cette vie sédentaire et retirée convenoit parfaitement à Clara. Plus d'une fois la princesse voulut lui procurer quelque dissipation et la mener au spectacle dans une loge grillée, mais Clara s'y refusa constamment ; et son goût pour une solitude absolue, réuni à tant de jeunesse et de beauté, porta au comble l'estime de la princesse pour elle, d'autant mieux qu'Euphémie connut aisément que ce dénûment de vanité et cet amour de la retraite étoient fondés sur la base solide de la plus haute piété. Clara ne voyoit jamais d'hommes, à l'excep-

tion de l'électeur, du prince héréditaire, frère aîné d'Euphémie, et du vieux chambellan, son premier protecteur; c'étoit la seule personne attachée à la cour qui se trouvât quelquefois chez le prince quand Euphémie s'y rendoit en visite. Les jours où le prince soupoit dans ses petits appartements, Clara se retiroit avant l'arrivée des personnes qu'il admettoit dans sa société intime. Ainsi les seigneurs de la cour n'avoient pu l'entrevoir qu'à la dérobée, mais c'en étoit assez pour être aussi charmés que surpris de sa grace et de sa beauté. En vain les dames de la cour, et sur-tout la baronne de Kleben, qui avoient vu plus long-temps Clara chez la princesse, soutenoient qu'elle n'avoit que de l'éclat, qu'elle n'étoit belle qu'au premier coup d'œil, et que sa figure avoit mille défauts; on n'en fut pas moins persuadé que cette jeune *Olympe* étoit la plus belle personne qui eût encore paru à la cour. L'envie et la malignité essayèrent alors de découvrir quelques taches dans la vie de cette nouvelle favorite : on prit des informations dans le quartier de Marcelle, et Marcelle elle-même fut interrogée; mais toutes ces recherches n'aboutirent qu'à prouver que Clara étoit en effet une orpheline remplie d'innocence et de piété, qui n'avoit quitté son couvent que pour venir chercher un asile en Allemagne, chez la parente du religieux son protecteur.

Il fallut se borner à saisir tous les moyens de rabaisser sa personne et de lui donner des ridicules. Rien n'étoit plus difficile. On ne pouvoit dire qu'enivrée de sa faveur, elle promettoit sa protection, et qu'elle se vantoit de mener la princesse, et même l'électeur, sur lequel Euphémie avoit un ascendant suprême. Clara ne voyoit personne, et lorsque la baronne se trouvoit avec elle dans le cabinet d'Euphémie, Clara travaillant, et les yeux baissés sur son métier, gardoit un profond silence. Si la baronne lui parloit, elle répondoit d'un ton doux et respectueux, mais avec la plus extrême brièveté. On prit le parti de dire qu'elle étoit la personne du monde la plus bornée, et qu'en même temps elle avoit un orgueil, une hauteur et une suffisance qui perçoient dans tous ses mouvements. On nia sa faveur; car les courtisans croient que la rendre douteuse dans l'opinion des autres, c'est presque l'annuler, parcequ'ils envient bien moins l'estime des princes que les hommages qu'elle procure. On soutint qu'Euphémie ne regardoit Clara que comme une ouvrière assidue dont le travail lui plaisoit; on affecta même, en parlant d'elle, de ne la désigner que sous le titre de *la brodeuse de la princesse*.

Tout se sait à la cour; les choses confiées dans les plus petits comités, sous le sceau de la confiance

la plus intime, parviennent en peu de temps à l'oreille des princes: une rivalité passagère suffit souvent pour rompre des liaisons de convenance, et ces ruptures produisent toujours quelques délations secrètes. Euphémie apprit donc avec certitude, au bout de deux ou trois mois, de quelle manière on parloit de cette jeune personne qui lui devenoit tous les jours plus chère. Elle se promit de la venger avec éclat. Les fêtes qu'on lui donnoit chaque année pour célébrer le jour de sa naissance lui en procurèrent bientôt l'occasion. Ces fêtes duroient trois jours; l'électeur et le prince héréditaire faisoient avec solennité tous les frais des deux permiers, et c'étoit une personne de la cour qui donnoit la troisième fête, dont la princesse exigeoit que toute étiquette fût bannie. La baronne devoit, cette année même, avoir l'honneur de donner cette dernière fête, et, par conséquent, de recevoir chez elle l'électeur et ses enfants. Ce jour arrivé, Clara, malgré sa résistance, sa répugnance extrême et sa timidité, fut obligée de se laisser parer magnifiquement: on la revêtit d'une robe d'étoffe d'argent; on posa une superbe chaîne de pierreries sur son sein toujours modestement couvert d'une double gaze; on entrelaça des diamants dans ses beaux cheveux, ensuite la princesse la conduisit en triomphe chez la baronne de Kleben. Clara, dans cette éblouissante

parure, éprouvoit un tel serrement de cœur, qu'il lui fallut le plus grand empire sur elle-même pour l'empêcher de fondre en larmes : cette robe brillante et blanche lui rappeloit celle qu'elle avoit essayée, et qu'elle auroit portée le jour de ses noces!.. D'ailleurs, en songeant que son vrai nom, fameux dans toute l'Europe par un forfait sans exemple, étoit par-tout en horreur, il lui sembloit, malgré son innocence, qu'elle usurpoit la tendresse de cette princesse sensible et bienfaisante! Elle rougissoit de ses bontés, sa faveur n'étoit pour elle qu'un poids accablant, et qu'un pénible sujet d'inquiétude; car, privée par un destin cruel et bizarre de la douce sécurité de la vertu, elle craignoit mortellement l'éclat et le grand jour. Elle ne jouissoit pleinement de son innocence que seule avec Dieu; elle retrouvoit dans le monde toutes ces idées nécessaires à la société qui font de notre nom une partie de nous-mêmes si essentielle, que la calomnie ne peut l'attaquer sans nous blesser profondément. Alors, en aigrissant le ressentiment naturel causé par l'injustice, la conscience la plus pure aigrit peut-être quelquefois nos maux; elle ne les calme et ne les dissipe entièrement que loin des yeux de tous les hommes.

Cependant Euphémie monte en voiture seule avec Clara, on se rend chez la baronne, on arrive;

la baronne et toutes les dames viennent recevoir la princesse sur le haut de l'escalier.... et, en l'apercevant appuyée sur le bras de Clara, on reste pétrifié!..... Les compliments, les remercîments d'usage expirent sur les lèvres tremblantes de la baronne; elle rougit, pâlit, balbutie, perd la tête.... Quel évènement!... *La brodeuse de la princesse* admise dans une fête, à la vérité sans étiquette, mais où l'on n'a rassemblé que des femmes qui, par leur naissance, peuvent entrer dans tous les chapitres d'Allemagne!.. *La brodeuse de la princesse*, mille fois plus belle, plus majestueuse, plus éclatante que toutes ces grandes dames!... Tandis qu'on s'étonne, qu'on envie, qu'on murmure tout bas, Euphémie s'avance et dit à la baronne en souriant et en lui montrant Clara : N'êtes vous pas surprise de la voir à une fête, elle qui jusqu'ici a refusé de paroître à toutes celles de la cour?... Oui, madame, répondit la baronne, je suis très *surprise!*... Je m'y attendois, reprit Euphémie. Mais devant ne trouver ici que mes amis, j'ai voulu y amener ma fille adoptive. En disant ces paroles Euphémie poursuit sa marche, et, suivie d'un nombreux cortège et tenant toujours Clara sous le bras, elle entre dans une salle superbement décorée, dont toutes les fenêtres ouvertes donnoient sur un jardin illuminé. Clara (quoiqu'elle dansât parfaitement) avoit

annoncé qu'elle ne dansoit point. La princesse s'assit dans un fauteuil, elle fit placer Clara sur une banquette à côté d'elle, et le bal commença.

La princesse jouissoit délicieusement de l'un des plus doux plaisirs du pouvoir souverain et de la grandeur, celui d'élever ce qu'on aime, de donner au mérite des marques publiques d'estime, de faveur, et d'humilier, de confondre les intrigues et les envieux. Combien d'ennemies cette brillante soirée fit à Clara !... Les coquettes, les ambitieuses, toutes les mères qui avoient des filles de cet âge, et qui, en calculant leurs quartiers de noblesse, ne concevoient pas que la princesse, voulant adopter une jeune personne, eût fait un tel choix... Le tourment de la haine et de l'envie fut porté au comble par l'admiration de tous les hommes. Tout le monde aussi fut frappé de l'étonnante ressemblance d'Euphémie et de Clara ; les vieux seigneurs sur-tout crurent revoir la princesse à l'âge de dix-huit ans, quoiqu'ils trouvassent en secret que Clara étoit infiniment plus belle que ne l'avoit jamais été la princesse.

L'électeur et le prince héréditaire arrivèrent à l'heure du souper : rien ne manqua au triomphe de Clara ; ces deux princes s'occupèrent d'elle avec l'air de la plus flatteuse intimité, et l'électeur la fit mettre à sa table. Au milieu de tous ces hon-

neurs, Clara mélancolique, mais simple, douce, obligeante, parla peu, répondit toujours avec grace, souvent avec esprit; son maintien fut parfait, sa reconnoissance pour les princes eut l'expression convenable de respect et la dignité personnelle qui préserve de l'exagération et de l'enivrement. Sa politesse avec les courtisans ne ressembla point à *l'affabilité* qui ne convient qu'aux princes, et qui n'est dans les particuliers que de l'impertinence et de la fatuité; elle n'eut avec aucune femme une contenance froide et dédaigneuse; elle ne prit point avec quelques personnes les airs protecteurs d'une favorite qui veut plaire; elle fut constamment noble, naturelle, aimable; on remarqua qu'elle n'affecta pas une seule fois de parler à l'oreille de la princesse, ou de lui dire quelques mots à demi-bas. Elle charma tous ceux qui n'étoient pas décidés d'avance à la haïr.

La princesse et Clara quittèrent la fête un peu avant minuit. Elles retournèrent à un quart de lieue du château de la baronne, dans une maison de plaisance de l'électeur, où la princesse devoit passer tout l'été. On étoit aux premiers jours du mois de juin. La nuit étoit si calme et si belle, que lorsque Clara fut déshabillée, elle descendit seule dans un petit bois de peupliers, enfermé dans l'enceinte du jardin particulier de la princesse. Elle s'assit, à l'ex-

trémité du bois, sur le bord d'un bassin entouré de mousse, et ses yeux se fixèrent sur un canal assez éloigné, mais qui, réfléchissant les rayons de la lune, formoit au milieu d'une allée de jeunes saules un long sillon de lumière..... Le bois, les eaux, la nature entière, tout étoit muet et tranquille. Clara, après cette fête bruyante, jouissoit avec délice du calme et du silence!... Que je suis bien ici! se disoit-elle; je n'y sens plus le poids du nom fatal que je porte, et l'inquiétude du mystère qui doit toujours envelopper ma triste existence!..... Seule avec l'auteur de l'univers, je suis Clara sans rougir!... O combien je vous envie, solitude heureuse du désert! lieux paisibles où des ames pures et religieuses ont trouvé la ravissante image du ciel! La majesté de Dieu remplit seule votre immense étendue, et les échos de vos grottes et de vos rochers n'ont répété que les louanges de l'Éternel! Terre fortunée, dédaignée par l'ambition humaine, les sueurs du pauvre ne vous ont point arrosée, vous n'êtes point souillée de sang! Ah! restez à jamais sans culture, afin qu'il y ait encore un asile sur la terre pour l'innocence opprimée! Hélas! la première charrue qui traça le premier sillon ouvrit en même temps la route de l'industrie et celle de l'avarice et du crime!..... Que ne puis-je aller m'ensevelir dans ces saintes retraites où mon

imagination m'a transportée tant de fois! Là, les passions s'anéantissent et la sensibilité s'exalte; là, le cœur en se purifiant s'embrase d'un amour sublime, d'un amour ardent et sans agitation comme sans inquiétude, et que rien ne combat et ne traverse!..... Mais où laissé-je égarer ma pensée!..... La sagesse suprême n'approuve point ces vœux superflus. Ne peut-on trouver Dieu que dans ces profondes solitudes, et la place qu'il nous assigne dans cette courte vie n'est-elle pas celle qui doit nous plaire?..... ou du moins ne devons-nous pas tâcher de la rendre supportable? Oui, je veux repousser loin de moi ces idées mélancoliques; ne sont-elles pas des espèces de murmures qui peuvent mener à la misantropie?.....

C'étoit ainsi que Clara, toujours éclairée, guidée par la morale évangélique, combattoit cette tristesse vague et frondeuse, trop naturelle aux cœurs souffrants. C'est ainsi que la véritable piété réprime et rectifie tous les sentiments condamnables et même les plus spécieux; elle ne veut point que le dégoût des faux biens nous fasse mépriser les institutions humaines que la Providence soutient et perpétue. Si la religion conduit quelques élus dans le désert, elle en a fixé davantage et dans le monde et sur le trône. Elle bénit l'humble obscurité du cénobite; mais elle a sanctifié mille fois les talents, le génie

et la gloire. Elle nous demande sur-tout les qualités et les vertus qui conviennent le mieux à notre situation ; elle exige que la résignation et la persévérance nous enchaînent dans l'état où nous pouvons faire le plus de bien (*k*) ; elle montre à tous les hommes le même but, elle leur promet la même récompense, elle leur offre l'espérance la plus sublime. Ainsi cette inquiétude, ce mécontentement secret, qui jettent sur les objets présents et sur l'avenir un voile si funèbre, ne peuvent produire un état habituel de mélancolie que dans l'imagination égarée des infortunés qui doutent de tout : tels sont, pour les cœurs sensibles, les tristes résultats du scepticisme ; les ames pieuses sont à l'abri de ces funestes égarements.

Cependant, le lendemain matin de la fête, la grande maîtresse, baronne de Kleben, se rendit chez la princesse, sous prétexte de la remercier de l'honneur qu'elle avoit reçu la veille, mais sur-tout pour avoir avec elle une explication sur Clara. La baronne ayant élevé Euphémie, avoit, tête à tête avec elle, le droit de lui parler avec une liberté que la reconnoissance d'une élève devoit autoriser. La baronne porta la parole au nom de toutes les dames de la cour, du moins elle assura qu'elle exprimoit leurs sentiments ; et après un long discours sur les convenances, les bienséances, l'étiquette, elle ter-

mina par cette phrase : J'ai cru, madame, devoir vous offrir toutes ces vérités, et, au risque de vous déplaire, j'ai eu le courage de vous les dire. La baronne prononça ces paroles avec une emphase qui fit sourire la princesse. Je vous assure, madame, répondit-elle, que je ne vois pas le moindre *courage* dans tout ce que vous venez de me dire; car vous savez parfaitement que vous ne risquez rien du tout en me parlant ainsi. De quoi se plaint-on ? Que j'aie introduit dans une fête particulière, et sans cérémonial, une jeune orpheline très bien née, et qui est également intéressante par ses malheurs, sa parfaite éducation, son innocence et ses vertus. Je puis m'étonner à mon tour que mes sentiments pour elle, ma tendresse de mère ne lui suffisent pas pour être accueillie avec empressement et reçue avec plaisir..... — Mais, madame, votre altesse la connoît depuis si peu de temps..... — Ce temps m'a suffi pour la juger, la chérir et l'adopter.... — L'adopter, madame!..... En vérité, personne ne croira à cette étrange adoption. — Eh bien, j'en prouverai la réalité : je vous déclare, madame, que l'électeur compte élever si haut la fortune de celui qui recevra sa main, je suis décidée, de mon côté, à lui donner en outre une telle dot, que je n'aurai certainement que l'embarras du choix.

A ces mots, la baronne, vivement frappée, re-

cueillit un moment ses esprits. Une réflexion rapide changea tout à coup ses dispositions. Elle connoissoit Euphémie; elle savoit que cette princesse étoit invariable dans ses résolutions et dans ses attachements..... L'ambition aperçoit en masse d'un seul coup d'œil tout ce qui la tente..... La baronne vit en un instant cette jeune orpheline héritière de tous les biens et de toutes les pierreries de la princesse; elle vit les honneurs accumulés sur la tête de son mari; elle vit enfin le plus grand parti de la cour et de l'Allemagne; et après un long silence : Quoi, madame, dit-elle du ton le plus radouci, vous aimez à ce point cette jeune personne!..... — Oui, madame, et l'électeur et mon frère feront pour elle tout ce que mon affection pourra désirer. — Vous l'aimez véritablement, reprit la baronne, il suffit. Je puis donc enfin, poursuivit-elle d'un ton à la fois solennel et sentimental, je puis donc vous donner une grande preuve d'attachement!..... J'ai un second fils, il a vingt-cinq ans; je demande pour lui, à votre altesse, la main d'Olympe.... La surprise d'Euphémie fut extrême. Il y avoit dans cette surprise de la joie, du mépris, et cependant un peu d'attendrissement. Euphémie avoit beaucoup de pénétration; son esprit lui disoit bien que la seule cupidité produisoit dans les idées de la baronne cette soudaine révolution; mais son cœur

et sa vanité étoient si touchés de cette offre, qu'elle en sut gré à la baronne, et qu'elle crut lui en devoir quelque reconnoissance. Il est si rare que l'on ne gagne rien à flatter le foible des princes, qu'on ne sauroit trop admirer à la cour l'inflexible droiture et la constante sincérité, quand par hasard elles s'y trouvent.

La princesse remercia la grande maîtresse avec une grace qui ressembloit à la sensibilité ; elle lui dit les choses les plus flatteuses. La baronne s'attendrit. Euphémie lui serra affectueusement les mains et l'embrassa; et la baronne, croyant obtenir une faveur qu'elle n'avoit jamais eue, sortit de chez la princesse avec un air mille fois plus hautain et plus impertinent que de coutume. Elle fut le reste du jour inabordable pour tous les indifférents, et radieuse dans sa famille. Elle accabla de sa dédaigneuse distraction tous ceux qu'elle n'aimoit pas ; sa démarche, son ton, son maintien eurent quelque chose de triomphal. Elle confia à ses amis intimes cette grande entrevue ; sa vanité n'oublia pas d'orner ce récit d'une infinité de mots brillants et touchants de son invention ; et tandis qu'elle s'applaudissoit d'une démarche qu'elle regardoit comme un trait admirable de présence d'esprit et de génie, tandis qu'elle formoit mille nouveaux projets de grandeur, Clara, enfermée avec

la princesse, refusoit avec autant de fermeté que de froideur l'honneur de s'allier à l'illustre maison de Kleben. Clara annonça de plus qu'elle étoit décidée à ne se marier jamais, en ajoutant qu'elle n'envisageoit d'autre bonheur dans l'avenir que celui de consacrer entièrement sa vie à sa généreuse bienfaitrice. Ce discours, prononcé avec cet accent de vérité qui persuade, émut et toucha la princesse jusqu'au fond de l'ame. Elle admira une résolution qui lui donnoit la certitude de jouir sans partage de l'affection de Clara, et de ne jamais se séparer d'elle un seul instant. Cependant elle combattit son dessein; elle lui peignit tous les avantages brillants d'une grande alliance; elle lui fit l'éloge du jeune comte de Kleben : tout fut inutile; et la princesse connut, avec une satisfaction inexprimable, que Clara étoit absolument inaccessible aux séductions les plus naturelles de la vanité et à l'ambition la plus légitime. Eh bien! ma chère Olympe, s'écria Euphémie en la serrant dans ses bras avec transport, vous n'y perdrez rien; vous aurez dans cette cour le rang, le titre, les honneurs que la plus haute alliance auroit pu vous y procurer..... Ah! madame, interrompit Clara, ne me forcez point à paroître dans le monde..... — Vous serez toujours libre de vivre dans cette profonde solitude; mais je veux qu'on sache à quel

point je vous aime : en vous élevant ainsi, c'est moi seule que je prétends satisfaire. Clara s'opposa vainement à ce projet; la princesse y attachoit son bonheur et sa gloire.

Durant ce long entretien, le bruit du mariage du comte de Kleben et de la *jeune Olympe* circuloit déjà sourdement à la cour. Les ennemis de la baronne, en enviant en secret son bonheur, montroient la plus vive indignation de ce qu'ils appeloient une bassesse et une mésalliance. Les indifférents s'étonnoient; les amis trahissoient mystérieusement le secret, ou le nioient foiblement, mais d'un ton sec et capable d'en imposer au vulgaire des courtisans. Plusieurs personnes qui, n'étant instruites d'aucun détail, savoient seulement qu'il étoit question d'assurer un sort à la jeune favorite, tirèrent parti de cette lumière pour inventer et pour répandre les fables les plus absurdes, non à la cour, mais à la ville, où les courtisans sans crédit persuadent si souvent qu'ils sont initiés dans tous les secrets d'état. Ainsi la nouvelle la plus accréditée de la ville, parcequ'on la *tenoit de bonne part*, fut qu'Olympe alloit épouser de la *main gauche* le prince héréditaire.

La journée se passa de la sorte. La baronne ne vit Euphémie qu'en représentation, et la princesse affecta de la traiter avec plus de distinction que

jamais. Avant de la quitter, elle lui dit à l'oreille qu'elle la prioit de se rendre chez elle le lendemain dans la matinée.

La baronne mit le plus grand empressement à se trouver au rendez-vous indiqué, et elle arriva de si bonne heure chez Euphémie, que, n'étant point encore attendue, elle trouva Euphémie et Clara déjeûnant tête à tête. A l'aspect de la grande maîtresse, Clara se leva et voulut se retirer. La baronne attribua ce mouvement à la timidité; elle ne douta point qu'elle ne fût là pour lui être présentée comme sa future belle-fille, et, s'avançant précipitamment, elle la retint. Alors, se retournant vers la princesse : Madame me permet-elle, dit-elle, d'embrasser notre enfant? Clara reçut cet embrassement avec autant d'embarras que de respect, et aussitôt, après avoir fait une profonde révérence, elle s'échappa. Il fallut enfin avoir une explication, et ce ne fut pas sans une violente suffocation d'orgueil et de colère que la baronne apprit que la *brodeuse de la princesse* avoit l'insolente démence de refuser la main de son fils, du comte de Kleben, allié d'assez près à la maison de Brandebourg et à celle de l'électeur!..... La princesse crut adoucir ce refus en assurant que Clara étoit pénétrée des bontés de la baronne, et qu'elle conserveroit toute sa vie le souvenir de l'honneur qu'elle avoit daigné

lui faire. Son goût pour la retraite, ajouta-t-elle, et son attachement pour moi, lui font désirer de conserver sa liberté, afin de me la consacrer à jamais tout entière. La baronne interrompit Euphémie ; et, s'efforçant vainement de cacher son dépit, elle répondit avec tant d'aigreur, et une ironie si insultante pour Clara, que la princesse rompit tout à coup la conversation et la congédia sèchement.

La baronne, outrée, fut dire dans sa famille qu'elle avoit eu une scène très vive avec la princesse ; que le mariage étoit rompu, *grace au ciel :* car elle *avouoit* qu'elle n'avoit jamais sincèrement désiré une alliance aussi *étrangement disproportionnée.* Ainsi elle laissa croire que la rupture venoit d'une discussion sur les conditions, et non du refus de Clara, refus insupportable, qu'elle dissimula avec le plus grand soin, mais dont tout le monde fut informé avant la fin du jour.

La baronne avoit toujours montré une extrême aversion pour Clara ; on savoit qu'au fond elle n'aimoit pas la princesse : ainsi ses motifs en demandant la main de Clara ne pouvoient être douteux. A la cour, une bassesse qui réussit n'y paroît guère en général qu'une démarche adroite et bien combinée ; et ce qu'on admire le plus là, c'est l'esprit de conduite (quel qu'il soit) qui fait

parvenir à ses fins. Par la même raison, une bassesse inutile y couvre d'un ridicule ineffaçable, et sur-tout parcequ'elle décèle le manque de goût, de finesse et d'esprit. On se déchaîna tellement contre la baronne, que ses amis même (qui avoient reçu sa confidence avec une parfaite approbation) convinrent en secret que cette conduite étoit inexcusable; et ils ajoutèrent qu'ils l'avoient jugée telle dès le premier moment. Au reste, ce n'est point là, dans le grand monde, manquer aux devoirs de l'amitié; pourvu que l'on parle ainsi d'un ton et d'un air consternés, que l'on répète bien que l'on gémit de ces torts et de ces travers dont on est forcé de convenir, on est toujours un ami fidèle et parfait.

Cependant la princesse, malgré la sincère opposition de Clara, obtint pour elle tout ce que sa tendresse désiroit; elle lui fit don d'une belle terre. L'électeur voulut qu'elle en prît le nom. Clara eut un *diplôme* qui lui donna le titre de comtesse; il fut décidé qu'elle ne s'appelleroit plus désormais que la comtesse de Niémen. Euphémie exigea qu'elle parût une seule fois publiquement à la cour, pour être présentée avec son nouveau titre à l'électeur et au prince héréditaire. Elle eut sa livrée, des domestiques, une voiture et des chevaux. On lui assigna un revenu; on lui arrangea un bel apparte-

ment, tenant et communiquant à celui de la princesse. Toutes ces choses confirmèrent la nouvelle répandue dans la ville, et qui bientôt prit crédit à la cour même : on fut généralement persuadé que Clara avoit épousé secrètement le prince héréditaire.

Dans cette nouvelle situation, Clara ne changea rien à son genre de vie solitaire. Toujours enfermée, toujours occupée par la prière, le travail et la lecture, et toujours inaccessible à toute liaison nouvelle; ne se montrant jamais, n'ayant nulle dépense à faire, elle n'employa son revenu qu'à soulager secrètement les pauvres. Ne se mêlant de rien, elle ne fit usage de son crédit que pour acquitter une dette de reconnoissance. Elle obtint une grace qui doubloit la fortune de la veuve Marcelle; elle ne fit jamais d'autre demande. Son affection pour Euphémie égaloit celle qu'elle avoit pour le père Arsène: indépendamment de la plus vive reconnoissance, elle avoit pour cette princesse un penchant naturel qui lui faisoit trouver un charme toujours nouveau dans son intimité; mais cet attachement si profond et si tendre n'étoit pas parfaitement heureux. Clara, loin de pouvoir ouvrir son cœur à celle qu'elle chérissoit comme la meilleure des mères, étoit forcée, au contraire, de lui cacher tous ses funestes secrets. Elle ne jouissoit de sa con-

fiance qu'avec une sorte de remords, en songeant qu'elle lui refusoit la sienne!..... Mais comment la lui accorder? Montalban existoit toujours! Et celle qui, pour ne point dénoncer son père, s'étoit laissé charger, aux yeux de celui qu'elle aimoit, d'un tel forfait; celle qui s'étoit résignée à l'ignominie et à la mort, pouvoit-elle être tentée de dévoiler à qui que ce fût au monde ce qu'elle cachoit à Valmore. D'ailleurs, au moment de l'instruction du procès, elle pouvoit d'un mot se justifier pleinement. Le temps et l'éloignement des lieux où fut commis le crime rendoient la justification moins facile et moins évidente. Et quels seroient les fruits de cette confidence coupable et dangereuse, en supposant même que la princesse gardât fidèlement le secret? De l'affliger inutilement, et de perdre par une telle imprudence une partie de l'estime de sa bienfaitrice, celle du père Arsène, et la sienne propre. On est inviolablement attaché à un secret pour la sûreté duquel on a consenti à donner sa vie, et que la religion commande de garder toujours. Clara n'eut donc jamais la tentation de se faire connoître à la princesse, mais cette réserve nécessaire déchiroit souvent son cœur. Elle éprouvoit encore une peine d'un autre genre, qui l'affectoit vivement. La princesse jouissoit de la réputation la plus parfaite.

Tout le monde admiroit la piété filiale qui lui avoit fait refuser des alliances royales, et dédaigner des couronnes pour dévouer sa vie à son père ; l'électeur l'adoroit et vantoit sans cesse sa vertu, la perfection de sa conduite, et les sacrifices généreux qu'elle avoit faits pour lui. Toute la cour étoit aux pieds d'Euphémie ; son pouvoir surpassoit infiniment celui même du prince héréditaire. Comme elle n'en faisoit jamais qu'un usage bienfaisant et sage, elle étoit universellement aimée et révérée ; et néanmoins Clara ne voyoit que trop que, loin d'être heureuse, elle étoit dominée par une tristesse secrète également insurmontable et profonde. Euphémie, plus d'une fois, dans ses entretiens particuliers avec Clara, avoit laissé échapper des mots mystérieux qui montroient assez que, non seulement elle étoit mécontente de son sort, mais qu'elle gémissoit sous le poids accablant d'un grand chagrin ignoré de tout le monde. Clara n'avoit jamais osé la questionner ; elle s'étoit contentée de s'attrister avec elle.

Un matin, Clara éprouva la joie la plus vive, en recevant une lettre d'Honorine, qui lui donnoit les plus heureuses nouvelles de Valmore, et qui lui apprenoit en même temps que les Rochelois venoient de conclure une trêve avec les Royalistes, et que tout le monde pensoit que cette trêve seroit

suivie de la paix. Il étoit permis à Clara de montrer l'intérêt qu'elle prenoit à la paix; elle avoit besoin d'épancher sa joie, et pour en parler elle sortit plus tôt que de coutume de son appartement pour se rendre dans celui de la princesse. Elle avoit une clef du cabinet d'Euphémie, elle entra doucement, et en entr'ouvrant la porte du cabinet elle aperçut Euphémie seule, assise sur un canapé et fondant en larmes. Le premier mouvement de Clara fut d'aller se jeter aux genoux de la princesse, de saisir une de ses mains qu'elle pressa contre son cœur, en disant d'une voix entrecoupée : Vous avez des peines que j'ignore, je puis les partager sans les connoître: ô! laissez votre Olympe pleurer avec vous!..... Euphémie, relevant Clara, la serra long-temps dans ses bras, ensuite la faisant asseoir à côté d'elle: Mon enfant, dit-elle, je ne vous connois que depuis huit mois, mais cette sympathie indéfinissable qui nous unit vous a donné sur mon cœur, dès les premiers moments, tous les droits d'une ancienne amitié..... Un secret inviolablement gardé jusqu'ici, un secret terrible, me pèse depuis long-temps avec vous, il ne m'échappe point, ma tendresse pour vous le déposera avec réflexion dans votre sein..... Ici les pleurs d'Euphémie redoublèrent, Clara saisie et tremblante y mêla les siens, et après un long silence, Euphémie reprenant la parole : Tout le monde,

dit-elle, s'attendrit sur les maux d'un être malheureux, flétri et persécuté par la calomnie; du moins alors on peut opposer à l'injustice le témoignage secret d'une conscience pure, on peut se flatter que l'imposture sera tôt ou tard confondue, et que la Providence fera triompher la vérité. Toutes les douceurs, tous les charmes de l'espérance sont réservés aux cœurs innocents!.....

Ce début causa à Clara la plus profonde émotion.... Mais, poursuivit la princesse, trouver au fond de son ame un témoin qui dépose contre la voix publique, et qui dément des louanges usurpées!... recevoir des hommages et des témoignages de reconnoissance qu'on ne mérite pas, tromper la tendresse qu'on partage, abhorrer la fausseté, et jouer le rôle affreux d'une hypocrite!... voilà des tourments sans consolation, et ce sont les miens!... Non, il n'est pas possible, s'écria Clara, vous, madame, dont toutes les actions secrètes sont si pieuses, si bienfaisantes.... Oui, reprit Euphémie, j'aime à donner, j'aime les infortunés; oui, sans doute, j'étois née pour la vertu;... mais coupable d'une foiblesse inexcusable, j'abuse de la généreuse crédulité du meilleur des pères.... J'ai paru lui sacrifier les trônes qui m'ont été offerts; hélas! je ne les ai sacrifiés qu'à la plus funeste passion!.... — O ciel!.. — Je suis mariée secrètement depuis vingt

ans.... A ces mots, Clara, pétrifiée d'étonnement, resta un moment immobile; ensuite, penchant la tête sur les genoux de la princesse, elle arrosa de pleurs ses deux mains qu'elle serroit fortement dans les siennes. Mon enfant, reprit Euphémie, vous êtes ma seule, mon unique consolation!... Laissez-moi me remettre d'une si vive émotion, et me préparer à ce triste récit; il sera pour votre jeunesse une leçon salutaire; vous y verrez que si l'on échappe à la censure des autres, on en trouve une plus sévère au fond de sa conscience; vous y verrez enfin quelle punition le ciel équitable réserve à la témérité de l'inexpérience qui ose s'affranchir de l'obéissance filiale, et former des nœuds mal assortis.... Demain vous saurez tout.

Cette première confidence pénétra Clara de reconnoissance et de compassion pour cette princesse intéressante, qui lui donnoit ainsi la preuve la moins douteuse et la plus touchante d'une véritable affection. Le lendemain matin, de bonne heure, Euphémie l'envoya chercher. Clara s'assit sur des coussins aux pieds de la princesse, qui commença son récit dans ces termes :

« J'étois encore au berceau lorsque je perdis ma « mère. Mon frère, plus âgé que moi de dix ans, « pouvoit déjà essuyer les larmes de mon père; « mais bientôt je devins l'objet des plus tendres

« soins de ce père, si indulgent et si sensible ; il « prit pour moi dès-lors cette vive affection qui a « toujours été depuis le sentiment dominant de « son cœur. Ma tendresse répondoit à la sienne, « et ma plus grande consolation est de me rappeler « ce temps où je l'aimois de préférence à tout, « et où nul sacrifice n'auroit pu me coûter pour « lui ! . . . Il ne négligea rien pour me donner une « excellente éducation. On nomma la baronne de « Kleben ma gouvernante, mais ce fut pour elle « plutôt un titre qu'un emploi ; ma véritable ins- « titutrice fut madame de Merthal, ma sous-gou- « vernante. Cette femme respectable réunissoit à « un éminent degré les talents les plus distingués « aux qualités les plus attachantes du cœur et de « l'esprit. Je la chérissois, je profitai de ses leçons ; « et lorsqu'on forma ma maison, je suppliai l'élec- « teur de laisser auprès de moi madame de Mer- « thal, comme une amie dont je ne pouvois me « séparer, et comme un guide qui m'étoit néces- « saire encore. J'avois à peine atteint ma dix-hui- « tième année qu'il fut question de me marier ; « mais mon attachement pour mon père et pour « mon pays me fit rejeter sans balancer cette pro- « position, en annonçant que je ne consentirois « jamais qu'avec un mortel chagrin à quitter mon « père et à m'expatrier. L'électeur me sut gré de

« ces sentiments, mais il pensa que le temps les « changeroit.

« Je venois d'entrer dans ma vingtième année, « lorsque le comte de Rosenberg, âgé de vingt- « quatre ans, parut à la cour.... Une figure noble « et brillante, une physionomie sur laquelle se pei- « gnoient une assurance et une fierté remarquables, « sur-tout à cet âge, des manières froides, mais « polies et remplies de grace et d'élégance : tel étoit « l'extérieur du comte de Rosenberg. Né avec l'es- « prit le plus dominateur, il est du petit nombre « des hommes qui, dès leurs premiers pas dans le « monde, se sont formés, d'après leur inclination « et leur caractère, un plan invariable de conduite, « et qui jamais ne s'en sont écartés. Le comte de « Rosenberg n'a cultivé en lui que les qualités qui « peuvent servir à l'ambition : son courage, son « activité, sa prudence et sa discrétion sont ex- « trêmes ; sa persévérance est infatigable. Trop fier « pour avoir de la cupidité, il aime l'éclat et non « l'argent ; il est magnifique et libéral. La plus « grande lâcheté à ses yeux, c'est de renoncer à un « dessein mûrement réfléchi. Profondément dissi- « mulé lorsqu'il s'agit d'atteindre son but, il est « incapable du moindre déguisement lorsqu'il n'a « nul intérêt à feindre. Il ne montre aucune espèce « de prétention dans la société, il n'en a point : il

« dédaigne tous les petits succès ; il a trop d'orgueil « pour avoir de la vanité. L'ambition, en étouffant « sa sensibilité, en exaltant son imagination, n'a « point corrompu son ame. Il a le besoin de s'éle- « ver et de briller, mais il eut toujours celui de « s'estimer lui-même. Il est vrai qu'il n'accorde son « estime qu'aux vertus et aux actions éblouissantes, « et qu'il ne regarde que comme des foiblesses ou « des puérilités tous les procédés délicats qui, « pour les cœurs sensibles, sont des devoirs. Tout « ce qui a de la grandeur l'émeut et le transporte ; « sa générosité naturelle pourroit l'emporter dans « son cœur sur l'ambition même, et jamais il ne « résistera à la satisfaction de faire une action vé- « ritablement héroïque, dût-elle être ignorée et lui « coûter sa fortune.

« L'expérience seule a pu me faire connoître en- « tièrement le comte de Rosenberg tel que je viens « de le dépeindre ; pour mon malheur je l'ai vu « long-temps sous d'autres traits, du moins à beau- « coup d'égards!... J'avois auprès de moi, à cette « époque, une jeune personne d'une grande nais- « sance, mais sans fortune, dont le mariage étoit « arrêté avec l'un des plus riches seigneurs de cette « cour, le prince de Lobeck. Ce dernier étoit ab- « sent pour quelques mois, et les noces devoient « se faire sans retard à son retour. Ulrique (c'est le

« nom de la jeune personne) se marioit sans amour,
« mais sans aucune répugnance.

« Le comte de Rosenberg étoit à peine à la cour
« depuis cinq ou six jours, que tout le monde re-
« marqua ses empressements et ses soins pour la
« jeune Ulrique; j'en fus moi-même vivement frap-
« pée. On eut beau avertir le comte qu'Ulrique étoit
« engagée, rien n'arrêta l'ardeur de ses poursuites,
« ce qui parut d'autant plus extravagant, que, quoi-
« qu'il fût d'une des plus anciennes et des plus il-
« lustres maisons d'Allemagne, il étoit le dernier
« rejeton d'une famille totalement ruinée, et qu'il
« paroissoit impossible qu'il pût se flatter que les
« parents d'Ulrique préférassent son alliance à celle
« du prince de Lobeck, qui, d'ailleurs, avoit reçu
« leur parole.

« Un soir, à mon cercle, un nœud de ruban se
« détacha des cheveux d'Ulrique et tomba à terre,
« le comte, toujours auprès d'elle, le ramassa.
« Ulrique tendit la main, croyant qu'il alloit le lui
« rendre. On ne l'aura qu'avec ma vie, dit-il tout
« haut, et il le garda. Le lendemain, à un bal de
« la cour, il parut dans un quadrille avec ce même
« ruban noué autour de son bras. Ulrique lui té-
« moignant que cette espèce de galanterie lui dé-
« plaisoit : Si c'étoit un don, répondit-il, je le
« cacherois; c'est une conquête, et je m'en pare.

« Les folies de ce genre intéressent naturellement,
« et sur-tout les femmes. La jeunesse du comte et
« ses agréments personnels donnoient du charme à
« son audace et à cette passion romanesque. Tous
« les yeux étoient fixés sur lui ; j'entendois répéter
« sans cesse qu'il étoit charmant, qu'il méritoit
« d'être aimé!..... Il effaçoit tous les jeunes gens
« sans leur causer d'ombrage. Il plaisoit à toutes les
« femmes; mais il n'étoit occupé que de celle à
« laquelle personne n'osoit prétendre..... Je l'ob-
« servois avec un intérêt que je ne prenois que
« pour de la curiosité, et je ne fus point étonnée
« lorsque je m'aperçus qu'il faisoit la plus vive
« impression sur le cœur d'Ulrique. Sans me con-
« fier ouvertement ses sentiments, elle me les laissa
« voir, et je ne trouvai rien à lui dire pour les
« combattre. Un jour, tête à tête avec moi, notre
« conversation tomba sur les passions malheu-
« reuses; nous ne parlâmes qu'en général; néan-
« moins Ulrique s'attendrit, mes pleurs coulèrent;
« Ulrique me baisa les mains comme pour me re-
« mercier de l'avoir entendue et de partager ses
« peines..... Dans ce moment, j'éprouvai quelque
« chose qui ressembloit au remords.... Je ne trom-
« pois pas Ulrique; mais elle s'abusoit sur la cause
« de mon attendrissement, elle n'en étoit pas l'ob-
« jet.... Dans ces entrefaites, ma sous-gouvernante,

« madame de Merthal, fut obligée de faire un « voyage afin d'aller en Suisse recueillir une suc- « cession, Je perdis ainsi mon seul guide !..... Que « cette séparation me coûta cher ! Madame de Mer- « thal eût bientôt lu dans mon cœur; elle eût ou- « vert mes yeux, elle eût dirigé ma conduite, et je « n'aurois pas fait une faute irréparable !.....

« Le comte de Rosenberg plaisoit personnelle- « ment à l'électeur et à mon frère, qui, malgré sa « jeunesse, l'admirent dans leur intimité. L'élec- « teur lui parla sur la folie de sa passion pour Ul- « rique. Le comte répondit de manière à faire « craindre de sa part quelque extravagance pu- « blique. Quatre ou cinq jours après, l'électeur « donnant une petite fête dans les jardins d'une de « ses maisons de plaisance, le comte en fut exclus « parcequ'Ulrique devoit m'y accompagner; et les « parents d'Ulrique lui avoient ordonné de fuir le « comte avec le plus grand soin, jusqu'au mo- « ment qui devoit lui ravir toute espérance, c'est- « à-dire jusqu'à l'arrivée du prince de Lobeck.

« Je fus à cette fête, et j'y portai une distraction « invincible..... Après le souper, on se promena « dans les jardins qui étoient illuminés. Je donnois « le bras à Ulrique. La baronne de Kleben et quel- « ques autres personnes nous suivoient; mais « comme nous marchions en avant beaucoup plus

« vite, dans l'intention de nous entretenir ensemble « sans être entendues, nous les laissâmes à une « assez grande distance derrière nous. Ne voulant « point parler de l'ennui que j'éprouvois, je dési- « rois qu'Ulrique me parlât du sien; je lui demandai « en souriant si cette fête lui plaisoit. J'avoue, ré- « pondit-elle, qu'elle me paroît bien insipide.... — « Mais, qu'y manque-t-il donc? — Ah! ce que je « n'ai nul espoir d'y rencontrer!..... Comme elle « disoit ces mots, nous étions au bout du parterre, « nous entrâmes dans une petite allée qui se trou- « voit à notre droite, alors nous disparûmes aux « yeux de ceux qui nous suivoient. Nous vîmes « dans cette allée, à quelques pas de nous, un « homme vêtu comme un jardinier, mais que nous « reconnûmes dans l'instant. C'étoit le comte de « Rosenberg. Il s'avança précipitamment vers nous. « Ulrique aussitôt quitte mon bras, s'enfuit, dis- « paroît: je veux la suivre; le comte saisit ma robe, « m'arrête, et me présentant une lettre : Au nom « du ciel! madame, me dit-il, daignez recevoir cet « écrit que je ne confie qu'à vous seule. Qu'Ulrique, « je vous en conjure, ignore cette démarche. Ce « papier contient mon secret et mon sort; quand « vous l'aurez lu, vous disposerez à votre gré de « l'un et de l'autre. A ces mots, prononcés avec « rapidité, il s'éloigne précipitamment.....

« J'avois reçu le billet, je le mis dans mon sein, « et je me hâtai de rejoindre Ulrique. J'étois « dans un trouble dont rien ne peut donner l'idée. « Ulrique avoit de l'inclination pour le comte; mais « la vanité entroit pour beaucoup dans ce senti- « ment. Elle étoit vivement flattée d'inspirer une « telle passion à l'homme le plus brillant de la « cour. Pour se faire honneur de sa fuite, et pour « se vanter de cette témérité du comte, qui, pour « la voir, s'étoit introduit furtivement dans les « jardins, elle conta cette rencontre à plusieurs « personnes, et toute la cour en fut informée le « lendemain.

« Que la fête me parut longue!.... Que ce billet « que je tenois soigneusement caché pesoit sur mon « cœur! Enfin, à minuit, il me fut possible de me « retirer. Aussitôt que je me trouvai seule dans « mon cabinet, j'ouvris en tremblant cette lettre « mystérieuse que j'ai conservée, la voici: »

A ces mots, la princesse déployant la lettre du comte de Rosenberg, lut tout haut ce qui suit:

« Non, ce n'est point une témérité vulgaire que « la mienne!..... Je suis mille fois plus insensé, « plus coupable que je ne parois l'être!..... Je « n'avois qu'un seul moyen de m'approcher de « vous, de vous voir sans être repoussé, de vous « suivre sans être banni; j'ai dû l'employer.....

« Mais comment cette feinte a-t-elle pu vous trom-
« per? Est-il un objet que l'on puisse remarquer
« près de vous?...., Est-il possible que vous n'ayez
« pas lu dans mon cœur?..... Ce nœud de ruban
« dont je me suis paré, ne venoit-il pas de vous?
« n'avois-je pas vu vos mains le former et le don-
« ner?....., Oui, je le répète, on ne me l'arrachera
« qu'avec la vie; je le porterai dans les combats, ce
« ne sera point un gage d'amour; mais je l'ai dit:
« *C'est une conquête;* elle est pour moi le pré-
« sage de toutes les autres.....

« Je sais à quoi m'expose la hardiesse de cette
« démarche. Comment m'abuserois-je sur mon
« audace? elle m'enorgueillit!.... Si vous n'êtes pas
« dans cette cour l'unique objet de tous les hom-
« mages, c'est que nul ici n'ose élever ses vœux
« et sa pensée jusqu'à vous; mais il n'est point de
« gloire qui soit au-dessus d'une grande ame: je
« méprise le cœur lâche et rampant qui n'ose as-
« pirer à vous plaire. Pour moi, je braverai tout
« pour y parvenir; et le danger de vous dévouer
« sa vie n'est à mes yeux qu'un attrait de plus,
« qui seul suffiroit pour garantir ma persévérance
« et ma fidélité. Je puis supporter votre colère et
« vos rigueurs; mais je ne supporterois pas une
« froide indifférence qui ressembleroit au dédain.
« Que dis-je? votre mépris!..... non, je n'y croi-

« rois point. Une passion telle que la mienne
« peut être mise en oubli ; votre silence ne seroit
« pour moi qu'un aveu délicat, qu'un consente-
« ment tacite. Rejetez-vous le noble sentiment qui
« m'enflamme ? alors mon audace doit vous irriter ;
« vous devez la punir. Songez-y bien, madame ;
« si demain je ne suis pas exilé, je m'abandon-
« nerai avec transport aux plus chères espérances :
« en ne cherchant pas à les anéantir par une ven-
« geance éclatante, vous les autoriserez toutes. »

« La lecture de cet étrange billet me jeta dans
« un trouble inexprimable. J'aurois dû connoître
« que ce n'étoit pas là le langage de l'amour ; mais
« c'étoit celui d'une ame hautaine et fière, et mon
« cœur abusé y vit encore tous les traits séduisants
« d'une grande passion. J'aimois avant de pouvoir
« soupçonner que j'étois aimée ; j'excusai tout en
« découvrant ce surprenant secret..... Je ne fis au-
« cune réflexion sur ce caractère altier et sur cette
« feinte coupable, qui, en abusant Ulrique, hasar-
« doit le repos de sa vie..... Je ne pouvois que me
« répéter : *C'est moi qu'il aime !*..... Cependant
« je relisois avec effroi cette phrase singulière :
« *Si demain je ne suis pas exilé, je m'aban-*
« *donnerai avec transport aux plus chères es-*
« *pérances*. Mon inexpérience me faisoit trouver
« dans cette alternative le plus mortel embarras.

« Assurément je n'étois pas tentée de dénoncer à « l'électeur cette téméraire folie ; mais je ne vou- « lois pas autoriser, par mon silence et par mon « inaction, les plus audacieuses espérances. Après « beaucoup d'agitations et de réflexions, je m'ar- « rêtai à une résolution qui me parut si sage, que « je repris un peu de tranquillité. Le lendemain « matin je fus trouver mon père. Je l'instruisis « de la hardiesse avec laquelle Rosenberg s'étoit « introduit déguisé dans le jardin pour voir un « moment Ulrique ; j'ajoutai que le prince de « Lobeck devant revenir dans quinze jours, il étoit « temps de mettre fin à ces scènes, et que je pen- « sois qu'il falloit éloigner le comte et ne le rap- « peler qu'après le mariage d'Ulrique. L'électeur « approuva cette idée ; et, dans ce moment, la « porte du cabinet s'ouvrit et Rosenberg parut. « Mon saisissement fut extrême ; je voulus me lever « pour sortir. L'électeur me retint, désirant que « j'entendisse ce qu'il alloit dire au comte. Ce der- « nier s'avança avec son calme et son assurance « ordinaires, car rien au monde ne l'intimide ou « ne l'embarrasse ; il fait ou il dit les folies les plus « extraordinaires avec un ton d'autorité et un air « de simplicité et de tranquillité qui n'appar- « tiennent qu'à lui. Cette manière, qui ne peut « se décrire, lui donne un certain ascendant dont il

« est difficile de se défendre; il n'entraîne pas, il « commande, et l'on cède. Ses témérités les plus « extravagantes ne paroissent telles que par ré- « flexion, quand on se les rappelle; mais lorsqu'on « en est témoin, on y trouve une sorte d'origina- « lité imposante : on est presque tenté de les ad- « mirer. Rosenberg, lui dit l'électeur, je vous « charge d'une commission pour la cour de Vienne; « vous partirez demain. A ces mots, Rosenberg « réfléchit un moment; ensuite il dit : Monsei- « gneur, est-ce un exil? Comment, reprit l'élec- « teur en souriant, vous craignez un exil? Il est « tel exil, reprit le comte, qui m'honoreroit assez « pour ne pas souffrir que la cause en fût cachée « ou déguisée; et alors je la déclarerois hautement. « Ces paroles me firent frémir, et je m'empressai « d'interrompre le comte, en disant avec la plus « vive émotion : Mais il n'est point ici question « d'exil. Madame, répondit le comte, ce mot dans « votre bouche dissipe toutes mes craintes et comble « tous mes vœux. Je restai confondue, désespérée « de mon imprudence; et n'imaginant pas com- « ment il me seroit possible de la réparer, je ne « pris nulle part au reste de l'entretien. Rosenberg « y fut aimable; et quand il vit l'électeur disposé « à lui accorder une grace, il demanda, pour « partir, un délai de six jours, et il l'obtint, à « condition qu'il se conduiroit sagement.

« Ainsi je ne retirai de cette démarche que « l'inquiétante certitude que Rosenberg avoit ac- « quis celle d'être aimé. Je l'aimois sans doute avec « passion; mais ce dernier entretien m'avoit effrayée « sur son caractère et sur ma situation, dont je « sentois tout le danger; car j'entrevoyois qu'il « falloit me perdre, ou perdre Rosenberg dans l'es- « prit de mon père. Je conservois assez de raison « pour désirer un conseil salutaire, et pour re- « gretter avec amertume madame de Merthal, cette « amie éclairée et fidèle, et qui seule eût pu me « guider et me sauver. Je frémissois en songeant « à l'intrépide folie et à la tranquille audace de Ro- « senberg; j'aurois pu résister à l'amour : c'est « sur-tout la crainte qui m'a perdue.

« Mon père venoit de me donner la terre de « Niémen, qui vous appartient aujourd'hui, ma « chère Olympe, et qui n'est qu'à trois milles d'ici. « Afin d'éviter Rosenberg jusqu'à son départ, je « demandai à mon père la permission d'y aller « passer huit jours; et, comme j'y menois Ulrique, « ce petit voyage parut être fait pour la mettre à « l'abri des poursuites du comte; et mon père « l'approuva. Je ne vis point Rosenberg dans le « reste du jour; il ne parut point à la cour. Le « soir, après souper, je partis pour Niémen, « n'emmenant de dames que la baronne et Ul-

« rique ; d'ailleurs, n'ayant pour toute suite qu'un « vieil écuyer nommé Blomer, qui m'étoit attaché « depuis mon enfance, un chapelain, mes femmes « et un petit nombre de domestiques. Une femme « de chambre qui m'avoit élevée couchoit dans « mon appartement ; car, depuis un an, la ba- « ronne, n'ayant plus le titre de gouvernante, n'y « couchoit plus.

« La première journée fut employée à visiter ma « nouvelle possession. Le lendemain de grand ma- « tin, aussitôt que je fus levée, je passai sur un « balcon qui donnoit sur le grand chemin. La fe- « nêtre, quoiqu'au premier étage, étoit fort élevée. « Je vis sur la grande route, vis-à-vis mon balcon, « un mendiant avec une longue barbe blanche : « aussitôt qu'il m'aperçut, il se rapprocha de la « fenêtre en me montrant un papier qu'au même « instant il mit sous une grosse pierre ; ensuite, le- « vant la tête, il détacha à moitié sa barbe, et je « reconnus le comte de Rosenberg !.....

« Il y a pour les femmes en général, dans ces « déguisements romanesques, un attrait piquant « qui flatte leur vanité ; et, lorsqu'on aime, ces « imprudences, qui peuvent perdre celle qui en est « l'objet, sont regardées comme les preuves de la « plus violente passion. Mon premier mouvement, « en reconnoissant Rosenberg, fut celui de la joie !..

« Un charme fatal me retint attachée sur ce balcon ;
« je restai immobile : une exclamation m'échappa ;
« Rosenberg vit couler mes pleurs !..... Il mit un
« genou en terre, il posa une main sur son cœur,
« en élevant l'autre vers le ciel, qu'il sembloit
« prendre à témoin d'un serment inviolable..... ; et
« tout à coup, se relevant brusquement, il s'éloigne
« à pas précipités. Il n'étoit pas difficile de com-
« prendre qu'il n'avoit caché sous une pierre le
« papier qu'il m'avoit montré, que pour m'inviter
« à l'aller chercher. Je pensai que je ne pouvois
« le laisser sans un extrême danger, et je ne me
« décidai que trop facilement à l'aller prendre !
« J'appelai mes femmes ; je leur dis que j'avois
« laissé tomber une bague par la fenêtre, et je des-
« cendis avec elles. Tandis qu'elles cherchoient, je
« leur tournai le dos. Je m'approchai de la pierre,
« que je soulevai ; je saisis la lettre, en m'écriant
« que j'avois retrouvé ma bague. Je remontai chez
« moi, je m'enfermai dans mon cabinet, et je lus
« cette lettre :

« Quel empire il m'a fallu prendre sur moi-
« même pour ne pas tomber à vos pieds quand
« vous avez dit ces paroles : *Il n'est point ques-*
« *tion d'exil !*..... Vous avez daigné recevoir ma
« lettre ; ainsi, ces mots enchanteurs, prononcés

« par vous, ne me laissoient rien à désirer : ils « ont irrévocablement fixé mon sort..... Craignant « de ne pouvoir contenir les transports de ma joie, « et que tout en moi ne la décèle, je ne paroîtrai « plus à la cour, et je hâterai mon départ. Mon « absence sera beaucoup plus longue que vous ne « pouvez l'imaginer ; car je veux aller chercher la « gloire, qui peut seule justifier mon audace, vos « bontés et mon bonheur. J'ose vous supplier, « madame, de m'accorder, avant cette séparation, « un moment d'entretien. Je serai ce soir, à dix « heures, à la petite porte de votre jardin particu- « lier, qui donne sur la grande route. Vous pouvez « vous promener seule dans cette petite enceinte, « séparée du parc et tenant à votre appartement ; « c'est ce que vous avez fait quelquefois dans ce « même jardin, avant que ce château vous fût « donné. Je ne sollicite qu'une demi-heure d'au- « dience. Votre ame est trop élevée pour ne pas « vous donner la certitude que vous n'avez point « à craindre, dans cet entretien, un langage pas- « sionné que le respect doit m'interdire, puisqu'une « preuve de confiance si noble et si touchante « m'ôtera le droit de vous parler de mon amour. « Je ne veux que vous confier mes projets, mes « espérances, et remettre ma destinée entre vos « mains.

« Vous êtes bien certaine que j'attendrai à la « porte du jardin long-temps avant que l'horloge « du château ait sonné dix heures. »

« Après la lecture de cette lettre, je restai pé- « trifiée d'étonnement et saisie d'effroi, en voyant « jusqu'où m'avoient engagée sa témérité et mon « imprudence !..... Je ne revenois pas de ma sur- « prise..... Un sujet de mon père me proposer un « rendez-vous nocturne, et sans avoir l'air de dou- « ter de mon consentement!..... Cependant, si je « refusois, que n'avois-je pas à craindre d'un tel « caractère !..... Le ton austère et respectueux de « sa lettre me plaisoit et m'en imposoit. J'étois cer- « taine qu'il n'oseroit même pas me parler de sa « passion ; quels projets avoit-il donc à me confier? « n'étoit-il pas important de les connoître? Un refus « m'exposoit à mille persécutions, et peut-être aux « scènes les plus éclatantes. Il ne demandoit qu'une « *demi-heure d'audience!* Il alloit partir, et pour « long-temps !..... Telles étoient mes réflexions, « dont le résultat fut que j'étois indispensablement « forcée de le recevoir, me promettant bien de lui « faire entendre enfin le langage de la raison, et « de lui ôter toute espérance. Je ne fus occupée, « durant toute la journée, qu'à préparer ce que je « lui dirois. Je composois des discours si sensés,

« si forts et si fiers, que je ne doutois pas de leur « effet. Je cherchois, par ces résolutions, à m'a- « buser moi-même sur une démarche inexcusable. « Mais à mesure que l'instant s'approchoit, je sen- « tois s'évanouir ces dangereuses illusions; ma « conscience agitée me causoit un trouble toujours « croissant..... Je tremblois; je ne pouvois rester « en place un moment; je ne voyois rien; je n'en- « tendois rien de ce qui se passoit autour de moi. « Je feignis d'être malade : tout le monde se retira « avant neuf heures. Quand je me trouvai seule, il « me sembla que j'étois abandonnée de la nature « entière. J'aurois donné la moitié de ma vie pour « un conseil qui m'eût tirée de ce mortel em- « barras..... Eh ! mon Dieu, s'écria naïvement « Clara en interrompant la princesse, que n'aviez- « vous un directeur aussi sage que le père Arsène! « il vous auroit défendu d'aller à ce rendez-vous; « et même vous auriez su d'avance que, pour rien « au monde, il ne falloit faire une telle démarche. « En parlant ainsi, Clara avoit les larmes aux yeux; « car cette foiblesse de la princesse la mettoit au « désespoir. Son ame, à la fois si forte et si pure, « ne la concevoit pas. Hélas ! ma chère Olympe, « reprit Euphémie, j'avois des principes religieux; « mais j'étois loin d'avoir cette piété profonde et « consommée si rare à votre âge, et par conséquent

« à celui que j'avois alors !.... Heureux qui, comme « vous, a toujours pris pour guide la religion ! « Écoutez-moi ; vous verrez ce qu'il en coûte pour « s'écarter de la prudence sévère qu'elle prescrit, « et sur-tout à notre sexe !.....

« Cependant j'avois fait coucher mes femmes, « en ordonnant à celle qui restoit dans ma « chambre de se mettre sur son lit, parceque je « voulois veiller (ce qui m'arrivoit souvent), « et que je l'appellerois pour me coucher. Elle « obéit, et bientôt elle s'endormit profondément. « Une demi-heure après, l'horloge sonna dix « heures ! je frissonnai, et je pris une ferme « résolution de ne point faire une démarche si « peu digne de mon rang et de mon caractère. « Après un moment de réflexion, je m'armai de « tout mon courage ; j'étois dans un cabinet à côté « de la pièce où dormoit ma femme de chambre : « cette pièce où je couchois, et celle où je me « trouvois, étoient les seules de mon appartement « dont les fenêtres donnassent sur le grand chemin. « J'ouvris doucement ma fenêtre ; et, quoique la « lune fût couverte de nuages, j'aperçus le comte « à la porte du jardin. Il vint aussitôt au bas de « ma fenêtre. N'osant parler, de peur d'être en- « tendue de ma femme de chambre, je tâchai de lui « faire comprendre par signes que je ne voulois

« point descendre, et que je lui ordonnois de s'é-
« loigner..... Cette pantomime fut assez longue; il
« me regardoit attentivement; et tout à coup la
« lune se trouvant dégagée des nuages, je le vis
« distinctement. Alors je recommençai à faire les
« mêmes gestes; et, quand j'eus fini, il dit à voix
« basse : *Je vous entends, cela est possible;* et,
« paroissant avoir compris que je lui proposois de
« monter par le balcon, il se mit en devoir d'esca-
« lader le mur. A cette vue, ma frayeur fut si
« grande, que, perdant tout-à-fait la tête, je lui
« jetai la clef du jardin. Il l'entendit tomber sur le
« pavé; il courut la ramasser, et je rentrai dans
« mon cabinet dans un état impossible à décrire.
« Il n'y avoit plus à balancer; il falloit aller re-
« joindre dans le jardin celui auquel je venois de
« donner cette fatale clef!..... Que ne risquois-je
« pas en différant!..... Il ne manqueroit pas de
« chercher à entrer dans le château, au risque d'é-
« veiller mes gens. Cette pensée me décida à des-
« cendre sans délai..... Mon émotion étoit inexpri-
« mable; mais le ressentiment et la colère dominant
« sur tous les sentiments de mon cœur, j'étois bien
« déterminée à ne lui parler qu'un instant, et à le
« congédier de la manière la plus fière et la plus
« absolue..... Cependant, à peine eus-je mis le pied
« dans le jardin, où je savois qu'il étoit déjà,

« qu'une partie de ma hardiesse m'abandonna. La « crainte de l'irriter vint tout à coup accroître mon « trouble affreux..... Je m'avançai d'un pas chan- « celant; je trouvai le comte au bout d'une allée « de tilleuls. Aussitôt qu'il m'aperçut, il s'approcha « et se jeta à mes pieds. Je tombai sur un banc; je « ne pouvois plus me soutenir. Il me fut impossible « de retenir mes pleurs et de proférer une seule « parole. Le comte resta à genoux un moment à « deux pas de moi; son attitude exprimoit un res- « pect et une reconnoissance qui m'attendrirent...., « Après un long silence, se relevant et restant de- « bout vis-à-vis de moi : Madame, me dit-il d'un « ton doux, mais ferme et tranquille, je vous ai « promis de ne point vous parler de mes senti- « ments.....; mais il m'importe de connoître les « vôtres..... L'état où je vous vois m'afflige et « m'alarme. Les moments nous sont chers; daignez « vous expliquer franchement. Je vous l'avoue, « avant d'avoir osé vous écrire, j'ai cru que votre « cœur, sans deviner le mien, partageoit ses sen- « timents secrets; votre conduite depuis a dû for- « tifier de si glorieuses espérances. Néanmoins il « est possible que je me sois abusé, et que vous « n'ayez été guidée que par la crainte que vous « inspire mon caractère. Je vous l'ai dit; je ne « supporterois pas le dédain : mais vos ménage-

« ments et la démarche que vous daignez faire m'ho-
« norent assez pour exciter toute ma reconnois-
« sance, et pour satisfaire mon amour-propre,
« quelqu'exalté qu'il puisse être. Parlez donc sans
« détour : si je ne suis point aimé, cette entrevue
« n'est plus qu'un secret que votre estime confie à
« mon honneur ; et ce secret sacré sera inviolable-
« ment gardé jusqu'à mon dernier soupir. Je vous
« quitterai pour jamais à l'instant même ; je ne re-
« paroîtrai plus dans cette cour ; et, loin que vous
« ayez à craindre de ma part des éclats dangereux
« et des scènes embarrassantes, soyez sûre de ne
« trouver en moi que respect, discrétion et profond
« silence. Je m'éloignerai de vous avec une extrême
« douleur, mais sans différer, et en vous disant un
« éternel adieu.

« Il cessa de parler pour attendre ma réponse.
« L'espèce d'austérité de ce langage, et la grandeur
« d'ame que j'y trouvai, me causèrent la plus vive
« admiration, et dans ce moment d'enthousiasme
« l'aveu le plus formel de mes sentiments m'échap-
« pa. Vous m'aimez ? me dit le comte. Il n'est que
« trop vrai, repris-je, et je ne veux point recevoir
« de vous un *éternel adieu*. Cependant il faut nous
« séparer, et la raison doit triompher d'une pas-
« sion malheureuse. Oui, dit Rosenberg, je parti-
« rai après-demain, j'irai chercher et la guerre et

« la gloire. Mais je suis aimé !... vous venez de fixer
« votre sort et le mien. Vous m'aimez ! ce mot m'a
« donné sur vous tous les droits..... Je ne partirai
« qu'après avoir reçu votre foi à la face des autels...
« — Que dites-vous, grand Dieu !... — Un lien se-
« cret, mais indissoluble, nous unira demain. —
« Quoi ! Rosenberg, vous osez espérer !..... — Je
« vous estime assez pour n'en pas douter. — Moi !
« je tromperois le meilleur des pères !..... — Il y
« gagnera le bonheur de sa vie, vous ne pourrez
« plus le quitter. — Une union clandestine, nulle
« aux yeux de la loi !... — Consacrée par la religion,
« elle légitimera notre amour..... — Je tromperois
« mon père, votre souverain et le mien !... — Nous
« serons coupables tous deux, je l'avoue..... Mais
« songez-y, il ne vous reste plus qu'à choisir entre
« une grande faute qui ne flétrira point votre carac-
« tère, ou la perte de votre réputation et de votre hon-
« neur; car tel est le résultat d'un amour mutuel qu'on
« s'est avoué, et qui n'est pas sanctifié par la religion.
« Certain d'être aimé, je ne renoncerai point à
« mes espérances ; il faut que je sois votre époux
« ou votre amant..... Je ne me soumettrai point à
« vos volontés rigoureuses ; et si vous y persistiez,
« je me perdrois par mon désespoir et par les im-
« prudences les plus éclatantes ; mais, honoré de-
« vant Dieu du titre de votre époux, ma recon-

« noissance et mon bonheur vous répondront de « ma prudence, de ma discrétion et de ma soumis- « sion. A ces mots, je versai un déluge de larmes. « Rosenberg parut prendre mon silence pour un « consentement; il me remercia avec toutes les ex- « pressions, et même (pour la première fois) avec « tout l'accent de la passion. Il ne me séduisit point, « je ne m'abusai point sur une telle faute, mais il « me subjugua. Je promis: alors, se disposant à « me quitter: Je reviendrai demain ici, me dit-il, « à minuit; j'amènerai un chapelain et un témoin « dont je réponds, c'est un valet de chambre qui « m'est attaché depuis l'enfance. Il faut un second « témoin; ce sera votre écuyer Blomer, son atta- « chement pour vous nous assurera du secret; « ne le prévenez de rien, seulement amenez-le « ici à minuit, j'y serai, je le déciderai en deux « minutes; ayez les clefs de la chapelle, et qu'une « lampe y soit allumée. Adieu, madame, ne ter- « nissez point par de vaines craintes l'éclat si « brillant du jour le plus glorieux, le plus « beau de ma vie. Adieu, à demain. A ces mots « il s'éloigna rapidement, en emportant la clef « du jardin.....

« Je ne vous dépeindrai point l'état affreux où « je fus quand je me retrouvai seule avec ma cons- « cience!..... Vous ne pouvez comprendre ma

« foiblesse, mais vous imaginerez facilement quels « furent mes remords!....

« Sur le soir je me retirai, et tout le monde se « coucha d'aussi bonne heure que la veille; mais « j'ordonnai en secret à Blomer de se rendre à onze « heures trois quarts chez moi, en ajoutant que « j'avois quelque chose de particulier à lui dire. « Blomer me regarda fixement, il fut frappé de ma « pâleur et de l'expression de ma physionomie, « mais il n'osa me questionner.

« A dix heures, munie d'une lanterne sourde, « je me rendis par le jardin dans la chapelle, qui « est tout-à-fait isolée, et située dans le parc. Je « fus saisie d'un tremblement universel en entrant « dans ce lieu sanctifié, il me sembla que je le pro- « fanois; je me prosternai devant l'autel en m'é- « criant: O mon Dieu! je ne viens point vous « prier de bénir cette union coupable! La religion « qui la consacrera annonce en même temps aux « enfants rebelles des punitions terribles!.... Je sais « trop qu'on ne doit point attendre le bonheur « d'un hymen formé sans le consentement d'un « père..... mais puissent tous les châtiments ne « retomber que sur ma tête!.... En disant ces « paroles je me relevai baignée de larmes, j'allu- « mai la lampe, et je retournai dans mon appar- « tement. Une heure après, un peu avant que

« l'horloge eût sonné minuit, Blomer entra dans « mon cabinet; j'étois plongée dans une doulou- « reuse et profonde rêverie, la vue de Blomer me « fit tressaillir; je me levai d'un air égaré, et « m'appuyant sur son bras : Allons, dis-je, c'en « est fait!... Suivez-moi..... Grand Dieu, ma- « dame, s'écria Blomer, de quoi s'agit-il? qu'est- « il donc arrivé? — Vous saurez tout dans un « moment, ne m'en demandez pas davantage. « Blomer n'insista point, et me suivit en silence. « Arrivés dans le jardin, nous trouvâmes le comte « avec le chapelain et son valet de chambre. Aussi- « tôt le comte s'avance, prend Blomer par le bras, « l'emmène à quelques pas, lui parle tout bas « avec rapidité, et, comme il me l'a dit depuis, « il sut également l'intimider et le gagner par ses « menaces et ses promesses. Sans quitter son bras il « revint à moi, me prit par la main, et nous en- « traîna, Blomer et moi; le chapelain et l'autre « témoin nous suivirent..... Ainsi se fit cet hy- « men malheureux qui devoit me coûter tant de « larmes!....

« Le comte partit le surlendemain.... et le jour « même je fus rappelée à la cour par mon père, « que je n'avois pas vu depuis mon mariage!.... « O que devins-je quand je me sentis presser dans « ses bras, quand je retrouvai sur son visage au-

« guste et chéri la même sérénité et la même ex-
« pression de tendresse!.... Son regard, où se
« peignoient la confiance et la douce sécurité, ce
« regard paternel me terrassoit! j'aurois voulu
« pouvoir me cacher dans les entrailles de la
« terre..... Mais hélas! où peut-on échapper aux
« reproches de sa conscience! il n'est point d'asile
« et de refuge pour le coupable poursuivi par les
« remords!.... L'absence de Rosenberg fut pour
« moi sans consolation. La cruelle prudence,
« dont il ne s'est jamais départi, m'avoit imposé
« la loi de ne lui point écrire, et je ne reçus pas
« une seule lettre de lui; cependant j'avois assez
« régulièrement de ses nouvelles par mon frère,
« auquel il écrivoit souvent; non que j'osasse ques-
« tionner à cet égard, mais on parloit de lui
« dans la conversation, et Blomer, qui s'infor-
« moit avec soin de tout ce qui le regardoit, m'en
« rendoit compte. Ulrique ne me parloit plus de
« lui, elle étoit devenue l'épouse du prince de
« Lobeck. J'appris, au bout de six semaines, qu'in-
« timement lié avec le duc de Neubourg, il alloit
« combattre pour la cause de ce prince, et servir
« en Allemagne sous les ordres du prince Guil-
« laume de Nassau et du maréchal de La Châtre.
« Cette campagne, dans laquelle Rosenberg se
« couvrit de gloire, finit d'une manière heureuse

« pour le duc de Neubourg et le marquis de Bran-
« debourg, mais ne termina point cette longue
« guerre de la succession de Clèves (1).

« A la douleur déchirante que me causoient les
« dangers où s'exposoit Rosenberg, se joignit une
« nouvelle inquiétude, qui acheva d'épuiser mon
« courage; je portois dans mon sein le fruit infor-
« tuné de cet hymen secret..... Je sentis que l'amie
« la plus fidèle, que madame de Merthal pouvoit
« seule me guider dans cette affreuse situation :
« elle n'auroit jamais consenti à devenir complice
« de mon égarement; ou, pour mieux dire, elle
« m'en eût préservée par ses sages conseils; mais
« j'étois certaine qu'elle feroit tout pour me
« sauver. Je lui écrivis pour presser son retour;
« ses affaires la retinrent encore long-temps en
« Suisse. Cependant la paix étant faite en Alle-
« magne, Blomer me demanda publiquement un
« congé de quelques mois pour aller dans son pays,
« et je l'envoyai secrètement au comte de Rosen-
« berg, qu'il instruisit de ma situation. Ma-
« dame de Merthal revint enfin six mois après
« mon mariage!.... Il me fut affreux de rougir à
« ses yeux, mais je lui contai, sans déguisement,
« ma déplorable histoire; elle pleura avec moi, et

(1) Cette guerre dura vingt ans.

« me traça le plan que je devois suivre. Peu de « temps après Rosenberg reparut à la cour; je ne « le vis point en public, car, sous prétexte de ma « mauvaise santé, je vivois sans représentation et « très solitairement à Niémen. Rosenberg, chargé, « malgré sa jeunesse, de négocier je ne sais quels « intérêts politiques, eut de longs entretiens avec « mon père. Le résultat de ces conférences fut que « mon père feroit un voyage de quelques mois à « Vienne et dans le Brandebourg. Le comte eut « beaucoup d'influence dans cette décision, non « en employant des moyens adroits et délicats, ce « n'est pas là son genre; il n'est point insinuant, « il obtient tout de vive force par une éloquence « froide en apparence, mais forte et entraînante. « Son énergie n'est point dans son expression, « elle est toute dans sa volonté ferme, inébranlable, « dans sa prodigieuse activité et dans ses raisonne- « ments. Il charma tellement l'électeur par son « esprit, que ce fut là le commencement de cette « faveur sans bornes dont il a joui depuis.

« Mon père partit; ce qui me tira du mortel « embarras où j'étois. Son absence et ma mau- « vaise santé motivèrent aux yeux de tout le « monde la retraite profonde où je vécus. Grace « aux précautions prises par Rosenberg, et aux « soins de madame de Merthal, mon secret fut

« impénétrable. Je mis au jour un enfant que reçut « Rosenberg, qu'il emporta sur-le-champ, et qui « ne vécut que quelques heures : c'étoit un gar- « çon !..... O ma chère Olympe ! cet enfant, s'il « eût vécu, auroit aujourd'hui votre âge, et s'il « avoit mes traits, il vous ressembleroit; j'aurois « pu vous unir l'un à l'autre. Rosenberg auroit « bien trouvé le moyen, sans trahir notre secret, « de le faire paroître à la cour sous un nom sup- « posé et d'une manière digne de sa naissance ! Mais « j'étois destinée à ne connoître que les peines de « l'hymen, et que les douleurs de la maternité !..... « En prononçant ces paroles, la princesse versa « quelques larmes; et après un moment de silence, « elle reprit ainsi son récit : J'aimois passionné- « ment Rosenberg, et je ne connus que trop tôt « que les seules passions de son cœur étoient l'am- « bition et l'amour de la gloire. Il avoit pour moi « cette sorte d'attachement qu'inspire aux grandes « ames une profonde reconnoissance; mais il n'a- « voit point d'amour ! Dénué de la sensibilité qui « auroit pu me rendre heureuse, il croyoit tout « faire pour mon bonheur en illustrant son nom, « et en cachant soigneusement mon secret. Il ne « m'entretenoit que de ses projets de fortune et « de grandeur. Il me traçoit le plan que je devois « suivre pour le servir auprès de mon père sans

« avoir l'air de m'intéresser à lui, ou de le pro-
« téger. Et quand je lui parlois de mes sentiments,
« il me répondoit avec une sorte de douceur qui
« ne ressembloit qu'aux égards et à la déférence.
« Je hasardai quelques plaintes qui l'étonnèrent
« tellement, qu'il les reçut avec une sévérité qui
« ferma pour jamais mon cœur à ce genre de con-
« fiance. Au retour de mon père, j'éprouvai de
« nouveaux chagrins. Mon père attacha Rosenberg
« à sa personne, et, peu de temps après, il lui donna
« une place importante qui n'avoit jamais été rem-
« plie que par des hommes d'un âge mûr, et con-
« sommés dans les affaires.

« Ulrique, devenue princesse de Lobeck, revint
« à la cour après une absence d'un an. Rosenberg,
« en la revoyant, affecta publiquement une émotion
« qui persuada à tout le monde qu'il avoit conservé
« pour elle une grande passion. Quelques impru-
« dences d'Ulrique firent croire qu'elle partageoit
« cette passion; et bientôt il fut généralement reçu
« que le comte étoit l'amant de la princesse de Lo-
« beck. On ne pouvoit accuser Rosenberg de fa-
« tuité; mais ses froides manières extrêmement ra-
« doucies avec Ulrique, et le sentiment trop vrai
« de cette dernière, ne laissoient aucun doute à cet
« égard. Ce fut à peu près dans ce temps qu'ayant
« demandé un emploi pour un homme que je pro-

« tégeois, je ne l'obtins point, parceque Rosenberg
« le fit donner à un autre. Je ne démêlai point l'arti-
« fice de ce procédé, et j'en fus tellement blessée,
« que j'en parlai vivement à l'électeur. C'étoit ce
« que désiroit le comte, afin d'établir l'opinion de
« notre mésintelligence. Il fit à ce sujet répandre le
« bruit qu'il étoit tout-à-fait dans ma disgrace, et,
« depuis cette époque, il ne me parla plus en pu-
« blic qu'avec le ton affecté du respect le plus gla-
« cial. Cette conduite me causoit une humeur que
« je ne pouvois dissimuler, et qui acheva si bien de
« persuader que j'étois son ennemie, que ceux qui
« m'approchoient croyoient me faire leur cour en
« me disant du mal de lui. On parloit librement de-
« vant moi de son amour pour la princesse de Lo-
« beck; on en contoit souvent des traits inventés
« qui me perçoient le cœur. Je pris Ulrique en
« aversion; je la traitai avec une froideur ex-
« trême, ce qui ne fut, à tous les yeux, qu'une
« preuve de plus de ma haine pour le comte, qui,
« disoit-on, me faisoit éloigner de moi tous ceux
« qui lui étoient attachés. J'eus une explication avec
« le comte; j'osai montrer de la jalousie. Il me ré-
« pondit avec une austérité de principes qui me
« ferma la bouche sans me rassurer, du moins en-
« tièrement. Je hais et je méprise, me dit-il, ce
« genre de liaison : ceux qui me connoissent ne

« verront dans les bruits dont vous me parlez que « des calomnies. On peut me supposer une passion « malheureuse, voilà tout. — N'est-ce rien? — Oui, « car c'est une idée que vous ne pouvez avoir. — « Hélas! pourquoi?... — Parceque si je l'eusse aimée, « j'aurois préféré sa main à celle d'une reine. — « Mais vous ne pouviez l'obtenir. — On peut tout « ce qu'on veut; je l'aurois enlevée. — Vous auriez « fait son malheur et le vôtre. — On n'est point à « plaindre quand on est aimé. — Ah! sans doute!... « Vous êtes donc heureux. Mais moi, Rosenberg?... « — Fidélité, discrétion, la noble ambition de jus- « tifier votre choix; qu'exigez-vous de plus? — Un « peu moins de prudence; la vôtre est si cruelle!... « — Elle est nécessaire avec vous. Sans cette con- « duite qui vous déplaît, il y a long-temps que « vous nous auriez perdus l'un et l'autre.

« Ce reproche pouvoit être un peu fondé; mais « combien les miens l'étoient davantage!.....

« Un matin, Rosenberg me prévint que deux rois « qui désiroient l'alliance de mon père deman- « doient ma main; que mon père me laisseroit le « choix, mais qu'il m'ordonneroit d'accepter l'un « ou l'autre. Le comte ajouta que je devois répéter « ce que j'avois dit avant de le connoître, que je ne « voulois point me séparer de mon père..... Cette « nouvelle me fit frémir..... Il falloit perdre Ro-

« senberg, ou employer avec le meilleur des pères « une fausseté dont la seule idée me faisoit hor- « reur. J'exprimai ce sentiment au comte, qui me « répondit froidement : Cela se passera très bien. « Vous parlerez avec beaucoup d'émotion et de dé- « sordre, vous pleurerez tout naturellement; l'élec- « teur vous adore, il s'attendrira, et il préférera le « bonheur de vous conserver à la vanité de vous « voir sur un trône.

« Le soir, en effet, l'électeur me fit appeler dans « son cabinet : comme il étoit décidé à donner ma « main, il me parla d'un ton d'autorité qu'il n'avoit « jamais eu avec moi. Chacune de ses paroles me « faisoit frissonner ! Je pensois qu'il me seroit im- « possible de changer une volonté si ferme et si « absolue. Lorsqu'il eut cessé de parler il me pressa « de répondre; mais je n'avois pas la force de rompre « le silence. Cependant, au bout de quelques mi- « nutes, je lui dis, d'une voix entrecoupée, que je « ne pouvois que lui répéter ce que je lui avois dit « jadis, que je ne le quitterois qu'avec désespoir, « et que j'avois pour l'hymen un éloignement invin- « cible. Vous étiez alors à peine sortie de l'enfance, « reprit mon père, et je ne vous proposois pas un « roi pour époux. Mon sort est entre vos mains, « répondis-je; mais si vous m'éloignez de vous, je « mourrai de douleur..... A ces mots, je vis mon

« père s'émouvoir et se troubler. Je repris l'espé-
« rance et du courage. Je me jetai à ses pieds en le
« conjurant de ne me point bannir, et de souffrir
« que ma vie entière lui fût consacrée. Mon père
« me releva, et me serrant dans ses bras : O modèle
« de la piété filiale ! s'écria-t-il avec transport, ma
« chère Euphémie, je ne puis résister à vos larmes,
« à votre tendresse!... Ah ! je croyois, en me séparant
« de vous, ne sacrifier que moi !.... Soyez tranquille
« désormais, vous resterez près de moi jusqu'à mon
« dernier soupir; c'est vous, ma fille, qui fermerez
« les yeux de l'heureux père dont vous méritez toutes
« les bénédictions.

« Ce discours me perça le cœur; il me délivroit
« de la plus mortelle inquiétude; mais il m'acca-
« bloit de remords !.... Je baissai la tête, pour ca-
« cher dans le sein paternel et ma rougeur et ma
« confusion !.....

« Depuis ce jour, les caresses et les bontés de
« mon père ne furent plus pour moi que des sujets
« de peines. Ma conscience me reproche dans tous
« les instants ses bienfaits, sa reconnoissance fon-
« dée sur une erreur, et ces louanges usurpées don-
« nées sans cesse à ma piété filiale et aux sacrifices
« dont on le croit l'objet. O que je supporterois bien
« plus facilement l'injustice et la calomnie, que ce
« poids accablant d'éloges non mérités !..... et cette

« obligation de feindre et de tromper toujours avec « une ame élevée qui déteste la fausseté et le men- « songe !..... Je passai plusieurs années dans cette « situation, toujours mécontente de moi-même et de « Rosenberg. Je tâchois vainement de modérer ma « tendresse pour lui. Je ne pouvois plus m'aveugler « sur ses défauts; mais il avoit de si grandes qua- « lités, qu'il me rattachoit sans cesse par l'admira- « tion. Il employoit continuellement mon crédit « sur mon père, pour tout ce qu'il n'osoit pas de- « mander directement pour ses amis. De cette ma- « nière, toutes les places furent données à ses « créatures, sans qu'il parût les avoir demandées. « Au reste, il fit toujours un digne usage de son « pouvoir et de sa faveur. Il rétablit l'union dans « la famille électorale; il profita de l'amitié du « prince héréditaire pour le rapprocher de son « épouse, et de son ascendant sur mon père, pour « l'engager à pardonner à mon frère quelques « étourderies de jeunesse. Enfin il montra dans « les divers emplois qui lui furent confiés autant « de droiture, de probité que de talent; et il s'est « acquis, à juste titre, l'estime publique.

« Un évènement inattendu acheva de me faire « connoître combien Rosenberg avoit de ressources « dans l'esprit pour se tirer des situations les plus « embarrassantes. Le prince de Lobeck mourut;

« tout le monde croyoit qu'il épouseroit sa veuve,
« et peut-être qu'Ulrique elle-même le croyoit. L'é-
« lecteur, qui n'en doutoit pas, en parla à Rosen-
« berg, qui lui répondit qu'il n'avoit jamais été
« son amant; mais qu'il suffisoit qu'on l'eût dit
« pour éloigner de lui la pensée de l'épouser, parce-
« qu'il ne donneroit jamais sa foi et son nom à une
« femme qui ne jouiroit pas de la réputation la plus
« intacte, alors même qu'il seroit sûr de sa parfaite
« innocence. C'étoit sacrifier la justice et la sensi-
« bilité à l'opinion; mais comme cet excès de fierté
« n'étoit que trop dans son caractère, l'électeur ne
« vit dans cette défaite qu'une délicatesse qui ne
« l'étonna point.

« Ce fut alors que les protestants de la Bohême
« prirent les armes contre l'empereur Mathias qui
« avoit restreint leurs privilèges (1). Mon père fut
« obligé de s'engager dans cette longue guerre, et
« résolut d'y combattre en personne. Rosenberg le
« suivit, et me dit en partant: Je jure par l'hon-
« neur, qui m'est mille fois plus cher que l'exis-
« tence, que dans les combats je ne m'éloignerai pas
« un seul instant de l'électeur, et que pour l'atteindre
« il faudra d'abord me renverser et m'ôter la vie.
« Jugez de l'état où je fus durant cette cam-
« pagne!... Craignant à la fois pour mon père et

(1) C'est ce qu'on appelle la guerre de trente ans.

« pour mon époux!... Mais combien je fus dé-
« dommagée de ces mortelles alarmes!..... Mon
« père, dans le dernier combat de cette longue
« campagne, eut un cheval tué sous lui; Rosen-
« berg aussitôt lui donna le sien, et fut ensuite
« grièvement blessé en arrachant l'électeur des
« mains des ennemis, et en parant les coups qu'on
« vouloit lui porter..... L'électeur lui dut la vie et
« le gain de la bataille..... J'appris ces détails par
« un courrier que m'envoya mon père!..... Ce jour
« mémorable fut l'un des plus beaux jours de ma
« vie. Il me sembla que Rosenberg venoit d'expier
« et de réparer notre faute!..... Mon père revint, et
« me présentant Rosenberg qui avoit un bras en
« écharpe, il me dit : Ma fille, embrassez mon
« libérateur!..... A ces mots, le comte s'inclina
« profondément pour me baiser la main. Je pen-
« chai ma tête sur son épaule, et je baignai de
« larmes ce bras blessé qui avoit sauvé les jours de
« mon père.....

« Les fatigues de cette campagne influèrent de la
« manière la plus fâcheuse sur la santé de mon
« père. Après avoir langui quelques mois, il tomba
« dangereusement malade. Le comte aussitôt pro-
« posa d'envoyer chercher à Vienne un médecin
« très célèbre alors. Mon père ne le voulut pas;
« mais Rosenberg, alarmé par les symptômes de la

« maladie, partit sans délai pour aller lui-même « chercher ce médecin.

« Cependant l'état de mon père empirant tou- « jours, il fut, en quelques jours, réduit à la dernière « extrémité; il avoit néanmoins toute sa tête, et il « demanda à recevoir les derniers sacrements. « J'étois nuit et jour dans sa chambre, accablée « d'une douleur que nulle expression ne peut « rendre; je voyois mon père toujours abusé prêt « à descendre dans la tombe; je me répétois avec « horreur que, lorsque je l'aurois perdu, je resterois « à jamais chargée d'une faute irréparable, puis- « que je n'aurois plus l'espoir d'en obtenir un jour « le pardon..... Cependant je ne pouvois disposer « de mon secret sans l'aveu de mon époux, et d'ail- « leurs, en le révélant, j'aurois empoisonné et peut- « être avancé les derniers moments de mon père!.... « Il falloit donc me taire : mais que devins-je quand « mon père, après avoir reçu ses sacrements, nous fit « approcher, mon frère et moi, pour nous donner « sa bénédiction. Nous tombâmes à genoux près « de son lit; il nous bénit, et ensuite se retournant « vers moi : Et toi, mon Euphémie, me dit-il, pour « te consoler, rappelle-toi le bonheur que tu as « répandu sur mes jours, rappelle-toi les nobles « sacrifices que tu m'as faits, et cette confiance « touchante dont tu m'as donné tant de preuves!....

« O mon Dieu ! poursuivit-il en joignant les mains, « bénissez cette enfant chérie, que la piété filiale a « préservée de toutes les passions dangereuses ! « cette enfant dont le cœur si pur me fut toujours « ouvert, et qui n'a vécu jusqu'ici que pour moi !...

« A cette terrible bénédiction je crus que la « foudre alloit tomber sur ma coupable tête..... A « mesure que mon père parloit il me sembloit que « j'entendois Dieu me maudire et me réprouver !.... « Glacée d'horreur, anéantie, je tombai sans con- « noissance dans les bras de mon frère.

« Sur le soir de ce même jour, mon père demanda « plusieurs fois si Rosenberg étoit de retour... Je ne « pouvois sans tressaillir entendre ce nom dans sa « bouche, et il le répéta souvent. Dans la nuit sa tête « s'embarrassa ; tout à coup il m'appela et me de- « manda si je consentirois à épouser Rosenberg, et « il ajouta : *Cela me rendroit heureux*... Je fris- « sonnai et je fondis en larmes. Il étoit en délire, « mais je fus persuadée que depuis quelques mois « cette idée s'étoit offerte à son imagination ; je ne « me trompois pas.

« Le lendemain il tomba dans une espèce de « léthargie ; et à dix heures du soir son médecin lui « tâtant le poulx déclara qu'il n'existoit plus : je « poussai un cri lamentable ; on m'arracha de sa « chambre.....

« Je ne sais ce que je devins; au bout de quelques « heures je me trouvai dans mon appartement sur « mon lit, dans les bras de mon frère et de madame « de Merthal..... Quand mon frère me quitta, je « me livrai sans contrainte avec mon amie à tout « mon désespoir; la nature et les remords l'empor- « tant sur l'amour, il ne me fut possible d'apaiser « le cri de ma conscience qu'en me promettant de « m'enfermer pour jamais dans un cloître et de « renoncer sans retour à Rosenberg..... — Madame « de Merthal me dit en vain que je ne pouvois « prendre ce parti violent sans le consentement de « mon époux. Ah! repris-je, il y consentira, je ne « suis nullement nécessaire à son bonheur. Vous « êtes injuste, répondit madame de Merthal: le « comte n'a pas, dans les détails de la vie, votre « sensibilité, mais son noble cœur n'en est pas « moins susceptible d'un grand attachement; soyez « contente de ses sentiments, car il vous aime avec « toute la force de son caractère et toute la gran- « deur de son ame. Hélas! repris-je en fondant en « larmes, je ne dois plus désormais que pleurer « ma faute et le meilleur des pères!..... En effet, « j'aurois persisté dans cette résolution, si le ciel, « touché de ma douleur et de mon repentir, n'eût « daigné faire un miracle qui acheva de serrer pour « jamais le nœud sacré qui m'unit à Rosenberg.

« Je ne vis point mon frère le jour suivant; mais « tout entière à ma douleur, je ne fis aucune ques- « tion là-dessus. Je ne quittai point mon lit. Vers « le soir l'excès de mon accablement me procura « quelques heures de sommeil; je me réveillai à « trois heures du matin : j'entendis dans le palais « un mouvement extraordinaire, je distinguai des « cris, et je ne doutai point que ce ne fût la pompe « funèbre de mon père. Je m'élançai hors de mon « lit pour me prosterner sur le plancher que j'inon- « dai de larmes; mes femmes accoururent et me « remirent dans mon lit..... Dans ce moment, « madame de Merthal éperdue entra dans ma « chambre. Je suis chargée, me dit-elle, de vous « préparer à l'évènement le plus miraculeux..... « Dieu! Dieu! m'écriai-je, qu'est-il arrivé?..... « Rassemblez toutes vos forces, reprit-elle, et remer- « ciez le ciel..... — Achevez..... Achevez, ou je « meurs..... — Non, un autre doit vous annoncer « que l'électeur..... Comme elle prononçoit ce « mot, la porte se rouvrit, et je vis paroître Rosen- « berg!..... Ah! sa vue seule m'apprit mon « bonheur!..... Je lui tendis les bras, il accourut « se jeter à genoux devant mon lit, en disant : L'élec- « teur n'étoit qu'en léthargie, le médecin que j'ai « amené l'en a tiré et répond de ses jours..... Main- « tenant Euphémie, poursuivit-il d'une voix basse

« et tremblante, pardonnez-moi les remords qui « vous ont coûté tant de pleurs ; le ciel est apaisé, « il bénira notre avenir !..... Ses larmes lui cou- « pèrent la parole..... O moment d'un bonheur « surnaturel !... Joie suprême, dont jamais mon ima- « gination n'auroit pu me représenter le ravisse- « ment !..... Mon père, que je croyois depuis deux « jours dans le cercueil, mon père m'étoit rendu, « et c'étoit Rosenberg qui venoit de l'arracher de la « tombe !..... Ces paroles d'un immortel souvenir, « je les entendois de la bouche de Rosenberg ; je « trouvois enfin dans cet époux adoré une sensibi- « lité égale à la mienne, et pour la première fois je « voyois couler ses pleurs !.....

« Mon frère, qui avoit voulu que Rosenberg « m'annonçât ce grand événement, vint nous re- « joindre ; je me hâtai de me lever, et Rosenberg me « conduisit dans les bras de mon père !.....

« Que cette journée et les huit jours qui la sui- « virent s'écoulèrent délicieusement !..... Mon père « devoit deux fois la vie à Rosenberg !..... Pres- « qu'affranchie de mes remords, je me livrois aux « plus douces espérances ; et je croyois sur-tout que « désormais Rosenberg seroit toujours pour moi « ce qu'il étoit depuis huit jours.

« Aussitôt que mon père fut en parfaite conva- « lescence, je contai à Rosenberg ce qu'il m'avoit

« dit dans son délire, et j'ajoutai que j'étois cer-
« taine qu'il avoit eu, même avant sa maladie,
« l'idée d'unir ensemble les deux personnes qu'il
« aimoit le mieux. Oui, me dit le comte, j'en
« suis sûr aussi. Eh bien, repris-je, concertons
« ensemble les moyens de le décider.....—Cela est
« inutile. Hier il a daigné m'offrir votre main. —
« O ciel ! — Et, avec toutes les formes du respect
« et de la reconnoissance, je l'ai refusée. A ces
« mots je restai pétrifiée. Songez, reprit le comte,
« que je ne pourrois vous conduire une seconde
« fois à l'autel que si notre hymen étoit déclaré
« nul. Ainsi, pour ne pas faire une profanation
« impie, il faudroit déclarer à l'électeur que de-
« puis plus de dix ans je suis votre époux. Il nous
« pardonneroit sans doute, mais il nous aimeroit
« moins; il seroit moins heureux, nous attriste-
« rions sa vieillesse. Nous avons pu feindre long-
« temps pour notre propre intérêt, ennoblissons
« cet artifice en le prolongeant pour son bonheur.
« Dailleurs, je n'hésiterai jamais à sacrifier l'am-
« bition à la gloire. Mon souverain, en me don-
« nant sa fille, effaceroit par l'éclat de la récom-
« pense le mérite de tout ce que j'ai fait pour *lui*;
« j'aime mieux qu'il reste chargé envers *moi* d'une
« dette qu'il ne soit pas en son pouvoir d'acquitter.
« A ce langage si fier et si froidement raisonna-

« ble, je ne reconnus que trop Rosenberg tel « que je l'avois toujours vu. Je ne pus retenir mes « pleurs, mais je gardai le silence. Cette ame al- « tière pouvoit quelquefois s'attendrir et s'émou- « voir fortement, mais elle n'étoit pas sensible, « du moins dans le cours ordinaire de la vie.

« Rosenberg me donna bientôt un chagrin « inattendu. Il demanda et obtint l'ambassade de « France, et partit. Tout ce qu'il avoit fait pour « mon père avoit encore augmenté mon attache- « ment pour lui, et cette absence, qui dura trois « ans, me rendit d'autant plus malheureuse, que, « suivant sa coutume, il me prévint qu'il ne m'é- « criroit point; cependant au bout de dix-huit « mois, par un caprice dont je n'ai jamais pu « deviner la cause, il m'écrivit une seule fois, « dans un petit voyage qu'il fit, je ne sais pour- « quoi, dans une province de France. Cette lettre, « adressée à Blomer, étoit aussi tendre que mon « cœur pouvoit le désirer. Il ne m'y parloit que « de ses sentiments, et avec l'expression la plus « touchante; c'étoit depuis notre mariage, c'est-à- « dire depuis douze ans, la première lettre que je « recevois de lui. Cette lettre me consola, me « fortifia; je la relisois tous les jours de poste, « car je n'en reçus pas d'autres, il ne m'écrivit « plus.

« Il revint ; et quelques mois après j'éprouvai « le plus violent chagrin, je perdis l'amie res- « pectable qui, depuis mon enfance, me tenoit « lieu de mère ; madame de Merthal mourut. Ma « douleur fut extrême, et Rosenberg ne négligea « rien pour l'adoucir ; en tout, depuis son retour « de France, je remarquois constamment dans sa « conduite avec moi beaucoup plus de douceur, « d'égards et de tendresse. Cinq ou six ans s'écou- « lèrent de la sorte. J'étois plus satisfaite de lui, « et par conséquent plus heureuse, quand le chan- « gement subit de son humeur m'a replongée « dans de nouveaux chagrins, plus amers encore « que tous ceux qu'il m'a fait éprouver jadis. « Sans aucun motif connu, il est devenu tout « à coup sombre, distrait, farouche et rêveur. « Malgré tout son empire sur lui-même, j'ai vu, « à n'en pouvoir douter, qu'il étoit dominé par « une peine secrète. Quand j'ai voulu le ques- « tionner, il m'a répondu avec sécheresse et du- « reté, en niant cependant qu'il eût un chagrin « secret ; mais depuis ce moment il a presqu'en- « tièrement cessé de me voir en particulier. Il « semble que je lui sois devenue insupportable, « odieuse !..... Enfin (pour me fuir sans doute, « pour mettre les mers entre nous), il s'est chargé « d'une mission pour l'Angleterre. Il est à Londres

« depuis près d'un an. On dit qu'il revient, et « qu'il sera ici sous peu de jours !.....

« Je ne suis plus aimée ! Que dis-je, hélas ! « je suis haïe ! Tous les remords, apaisés par « l'amour, sont revenus déchirer mon cœur avec « plus de violence que jamais, depuis que Rosen- « berg me traite avec tant d'ingratitude !.... Voilà, « ma chère Olympe, mon secret et mon sort ; vous « êtes à la fois mon unique confidente et ma seule « consolation. » A ces mots, Clara se jeta dans les bras de la princesse, qui la serra contre son sein, en disant : O mon Olympe ! ne me quitte jamais, et je ne gémirai plus sur ma destinée.

L'histoire d'Euphémie affligea sensiblement Clara, néanmoins un retour sur elle-même lui fit faire à ce sujet des réflexions consolantes sur sa propre situation. Elle connut combien il est plus douloureux d'avoir à se reprocher une grande faute, que d'en être accusé faussement : par un arrêt éternel de la justice divine, les remords seront toujours mille fois plus perçants que les traits les plus envenimés de la calomnie. Il est possible de se soustraire aux faux jugements des hommes, en se cachant pour jamais dans une profonde retraite ; mais on porte par-tout sa conscience : pour le coupable, cette voix intérieure et terrible ne sauroit être étouffée par le vain bruit du monde ; mais dans

la solitude, semblable à l'éclat de la foudre que l'écho des rochers répète et prolonge avec un horrible fracas, elle tonne, elle épouvante: l'infortuné qu'elle poursuit n'entend qu'elle, et l'entend toujours! Il ne trouvera dans le désert ni calme, ni silence. Euphémie, ne voulant pas revoir le comte en représentation et en public, prit le prétexte, pour se retirer quelque temps à la campagne, de mener Clara à Niémen, cette terre près de la ville, qu'elle venoit de lui donner. Clara ne se trouva pas sans émotion dans ce lieu, où sa bienfaitrice s'étoit unie à Rosenberg par un lien secret. Elle pria Dieu, dans la chapelle, de bénir cet hymen malheureux, et de sécher les pleurs d'Euphémie en rendant son époux sensible à ses vertus et à ses longues douleurs. Euphémie attendoit Rosenberg avec un trouble inexprimable. Clara, pour la première fois depuis ses malheurs, éprouvoit une curiosité dont elle étoit elle-même étonnée. Elle avoit un vif désir de voir cet homme extraordinaire, que sa tendresse pour Euphémie lui faisoit trouver si coupable, dont elle haïssoit le caractère, mais qui l'intéressoit malgré elle, par la hauteur de ses sentiments. En même temps un pressentiment secret lui faisoit craindre son arrivée et sa présence. La princesse désiroit qu'elle le vît; et Clara, malgré sa timidité, n'eut pas de peine à y consentir.

Le surlendemain de son arrivée à Niémen, la princesse apprit le retour de Rosenberg, et que l'électeur se rendroit avec lui le soir même à Niémen. Dans l'attente de cette visite, Euphémie et Clara furent presqu'également agitées..... Enfin à cinq heures on entendit dans la cour le bruit des voitures. Clara, à travers une jalousie, vit parfaitement Rosenberg; elle fut très frappée de la beauté imposante de sa noble figure: mais quand il entra dans le salon à la suite de l'électeur, elle se tint cachée derrière la princesse, de manière que le comte ne l'aperçut pas d'abord. Rosenberg s'approcha de la princesse avec une physionomie où se peignoit la mélancolie, et qui exprimoit en même temps un profond attendrissement. Qui ne sait pas lire dans les yeux de l'objet qu'on aime! Euphémie, satisfaite et touchée jusqu'au fond du cœur, tendit la main au comte, qui en la baisant la serra avec une vive émotion.....

L'électeur, qui avoit conté à Rosenberg l'histoire de cette jeune *Olympe* qui ressembloit tant à la princesse, dit à Clara de s'avancer..... Euphémie se retourne, prend Clara par la main, et la présente à Rosenberg. O ciel! s'écrie-t-il, et il reste immobile les yeux fixés sur elle. On prit ce mouvement pour la surprise que lui causoit une ressemblance si singulière, mais son regard perçant et farouche fit frémir Clara. Elle venoit d'admirer la douceur de sa

physionomie, et maintenant elle ne trouvoit plus sur son visage que l'expression d'une effrayante sévérité.

Cependant Rosenberg, dissimulant son trouble, reprit la parole, et la conversation devint générale. Quelques personnes survinrent; mais dans tout le reste de la soirée, la tristesse et la préoccupation du comte furent invincibles. Clara, ne pouvant supporter son regard fixe et scrutateur, se retira un peu avant le souper.

Euphémie avoit remarqué aussi l'impression peu favorable que la vue de Clara avoit produite sur le comte, elle en cherchoit vainement la raison. S'il m'aimoit davantage, disoit-elle à Clara, je croirois qu'il est jaloux de ma vive affection pour vous; mais, hélas, que lui importe !.... En tout, je ne sais ce qui passe dans sa tête: les caprices ne sont pas dans son caractère, et depuis deux ans je lui en vois d'inconcevables.

Le retour du comte causoit à la princesse la plus vive agitation; sa santé s'en ressentit, elle eut de la fièvre pendant sept ou huit jours. On lui prescrivit le repos, et elle passa tout ce temps dans sa chambre sur une chaise longue. Un matin, Clara étant avec la princesse, Rosenberg, chargé d'une commission de l'électeur, entra, et aussitôt Clara se leva, sortit et descendit dans le jardin. Au bout d'une demi-

heure, se trouvant à l'extrémité du parc, elle revint sur ses pas pour retourner au château; dans ce moment elle entendit marcher précipitamment dans une petite allée à sa droite; elle crut qu'on venoit la chercher de la part de la princesse, et, se dirigeant de ce côté, elle vit tout à coup à deux pas d'elle le comte de Rosenberg. Il étoit seul. Clara tressaille et veut fuir. Arrêtez, s'écrie le comte, je ne vous retiendrai pas long-temps, je n'ai qu'un mot à vous dire..... Il prononça ces paroles avec un trouble, une émotion, une altération dans la voix qui achevèrent d'épouvanter Clara. Elle s'arrêta, resta debout, et s'appuya contre un arbre. Alors le comte s'approchant se plaça vis-à-vis d'elle, et la regardant fixement: Qui êtes-vous? lui dit-il d'un ton menaçant. A cette question inattendue et terrible, Clara pâlit, et sa langue glacée ne put rien articuler. Qui êtes-vous? répéta le comte avec un accent plus effrayant encore..... Quel est le nom de votre père?..... Connoissez-vous Montalban?..... Clara ne répond point..... Mais ne pouvant plus se soutenir sur ses jambes tremblantes, elle s'affaisse et tombe au pied de l'arbre..... Malheureuse! s'écrie Rosenberg, quel démon ennemi du repos de cette infortunée princesse vous a conduite ici!... Ah! que n'avez-vous, comme on le croit, péri dans les ondes du Rhône!..... Écoutez. Il faut quitter ce

palais, il le faut, ou je vous dénonce..... Si vous partez, je vous promets un secret inviolable. Inventez un prétexte pour vous rendre demain matin chez la veuve Marcelle; vous y trouverez une voiture qui vous conduira dans le couvent hors de ce pays que vous choisirez, mon valet de chambre sera votre guide..... Où voulez-vous aller?..... Le comte parloit avec une rapidité, une précipitation, un ton absolu qui marquoient assez qu'il vouloit une réponse prompte et précise. Clara rassemblant toutes ses forces: Je veux aller, dit-elle, aux Ursulines de la Rochelle..... Puis-je en partant, ajouta-t-elle, écrire à la princesse? En disant ces mots ses larmes inondèrent son visage..... Oui, répondit le comte, mais qu'elle ignore à jamais que c'est moi qui vous force à la quitter. S'il vous échappe avec elle l'indiscrétion la plus légère, je la découvrirai, et je lui dirai votre horrible nom. Je n'ai point commis de crime, dit Clara en gémissant, j'en atteste le ciel.... A ces mots, le comte jeta sur elle un regard foudroyant, et, lui tournant brusquement le dos, il s'éloigna à pas précipités, et Clara bientôt le perdit de vue.

La surprise, l'effroi, le saisissement et la douleur avoient tellement épuisé les forces de Clara, qu'elle resta plus de deux heures sur la place et dans l'attitude où le comte l'avoit laissée. Plusieurs personnes

envoyées par la princesse pour la chercher la trouvèrent encore au pied de l'arbre. Clara dit qu'elle s'étoit donné une espèce d'entorse. On en douta d'autant moins qu'en effet elle ne pouvoit marcher sans le secours d'un bras. Euphémie fut très effrayée de la voir revenir dans cet état et avec une pâleur qui marquoit combien elle avoit souffert. Clara, faisant sur elle-même un effort surnaturel, parvint à la rassurer. La princesse lui conta qu'elle étoit charmée de Rosenberg, qu'elle ne l'avoit jamais vu si tendre pour elle, et qu'il lui avoit demandé de le recevoir en particulier le lendemain. Clara connut que le comte s'étoit promis de consoler la princesse d'une douloureuse séparation, et cette idée adoucit ses peines. Cette journée fut affreuse pour elle; jamais Euphémie ne lui avoit paru si touchante et si digne d'être aimée: tous les témoignages de son affection lui perçoient le cœur, et plusieurs fois elle fut obligée de sortir de sa chambre pour aller en secret donner un libre cours à ses pleurs. Elle fut au moment de s'évanouir sur son sein en lui disant adieu le soir pour aller se coucher. C'étoit un dernier adieu!..... La malheureuse Clara, s'arrachant enfin de ses bras, courut se renfermer dans sa chambre, et renvoya ses femmes pour se livrer sans contrainte à toute sa douleur. A minuit, ne pouvant résister au désir de revoir encore une fois

Euphémie, elle imagina un prétexte, et retourna dans l'appartement de la princesse qu'elle trouva profondément endormie. A la lueur de la lampe de veille elle la contempla quelques instants en versant un déluge de pleurs; ensuite craignant de la réveiller, elle sortit doucement, et elle se hâta de rentrer chez elle pour exécuter un dessein qu'elle avoit formé durant le jour. Elle vouloit avant de partir aller prier encore, et pour la dernière fois, dans la chapelle où la princesse s'étoit mariée. Clara descendit seule dans le jardin qu'elle traversa; elle se rendit à la chapelle, alluma la lampe, et se jetant à genoux devant l'autel : O souverain bienfaiteur! dit-elle, vous maudissez les ingrats, et vous exaucez les prières et les vœux de la reconnoissance! Ah! daignez écouter ma voix! daignez rendre la paix et le bonheur à celle qui n'a trouvé dans sa faute qu'amertume et que regrets! à celle dont vingt ans de remords ont expié la foiblesse!..... Puisse-t-elle en déposer l'aveu dans le sein paternel, et puisse un généreux pardon et l'amour de son époux lui faire oublier tant de peines!

Après avoir fait cette prière, Clara sentit son cœur soulagé; elle se leva, et en s'en allant elle n'éteignit point la lampe. Hélas! dit-elle, c'est la seule trace de reconnoissance que je puisse laisser ici! Cette lampe durera jusqu'à la nuit prochaine;

Euphémie peut-être devinera qu'elle fut allumée par moi !.....

La triste Clara ne se coucha point. Elle avoit ordonné que ses chevaux fussent mis à la pointe du jour; et comme elle n'emmena personne, qu'elle laissa ses bijoux, ses pierreries, et qu'elle n'emporta qu'un porte-manteau, ses femmes crurent qu'elle reviendroit le lendemain. Elle partit, et se fit conduire à la ville chez la veuve Marcelle. Là, elle trouva une voiture attelée de six chevaux de poste; elle y monta en se recommandant à la Providence!... Un homme à cheval l'attendoit hors des portes de la ville; il se mit à la portière, ne la quitta plus, la servit avec zèle et respect, et paya par-tout les frais de poste et sa dépense. Clara jusqu'alors n'ayant pensé qu'à sa bienfaitrice, n'avoit senti que le regret de la quitter; et elle ne put s'occuper d'une autre idée jusqu'à l'heure où la princesse devoit s'éveiller et recevoir la lettre dans laquelle Clara lui faisoit les plus touchants adieux, en disant qu'un devoir sacré la rappeloit dans sa patrie. Ensuite les pensées de Clara se tournèrent sur le comte de Rosenberg; elle ne concevoit pas comment il avoit pu reconnoître en elle la malheureuse Clara. Elle formoit à ce sujet mille conjectures diverses, qui toutes se détruisoient par le moindre raisonnement. Clara s'étonnoit encore de ne point

trouver dans son cœur le ressentiment qu'elle auroit dû naturellement avoir pour cet homme si hautain, qui l'avoit traitée avec tant de dureté, et avec une autorité qui n'étoit fondée sur aucun droit. Cependant elle se rappeloit qu'elle avoit surpris en lui quelques signes d'émotion et d'attendrissement. Ce souvenir la touchoit; car elle avoit pour lui un sentiment indéfinissable, qu'elle finit par s'expliquer en se disant qu'il étoit impossible qu'elle n'eût que de l'indifférence pour l'époux de sa bienfaitrice; et elle répandoit des larmes amères en songeant qu'il ne penseroit jamais à elle qu'avec l'horreur que doit inspirer un monstre. Comme le comte avoit prescrit à Clara de se retirer dans un cloître, elle avoit préféré les Ursulines de la Rochelle, pour se rapprocher de la ferme de Jerson, et parceque la jeune Honorine lui avoit souvent parlé de ce couvent, où elle avoit fait sa première communion. On conduisit en effet Clara à la Rochelle, et dans le couvent des Ursulines. Son guide parla un moment en particulier à la supérieure; il lui paya d'avance une année de pension, et Clara, toujours sous le nom d'Olympe, fut admise sur-le-champ. Son guide, au moment où elle alloit entrer dans ce monastère, s'approcha d'elle, remit dans ses mains un petit coffre, ensuite il s'éloigna et disparut. On conduisit Clara dans un joli appartement, et

on lui apprit que sa pension, comprenant le logement et la nourriture, étoit payée d'avance pour un an.

Lorsque Clara fut seule, elle ouvrit la cassette; elle y trouva mille ducats, et un billet cacheté qui contenoit ce qui suit :

« Restez à jamais enfermée et cachée dans un « cloître, et vous recevrez tous les ans cette même « somme. Votre pension, d'ailleurs, sera payée. « Ces offres sont permises à un homme de mon « âge, et à celui qui vous a privée du sort le plus « brillant. Oubliez le monde; rappelez-vous le « passé, afin de ne penser à l'avenir qu'à Dieu « seul.

« Brûlez ce billet. »

L'élévation de l'ame s'allie parfaitement avec l'humilité chrétienne. Quoi de plus noble que ce mépris des grandeurs et des richesses que la religion inspire!

Clara n'hésita point à refuser ce don; elle prit son écritoire, et fit une réponse conçue en ces termes :

« Celle qui a laissé à Niémen les diamants qu'elle « tenoit de la main la plus chérie, ne recevra de « nul autre des bienfaits dont elle peut se passer. « Je sais vivre de mon travail. Vous avez daigné « payer ma pension pour un an; je ne puis refuser

« ce don, je l'accepte avec respect et reconnoissance ; « mais je n'accepterai rien de plus.

« Je resterai *renfermée* et *cachée*, non pour « obéir à des ordres dont il ne m'est pas possible « de reconnoître l'autorité, mais pour satisfaire « mon goût et pour me soustraire désormais à l'in- « justice des hommes. »

Clara ploya cette lettre, la cacheta, mit l'adresse, et se rendit chez la supérieure, qu'elle pria de lui trouver un banquier, pour faire passer de l'argent et une lettre en Allemagne. Trois jours après, un banquier se chargea de la lettre et de l'argent, et les envoya sans délai au comte de Rosenberg.

Clara, le jour même de son arrivée, éprouva un mouvement de joie en retrouvant aux Ursulines sa jeune amie Honorine, qui, voulant se faire religieuse, venoit de prendre le voile blanc. Clara envia sa destinée ; car, si elle eût pu disposer d'elle-même, elle n'auroit pas balancé à se consacrer irrévocablement à Dieu. Mais, outre que sa situation ne le lui permettoit pas, puisqu'alors il auroit fallu déclarer son véritable nom, elle se rappeloit qu'elle avoit promis au père Arsène de ne pas même s'engager par un vœu intérieur.

Honorine, questionnée avec un vif intérêt sur sa famille, n'en donna que d'heureuses nouvelles. Elle conta qu'elle avoit toujours été protégée par

Valmore, et que ce dernier, depuis la trêve, étoit parti pour Paris.

Cependant tout annonçoit dans la Rochelle que la guerre alloit se renouveler avec plus de vigueur que jamais. Clara étoit depuis deux mois dans cette ville, lorsque les calvinistes, ne gardant plus de mesures, déclarèrent tout à coup qu'ils abolissoient le culte catholique, qu'il n'étoit plus permis de faire des vœux religieux, et que toutes les personnes cloîtrées pouvoient sortir de leurs monastères et reprendre leur liberté (1). Les hommes peuvent affranchir leurs esclaves; mais, à l'exception du chef suprême de la religion, nul mortel n'aura le pouvoir d'affranchir les consciences. On ouvrit les cloîtres, et les religieuses gardèrent la clôture avec la même exactitude (2). On les avoit laissées maîtresses de choisir entre *l'hymen* et *le célibat*, et le monde et la solitude. On ne doutoit pas que de telles offres ne dépeuplassent en un jour tous les monastères; car souvent des hommes, très habiles d'ailleurs, connoissent assez peu le cœur humain (si divers dans ses sentiments) pour croire qu'il est impossible de révérer sincèrement ce qu'ils dédaignent,

(1) Historique.

(2) Historique. On avoit déjà vu la même chose à Genève du temps de Calvin.

et de ne pas aimer ce qui les séduit. Cette erreur est, en quelque sorte, l'excuse des fautes politiques qu'elle a fait faire.

Les religieuses répondirent qu'elles préféroient leur solitude au monde. On les avoit invitées, au nom de *la nature* et de *l'humanité*, à rentrer dans la société; et, sur leur refus, on cria au *fanatisme*, et il fut décidé qu'on les arracheroit de leurs cloîtres (1). Cependant on n'exerça pas sur-le-champ cette violence. Dans ces entrefaites, Clara, très effrayée de tous ces mouvements, et craignant de perdre son asile, eut la consolation de revoir le père Arsène. Il accouroit se renfermer dans la Rochelle, pour y servir la religion et les catholiques persécutés. Ah! mon père, lui dit Clara, quel temps avez-vous choisi pour venir ici!..... Celui du danger, répondit le saint religieux : c'est alors que nous devons agir. Quand tout sera paisible, je retournerai dans ma cellule. — Hélas! les églises sont fermées et profanées!.... — Dieu, ma fille, ne manquera ni d'autels ni de temples; il en aura même davantage et de plus dignes de lui! La persécution va sanctifier la demeure de tous les fidèles; les caves, les souterrains deviendront d'augustes sanctuaires; on n'y trou-

(1) Historique.

vera point de pompe et de magnificence, mais on y verra toute la grandeur de la foi, tout le courage héroïque de la piété !..... Quel feu divin doit enflammer le cœur du prêtre qui, en célébrant le plus sublime des sacrifices, se dévoue lui-même comme victime ! — Mon père, j'avoue que j'ai peine à supporter l'idée des persécutions où vous allez être exposé ! Vous souffrirez long-temps peut-être; cette pensée me trouble malgré moi !.... Mais je ne crains la mort ni pour moi, ni même pour vous; je n'envisage pas de plus glorieux destin que celui de mourir avec vous pour la foi ! Afin de récompenser le respect filial qui me conduisit sur l'échafaud, Dieu peut-être m'y fera remonter pour me donner la palme immortelle du martyre !..... O ! qu'il me seroit doux de la recevoir sur votre sein, et d'être portée dans vos bras aux pieds de l'Éternel !..... — Ma fille, je conçois ces nobles désirs, puisque mon cœur les partage; mais le zèle selon la science n'est jamais indiscret et téméraire. Dieu nous ordonne également de prendre soin de nos jours, et de les sacrifier généreusement quand le devoir l'exige. Ainsi, préparons-nous à la mort, et gardons-nous de nous offrir imprudemment au martyre. Ne provoquons point nos frères égarés à commettre des cruautés qui les rendroient plus criminels encore. Songez bien que Dieu nous reprocheroit

le mal que notre imprudence leur feroit faire. Prions pour eux ; et tant qu'on ne nous demandera rien de contraire à la foi, restons cachés, vivons en paix dans l'ombre et le silence.

Clara, toujours humble et soumise, promit de suivre ces sages conseils. Elle s'y conforma sans peine ; car l'exaltation de la véritable piété n'est jamais que l'enthousiasme de la raison suprême : tout est utile et grand dans ses motifs, tout est pur et généreux dans son ardeur, tout est justice et modération dans ses principes.

Le père Arsène remit à Clara l'écrin rempli de bijoux et de diamants qu'elle avoit laissé à Niémen. Aussitôt après son départ, la princesse l'avoit fait porter chez la veuve Marcelle, avec ordre de le faire parvenir à Clara. Marcelle, ne sachant point où étoit Clara, l'avoit envoyé au père Arsène. Clara fit mille questions sur Euphémie ; le père Arsène lui répondit que Marcelle lui mandoit seulement que la princesse étoit au désespoir. Clara n'en doutoit pas ; et sa sensibilité à cet égard étoit l'une de ses plus grandes peines.

On apprit bientôt que Louis XIII se mettoit en marche avec son armée, pour venir lui-même réduire les rebelles. Le cardinal de Richelieu, nommé chef et surintendant de la navigation et du com-

merce en France, avoit devancé le roi (1). Si l'on s'étonnoit de voir un prince de l'Église au milieu des camps commander à des généraux français, on s'étonnoit davantage encore de son courage froidement intrépide, de ses talents, et de sa persévérance dans une entreprise si traversée par ses ennemis, si peu goûtée par le roi-même (2). Le succès qui couronna par la suite cette infatigable constance, fut l'évènement le plus utile et le plus glorieux de son ministère (*l*).

Tous ces grands préparatifs n'alarmoient nullement les Rochelois. Ils attendoient un flotte anglaise beaucoup plus considérable que les deux premières battues par Toiras, Scomberg et le commandeur de Valençay. Ce dernier étoit destiné à repousser encore cette troisième flotte si formidable, envoyée par le duc de Buckingham (3); les rebelles n'avoient pas plus d'impatience que lui de la voir arriver. A la guerre, les talents et le courage qui préparent les triomphes en font jouir d'avance; ils en donnent toujours l'heureux pressentiment. Le duc de Rohan, chef des calvinistes, mettoit tous ses soins à modérer la violence de leurs résolutions. Il y parvenoit

(1) Historique.
(2) Historique.
(3) Historique.

quelquefois, mais le plus souvent il échouoit dans ce dessein. Un chef de factieux n'a jamais qu'une autorité apparente. L'esprit d'indépendance qui cause les révoltes n'admet point de véritable subordination; des complices entre eux prétendent tous à l'égalité. On décréta, malgré le duc de Rohan, que tous les individus des deux sexes, engagés par des vœux religieux, quitteroient sans délai leurs monastères, et prendroient l'habit séculier; que nul prêtre catholique ne célèbreroit le service divin ou n'administreroit les sacrements sous peine d'amende et de prison (1). Les sœurs de la Charité, doublement utiles dans une ville assiégée, eurent la permission de garder leur habit. Il fut décidé qu'on formeroit à la hâte deux hôpitaux, l'un pour les militaires de la ville, l'autre pour les prisonniers blessés. On garda presque toutes les sœurs de la Charité pour le premier, et l'on prit la vaste maison des Ursulines pour le second. Toutes les religieuses de ce couvent demandèrent à y rester pour soigner les blessés sous la direction de quatre sœurs de la Charité. Comme ces religieuses, consacrées jusqu'alors à l'éducation de la jeunesse, étoient généralement révérées, on y consentit, à condition qu'elles prendroient un habit à peu près semblable à celui

(1) Historique.

des sœurs de la Charité. Les pensionnaires furent toutes renvoyées; mais comme Clara n'étoit point dans les classes, et qu'elle promit de seconder les sœurs dans leurs travaux, on lui permit de rester.

On avoit un tel besoin des sœurs de la Charité, qu'on fit une grande exception en leur faveur. On leur accorda un aumônier; mais en leur interdisant tout chant d'église, et en leur ordonnant de n'entendre la messe qu'à la pointe du jour, et de n'y admettre aucune personne étrangère. Ainsi ces deux hôpitaux furent les seules maisons de la ville où le culte catholique fut toléré. Clara remercia Dieu du fond de l'ame de l'avoir placée dans l'une de ces deux maisons privilégiées. Elle trouvoit une grande consolation à se consacrer au service des prisonniers royalistes..... Elle savoit que Valmore étoit dans l'armée..... Cette pensée faisoit souvent couler ses larmes..... Afin de n'être ni reconnue ni vue par aucun homme, elle portoit toujours une épaisse et longue coiffe noire rabattue sur le visage : les Ursulines avoient pris cette coiffure. Ainsi Clara, ayant d'ailleurs comme elles une robe de bure noire, pouvoit, sans être remarquée, rester ainsi toujours voilée. Honorine ne la quittoit point: n'ayant pas fini son noviciat, elle n'avoit pu faire ses vœux; mais se regardant comme consacrée à Dieu, elle n'avoit pas voulu quitter ses compagnes.

Les combats recommencèrent, et bientôt on eut à soigner des blessés. Clara chaque jour demandoit en tremblant les noms des prisonniers qu'on apportoit à l'hôpital..... Elle ne les pansoit point; mais elle aidoit les sœurs, en préparant les appareils et en leur présentant toutes les choses nécessaires aux pansements. Elle ne pouvoit sans frémir jeter les yeux sur les blessures de ces guerriers! Un sentiment secret joint à l'humanité rendoit sa pitié déchirante. Une idée plus terrible encore lui faisoit souvent répandre des ruisseaux de larmes. Hélas! se disoit-elle, heureux encore ceux qui, dans ce dernier combat, ne sont que blessés!..... On a laissé des morts sur le champ de bataille!.....

Elle ne trouvoit d'adoucissement à ces pensées désolantes qu'en allant se renfermer dans sa cellule, et en implorant toutes les bénédictions du ciel pour les guerriers de l'armée royale.

Un matin, le père Arsène vint la trouver pour lui donner un avis important. Ma fille, lui dit-il, redoublez de prudence, et cachez-vous avec plus de soin que jamais. Montalban est dans ces murs..... O ciel! s'écria Clara. Oui, ma fille, reprit le père Arsène. Ce malheureux, chargé de dettes, après avoir frustré ses créanciers par sa fuite, a été se jeter dans les bras des ennemis de la France, pour se joindre ensuite aux rebelles. Il est ici, et il a,

dit-on; beaucoup d'ascendant sur l'esprit du duc de Rohan. Je l'ai rencontré; il m'a vu, m'a reconnu, et ses farouches regards m'ont assez fait connoître à quelles persécutions je dois m'attendre. Il croit que vous n'existez plus; mais il sait que depuis vos plus jeunes ans j'ai dirigé votre conscience; il sait que je vous suivis à l'échafaud, et que le secret de votre innocence est renfermé dans mon sein!..... Ah! mon père! dit Clara, il vous perdra!..... Renfermé dans les fonctions de mon ministère, je ne pourrai du moins être dénoncé comme factieux et comme intrigant; il faudra me persécuter pour l'unique cause pour laquelle je donnerois ma vie avec ravissement. Vous seule, ma fille, m'inquiétez. Tenez-vous sur vos gardes. Que votre visage soit toujours couvert, même dans votre cellule où l'on peut entrer inopinément.

Cet entretien remplit Clara de terreur et d'inquiétude pour le vénérable religieux.

Clara avoit imaginé de parfumer les infirmeries deux fois par jour, et s'étoit chargée de ce soin. Un matin qu'elle faisoit le tour des salles en brûlant des parfums dans un petit vase d'albâtre, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et le duc de Rohan parut. Clara frémit en l'entendant nommer; elle pensa que peut-être Montalban seroit à sa suite; mais il n'y étoit pas. Le duc venoit visiter l'hôpital.

Il regarda Clara avec étonnement : cette figure voilée, d'une taille si majestueuse, d'une proportion si parfaite, le frappa vivement : il admira la beauté de ses mains, dont l'éclatante blancheur effaçoit celle du vase qu'elle portoit. Il demanda aux sœurs qui le suivoient si c'étoit une religieuse : on lui répondit que c'étoit une jeune orpheline qui, sans être engagée par des vœux, se consacroit à servir les malades. Clara ne songea qu'à se retirer; mais il falloit, pour gagner la porte, passer devant le duc. Ce prince l'arrêta pour lui parler de la manière la plus obligeante. Le son enchanteur de sa voix, et ses réponses nobles et modestes achevèrent d'intéresser le duc en sa faveur. Lorsqu'elle s'éloigna il la suivit des yeux. Il demanda si elle étoit jolie : on lui répondit qu'elle avoit la beauté d'un ange; et ce souvenir se grava dans son imagination.

Les craintes de Clara sur le père Arsène n'étoient que trop fondées. Cinq ou six jours après leur entretien, ce vertueux vieillard fut arrêté sur la dénonciation de Montalban, et conduit comme *fanatique* dans une prison où on le mit au cachot. Il n'osoit aller à l'hôpital qu'une fois par semaine, et Clara n'apprit ce triste évènement qu'au bout de huit jours. Alors, n'écoutant que son cœur, elle envoya au duc de Rohan un billet dicté par elle et écrit de la main d'Honorine, dans lequel elle

supplioit ce prince de lui accorder un moment d'audience. Le même jour elle reçut une réponse de la main du duc, qui l'invitoit à se rendre le soir, à sept heures, dans son palais. Clara, accompagnée de la plus âgée des sœurs de la Charité, étoit au palais avant l'heure indiquée. Toujours voilée, et sans vouloir se séparer de son mentor, elle entra avec elle dans le cabinet du duc qu'elle trouva seul. Aussitôt elle fut se jeter aux pieds de ce prince pour lui demander, avec la véhémence la plus éloquente, la liberté du père Arsène. Le prince, ému, attendri, la releva, la fit asseoir et la questionna, plutôt pour l'entendre que pour s'instruire d'une affaire à laquelle il attachoit si peu d'importance. Clara fit l'éloge le plus touchant des vertus du père Arsène. Le prince l'écoutoit avec une profonde admiration, et quand elle eut cessé de parler, il lui dit, après un moment de silence, que ce religieux étoit accusé du fanatisme séditieux le plus emporté et le plus extravagant; et il a été dénoncé comme tel, poursuivit le duc, par l'homme du monde le plus zélé pour notre cause, Montalban..... A ce nom, Clara frémit..... Mais, poursuivit le duc, je ne veux croire que vous; je vous accorde sa liberté. Que désormais il soit plus circonspect, et il vivra tranquille sous votre protection. Clara témoigna sa reconnoissance avec toute l'effusion de la joie la plus

vive. Le duc lui prescrivit le secret sur cette entrevue particulière, ce qui acheva de combler tous les vœux de Clara. Je veux même, dit-il, que Montalban l'ignore ; il seroit trop difficile de persuader qu'en vous écoutant on n'a cédé qu'à la raison et à l'humanité, et il faut qu'un chef de parti paroisse inaccessible à toute espèce de séduction. Eh ! qui pourroit croire encore, qu'ayant une grace à me demander, vous soyez sortie de mon cabinet sans avoir ôté votre voile !... A ces mots, Clara répondit qu'elle avoit fait le vœu de rester voilée tant que dureroit la guerre. Il étoit si commun, dans ce siècle, de faire des vœux particuliers, que cette réponse ne surprit point le duc. Maintenant, ajouta Clara, cette ville est un camp, les femmes doivent s'y cacher. Le deuil profond, la retraite absolue, voilà ce qui nous convient pendant le cours de ces calamités. Madame, reprit le duc, quelque vœu que vous puissiez faire, vous ne serez jamais obscure, et quiconque a pu vous entrevoir ne sauroit vous oublier. A ces mots il se leva, s'approcha de son bureau, et il écrivit et signa l'ordre de mettre en liberté le père Arsène.

Munie de cet ordre, Clara, sans perdre un moment, vole à la prison, et y arrive avec sa compagne à huit heures et demie du soir. On étoit au mois de mars, la nuit et l'obscurité ajoutoient à la

profonde émotion de Clara. Elle veut elle-même aller à son tour délivrer son généreux libérateur. Toutes les portes lui sont ouvertes; mais elle ignoroit qu'il fût au cachot; et son cœur se déchire en descendant l'escalier long et humide qui conduit au caveau où il est enfermé. O Dieu! dit-elle, dans quel affreux souterrain nous mène-t-on? Dans le plus profond de tous, répond le geolier; la plus grande rigueur étoit prescrite pour ce vieillard. Le cachot des malfaiteurs, point de lumière, le pain et l'eau, les fers aux pieds et aux mains. On disoit qu'il étoit traître et conspirateur; il paroît qu'on s'est trompé, cela arrive quelquefois; j'en suis bien aise pour ce vieillard, il est doux et patient. Pendant ce discours, Clara, pâle, tremblante, s'appuyoit en frissonnant sur le bras de sa compagne, et, quoiqu'elle sentît ses forces défaillir, elle pressoit sa marche..... Enfin on arrive à la porte du caveau; on ouvre, et Clara, dans la crainte de causer au père Arsène un saisissement funeste, reste un moment cachée derrière la porte entr'ouverte : le géolier entra seul. Clara, à la lueur de sa lanterne, aperçoit, sans être vue, le pieux vieillard assis sur un siège de pierre. Une grosse chaîne tenoit son corps assujetti et fixé contre la muraille; ses deux mains étoient enchaînées et croisées sur sa poitrine. Il avoit demandé et obtenu qu'on les lui attachât ainsi.

D'énormes anneaux de fer joignoient ensemble ses deux pieds. Dans cet état, la douceur et la sérénité de sa physionomie donnoient à toute sa personne un caractère sublime de sainteté. Le geolier, qui avoit promis à Clara de le prévenir doucement, lui demanda comment il se trouvoit? Bien, mon ami, répondit-il en souriant. —Vous êtes pourtant bien pâle..... — Mon corps souffre, il est vrai, mais mon ame est si tranquille et si satisfaite!..... — Cela ne sera pas long. — Je l'espère. — Je veux dire que vous sortirez bientôt. — Je n'en crois rien. — Et comme je vois que vous n'êtes pas furieux, comme on le disoit, je vais toujours vous ôter vos chaînes..... Non, non, s'écria Clara en se précipitant dans le cachot, non, c'est à moi de les détacher.... O ma fille! dit le vieillard, ne risquez-vous rien en venant ici?..... Ah! répondit Clara, ma vie vous appartient, elle est un de vos bienfaits, et même avant de vous la devoir, je l'aurois donnée pour vous..... Mais rassurez-vous, c'est le duc de Rohan lui-même qui vous protège et qui vous délivre. En parlant ainsi, elle faisoit tous ses efforts pour délier les chaînes; mais ses mains délicates pouvoient à peine les soulever; elle les arrosoit de larmes tandis que le geolier les détachoit. Le père Arsène, délivré de ses fers, voulut s'appuyer sur le bras que Clara lui tendoit; mais il lui fut impossible de se

lever... L'humidité de ce caveau, huit jours d'une horrible souffrance, un jeûne rigoureux, le manque absolu de sommeil, avoient tellement épuisé ses forces, qu'il paroissoit n'avoir plus qu'un souffle de vie; et d'ailleurs ses jambes enflées et meurtries ne pouvoient plus le soutenir, ni même se mouvoir. Il crut lui-même toucher à ses derniers moments. Ma fille, dit-il d'une voix languissante, je voudrois vivre pour vous récompenser de vos soins; mais.... Il ne put achever; sa tête appesantie tomba sur son épaule, ses yeux se fermèrent..... Dieu! Dieu! dit Clara éperdue, il se meurt!..... O mon seul appui, mon ange tutélaire, allez-vous m'abandonner?.... O! répondez encore une fois à votre malheureuse enfant; bénissez-la!..... A ces mots, le père Arsène entr'ouvre sa paupière, et soulevant avec effort sa main défaillante et glacée: Ma fille, dit-il, je vous bénis dans tous les instants..... Mais pourquoi ce désespoir, où donc est votre foi?..... — O mon père! vous voir mourir sur cette pierre, et dans cet horrible cachot!..... — Songez pour quelle cause j'y suis!..... Songez que dans ce moment sur-tout je contemple avec ravissement ce cachot, ces chaînes de fer, et que le plus doux souvenir que je puisse me retracer, est celui des maux que j'ai supportés sur cette pierre..... Bénissez, remerciez avec moi le Seigneur..... En disant ces

paroles, sa tête retombe, ses yeux se referment, il pousse un profond soupir..... Il expire! s'écrie Clara avec un cri lamentable..... La sœur de Charité s'approche, elle prend le bras du père Arsène, lui tâte le pouls, et rend la vie à Clara en assurant que ce n'est qu'un évanouissement. En effet, on lui fit reprendre l'usage de ses sens, mais sa foiblesse étoit si grande qu'il étoit hors d'état de proférer un seul mot. Une pièce d'or engagea le geolier à le porter dans la voiture qui attendoit Clara à la porte de la prison. Clara le conduisit à l'hôpital, où les sœurs, qui le connoissoient, le reçurent avec empressement. On l'établit dans une chambre particulière tenant à la grande salle de l'infirmerie; on lui donna une garde; et en outre Clara le veilla durant la nuit entière. Le médecin lui trouva de la fièvre, et il déclara qu'il voyoit peu de ressources dans l'état d'un vieillard exténué par une abstinence forcée, et qui, chargé de chaînes, avoit souffert le supplice d'être attaché sur une pierre, sans pouvoir, pendant huit jours, ni se coucher, ni dormir, ni changer d'attitude. Vers le milieu de la nuit, il recouvra la parole pour demander ses sacrements, que lui administra l'aumônier de la maison. Une heure après les avoir reçus, il entr'ouvrit son rideau, et regardant l'inconsolable Clara : Ma fille bien-aimée, lui dit-il, je meurs en paix, certain que

le véritable, le suprême protecteur ne vous abandonnera jamais. Clara ne répondit que par ses pleurs. Il lui demanda de lui lire des prières; elle obéit; elle continua cette lecture jusqu'au jour. Le malade parut s'assoupir; et Honorine, entraînant Clara, la força d'aller se jeter sur son lit. Durant les deux jours suivants, le père Arsène fut toujours dans le même état; et Clara, toujours au chevet de son lit, admirant son angélique ferveur, et la touchante sérénité qui brilloit sur son visage.

Le troisième jour, le père Arsène parut être plus mal encore, et sur le soir il tomba dans un assoupissement qui fit craindre sa destruction prochaine; son corps étoit plongé dans un profond engourdissement, mais son ame pure et généreuse veilloit toujours : n'ayant plus rien de matériel, ne voyant plus les objets extérieurs, il ne voyoit que Dieu. Privé de l'intelligence qui fait comparer, espérer et craindre, il n'en jouissoit que mieux de la faculté d'aimer. La perfection souveraine ne pouvoit plus lui causer de l'étonnement et de l'admiration, mais il l'adoroit avec extase. De temps en temps le nom de Dieu sortoit de sa bouche, et ses mains débiles reprenoient de la force pour presser le crucifix qu'il tenoit embrassé. Clara, pénétrée de douleur, et les yeux attachés sur lui, ne pleuroit que sur elle-même; elle trouvoit la plus puissante

de toutes les consolations dans la douce pensée que bientôt son respectable ami alloit jouir d'un bonheur immortel !.....

Tout, dans cette journée, sembloit se réunir pour l'accabler ; elle savoit que les assiégeants avoient fait une sortie et qu'on se battoit !..... Souvent, distraite de sa vive affliction par une mortelle inquiétude, sa pensée se portoit sur le champ de bataille ! Elle se reprochoit ces douloureux écarts de son imagination : O mon Dieu ! disoit-elle, ne permettez pas que rien puisse me distraire du spectacle le plus auguste que l'œil humain puisse contempler ; la mort du juste : la reconnoissance et la piété ne doivent-elles pas arrêter ici toutes mes pensées. Sur les sept heures du soir, Clara entendit un grand mouvement dans les salles de l'infirmerie ; à ce bruit un pressentiment funeste lui cause le plus violent battement de cœur..... Elle écoute, et craint d'entendre..... et reste ainsi près d'une demi-heure. Au bout de ce temps la porte de la chambre s'entr'ouvre ; Honorine, les yeux pleins de larmes, entre doucement, et, sans aucune préparation, elle dit qu'on vient d'apporter Valmore prisonnier, Valmore qu'on n'a pu prendre que parcequ'il étoit percé de coups, et que la perte de son sang l'a fait tomber sans connoissance sur son cheval abattu et tué d'un coup de mousquet. Ce malheureux jeune

homme, ajoute Honorine, est mourant; on ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!..... A ce récit affreux, l'infortunée Clara ne profère pas une seule parole: tout est fini pour elle dans cette vie trompeuse et fugitive; elle n'a plus rien à dire aux habitants de la terre!.....

Pour supporter avec fermeté un malheur complet et sans ressource, le seul courage d'un grand cœur peut sans doute suffire, mais alors on ne se soumet point au sort, on le brave; on ne se soustrait point au désespoir, on le maîtrise, ou, pour mieux dire, la fierté le dissimule; et cet effort de l'orgueil ne surmonte la douleur qu'en desséchant l'ame. Le courage que donne la religion est d'une autre nature; héroïque et sublime dans ses effets, il ne détruit point la sensibilité; l'ame pieuse n'a pas besoin de s'endurcir pour s'élever, ni de s'armer d'un superbe dédain contre une puissance aveugle; elle se soumet avec conviction à la volonté qu'elle adore. Enfin il n'est point pour elle d'infortune sans consolation; que dis-je? il n'en est point de réelle; elle ne sauroit s'indigner contre la destinée, mais elle seule a le noble droit de mépriser le malheur.

Clara, les yeux fixement attachés sur Honorine, la bouche entr'ouverte, et la pâleur de la mort sur le front, paroissoit écouter encore, quoiqu'on ne parlât plus! Mais ces terribles paroles retentissoient

toujours à son oreille : *On ne croit pas qu'il puisse vivre jusqu'au jour!*..... Enfin, au bout de quelques minutes, elle fit signe à Honorine de se retirer. Honorine sortit aussitôt, et Clara se trouva seule avec elle-même, car le père Arsène étoit toujours dans le même assoupissement, et sa garde dormoit du plus profond sommeil; Clara, sans mouvement et toujours dans la même attitude, dit d'une voix étouffée : ils se meurent tous deux!..... L'articulation de ces paroles fit succéder à son saisissement une si violente angoisse, qu'elle fut effrayée de sa propre douleur; elle sentit qu'elle avoit besoin d'un secours surnaturel pour la supporter, elle l'implora, et ses larmes commencèrent à couler..... O Dieu! dit-elle, pour me fortifier, pour me consoler, faites que je me rappelle leurs vertus, et que je n'envisage que le prix que vous leur destinez. L'un meurt martyr de la foi, l'autre meurt en héros, en sujet fidèle, et sa piété égala toujours sa valeur! O Dieu des armées! vous aimez, vous bénissez les guerriers vertueux, et périr glorieusement pour sa patrie et pour son souverain, est à vos yeux une sainte mort!..... Allez, âmes fortes et courageuses, allez vous élancer dans le sein du Créateur, allez devancer dans le séjour immortel l'infortunée qui vous pleure et qui vous envie; peut-être obtiendrez-vous la fin de mon

exil et notre prompte réunion !..... Hélas ! toutes les espérances humaines, semblables aux songes trompeurs de la nuit, s'évanouiront pour moi avec le jour ; mais la divine espérance, fille du ciel, l'espérance, fondée sur la parole de Dieu même, me restera. La bonté suprême en fit une vertu, afin de nous rendre plus chère encore cette consolation si nécessaire !..... Et qui pourroit sans elle supporter de tels maux ?..... Des larmes interrompoient souvent ces prières, mais l'humble et pieuse résignation en adoucissoit l'amertume : à trois heures du matin, le père Arsène reprit un peu de mouvement, il rouvrit les yeux, et ses regards cherchèrent Clara ; elle courut à son lit en appelant la garde, qui lui tâta le pouls, et qui assura que ses forces se relevoient. Un quart d'heure après il parla ; et Clara lui dit : Mon père, priez pour les royalistes blessés !..... En prononçant ces paroles elle fondit en larmes, car elle pensa que peut-être Valmore n'existoit plus !.....

A mesure que la nuit s'écouloit, la douleur concentrée au fond de l'ame de Clara sembloit se développer, et chaque minute la rendoit plus aiguë.... Elle étoit sûre qu'Honorine viendroit au point du jour savoir des nouvelles du père Arsène, et qu'elle auroit avant visité les salles de l'infirmerie..... Elle désiroit et elle craignoit mortellement de la voir

paroître..... A cinq heures du matin, elle crut entendre un léger bruit à la porte; elle n'eut pas la force d'aller ouvrir, elle resta glacée à sa place; mais la garde fut ouvrir la porte, et Honorine entra. Clara leva les yeux sur elle en frémissant..... Honorine s'avança en disant qu'elle venoit de voir panser Valmore, et que les médecins répondoient de sa vie..... A ces mots, Clara, baignée de pleurs, se jeta dans les bras d'Honorine: Ah! chère amie!... s'écria-t-elle, et le père Arsène est beaucoup mieux! En effet, rien ne manqua pour Clara à la joie de cette heureuse matinée. Le médecin confirma le jugement de la garde sur le père Arsène, en déclarant que son état n'avoit plus rien d'alarmant; et Valmore, couvert de blessures, n'en avoit pas une seule dangereuse!..... Avec quels transports Clara remercia Dieu! En se rappelant l'excès de sa douleur, sa vive reconnoissance lui faisoit craindre de n'avoir pas été assez résignée, assez soumise; et se reprochant jusqu'à ses larmes, il lui sembloit qu'elle avoit murmuré!.....

Il en coûta beaucoup à Clara de ne pouvoir, cachée sous son voile, faire pour Valmore ce qu'elle avoit fait pour tant d'inconnus et d'indifférents, en aidant les sœurs de Charité dans les soins qu'elles prodiguoient aux malades. Mais la reconnoissance la retenoit auprès du père Arsène, et tout cédoit

dans son cœur à ce sentiment vertueux. Depuis cet instant jusqu'à sa convalescence, elle ne le quitta que pour aller se coucher. On lui donnoit tous les jours des nouvelles satisfaisantes de Valmore : après tant de souffrances, elle se trouvoit heureuse. Valmore, de son côté, ayant reconnu Honorine, qu'il avoit vue à la ferme de Jerson, lui avoit demandé des nouvelles de la jeune *Olympe*, et il savoit qu'elle étoit dans la maison.

Aussitôt que le père Arsène fut en état de se lever, il quitta l'hôpital, en promettant à Clara de ne plus sortir dans le jour et de se cacher avec plus de soin que jamais, afin d'éviter la rencontre de son féroce ennemi, et pour se soustraire aux persécutions (plus violentes que jamais) contre les catholiques, et sur-tout contre les prêtres.

Clara, rendue à elle-même, retourna dans l'infirmerie à la suite des sœurs. Elle revit Valmore; sa main lui présenta des aliments; elle parfuma la salle où il étoit !..... A travers son voile, elle avoit vu la première fois Valmore tressaillir à son approche..... Valmore faisoit tous ses efforts pour bannir de son souvenir la malheureuse Clara; mais il reconnoissoit Olympe avec émotion..... Une des sœurs lui avoit dit qu'Olympe s'étoit imposé la loi de se cacher à tous les hommes, et de soigner les malades sans leur parler. Valmore respectoit ces

vœux de la pudeur; il aimoit à suivre des yeux cette belle figure si noble, si modeste, se dérobant à tous les regards profanes, et laissant après elle une trace parfumée..... Dans ces longs habits de deuil elle étoit pour lui l'emblème touchant et mystérieux de la mélancolie et de la chasteté..... Il savoit que son voile cachoit une tête céleste; et, quand il cherchoit à se faire une idée de ses traits et d'une physionomie angélique, il frémissoit, car il ne pouvoit se représenter que le visage de Clara !.....

Au bout d'un mois, la santé de Valmore se trouva tellement rétablie, qu'il fut en état de se lever, et, à l'aide d'un bras, de faire un tour dans la salle. Le lendemain, Clara ne parut point dans les salles, parcequ'elle sut que le duc de Rohan devoit y venir. Aussitôt après cette visite, Honorine entra dans la cellule de Clara en disant : Valmore va nous quitter. Comment? dit Clara. Oui, reprit Honorine; voici ce que j'ai entendu, étant à la suite de notre supérieure. Le duc étoit accompagné d'un général, qui n'est pas entré dans la salle où couche Valmore, en disant au duc : Je vous attendrai ici. Je l'ai tant aimé, que, dans l'état où il est, sa vue me perceroit l'ame : mais il ne faut pas qu'un officier de cette distinction reste ici; il faut le loger dans une de ces belles maisons

icantes de la rue du Port. Eh bien ! a dit le duc, nargez-vous de l'y faire conduire, si son état le ermet. Demain au soir, a répondu le général, je enverrai chercher dans une litière. Fort bien, a it le duc..... Mon Dieu ! interrompit Clara en âlissant, savez-vous le nom de ce général ? —)ui, il s'appelle Montalban..... A ce nom terrible, ui donnoit toujours l'idée d'une trahison et d'un rime, Clara mit ses deux mains sur son visage....; t après quelques minutes de réflexion : Ma chère Honorine, dit-elle, je connois la sûreté de votre aractère; jurez-moi un secret inviolable..... — Je ous le jure. — Eh bien ! je sais, à n'en pouvoir louter, que ce Montalban est un homme implacable t cruel, et qu'il est l'ennemi mortel de Valmore. — Grand Dieu !..... — Il faut sauver Valmore ; il aut le faire évader cette nuit..... — Mais cela est mpossible. — Rien n'est impossible avec la pro- ection divine. Dieu nous inspirera, nous guidera, ious fera réussir. — Que faut-il faire? Je veux aussi sauver ce vertueux jeune homme, qui a été si bon pour mes parents, et qui vous a délivrée de ces mé- chants soldats. — J'y vais réfléchir ; allez prier Dieu, et revenez dans deux heures.

Clara ayant, par le conseil et par le moyen du père Arsène, vendu à un juif tous les diamants qu'elle tenoit d'Euphémie, se trouvoit entre les

mains une grande somme d'argent..... Elle se rappela qu'ayant eu la clef de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène, on ne la lui avoit point redemandée, et qu'elle la possédoit encore. Dans cette chambre étoient une fenêtre donnant au premier étage sur une cour, et deux portes, l'une d'entrée, l'autre fermée en dedans, communiquant à la salle où couchoit Valmore, et à deux pas de son lit. Un soldat factionnaire passoit la nuit en sentinelle dans la cour. Un infirmier gardoit la porte de la salle, il ne se couchoit point; et celui qui devoit passer la nuit suivante étoit vigilant et ne dormoit point. Mais Clara savoit qu'au fond de l'ame il étoit royaliste, et qu'il haïssoit les rebelles. Il falloit gagner ces deux hommes; l'or en vint à bout. Clara leur promit de partager également entre eux la somme qu'elle possédoit; elle leur donna d'avance l'argent qu'ils demandèrent pour les préparatifs nécessaires. Cette séduction se fit en une heure, sans raisonnement, en montrant l'or qu'on devoit délivrer en remettant le prisonnier entre leurs mains, et en promettant que Valmore, rendu à l'armée royale, leur en donneroit autant et les placeroit. Lorsque Honorine vint retrouver Clara, le plan étoit fait et les deux hommes gagnés. Le soldat s'étoit engagé à enivrer le portier de la cour et à lui dérober ses clefs; et comme un parle-

mentaire devoit, à une heure après minuit, sortir de la ville et se rendre à l'armée royale, le soldat assura que l'infirmier, le prisonnier, et lui, passeroient facilement avec l'escorte, moyennant les artifices qu'il emploieroit pour cela dans le cours de la journée. Étant connu de l'homme envoyé pour cette commission, et cet homme ayant confiance en lui, il comptoit lui demander la permission de l'escorter avec deux de ses camarades. Il ne s'agissoit plus que d'instruire Valmore. Il faut, dit Clara, que je lui écrive; mais comme il croit, ma chère Honorine, que votre écriture est la mienne, vous allez écrire sous ma dictée.

Honorine écrivit ce billet :

« Un danger pressant vous menace..... Vous « n'êtes point prisonnier sur votre parole, il vous « est permis de fuir..... Tout sera prêt à minuit..... « Croyez l'infirmier, et faites ce qu'il vous prescrira.

« OLYMPE. »

Clara prit ce billet, et, le cachant sous ses voiles, elle se rendit à l'infirmerie, à la suite des sœurs. Il étoit midi. Clara vit avec un plaisir extrême Valmore debout, et paroissant avoir infiniment plus de force que la veille. Il s'approcha d'une petite table sur laquelle les sœurs déposèrent son dîner.

Clara laissa tomber un pain ; Valmore se baissa ainsi qu'elle pour le ramasser : dans ce mouvement, elle rencontra la main de Valmore et lui donna son billet. Aussitôt elle se releva et se hâta de se retirer. La surprise et l'émotion de Valmore furent inexprimables. Cependant un moment de réflexion lui fit deviner qu'on lui donnoit un avis important. Il avoit caché le billet.... Après le dîner, il feignit de se trouver mal et se remit au lit. Alors, s'enfermant dans ses rideaux, il lut le billet..... Touché jusqu'au fond de l'ame du tendre intérêt de cette jeune personne, il n'imaginoit pas quel étoit ce *danger pressant*, ni comment elle avoit pu le découvrir ; il concevoit encore moins la possibilité de se sauver d'une ville assiégée, et il craignoit mortellement qu'*Olympe* ne s'exposât elle-même en voulant le sauver. Tandis qu'il étoit agité de ces pensées, l'infirmier achevoit de tout préparer pour faciliter sa fuite. Il n'y avoit plus dans la salle de Valmore que quatre prisonniers blessés, que l'infirmier fit passer dans la salle des convalescents. A l'égard de Valmore, l'infirmier dit qu'il ne falloit pas lui donner la peine de changer de salle, puisqu'il devoit quitter l'hôpital le lendemain. Enfin l'infirmier se chargea seul de veiller et de passer la nuit auprès de Valmore.

A sept heures du soir, toutes ces choses étant

terminées, Clara, s'abandonnant à la foi de ses deux associés, leur délivra la somme promise, et tous les deux l'assurèrent qu'ils répondoient du succès.

Les sœurs étant sorties, pour n'y plus rentrer, de la salle de Valmore, l'infirmier enfin se trouva seul avec Valmore, et lui détailla tout le plan formé par *Olympe* pour sa fuite; il ne lui cacha même pas qu'il avoit reçu d'elle, ainsi que le soldat, la somme de deux cent cinquante louis. Il ajouta qu'elle en avoit promis autant, au nom de Valmore, quand il seroit en liberté. Valmore, pénétré de reconnoissance, d'admiration, et saisi du plus profond étonnement, ratifia cette promesse et en fit plusieurs autres. Il porta ainsi au comble le zèle ardent de l'infirmier. Ce dernier le revêtit d'un habit de soldat. A onze heures trois quarts, il lui fit prendre une potion fortifiante. A minuit précis, la porte de la chambre qu'avoit occupée le père Arsène s'entr'ouvrit doucement..... L'infirmier quitta Valmore pour l'aller rejoindre par une autre sortie plus longue, et par laquelle on étoit obligé de passer dans une salle de malades. L'infirmier espéroit la passer sans être aperçu; mais il ne risquoit rien à l'être : on le voyoit ainsi souvent passer, pour aller chercher diverses choses nécessaires au service; et on ne s'inquièteroit pas de ne le point voir revenir,

car on imagineroit qu'il auroit repassé ou sans être vu, ou dans un moment où le sommeil général auroit empêché de l'apercevoir. Il devoit, en s'en allant, laisser les portes ouvertes, afin que, le lendemain, on pût croire qu'il avoit fait évader le prisonnier de ce côté; ce qui mettoit Clara à l'abri des soupçons.

Aussitôt que l'infirmier fut sorti de la salle, Valmore, après avoir bien fermé les rideaux de son lit, s'avança avec autant d'attendrissement que de trouble vers la porte entr'ouverte. Cette nuit solennelle étoit la veille du premier jour du mois de mai. Valmore tressaille en entrant dans la chambre. Il n'y avoit point de lumière, mais la fenêtre étoit ouverte; et, à la lueur du clair de lune, Valmore aperçut Clara voilée qui lui tendoit la main. Il reçut avec saisissement cette main libératrice et tremblante..... La nuit, cette figure silencieuse, couverte de crêpes noirs, et qui, ne s'exprimant que par des soupirs, paroissoit être une ombre gémissante; la surprise, le mystère, tout, dans ce moment, frappoit vivement l'imagination de Valmore... Clara, le tenant toujours par la main, le conduisit vis-à-vis une image de la Vierge, le fit mettre à genoux, s'y mit elle-même à côté de lui; et, après une courte prière, elle se releva rayonnante de foi et d'espérance, le mena vers la fenêtre, lui fit

voir l'échelle appuyée contre le mur, et, par un geste, l'invita à descendre sans délai..... Valmore, hors d'état de rompre le silence, saisit le bas du voile de Clara, le baisa, et sur-le-champ descendit. Il trouva dans la cour le soldat et l'infirmier, qui tirèrent l'échelle et la portèrent à l'autre extrémité de la cour, à la fenêtre d'un vestibule des salles; l'infirmier avoit eu soin d'ouvrir cette fenêtre. Ensuite Valmore, élevant les bras vers Clara, lui dit un dernier adieu et suivit ses conducteurs. Alors Clara ferma doucement la fenêtre et la porte donnant dans l'infirmerie; elle sortit de la chambre et regagna sa cellule. Elle ne put se défendre d'une violente agitation pendant deux ou trois heures; mais, au bout de ce temps, rassurée par le calme parfait qui régnoit dans toute la maison, elle s'endormit avec la douce pensée que le ciel avoit béni cette dangereuse et difficile entreprise. Clara s'étoit promis de se dénoncer elle-même, si quelqu'un de la maison se trouvoit compromis par la fuite de Valmore; mais personne ne fut accusé d'y avoir eu part. On ne s'aperçut de l'évasion de Valmore qu'à six heures du matin. On pensa généralement que l'infirmier, gagné par lui, avoit tout fait; et Clara eut la joie d'apprendre avec certitude, dans le cours de cette heureuse journée, que tout avoit réussi, et que Valmore étoit à l'armée royale.

Trois semaines après cet évènement, les Rochelois éprouvèrent une grande joie en voyant arriver enfin la flotte si nombreuse et si formidable envoyée d'Angleterre par le duc de Buckingham. Les rebelles ne doutoient pas que de telles forces n'obtinssent une éclatante victoire. Humiliantes espérances, et triste effet de l'esprit de parti, qui portoient des Français à compter davantage sur le courage des étrangers que sur celui de leurs compatriotes! Ce fut dans ces entrefaites que Clara apprit une nouvelle qui fit un grand effet dans la ville, et qui la troubla beaucoup. Le comte de Rosenberg, à la tête d'un corps d'Allemands, venoit d'entrer à la Rochelle. Le lendemain matin de son arrivée, les assiégés firent une sortie. Le comte partit avec eux, à la tête de sa troupe; et, durant le combat, se laissant trop emporter par son ardeur, et n'étant pas suivi des siens, il fut fait prisonnier. Clara, en apprenant cet évènement, pensa dans l'instant à Euphémie. Que n'auroit-elle pas fait pour rendre la liberté à l'époux de sa bienfaitrice! Elle se concerta avec le père Arsène, qui découvrit que le vieux valet de chambre du comte, resté à la Rochelle, avoit obtenu la permission d'aller rejoindre son maître à l'armée royale. Alors Clara fit écrire par Honorine ce billet, adressé à Valmore :

« Si vous pouvez faire rendre la liberté au comte « de Rosenberg, vous obligerez sensiblement

« OLYMPE. »

Le père Arsène porta ce billet au valet de chambre, en le chargeant de le remettre à Valmore. Ce qui fut ponctuellement exécuté.

Ce billet d'*Olympe* suffisoit pour faire tout entreprendre à Valmore. Le comte n'avoit pas été fait prisonnier par Valmore; mais ce dernier, sachant que l'on devoit envoyer le lendemain porter à la Rochelle de dernières propositions de paix, obtint d'être chargé de cette commission. Alors il écrivit au duc de Rohan pour lui proposer, d'après l'autorisation du roi, la liberté de Rosenberg en échange de celle qu'il s'étoit procurée; et il demandoit un sauf-conduit pour aller en même temps porter les nouvelles conditions de paix que sa majesté daignoit offrir encore. Tout fut accepté et le sauf-conduit envoyé. Montalban, qui se trouva chez le duc à la réception du message de Valmore, dit au duc qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que Valmore ayant passé près de deux mois dans la ville s'y étoit fait un parti puissant, et qu'il ne vouloit y rentrer que pour achever d'y tramer quelque complot funeste; car, ajouta-t-il, outre mille indices qui me le font croire, est-il naturel que, s'étant sauvé légitime-

ment, puisqu'il n'étoit pas prisonnier sur sa parole, il offre en échange, et propose, pour n'être pas refusé, un homme aussi considérable que le comte de Rosenberg?..... Ces réflexions frappèrent le duc de Rohan. Je dois, dit-il, le recevoir, l'écouter, et sur-tout avoir l'air de ne rien soupçonner; mais nous suivrons ses pas. Restez dans ce palais; je vous ferai avertir après la conférence.

Valmore ne vit Rosenberg que pour le conduire à la Rochelle, et il examina avec une extrême curiosité, et non sans trouble, cet homme d'une si noble, d'une si belle figure, qui intéressoit si vivement Olympe. Après un long silence, Valmore lui demanda s'il n'étoit pas étonné d'avoir si promptement recouvré sa liberté; car, ajouta-t-il, on ne se dessaisit pas facilement d'un prisonnier tel que vous. Une puissante recommandation, venue de la Rochelle, a seule pu produire un échange si honorable pour moi, si avantageux à nos ennemis..... Comment? interrompit le comte étonné. Oui, reprit Valmore, c'est à une personne de la ville que vous devez votre liberté. Si, après la conférence, vous voulez m'accompagner jusqu'aux portes, je vous présenterai moi-même à cette personne, car nous passerons devant la maison qu'elle habite. D'ici là, permettez-moi de ne vous rien dire de plus. Le comte ne fit point des questions; il chercha vaine-

ment à deviner quelle étoit cette personne connue de Valmore, qui prenoit à son sort un si vif intérêt; ses conjectures à cet égard ne pouvoient servir qu'à l'éloigner davantage de la vérité. N'ayant passé que peu d'heures à la Rochelle, il n'avoit pas eu le temps de prendre les informations qui auroient pu lui donner quelques lumières; et comment auroit-il imaginé que Valmore lui parloit ainsi de l'objet qu'il devoit abhorrer? On entra à la Rochelle; on se rendit chez le duc, qu'on trouva environné des principaux chefs; Rosenberg fut admis à la conférence; Valmore s'acquitta de sa mission. Les propositions ne furent ni rejetées ni acceptées : on demanda vingt-quatre heures pour y réfléchir.

Après la conférence, au moment de prendre congé, Valmore montra le désir d'aller à l'hôpital où l'on avoit pris soin de lui, porter lui-même un témoignage de sa reconnoissance, non aux sœurs, qui ne recevoient rien, mais aux chirurgiens et aux infirmiers, et il demanda d'être accompagné par le comte de Rosenberg. Il sollicita cette permission d'un ton insouciant et léger, comme s'il n'y eût attaché aucune importance. Le duc, déjà prévenu, trouva cette demande très suspecte, et, par cette raison même, il n'hésita point à y satisfaire. Valmore aussitôt partit avec le comte : ce dernier savoit que Clara devoit être aux Ursulines de la

Rochelle, mais il ignoroit que ce couvent eût été transformé en hôpital; ainsi, en y entrant avec Valmore, rien ne lui rappela le souvenir de Clara.

Valmore fit en effet distribuer une somme d'argent, et en même temps il demanda tout bas à une servante de le conduire où étoit Clara; on le mena à sa cellule, il marchoit rapidement, ne voulant s'arrêter qu'un moment : le comte le suivoit. La servante ouvrit la porte de Clara, en annonçant Valmore; Clara, éperdue, n'eut que le temps de baisser son voile. Valmore et le comte paroissent; et Valmore s'avançant en lui montrant Rosenberg : Madame, lui dit-il, je n'ai pu résister au désir de vous revoir encore une fois, et de vous présenter celui dont vous désiriez si vivement le retour..... A ces mots, Clara, debout, reste immobile, elle ne répond rien, tous les trois gardent le silence; au bout de quelques minutes, le comte ému autant que surpris, prend la parole : Que signifie ce mystère? dit-il; daignez, madame, me faire connoître la personne qui m'a rendu un si grand service.... Comme il disoit ces mots, on entend du bruit, la porte se rouvre tout à coup, et l'on voit entrer le duc de Rohan et Montalban..... Clara, prête à s'évanouir, tombe sur un siège. Montalban ne vit dans cette figure voilée qu'une femme intrigante qui vouloit se dérober aux regards du duc, car jamais ce prince ne lui avoit parlé d'elle. Eh bien, dit-il au duc, que

fait cette femme ici, et pourquoi se cache-t-elle ?... Le duc s'adressant à Valmore : Oserois-je, lui dit-il, vous demander quel intérêt a pu vous amener dans ce lieu ? L'intérêt le plus légitime, répondit Valmore. Madame, consacrée aux devoirs les plus pieux, m'a rendu les soins qu'elle prodigue à tous les malades, et je ne voulois pas quitter cette ville sans la remercier. Madame, reprit le duc en s'approchant de Clara, personne n'est plus disposé que moi à vous supposer innocente, ou du moins à désirer que vous le soyez; mais il est temps de mettre fin au mystère étonnant de votre conduite. Sachez qu'on vous accuse d'être une femme de la cour de Louis XIII, une amie du cardinal de Richelieu, cachant sous la modeste humilité de cet habit de profonds desseins..... Montrez-vous; je suis persuadé que votre seule vue doit suffire pour désarmer la calomnie et pour vous justifier..... Mais si vous refusez d'ôter votre voile, je serai forcé de faire arrêter Valmore dans l'instant, et vous nous rendrez suspect l'un de nos plus braves amis, le comte de Rosenberg. Cessez, interrompit Valmore, cessez cette odieuse contrainte; quand on est capable de vouloir violer le droit des gens, a-t-on besoin de prétexte ?..... Madame, reprit le duc, c'est à vous seule que je dois répondre; je vous le répète, ôtez votre voile si vous n'êtes pas la personne qu'on désigne; et qui que vous soyez d'ail-

leurs, j'en donne ma parole, Valmore est libre. A ces mots, la généreuse Clara dit en se levant, puisqu'il s'agit de se sacrifier pour lui, je ne manquerai pas de courage..... et elle détacha son voile..... Valmore, hors de lui, recule, chancelle, et s'appuie contre le mur; Rosenberg pâlit... Le duc reste immobile d'admiration à l'aspect de cette beauté ravissante; Montalban s'épouvante d'abord en voyant sa victime ressuscitée pour le dénoncer peut-être; mais sur-le-champ reprenant son audace..... Malheureuse! s'écria-t-il, suivez-moi..... Pourquoi? dit le duc. — C'est ma fille. — O ciel! c'est là Clara!... — Suivez-moi. En disant ces paroles, il la saisit par le bras et veut l'entraîner malgré sa résistance et ses gémissements. Valmore s'élance entre elle et Montalban, en disant, sans la regarder: Non, non, qu'elle soit libre. Clara, pâle et tremblante, s'appuie sur le bras de Valmore. Valmore frissonne et la repousse avec horreur; Montalban se précipite vers elle avec furie, la prend dans ses bras, l'enlève; Clara, mourante, dit d'une voix éteinte: tout m'abandonne!.... Adieu, Valmore! Ce dernier veut de nouveau la délivrer, Montalban l'emportoit; mais Rosenberg écarte Valmore, atteint Montalban, lui arrache sa victime, en disant: Je prends cette infortunée sous ma protection..... Y pensez-vous? dit Montalban. Oui, je ne l'abandonnerai point, j'y suis décidé, répondit le comte, en tenant toujours Clara serrée contre sa

poitrine. Mais de quel droit, dit le duc de Rohan, je commande ici, et je n'oserois ravir une fille à son père; et je ne souffrirai pas..... Il faudra me la rendre, dit audacieusement Montalban, ou déclarer publiquement par quelle raison vous voulez la retenir. Apprenez, Montalban, dit Rosenberg, qu'on ne m'a jamais défié en vain; je déclare donc que j'ai des droits sacrés sur cette infortunée, je suis son père..... O mon Dieu! dit Clara, avec un transport inexprimable. Au même instant, Montalban, qui n'avoit jamais cru que le comte osât faire cet aveu, s'écrie: Je suis perdu!..... et disparoît. O mon Dieu! répète Clara, avec l'expression la plus énergique du ravissement et de la joie, ô puissance sans mesure, comme mon bonheur, le premier hommage de ce cœur reconnoissant vous appartient, je dois, avant tout, vous remercier!..... En disant ces paroles, elle serre ses mains jointes, en levant au ciel ses yeux baignés de larmes; elle reste un instant dans cette attitude !.... On la contemple avec un saisissement qui suspend toutes les pensées !.... Et tout à coup Clara jetant ses deux bras autour du cou de Rosenberg, Je puis donc enfin parler, dit-elle : mon père, ne rougissez plus de votre fille; Valmore !..... écoutez-moi..... Pour ne pas dénoncer le monstre que j'ai cru mon père..... Ciel! s'écrièrent à la fois Valmore et Rosenberg, c'est lui qui fut le meurtrier..... Oui c'est lui..... A

ces mots, Valmore s'élance vers elle et tombe évanoui à ses pieds. Gloire de ma vie! s'écria Rosenberg..... Ah! secourons Valmore, dit Clara..... Le duc de Rohan, spectateur de cette scène, en fut si profondément touché, qu'il ne s'y crut point étranger; il embrassoit Rosenberg, il félicitoit Clara avec enthousiasme, il prodiguoit ses soins à Valmore; ce dernier reprit enfin l'usage de ses sens, sa bouche aussitôt appela Clara; il vouloit se prosterner encore à ses pieds: Je dois y mourir, lui disoit-il, en versant un torrent de pleurs.... Retrouver Clara, non seulement innocente, mais embellie par tout ce que le malheur et la vertu peuvent offrir de plus touchant et de plus héroïque, c'étoit, pour lui, sortir d'un abîme ténébreux, revoir la lumière et reprendre la vie; néanmoins ce bonheur qui paroissoit surpasser ses forces, étoit cruellement troublé par les remords cuisants de son affreuse erreur, et par le souvenir de Jules. Un grand bonheur, loin de consoler tout à coup d'une véritable peine de l'ame, semble au contraire en ranimer l'amertume; le cœur est si ambitieux que ce qu'il acquiert lui fait mieux sentir encore ce qui lui manque. Pour Clara, elle éprouva sur-tout dans ces premiers moments le pressant besoin de se justifier sur quelques points qui paroissoient inexplicables; en vain on lui répéta qu'un seul mot avoit tout expliqué, que d'ailleurs le scélérat, dans son premier mouvement de

surprise, s'étoit trahi lui-même en s'écriant qu'il *étoit perdu*, et en prenant la fuite, Clara insista avec force : Valmore alloit la quitter, elle ne vouloit point lui laisser d'énigmes à débrouiller; elle le conjura de souffrir qu'elle rouvrît un instant toutes les blessures de son cœur, et elle expliqua rapidement et en peu de mots comment les instruments du crime s'étoient trouvés entre ses mains, et comment, cachée sous la table, elle n'avoit connu le meurtre qu'en recevant sur sa robe le poignard teint de sang!..... Pendant cet affreux récit, Valmore, qu'elle n'osoit regarder, Valmore, pâle et tremblant de douleur et de rage contre l'assassin, étoit soutenu par le duc et par Rosenberg; car plus d'une fois sa tête défaillante tomba sur l'épaule de l'un ou de l'autre : il se retraçoit en même temps et la mort tragique de son fils, et les outrages, l'ignominie dont il avoit accablé l'innocente et malheureuse Clara; une sueur froide inondoit son visage, et le bonheur de pouvoir admirer Clara avec enthousiasme cédoit dans son ame à l'horreur des remords de l'avoir haïe et persécutée !.... O la plus noble et la plus généreuse des créatures humaines ! s'écria-t-il, ô Clara! que je suis indigne des sentiments que vous me conservez!..... votre vertu sublime fait tout mon orgueil, et cependant elle me flétrit, elle imprime sur ma vie une

tache ineffaçable ; j'aurois dû tout deviner..... Non, non, dit le comte, vous trouverez toujours votre excuse dans des apparences tellement inouies, qu'elles ont pu même abuser un père !... Valmore, poursuivit-il, nous allons nous séparer ; des intérêts politiques nous divisent momentanément, et l'honneur va nous forcer de prendre encore les armes l'un contre l'autre. Mais la main de Clara vous appartient ; ma fille est à vous ; elle sera l'épouse de Valmore, recevez-en ma parole. A ces mots, Valmore, inondé de pleurs, se jette aux genoux de Clara pour recevoir sa main, que Rosenberg lui présente. En présence de cet illustre témoin, poursuivit le comte en montrant le duc de Rohan, je vous unis tous deux. Et ne croyez pas, Valmore, que cette vierge si pure, que cette héroïne soit le fruit d'un commerce criminel ; je suis secrètement marié depuis vingt ans.... Ce mot, qui ne laissoit plus de doutes à Clara sur sa mère, acheva de mettre le comble à son bonheur. Dans ce moment parut celui dont elle désiroit si vivement la présence ; le père Arsène entra dans la cellule. Dès le premier instant d'une si merveilleuse révolution dans son sort, Clara avoit demandé avec instance le père Arsène, et le duc, qui connoissoit depuis long-temps ses sentiments pour ce respectable religieux, l'avoit envoyé chercher. Aussitôt

qu'elle l'aperçut elle courut à lui en s'écriant : Montalban n'est point mon père, et j'ai pu me justifier !..... Et prenant par la main le père Arsène pour le présenter à Rosenberg et à Valmore : Voilà, leur dit-elle, celui qui fut à la fois le seul confident de mon innocence, mon généreux protecteur, mon unique appui ; mon guide et mon libérateur. Le père Arsène fut accueilli avec toute la reconnoissance et toute la sensibilité que devoient inspirer ces paroles. La joie de ce bon religieux fut aussi touchante que sincère. Il remercioit, en pleurant, la Providence ; il contemploit Clara avec délice, mais il montra peu d'étonnement. J'ai toujours pensé, dit-il, que Dieu récompenseroit d'une manière éclatante une telle conduite. Ma fille, poursuivit-il, vous avez dignement soutenu l'injustice et le malheur, puissiez-vous supporter de même l'épreuve des louanges et de la prospérité.

Valmore, avant de s'arracher de cette cellule où son sort venoit de changer et de se fixer, se retourna vers le duc de Rohan. J'ose avec confiance, lui dit-il, vous demander justice contre le scélérat meurtrier de mon fils et persécuteur atroce de la vertu.... Ce monstre infernal, assassin d'un enfant, voulut sacrifier encore la victime qui s'immoloit pour lui. Il m'associa à ses fureurs, il m'a souillé de son crime ; j'ai fait traîner Clara à l'échafaud !.....

Mais vous l'en avez fait arracher, interrompit Clara... Ah! Valmore, poursuivit-elle, oublierez-vous que, pendant quinze ans, j'ai donné le nom de père à ce misérable?... Dans ce jour de joie et de bonheur, dit le père Arsène, remettez au ciel le soin de votre vengeance, ou plutôt priez-le d'en adoucir la juste rigueur..... Le triomphe de Clara ne vous répond-il pas de la punition de Montalban? Et celui qui vous parle en sa faveur, interrompit Clara, fut plongé par lui dans un cachot, et chargé de fers comme le plus vil scélérat..... O digne protecteur de Clara! s'écria Valmore; et vous, ma céleste amie, vous, mon épouse, n'avez-vous pas à jamais le droit de régler tous les mouvements de mon cœur..... Non, non, dit le duc de Rohan, de tels forfaits ne peuvent rester impunis. La société entière en demande vengeance; elle doit l'obtenir. Mais il faut nous séparer; partez Valmore, Rosenberg et moi nous vous répondons de la sûreté de votre épouse. Montrer pour elle l'intérêt et l'admiration qu'elle inspire, c'est s'honorer soi-même. Ici Rosenberg prit la parole pour demander le secret sur la naissance de Clara. Je déclarerai, dit-il, qu'elle est ma fille, à mon retour en Allemagne. D'ici là, nous dirons seulement qu'on a découvert que Montalban n'est point son père; que ce monstre a fait lui-même l'aveu de son crime, et nous rem-

plirons toutes les gazettes des détails qui justifient Clara; ensuite je la conduirai à la cour de l'électeur de***, et là je déclarerai la vérité tout entière.

Le duc de Rohan, le père Arsène et Valmore promirent à Rosenberg le secret le plus inviolable. Clara, qui désiroit voir son père tous les jours, demanda que la prieure des Ursulines fût mise dans cette confidence, et Rosenberg y consentit.

Valmore, entraîné par le duc de Rohan et par le père Arsène, se sépara enfin de Clara, et retourna à l'armée royale. Rosenberg resta seul avec sa fille une demi-heure pour essuyer les pleurs que le départ de Valmore lui faisoit répandre; ensuite il la quitta en promettant de revenir le soir dans l'appartement de la prieure, que Clara devoit prévenir.

Lorsque Clara se retrouva seule, avec quels transports elle remercia Dieu d'un changement si soudain et si merveilleux dans sa destinée!..... Ce nom de Clara si souillé, si flétri, non seulement reprenoit toute sa pureté, mais il alloit devenir aussi illustre qu'il avoit été déshonoré!.... Elle ne soupiroit qu'après la retraite; elle étoit bien sûre que Valmore lui permettroit de ne jamais paroître à la cour et dans le monde; mais elle estimoit de la gloire ce qu'elle a de plus doux, le bonheur d'honorer par sa réputation les auteurs de ses jours, et le choix

d'un époux! Enfin le ciel lui avoit donné les parents que son cœur auroit choisis de préférence à tous les autres; un père qu'elle admiroit, une mère qu'elle adoroit! et Valmore alloit devenir son époux! Valmore connoissoit toute son innocence! Tant de maux, une erreur si funeste n'avoient servi qu'à la rendre plus intéressante aux yeux de Valmore, et qu'à mériter mieux son estime et sa tendresse!... Avec quel ravissement et quelle gratitude elle se rappeloit ce pressentiment heureux qui, dans la chapelle de l'ermitage, lui annonça de si nobles destinées..... Et le résultat de ces pensées fut de former pour l'avenir les projets les plus touchants et les résolutions les plus vertueuses.

Le comte revint à six heures du soir; la prieure le laissa tête à tête avec sa fille, dans un cabinet reculé de son logement; et là Rosenberg serrant les mains de Clara dans les siennes: Ma fille, lui dit-il, en vous rappelant la ressemblance qui causa tant d'étonnement à la cour de l'électeur, vous pourriez deviner quelle est votre mère..... A ces mots, Clara rougit et ses yeux se remplirent de larmes..... Il lui en coûtoit de cacher quelque chose à son père, et elle ne vouloit pas avouer qu'Euphémie lui eût confié son secret. Oui, ma fille, poursuivit le comte, la princesse Euphémie, mon épouse, est votre mère. Ah! Dieu! dit Clara, rien ne manque donc à mon

bonheur!..... Ma chère Clara, reprit Rosenberg avec attendrissement, quelle sera sa joie quand je vous remettrai dans ses bras!..... Vous avez ses traits, sa douceur, sa sensibilité; mais vous avez aussi l'élévation d'ame de votre père..... En parlant ainsi, le comte la contemploit avec orgueil et ravissement, en songeant que cette jeune personne si vertueuse, si courageuse, que cette héroïne étoit sa fille!..... Maintenant, poursuivit-il, je dois vous rendre compte de tout ce qui vous touche, et de ma conduite relativement à vous. Écoutez-moi, ce récit ne sera pas long.

« Ayant épousé secrètement la princesse, les plus « puissants intérêts m'obligeoient à cacher cet hy- « men. La princesse, douée de toutes les qualités « qui peuvent rendre une femme et respectable et « chère, est capable d'une très grande discrétion; « mais elle ne l'est pas de modérer une sensibilité « qui nous auroit perdus l'un et l'autre, si je n'a- « vois pas eu constamment une prudence qui m'a « souvent, à ses yeux, donné l'air de la dureté. « J'étois certain qu'elle seroit de toutes les mères la « plus tendre et la plus passionnée, et que ce sen- « timent, en lui faisant faire les imprudences les « plus dangereuses, deviendroit entre nous un sujet « éternel de division, et, par conséquent, une « source inépuisable de contrariétés et de douleurs

« pour elle. Aussitôt que je la vis prête à devenir « mère, je formai donc le dessein de lui dérober « notre enfant, de lui ravir pour un temps toutes « les douceurs de la maternité, afin de pouvoir un « jour les lui rendre sans danger pour elle et pour « moi. Il me falloit un confident. Il y avoit alors « à la cour un étranger français, plus âgé que moi « de six ou sept ans, avec lequel je n'avois aucune « liaison apparente, mais qui m'avoit utilement « servi en secret dans plusieurs affaires épineuses « et difficiles. Je lui connoissois une extrême dis- « crétion, une grande activité, l'esprit le plus in- « ventif et le plus fertile en stratagèmes. Il ne m'ins- « piroit pas une confiance d'estime, mais je croyois « lui devoir de la reconnoissance. Je lui trouvois « un esprit supérieur ; car j'étois dans cet âge où « tout intrigant qui n'est pas un sot paroît un « homme de génie, parcequ'on n'est pas dans le « secret des moyens honteux et coupables qu'il em- « ploie pour réussir. Cet homme étoit Montalban. « Quoique je lui supposasse un grand attachement « pour moi, je ne lui fis qu'une demi-confidence. « J'ai toujours eu pour maxime qu'il ne faut dé- « voiler de son secret que ce qu'il est utile et néces- « saire d'en dire. D'ailleurs, la moitié du mien ne « m'appartenoit pas ; je devois le cacher. Je ne parlai « point de mon mariage, je ne nommai point la

« mère ; et comme on me croyoit amoureux d'une « autre, Montalban, à cet égard, n'eut pas le « moindre soupçon de la vérité. Je lui demandai « de me donner les moyens de soustraire cet enfant « prêt à naître ; il me proposa de le faire passer « pour le sien tout le temps que je voudrois, et « il inventa pour cela un plan ingénieux et com- « pliqué qui donnoit à cette supercherie toute la « vraisemblance désirable, et qui mettoit mon se- « cret en parfaite sûreté. Je reconnus ce service « que me rendoit Montalban, en lui faisant avoir « une place lucrative qui auroit fait la fortune de « tout autre.

« Aussitôt après votre naissance, je m'emparai « de vous ; je vous enveloppai dans mon manteau, « et, vous arrachant aux caresses maternelles, je « vous emportai. La sage-femme, par mon ordre, « avoit dit à la princesse qu'elle avoit mis au jour « un garçon ; car, sachant qu'Euphémie désiroit « une fille de préférence, je la trompai encore à « cet égard, afin de diminuer un peu l'amertume « des regrets que je lui préparois. Au bout de dix « ou douze jours, on lui annonça que cet enfant « n'existoit plus..... Ah ! mon père, interrompit « Clara, que nous lui devons de dédommagements « pour cette cruelle tromperie, qui lui aura coûté « tant de pleurs !..... Elle les trouvera tous en sa-

« chant qu'*Olympe* est sa fille, répondit le comte;
« et croyez que sans cet artifice, qui m'a beau-
« coup coûté, elle auroit été bien plus à plaindre.
« Ce fut sur-tout l'intérêt de son repos qui m'ins-
« pira cette conduite; et voilà, poursuivit-il en
« souriant, ce que les femmes ne sauroient com-
« prendre. Elles appellent *cruauté* des précautions
« et des mesures sévères que leur imprudence et
« leur foiblesse rendent indispensables. Mais dé-
« sormais je n'aurai plus rien de caché pour votre
« mère et pour vous.... Clara, pour toute réponse,
« baisa la main de son père, qui, reprenant son
« récit : Vous fûtes mise en nourrice, dit-il, à
« quelques milles de Niémen. J'allai plusieurs fois
« avec Montalban vous y voir sans être connu. Je
« sentis dès-lors que je vous aimerois avec passion;
« que, si près de vous, je ne pourrois me priver
« du plaisir de vous voir, et je pris le courageux
« parti de vous envoyer en France, où je pensois
« d'ailleurs que vous seriez mieux élevée qu'en
« Allemagne. Vous aviez deux ans quand on vous
« conduisit en France, dans un couvent de Pi-
« cardie, sous la garde d'une excellente gouver-
« nante qui ne m'avoit jamais vu, et qui vous
« croyoit, ainsi que tout le monde, fille de Mon-
« talban. Je voulus vous revoir avant votre départ;
« cette entrevue se fit dans le cabinet de Montalban,

« et en sa présence. Je vous trouvai embellie et si « charmante, que je fus tenté de vous porter dans « les bras de votre mère; mais je renonçai promp- « tement à cette idée, en songeant que je vous « éloignois sur-tout parceque je n'osois compter « sur ma propre prudence. Je vous donnai beau- « coup de joujoux, et je vous demandai si vous « m'aimiez autant que Montalban. A cette ques- « tion, vous me regardâtes fixement en silence; « ensuite vous vous jetâtes dans mes bras en pleu- « rant, non comme une enfant, mais avec cette « expression de douceur et de douleur profonde « qui est particulière à votre mère : vous lui res- « sembliez d'une manière frappante dans ce mo- « ment. Je vous confie, ma fille, que cette petite « scène me fit une impression dont le temps n'a « jamais effacé le souvenir. En vous quittant, je « passai à votre cou une chaîne à laquelle étoit at- « taché un cœur d'or émaillé, contenant des che- « veux de votre mère, mon nom de baptême et « le sien gravés..... Ici Clara interrompit encore son « père, en tirant de son sein cette chaîne qu'elle « lui montra..... Le comte fut vivement attendri « en revoyant ce premier don d'Euphémie, ce gage « d'amour et de tendresse paternelle. Ma fille, « dit-il, je ne vous recommande pas de le con- « server toujours; le seul instinct de la nature vous

« l'a fait garder, la piété filiale y mettra plus de « prix encore.....

« Lorsque vous fûtes partie, je reçus régulière- « ment de vos nouvelles par Montalban; et, par « la suite, les affaires, la guerre et l'ambition n'ont « jamais pu vous écarter de mon souvenir. Vous « aviez onze ans, lorsque l'électeur m'envoya en « France; je briguai cette commission, sur-tout « pour satisfaire le désir passionné que j'avois de « vous revoir. Mais je ne voulois point être re- « marqué de vous, et j'avois imaginé, à cet égard, « plusieurs moyens qui, par l'évènement, devinrent « inutiles. Après avoir passé dix-huit mois à Paris, « il me fut enfin possible de m'échapper. Je partis « pour me rendre à l'abbaye d'Origny, où vous « étiez alors. J'arrivai la veille d'une grande fête, « et j'appris que le lendemain une partie des « pensionnaires de l'abbaye devoient faire leur pre- « mière communion. Le lendemain matin j'étois « dans l'église extérieure avant que la grand'messe « fût commencée. Je me plaçai très près, et vis-à-vis « la grille qui séparoit l'église où j'étois de celle « des religieuses. Un rideau noir étoit tiré derrière « la grille; mais lorsqu'il fut ouvert, un peu avant « la communion, je vis les religieuses avec leurs « voiles baissés, et les jeunes communiantes vêtues « de blanc, rangées au milieu du chœur. Je vous

« cherchai des yeux dans cette troupe innocente ; « mais vous étiez cachée par vos compagnes. Elles « chantèrent le *Veni Creator*. J'étois certain que, « parmi ces jeunes et touchantes voix, j'entendois « la vôtre ; il me sembloit que j'en distinguois les « doux accents..... Après avoir chanté l'hymne, « les jeunes personnes se mirent en file, et s'ap- « prochèrent de la sainte table. On ouvrit une porte « de la grille pour les communier l'une après « l'autre. A la suite de la cinquième communiante, « s'avança doucement une figure angélique, plus « jeune et plus petite que toutes les autres. Machi- « nalement je m'approchai plus près encore ; j'étois « à côté du prêtre. Je n'hésitai point à vous recon- « noître. Votre ressemblance avec Euphémie, et « le trouble de mon cœur, ne pouvoient me laisser « le moindre doute !..... Je vous voyois, ma fille, « je vous contemplois avec ravissement ; et votre « profond recueillement me donnoit la certitude « que je sortirois de l'église sans avoir été aperçu « de vous.

« J'emportai de l'abbaye d'Origny un souvenir « ineffaçable qui ne me quittera plus. Avant de par- « tir de ce lieu j'éprouvai le désir irrésistible d'écrire « à votre mère, et cette lettre est la seule qu'elle ait « reçue de moi depuis notre mariage. Depuis ce « jour, sans cesse occupé de vous, je formai suc-

« cessivement, pour votre établissement, mille « projets divers. Quelques années après j'aurois « pu déclarer mon mariage à l'électeur et obtenir « son consentement; votre intérêt demandoit de « moi cette démarche, et ce fut précisément ce « qui m'empêcha de la faire. C'étoit déjà beaucoup « de révéler à mon maître et à mon bienfaiteur « que je le trompois depuis seize ans; et il me parut « si indigne de mon caractère de ne faire cet aveu « tardif que par un motif d'intérêt, c'est-à-dire « pour établir ma fille, que je pris l'irrévocable « résolution de ne lui dévoiler ce mystère qu'après « avoir fixé votre sort. Je fis céder mon ambition « pour vous à ce sentiment d'honneur. D'ailleurs, « il m'eût été également pénible de ne vous rendre « à votre mère qu'en lui demandant une dot pour « vous, et je trouvois de la douceur à disposer en- « tièrement de vous. Je voulois tout sacrifier per- « sonnellement pour vous marier d'une manière « qui ne fût pas indigne de votre naissance; j'en « cherchois les moyens, quand Montalban, que de « mauvaises affaires venoient d'obliger de quitter « l'Allemagne, me manda qu'un des plus grands « seigneurs de France étoit amoureux de vous et « vouloit vous épouser. Depuis que vous étiez entre « les mains de ce scélérat, j'avois pris pour lui une « véritable amitié. Cette liaison, qui fut toujours

« secrète, ne me donna jamais la possibilité d'étu-
« dier son caractère et de connoître sa conduite
« particulière, sur laquelle il jetoit un voile impé-
« nétrable par un genre de vie très obscur. Je sa-
« vois seulement qu'il avoit de mauvaises affaires
« et des dettes, et lorsqu'il me détailla tous les avan-
« tages de l'alliance de Valmore, la plus haute
« naissance, un titre brillant, une immense fortune,
« le personnel le plus parfait, je désirai ce mariage,
« et d'autant plus qu'on me mandoit que vous le
« désiriez vous-même. J'avois écrit en France pour
« prendre là-dessus quelques informations qui se
« trouvèrent conformes à celles que me donnoit
« Montalban. Enfin je ne répugnois point à vous
« établir en France; au contraire, le grand âge de
« l'électeur et sa santé délicate ne me permettoient
« pas l'espoir de le conserver long-temps. Le prince
« héréditaire m'estime; mais il a deux favoris qui
« occuperont certainement, sous son règne, les
« premières places. Ainsi, sans borner mon ambi-
« tion, je sentis qu'il falloit en changer la carrière.
« Je m'arrêtai à ce projet : vous marier en France,
« ensuite faire approuver mon mariage par l'élec-
« teur, et, après sa mort, entrer au service de
« France, et venir avec votre mère m'y établir,
« certain qu'Euphémie seroit heureuse en tout
« pays entre sa fille et son époux. Je répondis donc

« à Montalban que l'alliance proposée me conve-
« noit sous tous les rapports, et je terminois ainsi
« ma lettre : Si cette affaire réussit, ou tel autre
« mariage réunissant les mêmes avantages, *mérite*
« *personnel, illustre naissance, grande for-*
« *tune, dispositions favorables de ma fille*, je
« m'engage, mon cher Montalban, à payer toutes
« vos dettes et à vous assurer une pension viagère
« de cinq cents ducats; mais vous sentez qu'il me
« seroit impossible de faire de telles choses si vous
« ne pouviez procurer à ma fille qu'un établisse-
« ment médiocre. Je joignois à cette lettre l'acte en
« bonne forme, et signé de moi, qui contenoit cet
« engagement conditionnel. Voilà, ma fille, ce qui
« décida ce monstre à commettre le crime exécrable
« qui a causé tous nos maux!..... Il m'avoit mandé
« que Valmore vous épouseroit sans dot, et je n'en
« étois pas moins décidé à vous en donner une con-
« venable.

« Dans une seconde lettre, Montalban me man-
« doit que la plus grande partie de la fortune de
« Valmore étoit substituée à son fils. Je répondis
« que puisque vous aviez de l'inclination pour Val-
« more, je donnois mon consentement, quoique
« ce mariage ne fût plus, du côté de l'intérêt, un
« établissement avantageux pour vous. Je fixai au
« premier octobre le jour de votre mariage. Je

« comptois tout confier à Euphémie, et, muni de « son consentement, arriver au château de Val- « more le jour de la signature du contrat, et dé- « clarer à Valmore le secret de votre naissance et « lui porter mes dons. Montalban fixa votre ma- « riage à un jour beaucoup plus prochain, sachant « bien que le crime qu'il méditoit en retarderoit la « conclusion. Mais que devins-je, grand Dieu! en « apprenant, par un courrier de Montalban, l'hor- « rible évènement..... Toutes les preuves contre « vous étoient si convaincantes, que le plus léger « doute étoit impossible..... J'envoyai un homme « à Paris, dont tous les rapports furent conformes « à ceux de Montalban. Je sus de plus que le poi- « gnard, instrument du crime, étoit de la même « fabrique que l'une des armes blanches trouvée sur « l'un des brigands de la forêt qui environne le « château de Valmore; cette fabrique est en Suisse, « quoique la boîte qui tomba dans vos mains vînt « de l'Allemagne. Telles furent les précautions et « les combinaisons du meurtrier, que, si le hasard « ne vous eût pas rendue sa victime, jamais on « n'auroit pu former contre lui un soupçon rai- « sonnable. J'envoyai à ce monstre un don de quatre « mille ducats; ce n'étoit pas la moitié de la somme « nécessaire pour payer ses dettes : il la garda pour « se sauver, et ne paya rien. J'exigeai qu'il vous fît

« enfermer dans un couvent. Il me manda qu'on
« refusoit de vous recevoir, et qu'il vous envoyoit à
« Rosmal. Au milieu de mon désespoir et de l'hor-
« reur que vous m'inspiriez, je n'étois pas insen-
« sible au courage étonnant que vous montrâtes
« en allant à l'échafaud..... Je vous abhorrois, je
« vous regrettois; votre image me poursuivoit par-
« tout; je la retrouvois dans les traits de votre mère,
« et l'objet même qui auroit dû me consoler aggra-
« voit encore des peines si déchirantes. Quand j'ap-
« pris votre prétendue mort, ma raison me dit que
« c'étoit un bonheur pour moi, et cependant je me
« trouvai plus malheureux encore..... A présent
« vous pouvez concevoir ce que j'éprouvai en vous
« revoyant à Niémen; je vous reconnus dans l'ins-
« tant.... Il y eut dans ma surprise de l'indignation,
« de la colère, de la terreur, mais il y eut aussi
« quelque chose qui ressembloit à la joie. Vous
« viviez! Cette pensée a toujours trouvé dans le
« fond de mon cœur un sentiment paternel.....
« Dans le rapide entretien que nous eûmes dans le
« jardin, mon trouble, soyez-en sûre, surpassa de
« beaucoup le vôtre!..... Après votre départ, les
« pleurs et le chagrin de la princesse me touchè-
« rent sensiblement. Je lui savois gré de sa douleur
« et de son instinct maternel. Quand je la voyois
« s'affliger en pensant à vous, je me trouvois dans

« une si parfaite harmonie avec elle!..... Je fus très « frappé de la noblesse avec laquelle vous me ren- « voyâtes l'argent qu'on vous avoit remis de ma « part..... Vous étiez pour moi un être inexpli- « cable. O ma fille, ajouta le comte en terminant « ce récit, puisque alors même je sentois malgré « moi que j'étois votre père, jugez de la tendresse « inexprimable que j'ai maintenant pour vous!... » Ah! mon père, reprit Clara, puis-je ne la pas connoître, quand vous avez si généreusement reconnu pour votre fille une infortunée flétrie par le plus horrible déshonneur, parceque vous avez vu qu'elle retomboit avec désespoir sous l'autorité de celui qui vouloit s'emparer d'elle! Rappelez-vous toujours que je n'ai point balancé à m'immoler pour l'homme vil et barbare auquel je croyois devoir la vie, et jugez aussi du sentiment que je dois avoir pour le noble auteur de mes jours!.....

Le comte ne se lassoit point d'écouter et de regarder cette fille si chérie. Il fut convenu entre eux que, ne pouvant être plus décemment que dans ce couvent, elle y resteroit jusqu'à la fin du siège, et qu'ensuite il la conduiroit en Allemagne, où Valmore viendroit les rejoindre pour l'épouser. Après avoir fait mille projets pour l'avenir, le comte la quitta, aussi charmé de son esprit qu'il étoit touché et enorgueilli de sa sensibilité, de son généreux caractère et de toutes ses vertus.

Clara se coucha, mais ne trouva point le repos dont elle avoit tant de besoin, après avoir éprouvé des secousses et des émotions si violentes. La guerre duroit toujours, et ses inquiétudes pour son père et pour Valmore ne lui permettoient pas de sentir tout son bonheur. On n'envisage qu'en tremblant et avec un sentiment douloureux une perspective heureuse quand on ne la voit qu'à travers des dangers présents et inévitables.

Clara ne dormit point, et le matin en se levant elle se trouva mal. Elle avoit de la fièvre: néanmoins, pour ne pas inquiéter son père, elle ne se plaignit point, et supporta deux jours, sans en parler, cet état de malaise. Mais le troisième jour la fièvre devint si forte, qu'elle fut obligée de se mettre au lit et d'appeler un médecin. Le comte éprouva une inquiétude d'autant plus cruelle, que ne voulant point encore se déclarer son père, il ne pouvoit la soigner et lui servir de garde; d'ailleurs les soins de la guerre l'occupoient une partie du jour; mais le père Arsène alloit soir et matin lui donner de ses nouvelles. Tout le monde dans la ville prenoit le plus vif intérêt à la santé de Clara; car on savoit universellement son histoire répandue par le duc de Rohan, confirmée par la disparition de Montalban, et détaillée dans toutes les gazettes. Clara innocente étoit devenue l'objet de l'admira-

tion publique. Le duc, décidé à livrer Montalban à la rigueur des lois, avoit donné l'ordre de l'arrêter; mais on l'avoit cherché vainement.

Vis-à-vis le couvent des Ursulines vivoit une vieille et vertueuse dame catholique, nommée la marquise de ***. Sa conduite avoit toujours été si exemplaire, son immense charité si connue, que l'amour des pauvres pour elle et l'estime publique l'avoient préservée jusqu'alors des fureurs de parti. D'ailleurs ne se mêlant de rien, vivant dans la plus grande retraite, elle étoit parvenue, depuis les troubles, à se faire oublier de tous les intrigants. Cependant, après la scène où Clara fut reconnue de son père, Montalban se ressouvint d'avoir entendu parler de la pieuse marquise de ***, et ne sachant où s'aller cacher, il entra précipitamment dans cette maison hospitalière. Il sollicite un moment d'audience particulière; il est admis. Il demande un secret inviolable; on le lui promet. Il portoit un habit d'officier d'un grade supérieur; il s'annonce sous un nom supposé, et demande un asile pour quelques jours, en disant qu'il est persécuté pour la religion catholique. La manière dont il s'énonçoit annonçoit un homme distingué par sa naissance, ou du moins par son éducation, et il avoit l'air si effrayé, si troublé, qu'il toucha vivement la marquise. J'ai, lui dit-elle, un petit cabinet où per-

sonne n'entre jamais que moi, je vais vous y cacher tout à l'heure, car votre danger me paroît trop pressant pour prendre des informations sur votre personne. A ces mots, Montalban, déposant sur une table son sabre et deux pistolets qu'il avoit dans ses poches : Madame, dit-il, sur la foi de l'hospitalité je me constitue votre prisonnier pour quatre ou cinq jours. Eh bien, monsieur, reprit la marquise, vous ne verrez que moi, et seule je vous porterai votre nourriture. En effet, elle le conduisit dans un cabinet qui n'avoit d'issue qu'à travers ses appartements. Montalban, endurci dans l'impiété (car une telle scélératesse ne peut exister sans l'athéisme), Montalban n'avoit point de remords, mais se voyant perdu sans ressource, il avoit la rage dans le cœur, et l'horrible besoin de commettre de nouveaux crimes. Son sang, enflammé par une fureur impuissante et concentrée, alluma dans ses veines une fièvre brûlante. Le lendemain la marquise le trouva dans son lit. Trois jours après, Montalban étant toujours malade, la marquise elle-même eut une si violente attaque de rhumatisme, qu'il lui fut impossible d'aller soigner son hôte ; ne voulant pas confier son secret à un domestique, elle se trouva dans un grand embarras. Le pere Arsène venoit secrètement tous les dimanches chez elle pour y dire la messe ; elle l'envoya chercher ;

il accourut; elle lui confia qu'elle cachoit chez elle un catholique persécuté, et le chargea d'aller lui porter sa nourriture. Le père Arsène, toujours prêt à faire une bonne action, se rendit sur-le-champ dans le cabinet qu'il connoissoit, car il y avoit vu déjà un autre fugitif. Au bruit qu'il fit en entrant, Montalban, malade encore, et toujours au lit, entr'ouvrit son rideau, et en reconnoissant le père Arsène, il s'écria : Je suis trahi !.... Le père Arsène frémit à la vue de ce monstre; mais surmontant aussitôt son trouble, il l'instruisit de la vérité..... Eh bien, reprit Montalban, je suis mourant, allez me dénoncer, vengez-vous, vous n'êtes pas le seul prêtre que j'aie persécuté, je les ai tous poursuivis... Ah! dit le père Arsène, bénissez donc le ciel qui daigne vous en envoyer un pour vous absoudre ! S'il est vrai que vous soyez dangereusement malade, ouvrez les yeux enfin, et jetez-vous dans les bras de la religion..... — Laissez-moi, allez, vous dis-je, allez me dénoncer.... — Me croyez-vous un hypocrite? et si vous ne le pensez pas, pouvez-vous douter de ma foi? Vous vivez. Je ne vois en vous qu'un frère, j'exposerois ma vie pour vous être utile, et je la donnerois avec joie pour sauver votre ame. Ce n'est point le pauvre Arsène, ce n'est point un être foible et né peut-être vindicatif qui vous tient ce langage, c'est la religion qui vous parle ainsi, c'est elle qui

m'ordonne de vous aimer, de vous servir ; car elle peut commander l'amour, puisqu'elle inspire aux cœurs dociles tous les sentiments qu'elle leur prescrit. — Il faut, avant tout, que je puisse compter sur votre sincérité. — Comment? — Je voudrois parler à l'un de mes domestiques, nommé Philippe ; faites-lui dire de se trouver ce soir, à la nuit fermée, au bout de cette rue, du côté de la porte de l'Ouest. — Pourquoi ne pas le recevoir ici? — Je veux qu'il ignore mon asile ; je ne me fie à personne. — Serez-vous en état de vous lever? — Je l'essaierai. — Votre commission sera faite. A ces mots, le père Arsène se retira, après avoir promis de prévenir la marquise, afin que Montalban pût passer sans être aperçu. Il revint, au bout d'un quart d'heure, pour lui indiquer la manière dont il devoit sortir, ensuite il le quitta. Montalban passa le reste du jour dans une terreur continuelle, croyant toujours, au moindre bruit, que l'on alloit venir pour l'arrêter ; car il ne pouvoit croire à la bonne foi du père Arsène. Aussitôt qu'il fit nuit, il s'habilla et descendit dans la rue. Il y éprouva les mêmes terreurs. Enfin son domestique vint. Montalban le questionna beaucoup ; il apprit de lui que Clara, toujours chez les Ursulines, étoit malade, mais sans danger. Ce domestique lui dit encore que les assiégés devoient, le lendemain à la pointe du

jour, faire une sortie par la porte de l'Ouest, et Montalban ordonna à ce domestique de lui amener un cheval et de lui apporter des armes dans cette même rue un quart d'heure avant le jour. Après cet entretien, il rentra chez la marquise. Le lendemain, le père Arsène revint lui apporter sa nourriture, et Montalban le chargea de dire à la marquise qu'il quitteroit sa maison à deux heures après minuit, et pour n'y plus revenir.

Depuis le meurtre de Jules, ce scélérat, poursuivi, non par les remords, mais par un pressentiment funeste, portoit toujours sur lui le poison le plus subtil; c'étoit une dernière ressource qu'il se réservoit en secret contre une mort ignominieuse: car Montalban, comme presque tous les grands scélérats, dépouillé de toute idée de l'immortalité de l'ame, affranchi de la crainte d'une autre vie, ne pouvoit calmer la terreur que lui inspiroient les lois humaines, que par l'horrible projet du suicide.

A deux heures après minuit il quitta l'asile que lui avoit procuré la charité chrétienne. En se promenant dans la rue pour attendre son valet, il remarqua, à cette heure indue, une boutique de pharmacien au rez-de-chaussée, et qui étoit éclairée encore. Cette boutique faisoit partie de la maison des Ursulines où logeoit Clara, et, pour le service

des malades, elle restoit ouverte toute la nuit..... Montalban savoit que Clara étoit malade.... Poussé par son génie infernal, il regarde à travers les vitres, et ne voit dans la boutique qu'un vieillard endormi. Il espère entrer furtivement; mais la porte, en s'ouvrant, fait mouvoir une sonnette, et le vieillard se réveille. Montalban lui demande plusieurs drogues, en disant que c'est pour la marquise de ****. Le vieillard se lève, et, avec une extrême lenteur, cherche dans des boîtes, pèse avec des balances, et arrange en paquets ce qu'on lui demande. Pendant ce temps Montalban jette un coup-d'œil rapide autour de lui; il aperçoit une potion préparée dans une fiole; il lit sur l'étiquette le nom de Clara : aussitôt il verse du poison dans la fiole; ensuite il attend tranquillement les drogues qu'il a demandées, les reçoit, et sort de la boutique.

Un peu avant le jour, son valet survient : Montalban monte à cheval, et prend des armes. Bientôt on entend arriver les troupes; elles défilent, et remplissent la rue. Montalban, caché dans une allée, aperçoit, à la foible lueur du jour naissant, la troupe dont il porte l'uniforme; il s'y glisse, et sort de la ville avec elle. La tête basse, et son chapeau enfoncé sur les yeux, il n'est point remarqué dans ce grand nombre, d'autant mieux que le ciel étoit sombre et couvert de nuages.

La troupe avance; on aperçoit les royalistes; on se précipite vers eux; on en vient aux mains. Montalban combattit en désespéré. La haine et la fureur l'animoient également. Son caractère atroce et licencieux lui faisoit haïr toute dépendance et toute autorité. La seule idée de majesté divine, comme puissance souveraine, lui faisoit horreur; et, par une conséquence nécessaire, il abhorroit la majesté royale. Au fort de la mêlée, le temps s'éclaircit subitement; alors Valmore, qui étoit à la tête de son régiment, aperçut Montalban, et le reconnut à l'instant même. Aussitôt il s'élance vers lui. Monstre! s'écria-t-il, tu vas recevoir le châtiment de tes crimes! et ne te flatte pas de périr glorieusement, car pour les rebelles le champ de bataille n'est plus le champ d'honneur..... En disant ces paroles il cherche à se faire jour jusqu'à lui; enfin il en approche. Tremble! lui dit-il d'une voix tonnante, tremble! ton innocente victime, devenue pour toi dans ce moment l'ange exterminateur, va du haut des cieux guider mon bras..... A ces mots il fond sur lui avec impétuosité, le blesse mortellement, le renverse baigné dans son sang, le saisit, et le fait prisonnier.

Après le combat, on conduisit Montalban mourant dans la tente de Valmore; on pansa ses blessures; et comme il avoit toute sa connoissance,

l'aumônier du régiment de Valmore demanda à le voir. Montalban y consentit. L'aumônier, s'approchant de son lit : Je viens, lui dit-il, vous parler de la part de Valmore. Il ne pouvoit être pour vous sur le champ de bataille qu'un guerrier irrité ; maintenant que vous êtes dangereusement blessé, et son prisonnier dans sa tente, vous ne trouverez plus en lui qu'un chrétien. Il me charge de vous assurer que les secours de l'art vous seront prodigués, et qu'il ne livrera jamais son prisonnier à la rigueur des lois. Si vous guérissez, il vous rendra la liberté, et vous donnera une escorte pour vous conduire hors du camp.

Montalban, après avoir écouté ce discours, dit qu'il désiroit voir sur-le-champ Valmore, et l'aumônier fut le chercher.

Valmore ne douta point que Montalban, frappé de terreur à la vue de l'éternité, ne voulût faire un aveu public de son crime ; il se rendit près de lui suivi des principaux officiers de son régiment. Aussitôt que Montalban l'aperçut : Valmore, lui dit-il, je veux faire un aveu inutile, mais qui me satisfait..... Je déclare donc solennellement que c'est moi qui fus le meurtrier de ton fils, et que Clara, parfaitement innocente, se dévoua à la mort et à l'ignominie pour ne pas me dénoncer.... Après avoir dit ces paroles il fit une pause ; ensuite,

jetant sur Valmore le plus affreux regard : Comment cet aveu, dit-il, ne te fait-il pas trembler ? Peux-tu croire que, mourant et vaincu par toi, la vérité puisse sortir de ma bouche sans un projet de vengeance ? Connois enfin Montalban..... Ce bras, qui se plongea dans le sein de ton fils, a versé ce matin un poison mortel dans le breuvage de Clara ; elle n'existe plus..... A ces mots, Valmore éperdu fait un mouvement machinal pour s'élancer sur ce monstre ; on le retient. Montalban arrache l'appareil mis sur ses blessures, il expire... On emporte Valmore.

L'infortuné Valmore auroit succombé à sa douleur, si on ne lui eût pas fait faire la réflexion qu'il étoit possible que le scélérat eût échoué dans sa tentative, et que des contre-poisons eussent conservé la vie de Clara. On fit sur-le-champ proposer un échange de prisonniers ; et, quelques heures après, Valmore pensa mourir de joie en apprenant, par un billet de Rosenberg, que Clara, grace à la vigilance du père Arsène, n'avoit point été empoisonnée ; qu'avant cet événement elle avoit eu de la fièvre, mais qu'elle en étoit presque entièrement quitte. Combien Valmore bénit le ciel et le vertueux religieux qui venoit de lui conserver encore l'objet d'une si vive admiration, et d'une tendresse devenue si passionnée !

Le père Arsène, en voyant Montalban libre, avoit tout craint des complots ténébreux de ce scélérat. Pensant sur-le-champ à Clara, réfléchissant que la pharmacie, ouverte toute la nuit, étoit vis-à-vis la maison de la marquise, il avoit dit à Clara qu'une raison secrète et puissante l'engageoit à lui demander sa parole de ne prendre aucune espèce de drogues que de sa main. Il faisoit préparer ailleurs celles qu'on lui prescrivoit, et les lui apportoit lui-même. La fiole empoisonnée par Montalban étoit une vieille potion laissée là par inadvertance. Le père Arsène, apprenant qu'un homme étoit venu à deux heures et demie dans la pharmacie, se fit donner le signalement de cet homme, reconnut Montalban, fut visiter la pharmacie, vit la fiole avec l'étiquette, et jugea que la potion étoit empoisonnée. On en fit l'essai sur un chien, qui mourut en trois minutes. Cet évènement ne fut pour Clara qu'un nouveau sujet de joie ; il lui étoit doux de devoir une fois de plus la vie à ce digne religieux, et de jouir de la reconnoissance qu'il inspiroit à Rosenberg et à Valmore. Ce dernier, qui avoit déjà expédié deux courriers pour Paris, afin d'instruire sa sœur de l'innocence de Clara, lui en envoya un nouveau, porteur de la déclaration dernière de Montalban, certifiée par le témoignage signé de tous les officiers du régiment

de Valmore. Amélie fit annuler toute la procédure faite contre Clara ; on ne pouvoit reconnoître son innocence sans admirer son héroïsme, et l'enthousiasme pour elle fut universel dans toute la France.

Cependant tout se préparoit entre les royalistes et les rebelles pour une affaire enfin décisive. La flotte anglaise disposa tout pour un grand combat, qui eut lieu sur la fin d'octobre. Louis XIII, dans cette journée, se montra le digne fils de Henri-le-Grand ; il fut toujours à la batterie de *Chef-de-Baye*, où plus de trois cents boulets passèrent par-dessus sa tête. Le brave commandeur de Valençay acheva d'immortaliser dans ce combat son nom et sa valeur. Les Anglais furent complètement battus ; ils travaillèrent en vain à forcer la digue achevée par Pompée Targon : les Français, qui savent quand il le faut joindre la persévérance à l'intrépidité, triomphèrent de tous leurs efforts. La flotte mit à la voile et retourna en Angleterre, et la Rochelle se soumit au roi le 28 octobre (1). Ce prince n'y fit son entrée que deux jours après (2). Valmore, brûlant du désir de revoir Clara, vola à la Rochelle le jour même de la

(1) Historique.

(2) Historique.

reddition ; il retrouva Clara en parfaite santé. Nul attachement ne pouvoit se comparer à celui de Valmore pour Clara ; et l'objet de cet attachement étoit un être si angélique et si pur, que Valmore n'osoit pas même, dans sa pensée, donner au sentiment exalté qu'il avoit pour elle le nom d'amour. En effet, quel langage d'amour n'eût pas été déplacé avec elle?..... Ne pouvant peindre ce qu'il éprouvoit, mais sachant qu'il étoit inutile de l'exprimer, et que le cœur de Clara répondoit au sien, il s'enivroit du bonheur de la voir, et, dans un délicieux silence, il croyoit se faire mieux entendre que par de vains discours ; mais avec le comte de Rosenberg et le père Arsène, il s'exprima avec toute l'éloquence touchante de la reconnoissance et d'une profonde sensibilité. Dans ces entretiens, tous les projets pour l'avenir furent fixés. On convint que l'on partiroit tous ensemble pour l'Allemagne ; que le mariage s'y feroit ; et Valmore prit l'engagement d'amener tous les ans son épouse à Niémen pour y passer quelques mois avec sa mère ; ce qui devoit durer tout le temps de la vie de l'électeur. Rosenberg promit, à son tour, qu'à la mort de ce prince il viendroit avec Euphémie s'établir pour jamais en France.

Louis XIII fit son entrée à la Rochelle le premier novembre. On venoit d'y rétablir avec pompe

le culte catholique. Le roi, par sa clémence et son humanité, se montra le père des sujets rebelles qu'il venoit de vaincre. Tous reconnurent avec enthousiasme les droits sacrés d'un souverain qui savoit pardonner. Il n'y eut point de sang versé sur les échafauds, et pas un seul acte de rigueur; tous les châtiments se bornèrent à quelques destitutions, universellement approuvées par tous les partis, et à la démolition des fortifications (1). Tous les cœurs volèrent au-devant de ce jeune prince, dont le courage et la bonté rappeloient le souvenir récent et si cher de son auguste père. Les habitants de la campagne sur-tout voulurent voir le fils de Henri-le-Grand; ils accoururent en foule à la Rochelle. Le roi ne dédaigna point leurs hommages; il admit à son audience une grande députation des laboureurs de ces environs, parmi lesquels se trouvoient douze jeunes villageoises vêtues de blanc. L'une d'elles, présentant au roi une gerbe de fleurs des champs, lui chanta la romance suivante, impromptu d'un poëte de la Rochelle :

Dans ce beau jour que de bienfaits !....
Ce jour, marqué par la clémence,
Nous réunit, nous rend la paix,
Et va ramener l'abondance.

(1) Historique.

De nos prés dévastés long-temps
Voici la dépouille dernière;
Recevez les fleurs de ces champs,
Dont vous êtes dieu tutélaire.

Lorsque, fatigué de la cour,
De sa pompe et de son langage,
De la vérité, de l'amour,
Votre cœur cherchera l'hommage;
Seul, sans éclat, venez chez nous
Oublier le pouvoir suprême,
Et jouir du bonheur si doux
De n'être aimé que pour vous-même.

Ah! pour vous louer dignement
Et pour illustrer votre vie,
Et l'éloquence et le talent
S'uniront sans doute au génie.
Ils célèbreront vos exploits;
Mais, dans le temple de mémoire,
Nos timides et foibles voix
Mettront le comble à votre gloire.

Les arts, leurs chefs-d'œuvres si beaux,
Montrent votre magnificence;
Ce n'est qu'en voyant nos hameaux
Qu'on chérira votre puissance.
Le nom des rois sur leurs tombeaux
Du temps peut ressentir l'outrage;
Mais, sur l'écorce des ormeaux,
Il sera béni d'âge en âge (1).

(1) La musique de cette romance, par M. LAMBERT, se vend chez IMBAULT, au Mont d'or, rue Saint-Honoré, n° 300, et péristile Italien, rue Favart, n° 461.

Le roi resta quelques jours à la Rochelle, ensuite il retourna dans sa capitale.

Valmore, ayant obtenu la permission de voyager pendant six mois, prépara tout pour son départ. Clara, depuis l'heureuse révolution qui venoit de changer son sort, ne s'étoit point montrée en public. Lorsqu'on apprit à dix heures du matin qu'elle alloit partir, et qu'on vit à la porte des Ursulines une voiture à six chevaux, une foule de personnes de toutes conditions accourut dans la rue pour voir cette héroïne de toutes les ames pieuses et de tous les cœurs généreux et sensibles. Clara fit de touchants adieux aux bonnes Ursulines; elle ne quitta point sans répandre des larmes la jeune Honorine, qui, fidèle à sa vocation, voulut rester à la Rochelle pour s'y consacrer à Dieu. Mais le père Arsène devoit faire le voyage d'Allemagne, car quel autre que lui pouvoit bénir l'union de Valmore et de Clara? Par les courriers envoyés à Paris, on avoit obtenu de ses supérieurs les permissions nécessaires.

Clara, appuyée sur le bras de ce saint religieux, et suivie de Valmore et de Rosenberg, que tout le monde ignoroit encore qu'il fût son père, l'humble et timide Clara sort du couvent, et sans voile, pour obéir à son père; elle paroît dans la rue: à son aspect mille acclamations et les plus tumultueux ap-

plaudissements exprimèrent l'enthousiasme qu'elle inspiroit, et que portoient au comble sa présence et les graces de sa figure qui parut incomparable à tous les yeux. La beauté, dans une jeune personne, ajoute sans doute à l'éclat de la vertu, mais la vertu, à son tour, donne à la beauté un charme ravissant et céleste. Clara monte en voiture avec le père Arsène, Rosenberg et Valmore. On fut obligé de traverser la ville entière au petit pas; toute cette multitude servit d'escorte à Clara, et s'accrut successivement jusqu'aux portes; sa voiture fut remplie de bouquets et de couronnes de lauriers, et de fleurs; on en jetoit des fenêtres, avec une profusion de vers à sa louange, écrits sur des banderoles de papier. Les succès les plus brillants de l'esprit et du génie trouvent des contradicteurs, les actions généreuses n'en ont point, et elles sont admirées par toutes les classes d'hommes, également en état de les juger et de les apprécier. Le nom chéri de Clara, proclamé au milieu des applaudissements universels, retentissoit dans toute l'étendue de la ville; il étoit répété avec ivresse jusque sur les toits des maisons. La douce et modeste Clara auroit voulu pouvoir se dérober à tous ces hommages, et néanmoins en regardant son père et Valmore; en voyant la joie éclatante de l'un et le profond attendrissement de l'autre, elle jouissoit de sa gloire. Mais elle étoit tellement accoutumée à ne

trouver de bonheur que dans le témoignage de sa conscience, qu'elle se reprocha ce sentiment si naturel, qui sembloit lui révéler en elle une foiblesse ignorée jusqu'alors : au milieu de ce triomphe, elle se rappeloit que, deux ans et trois mois auparavant, elle avoit traversé à cette même heure les rues de Paris dans une voiture funèbre, et suivie par une populace indignée et curieuse, qui ne vouloit la voir que pour l'insulter..... Elle pensoit qu'alors elle avoit paru aux yeux de Dieu environnée d'une véritable gloire,, et que peut-être en ce moment il blâmoit en elle un mouvement secret de vanité. Elle se répétoit que les louanges des hommes sont frivoles et dangereuses, et qu'on ne doit désirer avec ardeur que l'approbation du juge suprême et du souverain dispensateur des récompenses immortelles.

En sortant de la ville, on se rendit à la ferme de Jerson, où l'on fit un dîner délicieux. Avec quels transports on fut reçu ! A combien de questions il fallut répondre ! et combien ces bonnes gens admirèrent la Providence et bénirent le ciel, qui, après tant d'épreuves, faisoit triompher l'innocence et la vertu d'une manière si éclatante. Oui, disoit le père Arsène, le ciel est aussi ingénieux dans ses récompenses que terrible dans sa colère, il a voulu que celle qui eut le courage d'immoler tout à la vertu retrouvât le bonheur en croyant s'immoler

encore. Clara, en obéissant au duc de Rohan, en ôtant son voile pour sauver la liberté de Valmore, crut se sacrifier, et cette action généreuse a produit sa justification. On convint de la justesse de cette réflexion. Le comte avoua que, sans la violence de Montalban et son insolent défi, il n'auroit jamais reconnu pour sa fille une personne aussi déshonorée.

Clara et Valmore comblèrent la vertueuse famille de Jerson par les témoignages de leur tendre amitié, et Clara leur laissa l'argent nécessaire pour faire bâtir une jolie petite chapelle sur le sommet de *la colline de l'Espérance*. Il fallut enfin s'arracher de la ferme et prendre la route d'Allemagne. On fit ce voyage avec une extrême rapidité. Rien n'égaloit l'impatience de Clara, quoiqu'elle ne fût pas sans inquiétude sur la manière dont l'électeur recevroit l'aveu qu'on alloit enfin lui faire. On savoit à la cour que la jeune *Olympe* étoit cette Clara, cette intéressante héroïne de l'histoire la plus tragique ; son innocence reconnue avoit excité en Allemagne autant d'enthousiasme qu'en France. Mais par-tout on ignoroit le nom de son père. Rosenberg, par un dernier courrier, avoit mandé à l'électeur qu'ayant trouvé Clara à la Rochelle, il s'étoit chargé de la mener lui-même à la princesse auprès de la-

quelle son cœur la rappeloit. Ainsi Euphémie, que rien n'avoit pu consoler de son absence, s'enorgueillissoit de ses triomphes, et l'attendoit avec tous les sentiments de la plus vive tendresse, augmentée encore par la plus juste admiration. Enfin on arrive sans éclat, la nuit, à sept heures du soir, dans la capitale des états de l'électeur. Rosenberg dépose le père Arsène et Valmore chez la veuve Marcelle, et sur-le-champ il se rend au palais avec Clara. Il est admis dans le cabinet du prince, qu'il trouva seul, et qui fit une exclamation de joie en le revoyant. Rosenberg, tenant sa fille par la main, s'avance: Monseigneur, lui dit-il, la voilà cette créature angélique, immortalisée par son courage et par sa vertu sublime! la voilà, je vous la ramène, et je viens en même temps vous apporter ma tête..... O ciel! s'écria l'électeur, que voulez-vous dire?.... Oui, monseigneur, reprit Rosenberg, il étoit dans la destinée de cet ange d'avoir un père coupable!... Elle est ma fille, je suis marié secrètement depuis vingt ans..... Marié! dit l'électeur avec une extrême émotion..... Et avec qui?..... A cette question, le fier Rosenberg, pour toute réponse, tombe aux pieds de son maître, et Clara s'y jette avec lui.... Ingrat! s'écrie l'électeur, en mettant ses deux mains sur ses yeux remplis de larmes, et je vous ai offert sa main!..... Nous étions unis déjà depuis

long-temps, répondit Rosenberg; il falloit, en acceptant vos bontés, vous faire un aveu qui vous eût affligé; j'ai sacrifié l'ambition et la gloire à votre repos: mais je ne puis sacrifier cette enfant, elle est digne de vous appartenir. Punissez-moi, mais adoptez Clara. Quoi! reprit l'électeur, ma fille pendant vingt ans m'a trompé..... Jamais, interrompit Rosenberg. Après l'avoir séduite, entraînée, je l'ai forcée au silence; il m'a fallu tout l'empire de l'amour, toute l'autorité d'un époux pour l'y contraindre..... Enfin, par mes artifices, elle ignore totalement que Clara soit sa fille, elle croit que l'enfant qu'elle mit au jour n'a vécu que quelques heures. Elle n'a cessé de pleurer sa faute; elle vous adore; vous pouvez la rendre la plus heureuse des mères?..... Relevez-vous, Rosenberg, dit l'électeur, vous m'avez bien servi, je vous dois la vie; j'ai soixante et dix-huit ans, je ne vous imposerai point, comme je le devrois, un exil de quelques années; à mon âge on n'a plus le temps de punir, on n'a que celui de pardonner. Allez chercher la princesse. Et vous, ma fille, poursuivit-il, en s'adressant à Clara, embrassez votre aïeul. Ce mot, qui fixoit le sort de Clara, transporta Rosenberg; au comble de ses vœux, il vola chez Euphémie, qu'il ramena en triomphe, sans vouloir répondre à ses questions; il lui dit seulement, attendez-vous à une

surprise inexprimable, à un bonheur inoui.... Euphémie entre chez son père avec la plus vive émotion; elle aperçoit Clara qui se dégage des bras de l'électeur pour se jeter dans les siens..... Leurs pleurs, qui se confondent ensemble, les empêchent l'une et l'autre de pouvoir proférer une seule parole... Après un moment de silence : Ma fille, lui dit l'électeur, je ne vous présente plus aujourd'hui Clara comme une pauvre orpheline, ses parents maintenant doivent s'enorgueillir de lui avoir donné le jour..... Je viens de reconnoître Clara pour ma petite-fille, et Rosenberg pour mon gendre!... Dieu!... dit la princesse. Oui, ma mère, s'écrie Clara, oui, mère adorée, l'heureuse Clara vous doit la vie!..... A ces paroles, Euphémie veut serrer sa fille contre son cœur; mais elle pâlit, elle chancelle, elle tombe sur le sein de Rosenberg qui se précipite vers elle pour la soutenir.

Qui pourroit donner une idée du ravissement et des transports d'Euphémie, lorsqu'en reprenant l'usage de ses sens, elle se trouva dans les bras de son père, et qu'elle vit à ses pieds sa fille et son époux, tous deux baignés de larmes!..... Hélas! il est possible, il est aisé de faire parler la douleur; l'imagination alors n'est que trop soutenue par les souvenirs! mais les joies parfaites du cœur!..... je n'ai point de couleurs pour les peindre!.....

Le reste de la soirée fut un enchantement pour

ces quatre personnes. Clara resta au palais avec sa mère. En quittant l'électeur, à minuit, la princesse rentra dans son appartement avec son époux et sa fille, et veilla avec eux jusqu'à trois heures du matin. Débarrassée du poids d'un remords accablant, Euphémie se trouvoit aussi heureuse que sa faute ne fût plus ignorée, que Clara pouvoit l'être de voir son innocence reconnue; elle jouissoit sans trouble du bonheur inexprimable de penser qu'elle étoit mère de Clara, et de connoître que cette enfant adorée seroit à jamais le lien sacré de la plus vive tendresse entre elle et Rosenberg, et cette idée mettoit le comble à la félicité si pure dont jouissoit Clara.

Le lendemain, le mariage de la princesse fut solennellement déclaré par l'électeur, qui reconnut publiquement Clara pour sa petite-fille. Valmore, présenté par Rosenberg, fut accueilli avec la distinction due à l'époux futur de la jeune comtesse de Niémen. Les courtisans confondus eurent beaucoup d'humeur de n'avoir ni prévu ni deviné toutes ces merveilles; plusieurs d'entre eux se consolèrent en laissant croire qu'on leur en avoit confié une partie. Les noces de Clara se firent sans pompe à Niémen. Le père Arsène donna la bénédiction nuptiale à cette enfant chérie de son cœur. Sa tendresse pour elle ne put le retenir à la cour, malgré toutes les offres de l'électeur et d'Euphé-

mie ; il quitta l'Allemagne deux jours après le mariage de Clara, et il retourna dans son couvent. Clara fut constamment heureuse; car, dès les premières années de sa jeunesse, elle s'étoit élancée trop avant dans la carrière de la vertu, pour qu'il lui fût possible d'y retourner en arrière; elle n'exposa point son bonheur sur le théâtre dangereux du grand monde. Après avoir joui sans enivrement de la renommée acquise par des actions éclatantes, elle sut goûter tout le charme de la véritable gloire des femmes; elle honora les auteurs de ses jours par sa conduite et par ses principes invariables; elle les rendit heureux par ses soins. Elle posséda toute la tendresse et toute la confiance de son époux, et elle ne fit pas une seule faute, parceque, toujours guidée par la piété, et toujours humble, elle n'eut jamais de présomption.

FIN.

NOTES.

NOTE (*a*), page 94.

On n'avoit point encore parlé de cette espèce de couvents, et ils sont dépeints ici avec la plus parfaite exactitude. En général on a fait dans ces derniers temps les descriptions les plus fausses et les plus calomnieuses des couvents, parceque ces descriptions ont toujours été faites par des hommes, ou par des protestants qui n'avoient à cet égard aucune connoissance, et qui ont donné pour des faits des conjectures très fausses, et souvent même ridicules. Les hommes n'ont pu entrevoir que les monastères régis par des abbesses; il y avoit dans ceux-là de grandes richesses, des espèces de cours, et quoique les mœurs y fussent d'une irréprochable pureté, il s'y trouvoit quelquefois des prétentions ambitieuses, par conséquent des espèces de rivalités, et des tracasseries, mais beaucoup moins fréquentes et moins vives qu'on ne le croit communément. On ne voyoit rien de semblable dans les couvents gouvernés par des prieures triennales. Le gouvernement, là, étoit sans faste, il ne donnoit point de représentation imposante, il n'étoit qu'une charge très fatigante; aussi n'intriguoit-on point pour l'obtenir; l'intérêt de toutes étoit qu'il fût déféré à la *plus digne*, sur-tout dans les couvents consacrés à l'éducation de la jeunesse, et les élections prouvoient toujours que la raison et non la brigue avoit décidé les suffrages.

NOTE (*b*), page 126.

On sait qu'entre autres Bourdaloue ne voulut point être évêque, et qu'il refusa la direction de madame de Maintenon, toute-puissante alors. Madame de Maintenon, retirée à Saint-Cyr, rapporte avec détail ce trait dans ses lettres; elle ajoute : *Je l'en estimai davantage, car à cette époque ma direction n'étoit pas à dédaigner.*

NOTE (*c*), page 132.

Ce fut avec les secours de ces pieuses dames, et ceux de ses amis, que saint Vincent-de-Paule fit un nombre prodigieux de fondations de charité : entre autres celles de l'Hôtel-Dieu, de l'Hôpital des Enfants-Trouvés, et de l'Hôpital-Général pour les vieillards et les infirmes. L'association des dames de Charité donna pour ces établissements des sommes immenses. L'une d'elles, pour l'Hôpital-Général, donna cinquante mille francs à la fois, une autre assura seule une rente foncière de mille écus. En outre, elles firent des quetes à la cour et à la ville, elles intéressèrent à cette entreprise la France entière. Toutes les femmes de la ville travailloient alors à faire des chemises pour les pauvres, elles en firent *dix mille*. Les dames de Charité alloient deux fois par jour à l'Hôtel-Dieu, soigner les malades, leur porter des rafraichissements, et instruire, par leurs exemples, les sœurs Grises instituées par saint Vincent. Ce dernier étoit intimement lié avec le commandeur Brulard de Sillery, qui avoit été ambassadeur en Espagne et en Italie, et qui possédoit une grande fortune. Le commandeur renonça à toutes ses places, congédia ses domestiques auxquels il fit des pensions, quitta son hôtel de Sillery, vendit ses meubles et ses bijoux, distribua cet argent aux pauvres, sous la direction de saint Vincent, et céda ses revenus aux hôpitaux fondés par saint Vincent, ne se réservant qu'une petite pension alimentaire. Outre ces pieux *établissements*, saint Vincent, avec les libéralités inépuisables de ces mêmes personnes, envoya de prodigieux secours dans la Lorraine, dévastée et ruinée par les guerres. Des missionnaires fondés par lui partirent et furent distribuer cet argent sur les lieux. Cette ferveur de charité dura autant que les malheurs de cette province, c'est-à-dire environ dix ans; et dans cet espace de temps, saint Vincent envoya par ses missionnaires, à diverses époques, environ seize cent mille francs d'aumônes. On a remarqué qu'un seul frère de la mission, pendant dix années, fit cinquante-trois voyages en Lorraine; et ce qui parut merveilleux, c'est que presque tous ces voyages se

firent au travers des armées et des lieux remplis de soldats et de pillards, et que jamais un seul missionnaire ne fut volé, ni fouillé : ils arrivèrent tous heureusement dans les lieux où ils alloient distribuer les aumônes. Une grande quantité des malheureux habitants de la Lorraine vinrent se réfugier à Paris. Saint Vincent leur procura des asiles et la subsistance ; il exerça la même charité à l'égard des Anglais et des Ecossais catholiques, que des persécutions amenèrent à Paris ; il procura les plus généreux secours à la ville d'Étampes, affligée de la disette et d'une affreuse maladie épidémique, durant le campement des armées aux environs de Paris.

Comme il n'est pas inutile, pour la vraisemblance de ce petit roman, de faire connoître les mœurs de ce siècle, on terminera cette note par deux citations intéressantes : la première est un article des règlements des sœurs de la Charité faits par saint Vincent, et conçu dans ces termes :

« Les sœurs de Charité ne recevront aucun présent, tant « petit soit-il, des pauvres et malades qu'elles assistent, se gardant « bien de penser qu'ils leur soient obligés pour le service qu'elles « leur rendent, vu qu'au contraire elles leur en doivent de reste, « puisque, pour une petite aumône qu'elles leur font, non de leurs « biens propres, mais de leurs soins, elles se font des amis « dans le ciel, qui les recevront un jour dans les tabernacles « éternels. »

La religion peut seule donner un tel désintéressement en proposant un tel but, et en promettant une semblable récompense. Ce règlement du saint fondateur a toujours été fidèlement observé par ces respectables religieuses. Beaucoup de personnes de la société (avant la révolution) se faisoient soigner par elles, et n'ont jamais pu, sous aucune forme, leur faire accepter le plus léger présent. On peut citer entre autres M. le duc de Laval, qui, pour un mal à la jambe, fut pansé deux fois par jour pendant plusieurs mois par deux sœurs de la Charité, qui refusèrent constamment tous les dons que leur offrit, dans cette occasion, la reconnoissance la plus noble et la plus ingénieuse.

Voici la seconde citation qui peint si bien la charité de ce temps: saint Vincent recommandant un jour aux prières de sa communauté ces pieuses filles, dit les paroles suivantes:

« Je recommande à vos prières les filles de la Charité que nous « avons envoyées à Calais pour assister les pauvres soldats blessés; « de quatre qu'elles étoient, il y en a deux décédées, qui étoient les « plus fortes et les plus robustes de leur compagnie, et voilà qu'elles « ont succombé sous le faix! Imaginez-vous, Messieurs, ce que « c'est que quatre pauvres filles à l'entour de cinq ou six cents « soldats blessés ou malades, et toujours de maladies contagieuses. « En vérité, Messieurs, cela est touchant! N'est-ce pas une ac- « tion de grand mérite devant Dieu, que des filles s'en aillent « avec tant de courage et de résolution parmi des soldats malades, « qu'elles aillent s'exposer à de si grands travaux, à de fâcheuses « maladies, et enfin à la mort, pour ces gens qui se sont exposés « aux périls de la guerre pour le bien de l'État? Nous voyons « donc combien ces pauvres filles sont pleines de zèle pour la « gloire de Dieu, et par conséquent pour l'assistance du prochain. « La reine nous a fait l'honneur de nous écrire, pour nous mander « d'en envoyer d'autres à Calais, afin d'assister ces pauvres soldats, « et voilà que quatre s'en vont partir aujourd'hui. Une d'entre « elles, âgée de cinquante ans, me vint trouver vendredi dernier « à l'Hôtel-Dieu où j'étois, pour me dire qu'elle avoit appris « que deux de ses sœurs étoient mortes à *Calais, et qu'elle* venoit « s'offrir à moi pour y être envoyée à leur place, si je le trouvois « bon. Voyez, Messieurs, le courage de ces filles à s'offrir de la « sorte comme des victimes pour l'amour de J. C.! cela n'est-il pas « admirable *? »

Telles furent les mœurs de ce siècle religieux, et tels sont les fruits de la religion.

(*) Toute cette note est tirée de la Vie de saint Vincent-de-Paule, par Louis Abelly, évêque de Rhodez. Un volume in-quarto.

NOTE (*d*), page 156.

Dans tous les temps la religion a produit des actions de cette charité si touchante ; et même de nos jours, un pieux écclésiastique a sauvé ainsi la vie au jeune homme le plus intéressant par ses sentiments, sa conduite et son courage. (Un des fils de M. Bourgoing.)

Pour peindre toute la sublimité de la charité chrétienne, on ne peut rien inventer, la réalité surpasse tout ce que l'imagination peut créer. Cette charité généreuse est un feu céleste qui paroît moins éclatant à de certaines époques, mais qui ne s'éteindra jamais.

NOTE (*e*), page 163.

Ce renoncement au monde et à toute ambition fut assez commun dans ce siècle. On ne fuyoit point les hommes par misantropie, on s'en séparoit par défiance de soi-même; le père Ange de Joyeuse, frère du duc de Joyeuse, qui se noya dans le Tarn, ne se fit capucin qu'après avoir été répandu dans le plus grand monde.

Le comte de Moret, fils naturel de Henri IV et de mademoiselle de Beuil, comtesse de Moret, fut selon les uns tué au combat de Castelnaudary (en 1632), et selon les autres il ne fut pas tué, mais laissé pour mort sur le champ de bataille, et secouru par des paysans. Il se fit ermite.

On a en général une idée très fausse des solitaires religieux et des pères du désert. On croit que ces saints personnages se dévouoient entièrement à la méditation, et que rien ne pouvoit le[s] arracher de leur retraite. On voit au contraire dans la vie des Saints, et dans celle des pères du désert, que ces pieux cénobites n'hésitoient jamais à quitter leur solitude, lorsqu'ils avoient le moindre espoir d'être utiles dans le monde. Ce fut ainsi qu'une infinité de solitaires s'arrachèrent des grottes du désert, pour aller, dans des temps de contagion, soigner des pestiférés abandonnés de leur[s] amis et de leurs proches. Ils conservoient avec le monde cette seule relation qui permettoit de les appeler, quand leur charité sans

bornes pouvoit être utile. D'ailleurs, la plus grande partie d'entre eux travailloient dans le désert pour les pauvres; les uns faisoient des corbeilles, les autres cultivoient des légumes; ils alloient tous les mois dans les villes, vendre au profit des pauvres ces diverses choses; et là ils étoient informés des calamités publiques. Ce fut ainsi que saint *Almaque*, ou saint *Télémaque*, apprenant que les combats de gladiateurs avoient toujours lieu, vint du fond de l'Orient à Rome, pour travailler à l'abolition de ces jeux barbares. Il eut le courage d'aller seul dans l'arène des gladiateurs et de les haranguer, en leur reprochant leur cruauté au nom de la religion. On l'écouta avec étonnement dans un profond silence; mais ensuite le peuple, irrité qu'on voulût le priver d'un spectacle qu'il aimoit, se jeta sur Télémaque et le massacra. Aussitôt après la mort de ce martyr de la religion et de l'humanité, Honorius abolit ces combats.

NOTE (*f*), page 164.

On doit à la religion la seule morale qui ait une base solide et un but, et la seule dont tous les principes soient toujours purs et conséquents. On doit à cette morale et aux saints qui l'ont prêchée la civilisation de l'Europe. Un grand nombre de saints ont été législateurs, et toujours avec les plus heureux succès. Saint Patrice en Irlande, saint Kilda dans l'île de ce nom, saint Marin en Italie, saint Louis en France, et tant d'autres en Écosse, en Allemagne, en Espagne, en Portugal, etc.

Dans les premiers siècles du christianisme, des pêcheurs se réfugièrent sur un rocher nommé Maclowen; des fugitifs du royaume de Kent se joignirent à eux, et cette peuplade forma bientôt une nombreuse société de pirates; de pauvres religieux s'établirent sur ce même rocher, et, parmi des bandits féroces qui ne vivoient que de guerre et de rapines, ils osèrent prêcher la justice et la paix. S'ils n'eussent fait que débiter les maximes vagues d'une morale sans base et sans autorité, on les eût exterminés; mais ils parlèrent avec simplicité au nom de Dieu même: la

curiosité, l'étonnement, le respect et l'admiration devinrent leur sauvegarde. On les écouta; ce peuple naissant embrassa le christianisme; les religieux, l'évangile à la main, lui donnèrent des lois : un évêque fut appelé ; il consacra avec pompe le rocher Maclowen ; les habitants et les maisons se multiplièrent ; il se forma une ville, et elle prit le nom révéré du saint évêque, qui acheva de perfectionner sa police et ses lois : c'est aujourd'hui la ville de Saint-Malo.

NOTE (*g*), page 165.

Les lettres qui nous restent de saint François-de-Sales, sont le monument le plus touchant de la piété filiale et de la tendresse fraternelle; rien n'a jamais surpassé son affection pour sa mère, ses frères et ses nièces. La piété, loin d'affoiblir les sentiments légitimes, les fortifie en les épurant; elle les dépouille de toute personnalité, elle leur donne un désintéressement sublime, qui peut seul rendre capable du dévouement et des sacrifices les plus héroïques.

NOTE (*h*), page 173.

On voit aux environs de Hambourg une petite montagne au bord de la mer, qu'on appelle *le cap des Veuves*, parceque les femmes de matelots, privées de leurs maris durant leurs courses sur mer, vont sans cesse sur ce cap, dans l'espoir de découvrir au loin les navigateurs. Ce fait motive l'invention de ma *colline de l'Espérance*. Les mœurs champêtres (faute d'observation) sont si peu variées dans les livres, que lorsqu'on peint des usages nouveaux on a besoin de citer des exemples, pour éviter d'être accusé de manquer de vraisemblance en fondant des fictions sur des coutumes imaginaires. On peut tout inventer, à l'exception des usages et des mœurs.

NOTE (*i*), page 199.

Le duc de Rohan, en effet, étoit à la tête des calvinistes, c'est-à-dire des rebelles, de ces calvinistes séditieux et persécu-

teurs qui ont excité tant de troubles en France, et particulièrement à la Rochelle, pendant l'espace de près de deux cents ans.

Un écrivain qui, dans ses ouvrages, montre toujours une grande prédilection pour tous les factieux, M. de Voltaire, a prodigué à ce duc de Rohan les éloges les plus exagérés. Voici des vers qu'il a faits sur ce prince:

> Avec tous les talents le ciel l'avait fait naître,
> Il agit en héros, en sage il écrivit;
> Il fut même grand homme en combattant son maître,
> Et plus grand lorsqu'il le servit.

Ce prince n'eut point *tous les talents;* il ne fut point *grand homme en combattant son maître*, et en prolongeant l'horreur des guerres civiles. Il montra peu de talent au siège de la Rochelle; il abandonna légèrement son parti pour se réconcilier avec la cour. Il ne fut pas *grand homme en servant son maître*, car ses services se terminèrent par une défection qui l'obligea à s'expatrier. Il n'écrivit point *en sage*, ses ouvrages n'ont aucune réputation. Il est vrai qu'ils sont remplis d'idées *républicaines*, et qu'on y trouve quelques traits hardis pour le temps.

Le duc de Rohan montra toujours un grand courage, et en quelques occasions des talents militaires. Il étoit ambitieux, léger et remuant. Il fit un pernicieux usage de son esprit et de ses talents. Tout cela ne forme point un *grand homme*.

Voici ce que dit le président Hénault sur *la reddition de la* Rochelle en 1628:

« Ainsi fut soumise cette ville rebelle, qui, depuis près de deux « cents ans, s'armoit contre ses maîtres, et choisissoit toujours « pour se révolter, suivant la politique des séditieux, le temps « où nos rois avoient le plus d'embarras. Telle fut sa révolte sous « Louis XI, pendant les menées du duc de Guyenne son frère; « contre Charles VIII, lorsque toute l'Italie l'attendoit à Fornoue; « contre Louis XII, durant les guerres qu'il soutenoit pour les « Milanois; contre François I, lorsqu'il étoit aux prises avec « Charles-Quint; contre François II et Charles IX en leur mino-

« rité ; contre Henri III, en armant son frère contre lui ; contre « Henri IV, près d'en venir aux mains avec le duc de Savoie ; et « contre Louis XIII enfin, à qui elle avoit fait trois fois la guerre, « et à qui ce dernier siège coûta quarante millions. »

NOTE (*k*), page 250.

Cette morale est véritablement celle de l'évangile, et ces maximes sont celles des saints. Écoutons là-dessus ce saint auquel Henri-le-Grand donna tant de preuves d'estime et de vénération, saint François-de-Sales ; voici ce qu'il dit sur les gens du monde :

« On pense bien louer une maison des gens du monde, en disant « que c'est un vrai cloître, que l'on y vit comme dans un cou- « vent, etc. ; ces exercices sont bons et saints : mais il faut consi- « dérer les circonstances, les lieux, les temps, les personnes, les « conditions. La charité hors de l'ordre n'est plus charité, c'est un « poisson hors de l'eau, et un arbre transplanté en une terre qui « ne lui est pas propre. — Je n'approuve point ceux qui ne « veulent s'exercer qu'aux vertus qui sont de leur goût, sans se « soucier de celles qui regardent particulièrement leur charge et « leur devoir, servant Dieu à leur mode et non selon sa volonté. »

Massillon a développé ces pensées d'une manière admirable : « La piété véritable (dit-il) est l'ordre de la société. Elle laisse « chacun à sa place ; fait de l'état où Dieu nous a placés l'unique « voie de notre salut ; ne met pas une perfection chimérique dans « des œuvres que Dieu ne demande pas de nous. Tout ce qui « trouble l'harmonie publique est un excès de l'homme, et non un « zèle et une perfection de la vertu : la religion désavoue les « œuvres les plus saintes que l'on substitue aux devoirs ; et l'on « n'est rien devant Dieu quand on n'est pas ce que l'on doit être. « Ainsi les fonctions essentielles aux grands ne sont pas la prière « et la retraite, elles doivent les préparer aux soins publics et « non les en détourner ; ils doivent se sanctifier en contribuant « au salut et à la félicité de leurs peuples. Les graces de leur état

« sont des graces de travail, de soins, de vigilance : quiconque « leur promet, dit l'évangile, qu'ils trouveront Jésus-Christ dans « le désert ou dans le secret de leurs palais, est un faux pro- « phète : ils y seront seuls, et livrés à eux-mêmes. Dieu n'est « point avec nous dans les situations qu'il ne demande pas de « nous. Une piété oisive et retirée ne sanctifie pas le souverain, « elle l'avilit et le dégrade. » — *Petit Carême.*

NOTE (*l*), page 327.

Le cardinal de Richelieu disoit qu'il avoit pris la Rochelle en dépit de trois rois; le roi d'Espagne, le roi d'Angleterre, et surtout le roi de France. Ce qui rendoit cela vrai de Louis XIII, dit le président Hénault, étoient les inquiétudes que lui jetoient dans l'esprit les ennemis de ce ministre, jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir en portant un coup si funeste au calvinisme.

Nota. C'est par erreur que l'on a annoncé que la musique faite sur la romance qui se trouve page 195 de cet ouvrage, se vendoit chez Mme Duhan; mais bien chez M. IMBAULT, au Mont dor, rue St. Honoré, n° 200, près la rue des Poulies, et péristile italien, rue Favart, n° 461.

FIN DES NOTES.

CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(650) 723-1493
grncirc@sulmail.stanford.edu
All books are subject to recall.

DATE DUE

APR 2 2003
JUN 2 2003

STANFORD LIBRARIES